Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires (TeMAES II)

édité par
Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

e-ISSN 2610-8291 ISSN 2610-8801

Antichistica 47 Storia ed epigrafia 13



Edizioni
Ca'Foscari

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)

Antichistica
Storia ed epigrafia

Collana diretta da
Lucio Milano

47 | 13

Edizioni
Ca'Foscari

Antichistica
Storia ed epigrafia

Direttore scientifico
Lucio Milano (Università Ca' Foscari Venezia, Italia)

Comitato scientifico
Claudia Antonetti (Università Ca' Foscari Venezia, Italia)
Filippo Maria Carinci (Università Ca' Foscari Venezia, Italia)
Ettore Cingano (Università Ca' Foscari Venezia, Italia)
Joy Connolly (New York University, USA)
Andrea Giardina (Scuola Normale Superiore, Pisa, Italia)
Marc van de Mieroop (Columbia University in the City of New York, USA)
Elena Rova (Università Ca' Foscari Venezia, Italia)
Fausto Zevi (Sapienza Università di Roma, Italia)

Direzione e redazione
Dipartimento di Studi Umanistici
Università Ca' Foscari Venezia
Palazzo Malcanton Marcorà
Dorsoduro 3484/D
30123 Venezia

Antichistica | Storia ed epigrafia
e-ISSN 2610-8291
ISSN 2610-8801

URL https://edizionicafoscari.unive.it/it/edizioni/collane/antichistica/

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)

édité par
Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini,
Clémence Weber-Pallez

Venezia
Edizioni Ca' Foscari - Venice University Press
2026

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires (TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

© 2026 Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez pour le texte
© 2026 Edizioni Ca' Foscari pour cette édition

Quest'opera è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione 4.0 Internazionale
This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Qualunque parte di questa pubblicazione può essere riprodotta, memorizzata in un sistema di recupero dati o trasmessa in qualsiasi forma o con qualsiasi mezzo, elettronico o meccanico, senza autorizzazione, a condizione che se ne citi la fonte.

Any part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted in any form or by any means without permission provided that the source is fully credited.

Certificazione scientifica delle Opere pubblicate da Edizioni Ca' Foscari: i saggi pubblicati hanno ottenuto il parere favorevole da parte di valutatori esperti della materia, attraverso un processo di revisione doppia anonima, sotto la responsabilità del Comitato scientifico della collana. La valutazione è stata condotta in aderenza ai criteri scientifici ed editoriali di Edizioni Ca' Foscari.

Scientific certification of the works published by Edizioni Ca' Foscari: the essays here published have received a favourable evaluation by subject-matter experts, through a double-blind peer review process under the responsibility of the Advisory board of the series. The evaluations were conducted in adherence to the scientific and editorial criteria established by Edizioni Ca' Foscari.

Edizioni Ca' Foscari | Fondazione Università Ca' Foscari
Dorsoduro 3246, 30123 Venezia | edizionicafoscari.unive.it | ecf@unive.it

1a edizione ottobre 2026
ISBN 979-12-5742-078-9 [ebook]
ISBN 979-12-5742-079-6 [print]

Cover design: Lorenzo Toso

Ouvrage publié avec le concours du RnMSH, Université de Strasbourg IdEx Recherche exploratoire, Università Ca' Foscari Venezia, Université Bourgogne Europe, Université de Haute-Alsace Mulhouse, Université de Toulouse 2 Jean-Jaurès, Université de Tours, Archimède, ARTEHIS, CeTHIS, ARTEMIS-PLH.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires (TeMAES II) / édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez. — 1. ed. — Venice: Edizioni Ca' Foscari, 2026. — viii + 273 p.; 23 cm. — (Antichistica; 47, 13). — ISBN 979-12-5742-078-9

URL https://edizionicafoscari.unive.it/it/edizioni/libri/979-12-5742-079-6/
DOI http://doi.org/10.30687/979-12-5742-078-9

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Abstract

This volume, developed within the TeMAES research program (*Territoires Multiples : agentivité et environnements socio-économiques*), explores the role of political and identity discourses in the construction of ancient Greek territories. Combining approaches drawn from discourse archaeology, spatial studies, and theories of agency, the contributions examine how territories were defined, justified, and negotiated through language, representations, and social practices. Attention is paid to the interaction between political language, collective identities, and territorial appropriation across multiple scales within the Greek world.

Keywords Territories. Agency. Spatial studies. Territoriality. Political language. Identity.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Table des matières

Produire des territoires multiples à travers le prisme du politique : espaces discursifs et représentations identitaires
Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez 3

Identità etniche e territorio: le origini dei Dori secondo Erodoto (1.56.3)
Roberto Sammartano 11

Les Mégariens et leur territoire aux IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C. : ressources, organisation territoriale et relations extérieures
Adrian Robu 33

Le territoire thasien à l'époque archaïque : chronologie et envergure en question
Maguelone Bastide 55

Les territoires balkaniques dans les discours politiques et historiographiques depuis l'Antiquité : l'identité des « Macédoniens » au prisme de la comparaison thrace
Aliénor Rufin Solas 73

Bridging the Gulf. Naupaktos 'Cross-Borderised'
Elena Franchi 89

'Bridging the Gulf': Religion, Identity, and Cross-Border Interactions in the Gulf of Corinth (On the Earthquake of Helike in Polyaenus, *Strat.* 8.46)
Claudio Biagetti 117

Prasaiboi as an *ethnos* and as a *koinon* across 'old' and 'new' Epirus
Chiara Lasagni 147

***Koinon*, *ethnos* et *eparcheia*. Emprise territoriale, rôle politique et discours identitaire du *koinon* des Macédoniens à l'époque impériale**
Olga Boubounelle 183

Aménagements de la ville et de la *chôra* : les territoires de l'agentivité en Carie, iv^e^-i^er^ s. av. J.-C.
Gabrièle Larguinat-Turbatte 205

Microstorie: *Himera* e i suoi comprensori
Aurelio Burgio 245

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Produire des territoires multiples à travers le prisme du politique : espaces discursifs et représentations identitaires

Stefania De Vido
Università Ca' Foscari Venezia, Italia

Arianna Esposito
Université Bourgogne Europe – ARTEHIS, France

Airton Pollini
Université de Tours, France

Clémence Weber-Pallez
Université de Toulouse Jean Jaurès, France

Ce livre s'inscrit dans le cadre du programme de recherche *TeMAES* (*Territoires Multiples : agentivité et environnements socio-économiques*), qui s'intéresse à la pluralité et à la multiscalarité des territoires dans les représentations grecques antiques.[1] Pour retrouver les territorialités antiques, nous proposons d'aborder les

1 Ce volume réunit des contributions qui ont été présentées lors d'un colloque réalisé à Mulhouse, les 17 et 18 juin 2024. Nous remercions les institutions qui ont permis la réalisation du colloque : les universités de Mulhouse et de Strasbourg, notamment à travers l'appel à projets IdEx recherche exploratoire 2022-24 de l'Université de Strasbourg, nos laboratoires de recherche à Dijon (ARTEHIS), Venise, Toulouse Jean Jaurès (PLH), et l'UMR 7044 Archimède ; la publication de ce volume bénéficie du financement de l'Université de Strasbourg et du RnMSH – Réseau national des Maisons des Sciences sociales et des Humanités (2023-26).

Edizioni Ca'Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Open access
Published 2026-10-20
© 2026 De Vido, Esposito, Pollini, Weber-Pallez | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/000

sources sous un angle nouveau, celui de l'*agency*. En mettant en valeur les acteurs à l'origine de l'appropriation des espaces, nous tentons d'entrapercevoir les rapports de force, les négociations, les représentations mentales liées à ces espaces. Nos recherches ont fait l'objet d'un premier volume, publié en 2025 : il s'intéressait à quelques représentations et pratiques sociales, en Grande-Grèce, en Grèce balkanique et en Égée, qui ont conduit à l'appropriation d'un espace communautaire.[2]

Nous poursuivons ici la réflexion en mettant l'accent sur un mode de construction des territoires : celui des discours territoriaux et identitaires. Nommer un territoire, le décrire, en donner des limites, c'est produire des discours qui le justifient et lui donnent une consistance géographique qui pourra se matérialiser sur le terrain par des bornes, des forteresses, etc.[3] Toutefois, les discours peuvent être le fait de représentations neutres, sans volonté particulière d'accaparation. Parler d'un territoire, d'une région, d'une île, c'est parfois reprendre des nomenclatures que l'on a entendues ailleurs. Inversement, d'autres fois, employer tel toponyme, tel ethnonyme, c'est insister sur une domination, sur une géographie qu'on veut imposer. Certains discours deviennent dès lors politiques, lorsqu'ils participent activement et délibérément à la construction d'un territoire.

Cette thématique sur les discours politiques a été développée avec les collègues mulhousiens de deux autres laboratoires, le Cresat et Irimas, au cours d'un premier projet.[4] À partir de la lecture de Giorgio Agamben sur l'État d'exception,[5] il nous a paru important de revenir sur les questions du politique, de sa pratique, mais aussi du langage politique employé. Outre G. Agamben, nous avons voulu inscrire notre réflexion dans le sillage de Michel Foucault, notamment dans *Les mots et les choses*, et nous avons emprunté l'approche de Foucault telle qu'elle a été développée dans son *Archéologie du savoir*. On peut d'ailleurs reprendre la présentation de l'ouvrage proposée par sa maison d'édition, Gallimard :

> *Archéologie* : mot dangereux puisqu'il semble évoquer des traces tombées hors du temps et figées maintenant dans leur mutisme. En fait, il s'agit pour Michel Foucault de décrire des *discours*. Non point des livres (dans leur rapport à leur auteur), non point

2 De Vido et al. 2025a ; 2025b.

3 Voir à cet égard Esposito, Pollini 2023a ; 2023b ; Weber-Pallez 2023 ; De Vido, Esposito 2025.

4 Il s'agit du projet « Identitates : constructions d'identités plurielles et langages politiques de l'Antiquité à nos jours » (2022-24), coordonné par Myriam Chopin, Lionel Lenotre et Airton Pollini, financé par l'Université de Haute-Alsace, Mulhouse, grâce à l'appel à projets 2022 – Recherche.

5 Agamben 2003 ; voir les commentaires d'Askofaré 2004.

> des théories (avec leurs structures et leur cohérence), mais ces ensembles à la fois familiers et énigmatiques qui, à travers le temps, se donnent comme *la* médecine, ou *l'*économie politique, ou *la* biologie. Ces unités forment autant de domaines autonomes, bien qu'ils ne soient pas indépendants, réglés, bien qu'ils soient en perpétuelle transformation, anonymes et sans sujet, bien qu'ils traversent tant d'œuvres individuelles. Et là où l'histoire des idées cherchait à déceler, en déchiffrant les textes, les mouvements secrets de la pensée, apparaît alors, dans sa spécificité, le niveau des « choses dites » : leur condition d'apparition, les formes de leur cumul et de leur enchaînement, les règles de leur transformation, les discontinuités qui les scandent. Le domaine des choses dites, c'est ce qu'on appelle l'*archive* ; l'archéologie est destinée à en faire l'analyse.

Notre perspective intellectuelle part ainsi de l'« archéologie du discours », pour l'appliquer à la notion de territoire, plus particulièrement à l'idée de « territoires multiples » dans l'Antiquité. Selon notre hypothèse de travail, les territoires grecs sont définis par les habitants tant à travers les discours qu'à travers leurs traces matérielles. Dans une relation dialectique, les territoires peuvent également créer des discours politiques ou identitaires. Nous nous concentrons sur l'interaction de deux notions, les définitions des identités et l'analyse du langage politique. Si les deux notions ont chacune été très étudiées en histoire, l'interaction entre elles nous semble avoir moins attiré l'attention.

Les questions des identités et les interactions culturelles de différents groupes sociaux en contact font l'objet de réflexions depuis le XIX^e^ siècle, avec une forte charge idéologique. Plus récemment, la recherche en sciences sociales a forgé plusieurs concepts ou notions pour aider l'interprétation : transferts culturels, métissage, identité ethnique, etc.[6] Conçues pour l'analyse des réalités contemporaines, ces notions ont aussi été transposées aux contextes du passé, mais dans les deux cas, la réflexion se concentrait surtout sur les aspects ethniques, culturels et religieux.

Or, les identités des groupes sociaux sont très complexes et incluent également une composante politique, visible notamment dans l'emploi d'un certain langage. Dans la recherche contemporaine, on constate, sauf pour des contextes spécifiques, que la confrontation entre les identités culturelles et politiques est relativement moins traitée dans

6 Dans le contexte francophone, voir en particulier les travaux de Jean-Loup Amselle, Serge Gruzinski, François Laplantine. Sur l'application du concept de métissage pour l'étude des interactions entre les Grecs et d'autres populations en milieu colonial, voir en particulier Esposito, Pollini 2015 avec bibliographie.

son épaisseur historique, sur la longue durée, si chère à Fernand Braudel. Dans plusieurs contextes historiques, les identités culturelles et politiques ne coïncident pas nécessairement. Aujourd'hui, on voit très clairement la manipulation du langage politique pour induire ou forcer cette coïncidence entre culture et politique, cela à partir d'affirmations fausses. L'instrumentalisation du langage politique conduit également à attribuer, de l'extérieur, un comportement et des idées à des groupes sociaux identifiés par leur origine. Et quand on fait référence à l'origine d'individus ou de groupes, on revient à la notion de territoire, mais des territoires vécus, dynamiques et, comme nous souhaitons insister, des territoires multiples.

D'autre part, l'approche de l'interculturalité, développée notamment en sociologie, en études littéraires et en sciences de l'éducation,[7] souligne l'importance de dissocier l'origine culturelle des comportements personnels ou de certains groupes. En effet, un des premiers atouts d'une telle perspective est de rompre avec une vision traditionnelle et essentialiste de la culture. Ainsi, dans la définition proposée par Michel Rautenberg : « La culture, nous la comprendrons comme le résultat de la mise en œuvre par les acteurs sociaux des logiques de distinction et d'excellence, de l'expression des identités collectives, de la production et des échanges commerciaux et des pratiques et des représentations sociales qui pourront être reconnues, ou non, comme relevant du domaine de l'art ».[8] Il est essentiel d'ajuster cette définition pour qu'elle soit opérante dans les contextes antiques, mais elle a l'avantage de souligner les caractères polymorphes et dynamiques de la culture, entendue comme un processus en constante évolution, mais qui s'adapte selon les individus ou les groupes qui l'utilisent.[9]

C'est ainsi que les identités peuvent aussi faire l'objet d'une analyse à partir de la notion du politique. Nous nous intéressons ici au domaine *du* politique, dans la distinction désormais bien établie entre *la* politique, en tant que « processus de décision publique, fondé sur des formes de délibération collective, se déroulant dans un cadre institutionnel formel », et *le* politique, c'est-à-dire « le champ d'action diffus et non institutionnalisé, recouvrant l'ensemble des discours, des rituels et des pratiques collectives qui contribuent à forger, au sein de la communauté, un sentiment d'appartenance partagée ».[10]

Pour ce qui concerne les sciences de l'Antiquité, les recherches consacrées aux discours politiques et/ou identitaires, par lesquels les Anciens justifiaient des territoires, ont débuté à partir du *Spatial*

7 Dervin 2017 ; Smolcic, Arends 2017.

8 Rautenberg 2008, 36.

9 Bauman, Raud 2015. Voir également les critiques formulées par Benessaieh 2010.

10 Azoulay 2014, 619. Voir aussi Hurlet, Montlahuc 2018 ; Hurlet, David 2020.

Turn des années 1980. Ce nouveau paradigme, qui touche les sciences humaines et sociales, libère l'espace de ses caractéristiques purement administratives pour l'aborder par le biais des représentations ou de la pratique sociale. Intégré plus tardivement en histoire ancienne, il a permis de se dégager d'une géographie historique stricte, fondée sur la recherche de frontières et de territoires civiques, pour envisager des territoires grecs nouveaux, cultuels,[11] géographiques[12] ou encore économiques.[13]

Les recherches ont permis le développement d'une nouvelle approche, celle des « identités ethniques ». Théorisée par l'anthropologue norvégien Fredrik Barth[14] dans les années 1960 et reprise par Jonathan Hall[15] dans les années 1990, puis par Irad Malkin et Nino Luraghi[16] dans les années 2000, pour les régions de l'Argolide, de la Laconie et de la Messénie, cette lecture insiste sur l'importance du territoire au sein de l'identité des peuples et sur les discours permettant de revendiquer un tel territoire. Ainsi, J. Hall définissait l'identité ethnique comme « une construction culturelle, toujours renouvelée et renégociée à travers les discours et les pratiques sociales ».[17] Elle se caractérise par six éléments : un nom commun, des ancêtres communs, une histoire partagée, une culture distinctive, un sens de la solidarité, un territoire associé.

Toutefois, si toutes ces recherches insistent sur l'importance du discours dans la constitution d'un territoire, elles s'intéressent peu à celles et ceux qui sont à l'origine de ce discours. Il s'agit des *producteurs* de discours.[18] Nous proposons donc dans cet ouvrage de mêler deux notions épistémologiques vitales pour l'approche des territoires : l'*agency* et la territorialisation, ce qui nous permettra de varier les échelles en fonction du type d'acteurs rencontrés, ainsi que de nous interroger sur les gestes de production, et, plus globalement, sur les modalités de construction des représentations, des figures, des symboles qu'ont les groupes sociaux.

Dans le cas des identités géographiques, locales et régionales, voire méditerranéennes, ces producteurs se répartissent en deux catégories principales : les acteurs politiques et diplomatiques, et les acteurs culturels (les auteurs, les poètes, les philosophes). Les

11 Polignac 1984.

12 Jacob 1991 ; Marcotte 2000 ; Weber-Pallez 2021.

13 Reger 1994 ; Feyel 2006.

14 Barth 1969.

15 Hall 1997.

16 Malkin 2001 ; Luraghi 2008.

17 Hall 1997, 19 : « a cultural construct, perpetually renewed and renegotiated through discourse and social praxis ».

18 Chartier 1989 ; Corbin 1993 ; Artières 2015.

articles de ce volume se concentreront en grande partie sur ces premiers producteurs. Parmi les acteurs, certains ont en effet un rôle direct et conscient sur les discours territoriaux et en font ainsi un discours politique.

Rappelons aussi que si l'origine latine du terme territoire laisse entrevoir un lien direct à la terre, les Anciens relient le terme de *territorium* tantôt au verbe *terere* (« frotter, fouler au pied »), tantôt à celui de *terrere* (« effrayer »). Le territoire antique est un espace délimité et supervisé par une quelconque autorité (le plus souvent une ville). Le terme est étroitement lié à la pratique de l'arpentage et à l'art des *gromatici*, donc à la pratique spatiale du pouvoir. L'étymologie a conduit certains historiens et historiennes à concevoir le territoire comme un espace conscient, « défini par les détenteurs du pouvoir ».[19] Le territoire était ainsi, à l'origine, politique et en ce sens, il est l'affirmation d'une autorité et plus largement d'une identité qui se veut première et fondatrice.

Bibliographie

Agamben, G. (2003). *Stato di eccezione : Homo sacer, II, 1*, Torino. Trad. fr. : *Homo sacer. II. 1, État d'exception*. Paris.

Artières, P. (2015). « L'inscription dans un courant historiographique majeur ». *Sociétés & représentations*, 40, 343-9.

Askofaré, S. (2004). « À propos de État d'exception, *Homo sacer* de Giorgio Agamben ». *L'en-je lacanien*, 2(1), 193-205. https://doi.org/10.3917/enje.002.0193.

Azoulay, V. (2014). « Repenser le politique en Grèce ancienne ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 69(3), 605-26. https://doi.org/10.3917/anna.693.0605.

Barth, F. (1969). *Ethnic Groups and Boundaries*. Oslo.

Bauman, Z. ; Raud, R. (2015). *Practices of Selfhood*. Cambridge.

Benessaieh, A. (2010). « Multiculturalism, Interculturality, Transculturality ». Benessaieh, A. (éd.), *Amériques Transculturelles / Transcultural Americas*. Ottawa, 11-38. https://books.openedition.org/uop/356.

Chartier, R. (1989). « Le monde comme représentation ». *Annales*, 44(6), 1505-20.

Corbin, A. (1993). « De l'histoire des représentations à l'histoire sans nom ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 21, 7-14.

Cursente, B. ; Mousnier, M. (2005). *Les Territoires du médiéviste*. Rennes.

Dervin, F. (2017). « "I find it odd that people have to highlight other people's differences – even when there are none": Experiential Learning and Interculturality in Teacher Education ». *International Review of Education*, 63(1), 87-102. https://doi.org/10.1007/s11159-017-9620-y.

De Vido, S. ; Esposito, A. (2025). « Polis, chora, phrourion : modelli e percorsi tra archeologia e storia ». *Atti e Memorie della Società Magna Grecia*, 10, 161-79.

De Vido, S. ; Esposito, A. ; Pollini, A. ; Weber-Pallez, C. (éds) (2025a). *Territoires multiples. Espaces, définitions, expériences dans le monde grec :*

19 Cursente, Mousnier 2005, 9-12.

VII^e^-I^er^ siècle av. J.-C. (TeMAES I). Pessac. NEMESIS 5. https://una-editions.fr/espaces-definitions-experiences-dans-le-monde-grec-temae

De Vido, S. ; Esposito, A. ; Pollini, A. ; Weber-Pallez, C. (2025b). « Pour l'étude des territoires multiples : les enjeux d'une approche interdisciplinaire et multiscalaire ». De Vido, Esposito, Pollini, Weber-Pallez, 2025a. https://una-editions.fr/pour-l-etude-des-territoires-multiples/.

Esposito, A. ; Pollini, A. (2015). « Penser les métissages en Grande Grèce et en Sicile ». Molin, M. ; Capanema, S. ; Deluermoz, Q. ; Redon, M. (éds), *Du transfert culturel au métissage. Concepts, acteurs, pratiques*. Rennes, 49-71.

Esposito, A. ; Pollini, A. (2023a). « Réflexions préliminaires sur les cités antiques nouvellement fondées, les frontières et les territorialités socio-spatiales ». Esposito, A. ; Pollini, A. (éds), *Cités nouvelles, villes des marges. Fondations, formes urbaines, espaces ruraux et frontières de l'archaïsme à l'Empire*. Pise, 1-13. Diabaseis 10.

Esposito, A. ; Pollini, A. (2023b). « Villes des marges, cités de frontière : entre centralité et interactions territoriales ». Esposito, A. ; Pollini, A. (éds), *Cités nouvelles, villes des marges. Fondations, formes urbaines, et frontières de l'archaïsme à l'Empire.* Pise, 487-93. Diabaseis 10.

Feyel, C. (2006). *Les Artisans dans les sanctuaires grecs aux époques classique et hellénistique à travers la documentation financière en Grèce*. Athènes. BEFAR 318.

Hall, J.M. (1997). *Ethnic Identity in Greek Antiquity*. Cambridge.

Hurlet, F. ; David, J.-M. (2020). « Introduction : Quand la vertu s'incarne ». Hurlet, F. ; David, J.-M. (éds), *L'auctoritas à Rome*. Bordeaux, 7-18. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.16850.

Hurlet, F. ; Montlahuc, P. (2018). « L'opinion publique dans la Rome tardo-républicaine. À propos de : Cr. Rosillo-López, Public Opinion and Politics in the Late Roman Republic. – Cambridge : Cambridge University Press, 2017 ». *REA*, 120(2), 489-507. https://doi.org/10.3406/rea.2018.6889.

Jacob, C. (1991). *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*. Paris.

Luraghi, N. (2008). *The Ancient Messenians : Constructions of Ethnicity and Memory*. Cambridge.

Malkin, I. (ed.) (2001). *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*. Washington.

Marcotte, D. (2000). *Géographes grecs. Pseudo-Scymnos*. Paris.

Polignac, F. de (1984). *La naissance de la cité grecque : cultes, espace et société. VIII^e^-VII^e^ siècles avant J.-C*. Paris.

Rautenberg, M. (2008). « L'"interculturel", une expression de l'imaginaire social de l'altérité ». *Hommes et Migrations*, Hors-série, L'interculturalité en débat, 30-44. https://doi.org/10.3406/homig.2008.4681.

Reger, G. (1994). *Regionalism and Change in the Economy of Independent Delos, 314-167 B.C*. Berkeley.

Smolcic, E. ; Arends, J. (2017). « Building Teacher Interculturality ». *Teacher Education Quarterly*, 44(4), 51-73. https://www.jstor.org/stable/10.2307/90014089.

Weber-Pallez, C. (2021). « Argos, l'Empire romain et les historiens aujourd'hui : déconstruire les représentations, reconstruire l'histoire argienne ». *REG*, 134, 317-60.

Weber-Pallez, C. (2023). « Peut-on clairement délimiter le territoire argien ? Le rôle des *kômai* dites frontalières dans la définition de l'Argeia à l'époque classique ». Esposito, A.; Pollini, A. (éds). *Cités nouvelles, villes des marges. Fondations, formes urbaines, espaces ruraux et frontières de l'archaïsme à l'Empire*. Pise, 535-66. Diabaseis 10.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Identità etniche e territorio: le origini dei Dori secondo Erodoto (1.56.3)

Roberto Sammartano
Università degli Studi di Palermo, Italia

Abstract The territory of Doris plays a central role in the mythical traditions regarding the origins of the Dorians. Other territories, close to Doris, were equally involved in the most ancient layers of the tradition on the 'archaeology' of the Dorian people. This paper focuses primarily on Herodotus' testimony, to show how in his critical reconstruction he takes into account all previous traditions, describing a path of the Dorian migration that touched all the territories linked to the genesis of this *ethnos* in previous myths. Herodotus aims to challenge the schematic mythical representations that traced the origins of all the Doric communities back to a unitary ethnic substratum created by a close intertwining of descendants of Dorus and heirs of Heracles.

Keywords Doris. Dorians. Herodotus. Sparta. Herakleidai. Crete.

Sommario 1 Introduzione. – 2 Madrepatria e 'madrepatrie' dei Dori. – 3 Le origini dei Dori di Creta. – 4 La ricostruzione di Erodoto.

Edizioni Ca'Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-08-28 | Accepted 2026-01-14 | Published 2026-10-20
© 2026 Sammartano | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/001

1 Introduzione

Nelle tradizioni greche sulle origini dei popoli, uno dei criteri principali per la definizione dell'identità di un *ethnos* è costituito, com'è noto, dalla stretta connessione tra il capostipite della comunità ed il suo territorio di origine. Secondo la teoria 'costruttivista' formulata da Jonathan Hall, e tuttora ampiamente condivisa, il processo di strutturazione di un'identità etnica prenderebbe avvio quando un gruppo di persone che affermano di discendere da un antenato comune sulla base di artificiose genealogie mitiche fa risalire le proprie origini ad un territorio specifico, che può essere messo in rapporto, ma non necessariamente, con la nascita o le imprese più celebri del capostipite eponimo.[1] È per tale ragione che nei racconti mitologici volti a ricostruire la genesi delle stirpi greche il tema del territorio ancestrale, ove si colloca generalmente la nascita o il primo regno di uno dei suoi discendenti, ricopre quasi sempre un ruolo centrale, assimilabile e non inferiore per certi versi a quello dalle genealogie mitiche funzionali ad ancorare le origini dell'*ethnos* ad un determinato livello cronologico.

La terra originaria di un *ethnos* è considerata per lo più non solo il luogo ove un gruppo sociale avrebbe preso consapevolezza della propria identità comune, assumendo per la prima volta l'etnonimo derivante dal capostipite (dunque la madrepatria da intendere nel senso di *Urheimat*), ma anche l'area da cui in seguito sarebbero partiti i diversi sottogruppi separatisi dal nucleo originario dell'*ethnos*, dando origine a dinamiche migratorie dirette verso quelle zone ove in età storica sono attestate le comunità del medesimo ceppo etnico (dunque madrepatria da intendere nel senso di *Mutterland*). Sotto questo aspetto, quindi, si può affermare che negli schemi adottati solitamente per descrivere i fenomeni di etnogenesi il territorio ancestrale svolge una funzione analoga, sul piano spaziale, a quella svolta dalle genealogie, sul piano temporale: come da un unico capostipite discenderebbero, attraverso il lunghissimo arco cronologico scandito dalle generazioni, tutti gli antenati delle singole comunità di età storica, così da un'unica madrepatria proverrebbero in ultima istanza tutti i gruppi migrati nel corso del tempo nei territori occupati dalla

1 Hall 1997; 2002; 2007, 40-60. Impostazione teorica non dissimile nello studio puntuale di Ruby 2006, 25-60. Cf. anche Malkin 2014, 283-92. Non è possibile ovviamente tenere conto qui in maniera completa della sterminata bibliografia prodotta in questi ultimi anni sul tema delle identità etniche. Cf., da ultimo, McInerney 2004. Per la corretta distinzione delle funzioni mitiche tra le 'land genealogies', in cui gli eponimi di una data popolazione locale sono messi in stretta relazione con elementi del territorio, e le genealogie 'politiche' che mirano a legittimare il possesso o la regalità sulla base di precostituiti diritti divini, vedi le osservazioni di Malkin 1994, sp. 19 ss. Per gli aspetti teorici relativi al rapporto tra identità etniche e territorio cf. ora Borello, Pollini 2019, 13-21.

medesima stirpe, secondo dinamiche insediamentali paragonabili per certi versi a movimenti coloniali interni al mondo egeo.[2] Appare legittimo, dunque, il sospetto che possa trattarsi il più delle volte di rappresentazioni artificiose e 'intenzionali', tese a ricostruire e a spiegare, in chiave eziologica, i presunti processi mitistorici che sono alla base della frammentazione di un dato *ethnos* in molteplici comunità, separate nel presente sul piano politico ma accomunate da rapporti di parentela risalenti nel tempo ad una fase 'zero', quando i loro più remoti antenati abitavano il medesimo territorio. E dato il carattere funzionale di tali racconti, finalizzati a ricondurre le varie articolazioni sub-etniche di età storica ad un'unità originaria, non è forse azzardato affermare che il mito contribuisce in maniera sostanziale a definire e a plasmare i confini, se non propriamente fisici quanto meno identitari, dei territori metropolitani.

2 Madrepatria e 'madrepatrie' dei Dori

Il caso più evidente di operazioni mitografiche volte ad assegnare a un determinato territorio un ruolo di primaria importanza per la definizione e la strutturazione dell'identità di un *ethnos* è rappresentato dalle tradizioni sulle origini dei Dori.[3] È un dato condiviso da tutti gli autori antichi che la piccola e tutto sommato marginale regione della Grecia centrale nota col nome 'parlante' di Doride, attraversata dal tratto iniziale del fiume Cefiso e delimitata a nord dal massiccio dell'Eta e a sud dal Parnasso, sia stata la zona di partenza del movimento migratorio di genti di stirpe dorica sfociato nell'occupazione delle regioni dell'Argolide, della Laconia e della Messenia.[4] Tale spedizione sarebbe stata promossa da tre discendenti di Illo, figlio primogenito di Eracle, allo scopo di riconquistare le tre regioni peloponnesiache, che in un primo tempo erano state destinate da Zeus a Eracle, ma in seguito erano state usurpate da Euristeo grazie agli inganni orditi da Hera per sottrarre l'eredità al figlio di

2 Sulla funzione e sulle modalità di rappresentazione delle genealogie mitiche in generale, con particolare riguardo alle testimonianze raccolte sotto il nome di Esiodo, fondamentale è lo studio di Fowler 1998, 1-19.

3 Hooker 1979, 360, minimizza la portata, nella formazione dell'identità dorica, della localizzazione extra-peloponnesiaca della Doride, e dunque delle duplici radici etniche di Spartani, Argivi e Messeni. Ma vedi *contra* Malkin 1994, 39, con giuste osservazioni.

4 L'aspetto 'funzionale' della collocazione geografica delle origini dei Dori in questa regione ristretta è messo ben in evidenza da Fowler 2013, 337: la Doride sta ai Dori come il concetto geografico originario di *Hellas* sta agli *Hellenes*, ossia un 'insignificante' luogo di incerta preistoria che fornisce un punto di origine comune per gruppi sociali che in età storica sono in luoghi differenti e spesso in guerra fra loro, come appunto le città doriche del Peloponneso.

Alcmena.[5] Dal Peloponneso, poi, altri contingenti dorici si sarebbero mossi per occupare le isole del basso bacino dell'Egeo, ivi compresa Creta secondo l'opinione generale (vedi *infra*), e altre località dell'area sud-occidentale dell'Asia Minore.[6] Risale alla prima metà del VII sec. a.C. il più antico riferimento al tema mitico della migrazione dei Dori dalla Doride, contenuto in alcuni celebri versi di Tirteo trasmessi da Strabone. Il poeta spartano, con toni epici, allude alla madrepatria dei Dori di Sparta (menzionati qui significativamente con la prima persona plurale), ricordando come questi provenissero, sotto la guida degli Eraclidi, dalla città di Erineo, che assieme a Boio e Kytinio formava la cosiddetta *Tripolis* della Doride: «Zeus diede questa città agli Eraclidi, insieme ai quali, dopo aver lasciato la ventosa Erineo, giungemmo nell'ampia isola di Pelope».[7]

Il dato della provenienza dei Dori spartani dalla Doride è condiviso generalmente dagli autori successivi ed è alla base degli sviluppi dei diversi filoni di tradizione sulle origini doriche, anche se in questi ultimi non mancano alcune, significative, varianti da attribuire con ogni probabilità a modifiche o integrazioni introdotte in un secondo tempo, che coinvolgono altre aree geografiche nelle fasi più antiche delle origini dell'*ethnos* dorico e dunque rendono piuttosto difficile il compito degli interpreti di restituire un quadro chiaro e coerente delle fasi iniziali dei movimenti dorici interni alla penisola greca. La voce senz'altro più autorevole è quella di Erodoto, che in 8.43 riecheggia l'antica testimonianza offerta dai versi di Tirteo menzionando Erineo tra le località da dove si sarebbero mosse in origine quelle genti di stirpe dorica che parteciparono con contingenti navali alla battaglia di Salamina, ossia Lacedemoni, Corinzi, Sicioni, Epidauri e Trezeni. Accanto alla città della *Tripolis* doride Erodoto ricorda pure il Pindo e la Driopide come aree di partenza del movimento migratorio dorico (e *makedno*), ove la Driopide viene identificata con una striscia di terra

5 Per l'esame della tradizione sulla cosiddetta 'invasione dorica' e sul 'ritorno degli Eraclidi', cf. soprattutto Prinz 1979, 206-313; Hall 1997, 114-28; Hall 2002, 73-89; Fowler 2013, 334-42.

6 Esula dagli obiettivi di questo contributo il problema della realtà storica o meno della migrazione dei Dori dalla Grecia centrale al Peloponneso. Tra la vastissima bibliografia esistente sull'argomento, si segnalano in particolare: Cartledge 1979, sp. 90 ss.; Musti 1985; Malkin 1994, 15-45; Vanschoonwinkel 1995, 127-48; Hall 2002, 73 ss.; Finkelberg 2005; Nafissi, 2009, 117 s.; Kennell 2010, 20-38; Lupi 2017, 20 ss.

7 Tyrtae, *apud* Str. 8.4.10, fr. 2 D. Fowler 2013, 338, non esclude che la Erineo menzionata da Tirteo non sia la città della Doride, bensì un'omonima località situata in Acaia Ftiotide, di cui parla Strabone in 9.5.10, ove avrebbe avuto origine la stirpe di Deucalione, padre di Doro, secondo Erodoto (1.56.3). Questa possibilità, tuttavia, si scontra con tutte le altre testimonianze successive a Tirteo (vedi *infra*). Per il commento ai versi del poeta spartano cf., in particolare, Malkin 1994, 33 ss. (il quale ritiene tuttavia che la città donata da Zeus agli Eraclidi non sarebbe Sparta, bensì Messene, della quale i Dori di Sparta rivendicavano il legittimo possesso sulla base delle mitiche precedenze eraclidi); Patterson 2010, 30 ss.; Sammartano 2020, 63-90.

situata all'interno della regione nota ai suoi tempi come Doride. In questa stessa direzione va la notizia, riportata nella parte finale del capitolo, secondo cui gli Ermionei erano in origine Driopi, scacciati da Eracle e dagli abitanti della Malide «dalla regione che ora si chiama Doride». Non v'è dubbio, infatti, che per Erodoto con il coronimo Driopide si indicava in origine, quanto meno fino al momento dell'arrivo di Eracle se non anche oltre, il territorio ubicato tra la Malide e la Focide, o comunque una porzione di esso larga appena trenta stadi, conosciuto in epoca storica con il nome di Doride: pochi capitoli prima, nel descrivere il percorso compiuto dall'esercito persiano dopo aver oltrepassato le Termopili, egli afferma che

> dalla Trachinia penetrarono nella Doride, da qui infatti si estende un angusto settore della Doride, largo circa trenta stadi, posto tra la Malide e la Focide e che anticamente era Driopide: questa regione era la metropoli dei Dori del Peloponneso.[8]

L'accostamento in 8.43 della citazione della Driopide accanto ad Erineo quale zona di partenza della migrazione dorica potrebbe sembrare dunque a prima vista una ridondante ripetizione, ma in realtà il nesso sembra funzionale a precisare non solo il contesto territoriale, ma anche l'ambito cronologico in cui si sarebbe verificato tale evento: dato per assodato che la località di Erineo esistesse già all'epoca della partenza dei Dori e che fosse riconosciuta dalla tradizione come il centro principale del territorio metropolitano, Erodoto si mostra convinto della collocazione temporale di questo episodio in una fase in cui la regione era nota ancora col nome di Driopide e non con quello, in uso in epoca contemporanea (senza specificare a partire da quando), di Doride.[9]

È alla luce di questo dato che si può comprendere meglio l'indicazione fornita in 1.56.3 riguardo l'ultima tappa del tortuoso itinerario percorso dai Dori prima di passare nel Peloponneso. Nel racconto sulle informazioni raccolte dal re lidio Creso in merito alle radici etniche degli Spartani, Erodoto riferisce che questi ultimi (e non i Dori in generale, si badi) all'epoca del re Deucalione avrebbero abitato la regione della Acaia Ftiotide; poi si sarebbero spostati, per ragioni imprecisate, al livello cronologico dell'eponimo Doro (ma senza assumere l'etnico derivante da quest'ultimo) nella regione della Tessaglia orientale compresa tra il massiccio dell'Ossa e l'Olimpo denominata Istieotide;

8 Hdt. 8.31.

9 Per spiegare l'accostamento di Erineo al coronimo Driopide nel passo di Erodoto non sembra dunque necessario ipotizzare, con Fowler (citato nella nota precedente), che la città non fosse quella della Doride, bensì quella menzionata da Strabone (9.5.10) a proposito della Acaia Ftiotide.

da qui in seguito sarebbero stati scacciati dai Cadmei, forse al livello cronologico della guerra di Troia, considerato che altrove Erodoto data le vicende relative all'espulsione dei Cadmei da Tebe al tempo della guerra troiana (5.61.2);[10] da qui sarebbero passati nella regione del Pindo, ove avrebbero preso il nome di *Makednoi*; infine, si sarebbero trasferiti nella Driopide, e da qui, conclude lo storico, «essendo giunti nel Peloponneso si chiamarono Dori».

Torneremo più avanti sulle prime fasi di questa complessa ricostruzione delle stratificate radici etniche degli Spartani. Ciò che va messo subito in evidenza è che all'inizio del brano Erodoto introduce l'*ethnos* spartano con l'espressione significativa *polyplaneton karta*, ossia come una stirpe che aveva vagato per lungo tempo prima del suo definitivo stanziamento, quasi a voler sfumare la possibilità di un collegamento diretto ed esclusivo delle sue origini con un territorio specifico.[11] Tra le diverse regioni coinvolte nelle peregrinazioni dei 'proto-Spartani' non viene esclusa la regione compresa tra l'Eta e il Parnasso, tuttavia in merito a questo punto Erodoto si discosta dalla tradizione per tre motivi di carattere nominale: 1) all'epoca del passaggio dei 'proto-Spartani' questa regione, a suo parere, non assume un'identità definibile in senso pienamente 'dorico' (nonostante la presunta discendenza del contingente 'proto-spartano' dall'eponimo Doro), essendo denominata ancora Driopide dalla popolazione non ellenica sconfitta da Eracle che vi era stanziata;[12] 2) il nome dei Dori si sarebbe affermato in via definitiva non nel territorio ritenuto comunemente come la loro madrepatria, che a parere di Erodoto era, sì, l'ultima metropoli, ma non l'unica né la prima e originaria,[13] bensì soltanto dopo l'arrivo dei 'proto-Spartani' nel Peloponneso; 3) di conseguenza, la metonomasia della regione metropolitana in Doride non può che essere avvenuta, a stretto rigore, soltanto dopo l'assunzione dell'etnico Dori nel Peloponneso, secondo un processo inverso rispetto alla prassi che farebbe precedere l'etnico al coronimo. Si tratta di questioni che potrebbero sembrare a prima vista secondarie e soltanto nominalistiche, ma che in realtà

10 Oppure 60 anni dopo, stando alla famosa notizia di Tucidide (1.12.3) della cacciata dei Beoti di Arne ad opera dei Tessali. Il dato dell'espulsione dei Dori dalla Istieotide ad opera dei Cadmei comporta non lievi difficoltà di carattere cronologico, come osserva Fowler 2013, 339. Non entriamo qui nel merito della complessa questione, in quanto esula dal tema centrale del presente studio; per tutto ciò si rinvia a Vannicelli 1996, 941-5.

11 Su questa espressione vd. Vannicelli 1993, 23 s., che giustamente mette in evidenza l'indeterminatezza cronologica che caratterizza tutto il brano sulle migrazioni dei 'proto-Dori', ove non viene specificata la durata delle singole soste né l'epoca del passaggio nel Peloponneso.

12 Per l'analisi delle testimonianze letterarie sui Driopi, considerati come una popolazione pre-greca legata ancora allo stato di natura e per questo annoverata tra le comunità civilizzate da Eracle, vd., in particolare, Antonetti 1996, 267-74.

13 Cfr. Hdt., 8.32.1.

risultano sostanziali agli occhi dello storico ai fini della ricostruzione dell'identità etnica delle popolazioni coinvolte in questo articolato e complesso quadro 'archeologico'. Per dirla in sintesi, secondo la ricostruzione di Erodoto il territorio noto al suo tempo come Doride, benché riconosciuto universalmente come la madrepatria dei fondatori di Sparta, non sarebbe stato determinante per la strutturazione dell'identità etnica dei Dori in generale, né del gruppo stanziatosi nel Peloponneso, il cui processo formativo si sarebbe compiuto in maniera definitiva solo al termine della migrazione nelle regioni dell'Argolide, della Laconia e della Messenia.

Decisamente più netta e chiara è invece la posizione assunta a tal riguardo da Tucidide, per il quale la regione delle città di Boio, Kytinio ed Erineo costituisce, senza possibilità di equivoci, l'unica metropoli dei Lacedemoni.[14] Ed è questo il dato affermatosi nel prosieguo della tradizione, come si evince dai riferimenti di Isocrate[15] e dai resoconti dell'episodio mitico del 'ritorno degli Eraclidi' trasmessi dagli autori di epoca più tarda.[16]

Un'eccezione degna di nota è costituita dalla versione riportata nei versi della *Prima Pitica* di Pindaro, il quale, esaltando le duplici radici etniche e legislative degli Spartani, risalenti rispettivamente a Egimio per quanto riguarda il ramo dei Dori e ad Illo per la stirpe degli Eraclidi, ricorda come i Dori discendenti di Panfilo, stanziatisi in Laconia assieme agli Eraclidi, siano partiti dal Pindo (*Pindothen*), ossia dall'area occidentale della Tessaglia confinante con l'Epiro e dominata dalla catena montuosa conosciuta appunto col nome di Pindo.[17] Questa indicazione geografica difforme rispetto

14 Thuc., 1.107.2, 3.92.3. La tradizione raccolta da Tucidide doveva essersi già affermata anche nella storiografia di genere locale in prosa, come sembra suggerire un frammento, benché alquanto succinto e problematico, di Ellanico (*apud Schol.* Aristid., *Panath.* 3.257 Dind., *FGrHist* 4 F 115, fr. 190 Ambaglio), ove si dice che i Lacedemoni, anticamente chiamati Dori, in seguito divennero Peloponnesiaci. Cf., in tale direzione, Fowler 2013, 336.

15 Isocr., *Arch.* 17; *Panat.* 253: qui, significativamente, le cause della migrazione nel Peloponneso sono strettamente legate alle condizioni territoriali della Doride: «[gli antenati degli Spartani] quando erano ancora Dori, vedendo le loro città oscure, piccole e prive di molte cose, le disdegnarono e fecero una spedizione contro le principali città del Peloponneso: Argo, Lacedemone e Messene» (trad. dell'autore).

16 Diod., 4.57-58; Ps.-Apollod., *Bibl.* 2.8.1-5.

17 Pind., *Pyth.* 1.61-66. L'apparente incongruenza viene spesso risolta pensando che qui con l'espressione *Pindothen* il poeta si riferisca alla località omonima di Pindo che secondo Strabone (9.4.10; vd. anche Ps. Scymn., 592-595; Ptolem., 3.14.14) sarebbe stata la quarta città della Doride, assieme a Erineo, Boio e Kytinio. Ma forse è più semplice supporre che, al contrario, sia stato proprio il dato mitografico della provenienza dei Dori dal Pindo (della Estieotide) a indurre ad attribuire questo nome ad una località della Doride, regione nota comunemente come luogo d'origine dei Dori (di Sparta). Per l'intera questione vd., da ultimo, Fowler 2013, 339 s., secondo il quale l'attestazione da parte di più autori del toponimo Pindo nella Doride potrebbe derivare dalle connessioni

al dato comunemente accolto ha indotto a supporre l'esistenza di un'originaria accezione diversa, più ampia, del coronimo Doride, che includerebbe la regione tessala detta Estieotide, ubicata a nord-ovest della valle dello Spercheio.[18] Anche a voler ammettere che in uno stadio antico della tradizione la nozione geografica della Doride fosse più estesa rispetto alla cosiddetta *Tripolis* dorica, tuttavia l'idea di un progressivo restringimento di questa nozione non viene accolta nella ricostruzione di Erodoto,[19] né appare conciliabile con altre testimonianze più tarde (vd. *infra*), secondo cui l'Estieotide sarebbe stata la regione da cui mossero i Dori per l'occupazione della Doride/Driopide, e dunque ben distinta nella fase originaria da quest'ultima, da dove sarebbero partiti in un secondo tempo i discendenti di Egimio e di Illo.[20] Appare meno rischioso, piuttosto, individuare nel rapido cenno di Pindaro il residuo di un'autorevole tradizione antica che additava l'area del Pindo e della Estieotide come la regione occupata per prima dalla stirpe di Doro, al livello cronologico del figlio di quest'ultimo, e comunque in un'epoca precedente alla conquista della Doride/Driopide il cui protagonista sarebbe stato proprio Egimio.

L'identificazione della Doride quale zona di partenza (ma non necessariamente *Urheimat*) dei Dori del Peloponneso nasce dall'intreccio di due filoni mitici distinti e in origine separati.[21] Il primo è incentrato sul personaggio eponimo di Doro, figlio di Elleno, che stando alle genealogie risalenti ad Esiodo, poi riprese e sviluppate dallo Pseudo-Esiodo (metà circa del VI sec. a.C.),[22] proveniva dalla vicina regione tessalica dell'Acaia Ftiotide, da dove poi si sarebbe mosso (lui o suoi discendenti) verso altre zone della Tessaglia

percepite sul piano mitologico tra i Dori della Doride e i loro predecessori nelle regioni più settentrionali della Tessaglia.

18 In questa direzione Musti 1985, 63 nota 4. Va tenuto in conto, tuttavia, che una diversa immagine sembra riflessa in un'altra ode dello stesso Pindaro (*Isthm*. 7.12), ove la Doride viene definita *apoikia* dei Lacedemoni: vd. Fowler 2013, 336.

19 Che Erodoto, in 8.43, distingua nettamente il Pindo dalla Driopide è messo bene in evidenza da Fowler 2013, 338.

20 Vedi Andron *apud* Str., 10.4.6, *FGrHist* 10 F 16; e Str., 9.5.17, riferiscono che la Estieotide si chiamava in un primo tempo Doride. Cf. anche Diod., 4.37.3; e Charax, *FGrHist* 103 F 6, in cui tale identificazione sembra implicita nella notizia circa la partenza dei Dori dalla Estieotide.

21 A questa conclusione indirizza anche Fowler 2013, 337, laddove sostiene che il personaggio di Egimio sia stato inserito in un secondo momento nella genealogia di Doro, per ragioni di concordanza cronologica con la storia del ritorno degli Eraclidi, mentre il tema dei rapporti tra Eracle ed Egimio doveva esistere già precedentemente, come dimostrerebbe la collocazione in Tessaglia e non nella Doride della guerra tra Egimio e i Lapiti, risolta grazie all'intervento di Eracle. Cf. Malkin 1994, 39 ss.

22 Hesiod., fr. 9 M.-W. Cf. West 1985, 58; Fowler 2013, 122 ss.; Sammartano 2020, 41 ss.

(Estieotide?).[23] Il secondo filone ruota attorno al tema delle ultime imprese tessaliche e della morte di Eracle presso il monte Eta, proprio al limite settentrionale della Doride, al quale è strettamente connesso anche il tema dei diritti regali trasmessi per eredità da Eracle ai suoi discendenti, e nella fattispecie al primogenito Illo, che in virtù dei successi conseguiti dal padre avrebbe ottenuto il comando su una parte della regione della Doride.[24] Lo sviluppo delle vicende ruotanti attorno all'aiuto offerto da Eracle ad Egimio per sconfiggere le popolazioni vicine e ai conseguenti diritti maturati da Illo sul territorio della Doride è illustrato in maniera dettagliata da Diodoro, che attinge ad una tradizione mitografica riportata da Eforo (ma forse risalente ad epoca più antica nel suo nucleo principale),[25] ove proprio i dati territoriali offrono indicazioni illuminanti per comprendere le notizie sulle varie fasi delle peregrinazioni dei 'proto-Spartani' che sono alla base del quadro 'archeologico' ricostruito da Erodoto.[26]

Benché si tratti di un racconto ampiamente noto, è opportuno ricordarne i punti principali. Dopo aver cacciato i Driopi dalla regione attorno al monte Eta e aver consegnato il loro territorio ai Maliei, Eracle accorse in aiuto di Egimio, che allora era re della Estieotide, nella guerra contro i Lapiti. Il figlio di Doro, dunque, dominava la regione della Tessaglia nord-occidentale comprendente la catena montuosa del Pindo, mentre i Lapiti erano stanziati presso l'Olimpo, ossia nella regione costiera nord-orientale della Tessaglia denominata da Erodoto Istieotide.[27] Secondo i patti stabiliti in precedenza, Egimio

23 Conon., *FGrHist* 26 F 1, 27; Str., 8.7.1. Stando a Diod., 4.67.1, i Dori sarebbero stati scacciati dalla loro patria ad opera degli Epigoni, ma successivamente sarebbero tornati nella Doride abitando le città di Erineo, Kytinio e Boio. Dell'alta antichità della tradizione sul figlio di Doro potrebbe essere testimone il titolo di un'opera perduta di Esiodo, *Aigimios* (Hesiod., fr. 8.1 D.-K.), in cui forse erano illustrate le vicende mitiche relative alle origini delle tre tribù doriche. La paternità esiodea di questo poema, tuttavia, era messa in dubbio già in antichità, come attesta Ateneo (*Deipn.* 503d), e i pochi frammenti pervenuti non consentono di trarre alcun dato certo sul contenuto dell'opera: vedi Fowler 2013, 336.

24 Sul ruolo svolto dal monte Eta nelle testimonianze su Eracle e sui culti a lui dedicati vedi Rousset 1989, 207 e nota 31.

25 Per l'analisi delle fonti diodoree su questi capitoli vedi, da ultimo, Mariotta, Magnelli 2012, VII-XIV, 145 ss.

26 Diod., 4.37.3-4. Da notare che nel racconto parallelo di Ps. Apollod, *Bibl.* 2.7.7; 8.1, i dati territoriali relativi al rapporto tra Eracle ed Egimio non sono ben specificati.

27 Il sospetto avanzato da Fowler 2013, 338, che il coronimo Istieotide sia dovuto ad un errore di Erodoto, per uno scambio con il nome della Estieotide, non sembra giustificato, se si considera peraltro che anche frammento di Androne di Alicarnasso trasmesso da Stefano Bizantino (s.v. *Dorion*) viene menzionato in tal modo. In quest'ultimo passo, a dire il vero, il coronimo viene attribuito alla regione presso il Pindo, ma ciò contrasta palesemente con la ricostruzione di Erodoto, ove l'area del Pindo, terza e penultima tappa dei 'proto-Spartani' in Tessaglia, è ben distinta dalla zona intorno all'Ossa e all'Olimpo, seconda tappa, denominata appunto dallo storico con il coronimo Istieotide. Sembra dunque più semplice pensare che lo scambio tra i due coronimi sia stato operato

avrebbe ricompensato Eracle per il suo fondamentale soccorso donandogli la terza parte della regione sottratta ai Lapiti, ossia la porzione di terra che alla morte di Eracle fu trasmessa ad Illo.[28] Tale donazione sarebbe alla base, dunque, della tripartizione territoriale di età storica della regione della Doride, da cui dipende anche, secondo l'interpretazione più convincente, l'articolazione delle tre tribù doriche secondo il rapporto 1:2, costituite rispettivamente dalla tribù degli Illei risalente all'eraclide Illo, e dalle tribù dei Dimani e Panfili discendenti dai figli di Egimio, Dimane e Panfilo, ai quali evidentemente spettavano di diritto le altre due parti del territorio.[29]

La Doride, dunque, oggetto di conquista dell'impresa congiunta portata a termine da Egimio e da Eracle, rappresenta il territorio in cui si saldano i due filoni mitici e si dà forma all'identità etnica specifica dei Dori, connotata in primo luogo dalla struttura socio-istituzionale tripartita, oltre che dallo stretto legame di parentela tra le popolazioni delle tre regioni del Peloponneso conquistate al tempo del ritorno degli Eraclidi. Al di là delle evidenti finalità eziologiche di questo racconto, tese a spiegare, da una prospettiva essenzialmente spartana, le cause remote della suddivisione della società nelle tre tribù degli Illei Dimani e Panfili, va osservato che in questa ricostruzione delle radici identitarie dorico-spartane le più antiche fasi delle origini doriche, del livello cronologico per così dire 'pre-eraclide', sono ancorate a territori distinti e separati, benché relativamente vicini, rispetto alla Doride, ove non vi sono tracce di presenze eraclidi ma solo di personaggi della stirpe di Doro (per la precisione dei figli di quest'ultimo). Territori che comunque, ad un attento sguardo, sembrano svolgere un ruolo di non minore importanza in altre tradizioni relative alle origini dei Dori.

La prima regione coinvolta è appunto l'Estieotide, dominata da quel massiccio del Pindo citato nei versi eruditi di Pindaro ove avrebbe regnato Egimio prima della collaborazione con Eracle nella guerra contro i Lapiti. Essa è menzionata anche in una controversa testimonianza dello storico del IV sec. a.C. Androne di Alicarnasso, raccolta da Strabone, come la regione dove i Dori erano stanziati in origine, in una fase per così dire 'zero', prima di trasferirsi nell'area tra l'Eta e il Parnasso dove sarebbe avvenuta per la prima volta

da Stefano Bizantino (o dalla sua fonte), che avrebbe erroneamente attribuito alla regione del Pindo meglio nota come Estieotide il nome assonante Istieotide dato da Erodoto all'area tra l'Ossa e l'Olimpo.

28 Secondo la versione lievemente discordante riportata da Str., 9.4.10, Eracle avrebbe aiutato Egimio allo scopo di reintegrarlo sul trono della Doride, dal quale il figlio di Doro era stato espulso per ragioni non espresse. In cambio di questo favore Egimio avrebbe adottato Illo promettendo di lasciare ai suoi eredi il proprio regno.

29 Sul rapporto tra tripartizione territoriale e tripartizione tribale vedi soprattutto le lucide ed esaustive riflessioni di Musti 1985, 38 ss.

la tripartizione dei Dori, e per tale motivo la regione del Pindo fu chiamata Doride prima ancora di ricevere il nome di Estieotide. Ma né questa versione né alcun altro racconto mitico a noi noto considera tale regione come la sede originaria della tripartizione territoriale/istituzionale o delle eredità regali trasmesse da Eracle. Per lo stesso Androne, infatti, è solo in una fase successiva allo stanziamento nella Estieotide che i Dori si sarebbero recati nella zona del Parnasso ove fondarono Erineo, Boio e Kytinio. Su questa stessa scia, Erodoto collega l'area del Pindo, senza citarla però col nome di Estieotide, alle origini di un'altra popolazione, non meglio nota, indicata con l'etnonimo *Makednoi* (da lui ben distinta però rispetto ai Macedoni),[30] seguendo una traccia diversa e indipendente nei confronti del tema della metropoli dorica. Dunque, i cenni alla Estieotide appaiono come un relitto di una tradizione antica, sebbene non sia possibile appurare a quale epoca risalga, che appare sganciata dal tema della stretta collaborazione tra Egimio ed Eracle. È forse per questa ragione che in un secondo tempo si è cercato di combinare (o si è confuso) il dato del Pindo con i dati geografici della metropoli dei Dori, mediante alcune forzature che si possono facilmente intravedere in alcune testimonianze tarde. È quanto si può evincere appunto dalla ricostruzione di Strabone (9.4.10), che accogliendo i riferimenti al Pindo correlati al tema delle origini doriche, afferma che nella Doride metropolitana esisterebbe anche una città con questo toponimo, benché conosciuta da altri col nome di Akyphas. In tal modo, Strabone aggiunge una quarta città alla *Tripolis* tradizionale della Doride, creando non poca confusione nella descrizione della regione, tale da condizionare anche le interpretazioni di commentatori successivi.[31]

3 Le origini dei Dori di Creta

Non meno significativa appare l'attenzione rivolta alla regione costiera della Tessaglia nord-orientale ubicata tra il massiccio dell'Ossa e l'Olimpo da dove provenivano, secondo il racconto di Diodoro, i Lapiti sconfitti da Eracle ed Egimio. Anche questa regione, infatti, citata da Erodoto col nome di Istieotide, ricopre un posto di primo piano nelle tradizioni mitografiche relative alle origini di altri rami collaterali della stirpe dorica, non direttamente coinvolti nelle vicende del ritorno degli Eraclidi né al racconto eziologico sulle

30 Fowler 2013, 338 s., sottolinea giustamente che l'etnico *Makednoi* non è attestato altrove, e dunque potrebbe essere un'invenzione di Erodoto (o una sua errata interpretazione).

31 Per l'esame completo delle fonti che parlano di *Tetrapolis* dorica vedi Rousset 1989, 231 ss.

radici delle tre tribù doriche. La presenza dorica nella Istieotide viene fatta risalire da Erodoto all'epoca di Doro, figlio di Elleno, ma la sua importanza è collegata da altri autori alle vicende di un altro figlio di Doro, Tectamo (secondo Diodoro) o Tectafo (a detta di Androne),[32] che avrebbe guidato i Dori nell'impresa coloniale volta all'occupazione dell'isola di Creta. È proprio dalla zona costiera della Tessaglia, infatti, che sarebbe salpato il contingente dorico diretto a Creta, stando al racconto riportato in due passi di Diodoro (4.60.2; 5.80.2), e in un frammento di Androne di Alicarnasso trasmesso da un lemma, sebbene di controversa lettura, di Stefano Bizantino (s.v. *Dorion*), ove però non viene specificata l'ubicazione dell'Istieotide, il cui nome originario sarebbe stato quello di Doride.[33]

Diodoro riferisce in 5.80.2 che Tectamo condusse a Creta due gruppi di coloni, l'uno radunato intorno all'Olimpo, l'altro formato da Achei della Laconia stanziati presso il capo Malea. Il luogo della partenza della spedizione guidata da Tectamo sembra coincidere con la regione compresa tra l'Ossa e l'Olimpo citata da Erodoto a proposito della seconda tappa migratoria dei Proto-Spartani, collocata nel livello cronologico di Doro.[34] Ciò suggerisce che alla base della tradizione raccolta da Diodoro l'Istieotide era indicata come la regione metropolitana dei Dori stanziati a Creta, senza alcun collegamento diretto con la metropoli dei Dori del Peloponneso, a sua volta connessa invece con le memorie mitiche ruotanti attorno all'altro figlio di Doro, Egimio.[35] A tale conclusione indirizza anche il percorso compiuto dai coloni guidati da Tectamo, in cui non sembrano coinvolte le regioni centrali della Grecia prima dello sbarco definitivo verso l'isola di Creta.[36] La precisazione circa la sosta compiuta dal

32 Non entriamo qui nel merito della discussione sull'origine di tale antroponimo, che a parere di alcuni studiosi (Sakellariou 1977, 131 nota 1; 213) sarebbe da collegare al mondo pelasgico della Tessaglia.

33 Secondo Guizzi 1990, 21, «Androne modifica la concezione di Erodoto, quando attribuisce all'Istieotide la denominazione originaria di Doride, e considera, in tal modo, parte integrante della vicenda storica quella che in Erodoto era solo una tappa dell'evoluzione dell'*ethnos* ellenico».

34 Guizzi 1990, 26, ritiene, invece, che Diodoro si richiamerebbe ad Erodoto (1.56.3) in modo incompleto e confuso,

35 Il racconto delle vicende di Tectamo (o Tectafo) non costituisce l'unica tradizione relativa alle origini dei Dori di Creta, ma è l'unico che collega direttamente tali origini alla genealogia di Doro. Per l'analisi dei diversi filoni vedi, in particolare, Guizzi 1990, 19 ss.

36 Su questo punto, in realtà, le opinioni degli studiosi sono divergenti: ad un passaggio diretto della spedizione coloniale dalla Tessaglia a Creta pensano Hope Simpson, Lazenby 1970, 115; e Brillante 1983, 77 e nota 29; sono invece orientati a riconoscere una sosta nella Doride ed una compartecipazione dorico-eraclide nella misura 2:1, in sintonia con l'epiteto omerico *trichaikes* attribuito ai Dori di Creta, Musti 1985, 63 nota 4; e Guizzi 1990, 21 ss. Quest'ultimo, in particolare, osserva che il racconto di Diodoro «evidenzia la prospettiva di un'unica migrazione dalla Tessaglia a Creta, nel quadro di una sovrapposizione fra Erodoto 1, 56 e *Odissea* 19, 175-7» (1990, 22).

contingente coloniale presso il capo Malea, indicato generalmente nelle descrizioni geografiche come il punto di passaggio obbligato nelle rotte che conducono dalla penisola greca a Creta, suggerisce infatti che Tectamo e i suoi seguaci siano giunti qua via mare, senza passare dalla Doride o dalle regioni toccate in epoca successiva dalle migrazioni dorico-eraclidi: l'identità achea dei coloni unitisi ai Dori di Tectamo presso il capo Malea è perfettamente coerente infatti con il livello cronologico di Egimio ed Eracle, quando ancora il Peloponneso non era stato invaso dai Dori.[37]

Non è certo privo di significato che anche in questo caso, come in quello precedente della Estieotide, nessun cenno si trovi qui su conquiste della regione da parte di Eracle o su diritti rivendicati dall'eroe sulla Istieotide per sé o per i suoi discendenti. Si tratta dunque di un filone di tradizione sulla colonizzazione dorica di Creta apparentemente indipendente rispetto ai racconti incentrati sulla Doride, e funzionale a far risalire le origini dei Dori dell'isola ad un diverso ramo della stirpe di Doro non coinvolto nelle vicende relative alla collaborazione tra Egimio ed Eracle.[38] Ciò è dimostrato indirettamente sia dal fatto che il potere regale a Creta sarebbe stato assunto non da discendenti di Eracle bensì dallo stesso Tectamo, grazie al matrimonio da lui contratto con la figlia del re locale Creteo, sia dall'assenza totale di riferimenti ai Dori o alla colonizzazione dorica di Creta nella narrazione di Diodoro in 4.13.3 e in 4.17.3 sulle imprese di Eracle nell'isola.

Sotto questo aspetto, dunque, le tradizioni mitiche di cui Erodoto sembra tenere conto fanno risalire i rapporti di parentela tra tutte le comunità doriche alla comune discendenza dall'eponimo Doro, ma allo stesso tempo negano l'esistenza di un collegamento diretto tra i Dori del Peloponneso e i Dori di Creta, essendo i primi originari della Doride, ove avrebbero ricevuto la specifica impronta identitaria della ripartizione sociale in tre tribù derivante dalla collaborazione con la stirpe eraclide, e i secondi migrati dalla Istieotide in un'epoca

37 Diversamente, Guizzi 1990, 26 s., ritiene che la sosta dei Dori guidati da Tectamo presso il capo Malea adombri l'evento della conquista dorica del Peloponneso.

38 Potrebbe sembrare contrastante con la ricostruzione qui proposta il passo di Androne riportato da Strabone in 10.4.6 (*FGrHist* 10 F 16a), ove l'epiteto omerico *trichaikes* attribuito ai Dori di Creta viene spiegato con la tappa dei 'proto-Dori' nella *Tripolis* della Doride; spiegazione, questa, peraltro respinta da Strabone stesso. Ma oltre alle evidenti incongruenze con l'altro passo di Androne riportato da Stefano Bizantino (s.v. *Dorion*, *FGrHist* 10 F 16b), che possono far pensare ad un'errata lettura da parte di Strabone della sua fonte, occorre osservare che l'itinerario dei Dori attribuito dal Geografo ad Androne sembra ricalcare parzialmente il quadro ricostruito da Erodoto con alcune fondamentali correzioni, finalizzate appunto a integrare e combinare tra loro i due filoni di tradizione, rispettivamente sulla genealogia di Doro e sulle imprese eraclidi in Doride. Da osservare che lo storico Androne di Alicarnasso era autore di un'opera intitolata *syngenikà* o *syngeneiai*, ove evidentemente erano raccolti e valorizzati tutti i dati utili a dimostrare l'esistenza di rete di parentele all'interno del mondo greco.

pre-eraclide e unitisi ad un contingente acheo-peloponnesiaco scisso da qualsiasi legame con gli Eraclidi. L'unica eccezione sembra essere costituita dalla tradizione sottesa al celebre verso dell'*Odissea* (19.175-177), ove i Dori di Creta sono additati con l'epiteto *trichaikes*. Quest'ultimo termine, a parere di non pochi interpreti, alluderebbe al tema mitico del ritorno degli Eraclidi e dunque rifletterebbe la consapevolezza di un'effettiva parentela tra i Dori dell'isola e i Dori peloponnesiaci, benché arcaicizzata dal poeta e riportata anacronisticamente ad un'epoca precedente l'arrivo dei Dori nel Peloponneso.[39] Tale termine, tuttavia, ha sollevato diverse difficoltà di lettura già tra gli antichi esegeti, i quali non hanno mai messo in rapporto diretto questo epiteto con la divisione in tre tribù della società dorico-spartana, offrendo invece interpretazioni di vario segno che sono la prova piuttosto evidente della scomparsa del significato originario del termine omerico e dell'assenza di una memoria univoca e condivisa circa l'identità originaria dei Dori di Creta.[40] Le differenti spiegazioni proposte possono essere raggruppate in tre filoni: nel primo, l'etimologia viene ricondotta alla divisione territoriale in tre parti, con riferimento specifico alla fondazione delle tre città della Doride, Erineo, Kytinio e Boio;[41] nel secondo, il termine *trichaikes* viene collegato al continuo ondeggiare dei capelli o dei crini di cavallo attaccati al tipico elmo che i Dori usavano solitamente in guerra, eletto a simbolo dell'infaticabile attività guerriera dei Dori;[42] nel terzo filone, infine, l'epiteto è spiegato con la terna dei popoli che sarebbero stati

39 Che il verso dell'*Odissea* si riferisca alla tripartizione delle tribù doriche è sostenuto, in particolare, da Musti 1985, 40 ss.; e Fowler 2013, 336 ss. Di diverso parere Roussel 1976, 224; e Davies 1996, 613 nota 43. Secondo un interessante lemma di *Etym gen.*, s.v. *trichaikes* = Hesiod., fr. 233 M.-W., Esiodo avrebbe ricondotto l'etimologia del termine *trichaikes* ad un'operazione di divisione della terra in tre parti compiuta lontano dalla patria ma senza alcun riferimento esplicito all'isola di Creta; secondo il lessicografo, tuttavia, tale spiegazione sarebbe da ricondurre alla suddivisione di Creta da parte delle tre componenti coloniali dei Dori, degli Achei e dei Pelasgi. Discordanti i pareri degli studiosi a tal riguardo: Guizzi 1990, 21 s., propende verso la verosimiglianza della esegesi del lessicografo; mentre Musti 1985, 49 s., 63 nota 4, preferisce pensare che la terra suddivisa in tre parti sia la *Tripolis* della Doride, ove i Dori sarebbero giunti in seguito alla prima migrazione dalla regione esterna del Pindo/Estieotide; ad un'allusione alla suddivisione da parte dei Dori delle tre regioni del Peloponneso pensano invece West 1985, 59; e Malkin 1994, 40.

40 Cf. Sammartano 2020, 25-7.

41 Andron, *apud* Str., 10.4.6, *FGrHist* 10 F 16 a; Apollon. Soph., *Lex. Hom.* 155, 4; *Comm.* Dionys. Thrac., 463.15; *Schol* Hom., *Od.* 19.177. Vedi anche *Etym gen.*, s.v. *trichaikes* = Hesiod., fr. 233 M.-W.

42 Str. 10.4.6 (il quale tuttavia aggancia questa spiegazione ad un'altra etimologia, che rinvia all'uso dei Dori di una triplice cresta, da intendere come triplice cimiero); Apollon. Soph., *Lex. Hom.*, 155.4 (che si pronunzia a favore di questa spiegazione, a fronte di quella precedentemente esposta sulla triplice ripartizione del territorio della Doride); Porphyr., *Zetem.* 286.11; Eustath., *ad* Hom., *Od.* 2.197.41-42; *Etym. M.*, 768.25; *Schol.* Hom., *Il.* 22.132c2.

guidati da Tectamo (o Tectafo) nella spedizione coloniale di Creta, ossia, Dori, Achei e Pelasgi.[43] A fronte di letture tanto divergenti, e in assenza di ulteriori indizi a supporto dell'una o dell'altra spiegazione, sembra più prudente sospendere il giudizio su questo controverso termine omerico, puntando l'attenzione piuttosto sulle altre tradizioni letterarie incentrate sulle origini dei Dori di Creta.

Per riepilogare, i riferimenti ad alcune regioni dell'area tessala settentrionale situate ad una certa distanza dalla Doride fanno intravedere in controluce l'esistenza di antichi livelli di tradizioni che sono collegati, sì, in qualche modo al nucleo principale della genealogia di Doro e alla sua regione di originaria pertinenza, ossia l'Achaia Phthiotide, ma che non sono strettamente intrecciati con la saga di Eracle e l'episodio della collaborazione tra l'eroe ed Egimio, funzionale a spiegare la cifra caratteristica dell'identità dei Dori discesi nel Peloponneso. Un tema, questo, che ebbe senza dubbio maggiore risonanza in confronto alle altre versioni in quanto venne sfruttato da Sparta per giustificare i suoi presunti legami di parentela con altre comunità doriche, coinvolte anch'esse in vario modo nella saga di Eracle o suddivise parimenti sul piano civico nelle tre tribù degli Illei Dimani e Panfili, di ascendenza dorico-eraclide.[44]

4 La ricostruzione di Erodoto

A fronte della molteplicità e varietà dei filoni di tradizione Erodoto, com'è sua abitudine, opera una ricostruzione originale e per certi versi eccentrica, restituendo un quadro delle origini dei Dori che nel suo complesso non trova riscontro presso alcun autore successivo.[45] Senza scartare a priori come inattendibile nessuno dei racconti incentrati sui discendenti dell'eponimo Doro, recupera tutti i dati sui territori della Grecia settentrionale (Achaia Phtiotide, Istieotide, Pindo/Estieotide, Driopide/Doride) collegati ad altrettanti rami della stirpe dei Proto-Spartani, mettendoli per così dire 'a sistema', in modo da identificare ciascun territorio coinvolto nelle tradizioni

43 Andron, *apud* Steph. Byz., s.v. *Dorion*, *FGrHist* 10 F 16b (ove, tuttavia, il dato è in palese contrasto con la spiegazione attribuita ad Androne da Strabone nel suddetto passo, relativa alla terna delle città della Doride); *Etym. M.*, 768.29; *Etym. Gen.*, s.v. *trichaikes*. Isolata ed eccentrica risulta invece l'interpretazione avanzata da Eustath., *ad* Hom., *Od.* 2.197.38, secondo cui il numero tre rifletterebbe le tre regioni abitate in età storica di Dori, ossia il Peloponneso, Creta e l'Eubea (*sic*!). Altrettanto isolate sono altre due spiegazioni offerte da esegeti di epoca tarda: secondo Eustath., *ad* Hom., *Od.* 2.197.42, l'epiteto *trichaikes* sarebbe da attribuire a danzatori agili; per Hesych., *Lex.* 1460.1, invece, sarebbe da riferire a quanti giungono da tre lati, costretti dalla forza.

44 Sullo sfruttamento di questi temi mitici da parte di Sparta cf., in particolare, Malkin 1994; Lupi 2017.

45 Per il commento a Hdt. 1.56.3, vedi Asheri 1988, 297-299.

mitiche come la singola tappa di un unico movimento migratorio che parte dalla Ftia (Acaia Ftiotide), sede di Deucalione, primo uomo conosciuto e padre di Elleno, e termina nel Peloponneso. In questo quadro così articolato e complesso, tuttavia, i singoli territori coinvolti nelle dinamiche migratorie non svolgono più un ruolo significativo e determinante per i processi di costruzione dell'identità etnica dei Dori, che difatti non vengono mai definiti con questo etnonimo benché possa apparire implicito il loro legame genetico con l'eponimo Doro, citato a proposito dello stanziamento nella Istieotide (seconda tappa, dopo la Ftia di Deucalione ed Elleno); né tanto meno la Doride svolge una funzione centrale, e quasi imprescindibile, per l'identità spartana, come risulta in tutte le altre tradizioni a noi note, che collegano tale identità alla tripartizione territoriale e/o tribale dei Dori del Peloponneso risalente alle vicende ambientate nella metropoli per eccellenza degli Spartani.

Va sempre tenuto in conto che l'obiettivo primario dell'*excursus* sulle indagini condotte da Creso in merito alle principali città greche è quello di offrire informazioni dettagliate sulle origini non tanto dell'*ethnos* dei Dori in generale, quanto degli Spartani, che sono infatti il soggetto grammaticale della lunga proposizione che copre per intero il terzo paragrafo del capitolo 56. È evidente come Erodoto stia attento ad evitare qui qualsiasi riferimento non solo al coronimo Doride, che avrebbe potuto indurre a identificare la metropoli degli Spartani (secondo la tradizione risalente almeno a Tirteo) con la madrepatria di tutti i Dori anche extra-peloponnesiaci, ma anche alle imprese di Eracle nella zona della Doride/Driopide, che avrebbero richiamato alla memoria l'episodio della collaborazione con Egimio e dunque la creazione della tripartizione della società spartana. Per lo storico di Alicarnasso, piuttosto, le origini degli Spartani non rinviavano soltanto alla Doride/Driopide e alle memorie mitiche legate al rapporto di amicizia tra Eracle ed Egimio, bensì ad una serie di stratificate vicende migratorie nella Grecia centro-settentrionale di cui soltanto l'ultima tappa, ossia il definitivo stanziamento dei Proto-Spartani nel Peloponneso, avrebbe conferito l'effettiva identità a questo gruppo etnico, certificata attraverso l'adozione dell'etnonimo Dori.

La ricostruzione operata da Erodoto è sempre attenta a tenere separate le due radici etniche degli Spartani, costituite secondo la vulgata dal ramo dei discendenti di Doro e dalla stirpe degli Eraclidi.[46] Benché egli fosse ben al corrente del racconto mitico del ritorno degli Eraclidi, come suggeriscono i riferimenti all'uccisione di Illo da parte del Tegeate Echemo,[47] al ruolo svolto da Aristodemo, pronipote di Illo,

46 Vedi, in particolare, Vannicelli 1993, 27 ss.

47 Hdt., 9.26.

nella guida degli Eraclidi nel Peloponneso,[48] nonché alle genealogie dei re spartani protagonisti delle guerre spartane, rispettivamente degli Agiadi da Leonida fino ad Eracle e degli Euripontidi da Leotichida fino al capostipite Eracle,[49] è pur vero che nessun cenno si ritrova nell'*archaiologia* dei Dori in 1.56.3 sui rapporti di collaborazione stretti a suo tempo tra Eracle ed Egimio sfociati nella spartizione della Doride, né sulla compartecipazione dei Dori e dei discendenti di Eracle nella spedizione diretta all'occupazione delle tre regioni peloponnesiache.[50] Il ruolo svolto dalla stirpe eraclide nella fondazione di Sparta è preso in considerazione limitatamente al suo aspetto politico, in quanto funzionale a legittimare il potere regale delle due famiglie degli Agiadi e degli Euripontidi. Nessun indizio, invece, spinge a pensare che per Erodoto gli Eraclidi abbiano dato un contributo sostanziale anche sul piano etnico al popolamento della Laconia e delle altre due regioni peloponnesiache.

Altrettanto ridotto, per non dire nullo, è anche il ruolo assegnato da Erodoto alla genealogia di Doro nel processo di *ethnicity* degli Spartani. Nella sua personale versione delle origini dei Dori si registra infatti l'assenza di qualsiasi contaminazione con dati mitici di stampo genealogico che possano spingere ad inquadrare l'identità etnica spartana come l'esito di un processo schematico e unilineare, cominciato con il capostipite Doro e con i suoi diretti discendenti e terminato con la conquista delle tre regioni peloponnesiache. L'eponimo Doro è, sì, menzionato al livello cronologico della seconda tappa dei Proto-Spartani presso l'Istieotide, ma non viene indicato come il responsabile del mutamento onomastico del gruppo di migranti, che piuttosto sembrano denominati in altri modi, come suggerisce il riferimento ai *Makednoi*. E tale silenzio difficilmente potrebbe essere ricondotto ad una semplice omissione di dati ritenuti superflui o troppo noti al suo pubblico.

L'eliminazione delle sovrastrutture mitiche dalla ricostruzione della protostoria spartana non induce tuttavia Erodoto a respingere

48 Hdt., 6.52.

49 Hdt., 7.204; 8.131.2. Da sottolineare pure, col Malkin 1994, 42, che in 6.53.1 Erodoto appella gli Eraclidi della stirpe di Perseo 're dei Dori' e non Dori *tout court*. È esemplificativo di questa distinzione anche il celebre episodio del tentativo fallito di Cleomene di entrare nel santuario di Atena sull'acropoli di Atena, ove il re spartano, interdetto dalla sacerdotessa in quanto di stirpe dorica, si autodefinisce Acheo: Hdt., 5.72.3. Per l'analisi dettagliata dei passi erodotei in cui si parla in maniera esplicita o allusiva al tema degli Eraclidi nel Peloponneso, vedi Vannicelli 1993, 25 ss.

50 Sull'indipendenza della ricostruzione di Erodoto rispetto al mito degli Eraclidi cf. le importanti osservazioni di Malkin 1994, 41 ss. Come non manca di osservare Vannicelli 1993, 29, è lo stesso storico di Alicarnasso a denunciare il suo scarso interesse verso queste vicende mitiche, laddove afferma, in 6.55, di tralasciare i motivi dell'ascesa al potere degli Eraclidi nei regni dei Dori, in quanto si tratta di temi già trattati da altri prima di lui.

i dati territoriali presenti nelle pieghe della tradizione, che anzi sono ritenuti storicamente attendibili e dunque ricomposti in una sequenza articolata di continue ma tutto sommato ridotte migrazioni interne nella Grecia centro-settentrionale. Il tortuoso percorso compiuto dagli antenati degli Spartani mostrava ai suoi occhi tutta la complessità del processo formativo della stirpe e la pluralità dei fattori che avrebbero caratterizzato le prime fasi delle origini spartane, tale da non poter ricondurre l'identità etnica dei Lacedemoni semplicemente e schematicamente al dato genetico della discendenza dai due rami rispettivamente dei Dori e degli Eraclidi. E la riprova di tale complessità nella formazione dell'identità etnica degli Spartani sarebbe offerta dal dato onomastico, che costituisce per Erodoto il fattore decisivo per la definizione dell'identità di un *ethnos*.[51] I molteplici insediamenti dei 'proto-Spartani' nelle prime fasi migratorie non potevano che corrispondere ad altrettante formazioni dei rami etnici, ciascuno dei quali dotato di un etnonimo specifico, come i *Makednoi* della zona del Pindo, per cui il nome dei Dori si sarebbe formato soltanto alla fine di tale processo protostorico, in stretta relazione col territorio di arrivo ossia con le tre regioni peloponnesiache note a tutti come le sedi storiche dei Dori.[52]

Strettamente coerenti con questo quadro risultano anche tutti gli altri riferimenti all'etnico Dori nei nove libri delle *Storie*. Oltre ai Lacedemoni, dei quali viene enfatizzata in due occasioni l'appartenenza alla stirpe dorica,[53] e agli abitanti delle altre regioni del Peloponneso toccate a suo tempo dalla cosiddetta 'invasione dorica', come gli Argivi,[54] i Corinzi, i Trezeni, gli Epidauri e i Sicioni,[55] Erodoto qualifica come doriche esclusivamente le città fondate da colonizzatori provenienti dal Peloponneso, come si evince peraltro dalla presentazione delle origini dei Dori d'Asia in generale;[56] in

51 Sui criteri che presiedono alla concezione erodotea della formazione delle identità etniche, viste come il risultato di più fattori sia genetici sia culturali, vd., in particolare, l'utile lavoro di Thomas 2001, 213-33; cf. anche Vignolo Munson 2014, 341-55; Sammartano 2020, 179 ss.

52 Ciò non contraddice, ma anzi conferma l'affermazione «i Dori del Peloponneso […] vengono da fuori» (8.73.2).

53 Hdt., 3.56.2, 8.141.1.

54 Hdt., 5.68.1.

55 Hdt., 1.146.1, 7.99.3, 8.43: nell'elenco dei partecipanti alla battaglia di Salamina, i gruppi di stirpe dorica e 'makedna' sono Lacedemoni, Corinzi, Sicioni, Epidauri e Trezeni. Fanno eccezione soltanto gli abitanti di Ermione, considerati da Erodoto discendenti dei Driopi, scacciati da Eracle e dai Maliei dalla regione che ai tempi dello storico (*nyn*) era chiamata Doride.

56 Hdt., 7.53; tra queste città viene specificata l'origine dorica di Rodi, Cnido, Alicarnasso, Faselide in 2.178.3. Vedi anche 7.99.3.

questa categoria sono incluse anche Megara, fondata da Dori del Peloponneso,[57] ed Egina, *apoikia* di Epidauro.[58]

Un discorso a parte va fatto invece per Creta, in quanto i Dori, curiosamente, non sono mai menzionati ogni qualvolta nelle *Storie* si parla delle popolazioni stanziate nell'isola. Nel celebre brano in 7.171 dedicato alla storia del popolamento di Creta dal regno di Minosse all'età delle guerre persiane, Erodoto non fa alcun riferimento esplicito ai Dori a proposito dei migranti che si sarebbero succeduti nell'isola in due ondate distinte: la prima sarebbe avvenuta in seguito alla fallimentare spedizione dei Cretesi in *Sikania* finalizzata alla vendetta dell'uccisione di Minosse, allorquando, stando al racconto degli autoctoni Presii, nell'isola quasi del tutto spopolata si sarebbero insediati «altri uomini, soprattutto dei Greci»; la seconda, susseguente alla carestia e alla pestilenza che avrebbero sterminato i reduci della guerra di Troia, quando nell'isola divenuta deserta per la seconda volta sarebbe giunta «una terza popolazione di Cretesi», rimasta poi, assieme ai sopravvissuti, fino all'epoca contemporanea.[59] Si ritiene generalmente che questa ricostruzione della stratigrafia del popolamento di Creta presupponga e sia fondata in qualche misura sull'esegesi dei suddetti versi dell'*Odissea* ove i Dori *trichaikes* sono annoverati tra gli abitanti dell'isola a fianco di Eteocretesi, Cidoni, Achei e Pelasgi.[60] Problematica appare tuttavia l'identificazione dei Dori omerici con uno dei gruppi di migranti menzionati da Erodoto, dal momento che si prospettano due possibilità, tra loro inconciliabili: o si deve ammettere che lo storico accogliesse in maniera incondizionata il dato omerico, includendo la popolazione dorica tra gli «altri uomini, soprattutto *Hellenes*» giunti a Creta prima della guerra di Troia, ma scomparsi dopo poche generazioni dall'isola (tranne forse pochi sopravvissuti) a causa della carestia, ma in tal caso si deve concludere che i Dori non sarebbero più presenti tra le popolazioni di età contemporanea; o si deve presumere che egli correggesse in un certo senso il quadro presentato nell'*Odissea*, forse perché proiettava anacronisticamente i Dori di Creta in un'epoca precedente alla migrazione dorica nel Peloponneso, e identificasse dunque in maniera allusiva i Dori con la terza popolazione migrata nell'isola diversi anni dopo la guerra di Troia.[61] Comunque sia, bisogna tenere conto del fatto, piuttosto significativo in un autore

57 Hdt., 5.76.

58 Hdt., 8.46.1.

59 Per l'analisi del passo cf., in particolare, Federico 1999, 203-31; Federico 2011, 161-86; e Vannicelli 2017, 514-5, con posizioni divergenti riguardo alle ipotesi sulle fonti utilizzate da Erodoto per l'*excursus* cretese.

60 Cf., *ex. gr.*, Guizzi 1990, 24-5; Vannicelli 1993, 26 nota 9; Vannicelli 2017, 514.

61 È questo, ad es., il parere di Guizzi 1990, 24-5.

bene informato come Erodoto, che il nome dei Dori sia sottaciuto sia in questo passo sia in tutti gli altri luoghi delle *Storie* in cui si fa riferimento ai Cretesi. Tale assenza appare infatti sintomatica della volontà di Erodoto di non prendere posizione apertamente di fronte alle tradizioni relative alla migrazione di questo *ethnos* nell'isola, se non altro perché poco chiare o tra loro contrastanti in merito alla terra di origine e all'itinerario della spedizione coloniale sfociata nel popolamento di Creta: i Dori provenivano direttamente dalla zona tessala dell'Istieotide ed erano partiti prima dello stanziamento del ramo principale nel Peloponneso? Oppure facevano parte ugualmente del contingente *polyplaneton karta* che dopo la sosta in Tessaglia era passato dalla Driopide e da qui poi nel Peloponneso dove avevano assunto il nome di Dori? La prima soluzione sembra, quanto meno, la più coerente con il quadro 'archeologico' prospettato in 1.56.3 e con le definizioni etniche assegnate (o sottaciute) da Erodoto alle popolazioni doriche del mondo egeo.

Ad ogni modo, tutto ciò lascia pensare che Erodoto fosse al corrente del filone mitico che faceva risalire le origini dei Dori cretesi a Tectamo, figlio di Doro, e alla loro provenienza dalla Istieotide. Questo ramo, tuttavia, alla pari dei *Makednoi*, non era da considerare a suo avviso dorico in senso stretto, dato che la sua formazione in un luogo differente, e in epoca precedente rispetto alla nascita dell'etnico Dori, appariva contrastante con l'idea di stretti rapporti di parentela o quanto meno di condivisione della medesima identità etnica tra Dori peloponnesiaci e Cretesi.

Anche questa presentazione del popolamento di Creta, in definitiva, appare perfettamente coerente con la presentazione dell'identità degli abitanti di età storica della Doride. Erodoto tiene a precisare, infatti, che soltanto ai suoi tempi (*nyn*) questi ultimi erano chiamati Dori, mentre in precedenza, quando erano confinanti con i Pelasgi abitanti della regione detta ora Tessaliotide, avevano un altro nome, non specificato (forse *Makednoi*?).[62] Ciò dimostrava per altri versi che la metropoli di tutti i Dori del presente non poteva essere considerata la Doride, come forse altri ai suoi tempi cercavano di dimostrare mettendo in stretta relazione il nome della regione con il ramo di Doro e facendo risalire le origini di tutti i rami della stirpe dorica nella Doride, in modo da supportare l'esistenza di una vasta rete di parentele etniche fondata sulle comuni radici etniche dorico-eraclidi. Come afferma esplicitamente in 8.31-32.1, l'antica Driopide era la metropoli solo ed esclusivamente dei Dori del Peloponneso, e non di

62 Hdt., 1.57.1. Secondo Vannicelli 1993, 29 s., non è da escludersi che Erodoto considerasse i Proto-Spartani semplicemente come *Hellenes* sulla scorta della tradizione risalente ai versi omerici, ma non nel senso di una perfetta identificazione, in quanto per lui i Proto-Dori e gli *Hellenes* omerici costituiscono due entità che pur integrandosi bene restano comunque distinte.

altre popolazioni extra-peloponnesiache considerate generalmente doriche ma non coinvolte nel tema mitico del ritorno degli Eraclidi.

Bibliografia

Antonetti, C. (1996). «I Driopi e alcune antiche tradizioni eraclidi nella Grecia centrale». *Gebirgsland als Lebensraum. 5 Stuttgarter Kolloquium zur Historischen Geographie des Altertums* (Stuttgart, 5-6 Mai 1993). Amsterdam, 267-75. Geographica Historica 8.

Asheri, D. (1988). Asheri, D.; Corcella, A.; Fraschetti, A.; Vannicelli, P. (a cura di), *Erodoto. Le Storie. Libro I. La Lidia e la Persia*. Milano.

Borello, C.; Pollini, A. (2019). «Introduction». Borello, C.; Pollini, A. (éds), *Les territoires au croisement du temps et de l'espace. Mobilités, identités et paysages*. Mulhouse, 13-21. Hors-Série des Actes du Cresat 1.

Brillante, C. (1983). «Tucidide e la colonizzazione dorica di Melos». *Quaderni urbinati di cultura classica*, n.s. 13, 69-84.

Cartledge, P. (1979). *Sparta and Lakonia. A Regional History, 1300-362 BC*. London.

Davies, J.K. (1996). «Strutture e suddivisioni delle ''poleis'' arcaiche. Le ripartizioni minori». Settis, S. (a cura di), *I Greci. Storia Cultura Arte Società*. Vol. 2, 1. Torino, 599-652.

Federico, E. (1999). «ΕΤΕΟΚΡΗΤΙΚΑ ΠΡΑΙΣΙΑ. Un frammento di storiografia eteocretese (Erodoto VII 169-171)». Rendiconti dell'Accademia dei Lincei, s. IX, 10, 203-31.

Federico, E. (2011). «Minos, Delfi e l'Occidente: identità cretesi a confronto attraverso una rilettura di Hdt. 7, 169-171». Breglia Pulci Doria, L.; Moleti, A.; Napolitano, M.L. (a cura di), *Ethne, identità e tradizione: la 'terza' Grecia e l'Occidente*. Pisa, 161-86.

Finkelberg, M. (2005). *Greeks and Pre-Greeks. Aegean Prehistory and Greek Heroic Tradition*. Cambridge.

Fowler, R.L. (1998). «Genealogical Thinking. Hesiod's *Catalogue*, and the Creation of Hellenes». *Proceedings of Cambridge Philological Societies*, 44, 1-19.

Fowler, R.L. (2013). *Early Greek Mythography*. Vol. 2, *Commentary*. Oxford.

Guizzi, F. (1990). «I Dori a Creta e la guerra di Troia: le varianti nella tradizione». *Rivista di cultura classica e medievale*, 32, 19-27.

Hall, J.M. (1997). *Ethnic Identity in Greek Antiquity*. Cambridge.

Hall, J.M. (2002). *Hellenicity. Between Ethnicity and Culture*. Chicago; London.

Hall, J.M. (2007). «Polis, Community, and Ethnic Identity». Shapiro, H.A. (ed.), *The Cambridge Companion to Archaic Greece*. Cambridge, 40-60.

Hooker, J.T. (1979). «New Reflections on the Dorian Invasion». *Klio*, 61, 353-60.

Hope Simpson, R.; Lazenby, J.F. (1970). *The Catalogue of Ships in Homers' 'Iliad'*. Oxford.

Kennell, N.M. (2010). *The Spartans. A New History*. New York; Oxford; Chichester.

Lupi, M. (2017). *Sparta. Storia e rappresentazioni di una città greca*. Roma.

Malkin, I. (1994). *Myth and Territory in the Spartan Mediterranean*. Cambridge.

Malkin, I. (2014). «Between Collective and Ethnic Identities: A Conclusion». *Dialogues d'histoire ancienne*, suppl. 10, 283-92.

Mariotta, G.; Magnelli, A. (2012). *Diodoro Siculo. Biblioteca storica. Libro IV. Commento storico*. Milano.

McInerney, J. (ed.) (2014). *A Companion to Ethnicity in the Ancient Mediterranean*. Chichester; West Sussex.

Musti, D. (1985). «Continuità e discontinuità tra Achei e Dori nelle tradizioni storiche». Musti, D. (a cura di), *Le origini dei Greci. Dori e mondo egeo*. Roma; Bari, 37-71.

Nafissi, M. (2009). «Sparta». Raaflaub, K.A.; Van Wees, H. (a cura di), *A Companion to Archaic Greece*. Malden; Oxford; Chichester, 117-37.
Patterson, L.E. (2010). *Kinship Myth in Ancient Greece*. Austin (TX).
Prinz, F. (1979). *Gründungsmythen und Sagenchronologie*. München.
Roussel, D. (1976). *Tribu et cité. Études sur les groupes sociaux dans les cités grecques aux époques archaïque et classique. Annales littéraires de l'Université de Besançon* 193. Besançon.
Rousset, D. (1989). «Les Doriens de la Métropole. Étude de topographie et de géographie historique». *Bulletin de correspondance hellénique*, 133(3), 199-239.
Ruby, P. (2006). «Peuples, fictions? Ethnicité, identité ethnique et sociétés anciennes». *Revue des Études Anciennes*, 108, 25-60.
Sakellariou, M. (1977). *Peuples préhelléniques d'origine indoeuropéenne*. Athènes.
Sammartano, R. (2020). *Alle radici della* syngeneia. *Parentele etniche nel mondo greco prima della guerra del Peloponneso*. Alessandria.
Thomas, R. (2001). «Ethnicity, Genealogy, and Hellenism in Herodotus». Malkin, I. (ed.), *Ancient Perception of Greek Ethnicity*. Cambridge (MA); London, 213-33.
Vannicelli, P. (1993). *Erodoto e la storia dell'alto e medio arcaismo (Sparta - Tessaglia - Cirene)*. Roma.
Vannicelli, P. (1996). «Problemi della Beozia omerica». De Miro, E.; Godart, L.; Sacconi, A. (a cura di), *Atti e memorie del Secondo Congresso Internazionale di Micenologia* (Roma-Napoli, 14-20 ottobre 1991). Vol. 2. Roma, 941-5.
Vannicelli, P. (2017). *Erodoto. Le Storie. Libro VII. Serse e Leonida*. A cura di P. Vannicelli; A. Corcella, Trad. di G. Nenci. Milano.
Vanschoonwinkel, J. (1995). «Des Héraklides du mythe aux Doriens de l'archéologie». *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 73, 127-48.
Vignolo Munson, R. (2014). «Herodotus and Ethnicity». McInerney, J. (ed.), *A Companion to Ethnicity in the Ancient Mediterranean*. Chichester; West Sussex, 341-55.
West, M.L. (1985). *The Hesiodic Catalogue of Women: Its Nature, Structure, and Origins*. Oxford.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Les Mégariens et leur territoire aux IVe-IIIe siècles av. J.-C. : ressources, organisation territoriale et relations extérieures

Adrian Robu
Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, France

Abstract Selon Isocrate, malgré la pauvreté de leur territoire, les Mégariens jouissaient, à son époque, des bienfaits de la paix. À partir de ce récit, les modernes ont souvent considéré la Mégaride antique comme une région dépourvue de ressources naturelles, mais dont les habitants auraient tiré profit, au IVe s. av. J.-C., d'une forme de « neutralité ». Afin de connaître les richesses de cette région et ses relations avec l'extérieur, il importe néanmoins d'étudier les rapports que Mégare entretenait avec ses bourgs. Les inscriptions aident à comprendre la nature de ces relations et témoignent de l'intérêt des Mégariens pour le contrôle des deux villages situés en bordure du golfe de Corinthe, Aigosthènes et Pagai.

Keywords Megara. Aigosthena. Pagai. Villages. Koinon. Cultic foundation. Antigonid kings.

Sommaire 1 Mégare : une cité-État « neutre » dans la première moitié du IVe s. ? – 2 Les relations entre Mégare et ses « bourgs » (*kômai*). – 2.1 Le décret de Mégare en l'honneur du Béotien Zoïlos fils de Kélainos (*IG* VII 1). – 2.2 La fondation cultuelle d'Arétè fille d'Aristandros (*IG* VII 43). – 3 Conclusion.

Edizioni Ca'Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-09-09 | Accepted 2026-04-02 | Published 2026-10-20
© 2026 Robu | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/002

En s'appuyant sur un passage d'Isocrate (*De Pace* 116-18), des historiens modernes ont considéré la Mégaride antique comme une région pauvre, dépourvue d'avantages naturels. La pauvreté du territoire expliquerait la participation des Mégariens au mouvement grec de colonisation de l'époque archaïque.[1] De même, en raison de la faiblesse de leurs ressources, ils auraient choisi, dans la première moitié du IVe s., de se tenir à l'écart des conflits qui divisaient le monde grec et auraient tiré profit d'une forme de « neutralité ».[2] Néanmoins, il faut avouer que ces reconstructions modernes s'intéressent peu aux enjeux politiques et aux discours identitaires des Anciens, des thèmes qui ont animé le colloque de Mulhouse et que l'on peut étudier davantage grâce à l'archéologie et à l'épigraphie. La Mégaride fait l'objet d'enquêtes archéologiques en cours,[3] et l'examen des inscriptions aide à comprendre la nature des rapports entre Mégare et les bourgs (*kômai*) de son territoire.

L'analyse m'amène à examiner ci-dessous, dans un premier temps, la tradition relative à l'improductivité des terres de Mégare et la « neutralité » de cette cité au cours du IVe s., et, dans un second temps, à me pencher sur les relations entre les différents établissements mégariens à l'époque classique et hellénistique. À cet égard, la confrontation des textes antiques à la documentation épigraphique permet, me semble-t-il, de jeter un regard neuf sur l'organisation territoriale des Mégariens et sur leurs relations avec l'extérieur.

1 Mégare : une cité-État « neutre » dans la première moitié du IVe s. ?

Située dans une région de passage entre le Péloponnèse, d'une part, l'Attique et la Béotie, de l'autre, la cité de Mégare est souvent comparée dans les récits à sa puissante voisine, Athènes. C'est notamment le cas dans le traité *Sur la Paix*, un discours politique rédigé par Isocrate en 355, qui vise à persuader les Athéniens de conclure la paix avec leurs alliés afin qu'ils puissent retrouver l'hégémonie et la prospérité.[4] Le rhéteur estime, dans ce texte, que les hommes politiques doivent

* Mes vifs remerciements vont aux organisateurs du colloque de Mulhouse, consacré à l'étude des territoires politiques des cités grecques, pour leur invitation à cette manifestation internationale, riche en questions et en débats. Toutes les dates s'entendent avant J.-C., sauf mention contraire.

1 Busolt 1893, 470-1 ; Highbarger 1927, 103. Sur les causes de la colonisation mégarienne, voir Robu 2014a, 100-16 (avec la bibliographie).

2 Legon 1981, 268.

3 Farinetti, Avgerinou 2023 ; voir aussi Smith 2008, 74-83.

4 Davidson 1990, 21 ; David 2013, 690-4 ; Bouchet 2014, 72-82.

veiller au bien public et se soucier des intérêts des citoyens. Or, cela n'est plus le cas à Athènes, cité où les mauvais orateurs font accroitre les troubles et participent, par leurs actions, à l'appauvrissement de la population.[5] Pour retrouver la richesse, les Athéniens peuvent s'inspirer de deux exemples opposés, à savoir le cas des Thessaliens et celui des Mégariens. Ainsi, Isocrate rapporte :

> Ἢν οὖν ἐμοὶ πεισθῆτε, παυσάμενοι τοῦ παντάπασιν εἰκῇ βουλεύεσθαι προσέξετε τὸν νοῦν υμῖν αὐτοῖς καὶ τῇ πόλει, καὶ φιλισοφήσετε καὶ σκέψεσθε τί τὸ ποιῆσάν ἐστι τὼ πόλεε τούτω, λέγω δὲ τὴν ἡμετέραν καὶ τὴν Λακεδαιμονίων, ἐκ ταπεινῶν μὲν πραγμάτων ἑκατέραν ὁρμηθεῖσαν ἄρξαι τῶν Ἑλλήνων, ἐπεὶ δ' ἀνυπέρβλητον τὴν δύναμιν ἔλαβον, περὶ ἀνδραποδισμοῦ κινδυνεῦσαι· καὶ διὰ τίνας αἰτίας Θετταλοὶ μὲν μεγίστους πλούτους παραλαβόντες καὶ χώραν ἀρίστην καὶ πλείστην ἔχοντες εἰς ἀπορίαν καθεστήκασιν, Μεγαρεῖς δὲ μικρῶν αὐτοῖς καὶ φαύλων τῶν ἐξ ἀρχῆς ὑπαρξάντων, καὶ γῆν μὲν οὐκ ἔχοντες οὐδὲ λιμένας οὐδ' ἀργυρεῖα, πέτρας δὲ γεωργοῦντες, μεγίστους οἴκους τῶν Ἑλλήνων κέκτηνται· κἀκείνων μὲν τὰς ἀκροπόλεις ἄλλοι τινὲς ἀεὶ κατέχουσιν, ὄντων αὐτοῖς πλέον τρισχιλίων ἱππέων καὶ πελταστῶν ἀναριθμήτων, οὗτοι δὲ μικρὰν δύναμιν ἔχοντες τὴν αὑτῶν ὅπως βούλονται διοικοῦσιν· καὶ πρὸς τούτοις οἱ μὲν σφίσιν αὐτοῖς πολεμοῦσιν, οὗτοι δὲ μεταξὺ Πελοποννησίων καὶ Θηβαίων καὶ τῆς ἡμετέρας πόλεως οἰκοῦντες εἰρήνην ἄγοντες διατελοῦσιν.[6]

> Si vous m'écoutez, vous abandonnerez l'habitude de vous décider absolument au hasard, vous porterez votre attention sur vos affaires et sur celles de l'État, vous mettrez votre sagesse à examiner la cause pour laquelle ces deux cités (je veux dire celle des Lacédémoniens et la nôtre), parties chacune d'un humble niveau, ont acquis l'empire de la Grèce, puis, une fois leur puissance portée à un degré qu'on ne peut surpasser, ont couru le risque d'être réduites en esclavage. Vous examinerez aussi pour quelles raisons les Thessaliens, héritiers d'immenses richesses, possesseurs d'une contrée opulente et très étendue, se trouvent dans la détresse, tandis que les Mégariens, dont les ressources originelles furent faibles en nombre et en valeur, qui n'ont ni terre, ni ports, ni mines d'argent et cultivent un sol qui n'est que pierres, possèdent les plus grandes maisons de la Grèce. Les citadelles des premiers sont à chaque instant occupées par l'étranger, alors qu'ils ont plus de trois milles cavaliers et un nombre incalculable de peltastes, tandis que les autres, avec peu

5 Isoc. *De Pace* 121-32. Sur ce discours d'Isocrate, voir David 2013, 692-4.

6 Isoc. *De Pace* 116-18.

> de forces, gouvernent leur pays à leur gré ; en outre les premiers sont en proie à des guerres intestines, tandis que les seconds, établis entre les Péloponnésiens, les Thébains et notre cité, ne cessent de jouir de la paix.[7]

Ce passage indique que, selon Isocrate, malgré la faiblesse de leurs ressources, les Mégariens gouvernent leur cité en se préservant des conflits intestins et en profitant des avantages de la paix. À l'inverse, les Thessaliens, malgré leurs abondantes ressources, sont loin de connaître la prospérité. Le rhéteur athénien conseille à ses concitoyens de suivre l'exemple de Mégare, et la pauvreté originelle du territoire mégarien ne fait en réalité que mieux mettre en lumière les richesses d'Athènes.[8] À mon sens, l'extrait de *Sur la Paix* renvoie à un texte qui remonte à la même période, les *Poroi* de Xénophon, un récit qui vante en 355/4 les avantages naturels de l'Attique. Il existe sans doute une opposition nette entre Mégare, ville sans ports et sans mines d'argent, et Athènes, qui, selon Xénophon, dispose, à la différence des cités proches d'elle « par voie de terre et par voie de mer » (κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν), d'un territoire fertile et riche en mines d'argent, et qui, au surplus, est située au centre de la Grèce.[9] La position centrale d'Athènes dans la Méditerranée est un *topos*,[10] elle est aussi relevée par Isocrate. Dans son *Panégyrique*, l'orateur estime que sa cité a accès par le biais du port du Pirée aux marchandises venant de tous les pays.[11]

La Mégaride apparaît ainsi comme un pays entièrement opposé à l'Attique, et plusieurs anecdotes circulaient à Athènes au sujet des Mégariens.[12] Les conflits et l'hostilité entre les deux peuples étaient bien connus dans l'Antiquité, les Athéniens reprochant à leurs voisins d'avoir empiété sur les terres sacrées d'Éleusis et d'avoir assassiné le héraut athénien Anthémocritos avant le début de la guerre du Péloponnèse. Pausanias estime qu'en raison de ces deux actes d'impiété, une malédiction divine planait sur la cité de Mégare.[13] Démosthène qualifie aussi les Mégariens de peuple maudit.[14]

7 Trad. Mathieu 1950, 43.

8 Whitehead 2019, 10.

9 Xen. *Vect.* 1.5-7. Sur ce passage des *Poroi*, on lira Gauthier 1976, 46-51 ; Pischedda 2018, 61-3 ; Whitehead 2019, 96-105. En revanche, pour Strab. 9. 1. 8, C 393, le territoire de Mégare apparaît tout aussi pauvre que celui d'Athènes.

10 Pischedda 2018, 62.

11 Isoc. *Paneg.* 42.

12 Robu 2014a, 103-4 ; Chatzivasiliou, Robu 2024.

13 Paus. 1.36.3.

14 Dem. *Adversus Aristocratem.* 212.

Dans ce jeu d'oppositions et de manipulations rhétoriques, il serait difficile d'utiliser le traité d'Isocrate pour expliquer des réalités historiques, telle que la colonisation mégarienne ou les relations des Mégariens avec les autres Grecs. Le discours *Sur la Paix* est avant tout un traité rhétorique à caractère moralisateur, et non pas un récit historique, qui vise à donner des informations exactes sur les richesses des Mégariens et des Thessaliens.[15] S'il est vrai que Mégare ne possédait pas de mines d'argent, elle avait en revanche trois ports importants (Nisaia, sur le golfe Saronique, Aigosthènes et Pagai, sur le golfe de Corinthe), qu'Isocrate ne jugeait probablement pas dignes d'être pris en considération.[16]

Assurément, les ressources de la Mégaride ne sont pas maigres dans l'Antiquité, la cité bénéficiait d'une plaine côtière située près de la ville et des céréales étaient sans doute cultivées dans l'arrière-pays, sans oublier le poids de l'économie pastorale, les habitants de la région étant connus pour la production des vêtements de laine.[17] À ce sujet, le décret *IG* VII 223 atteste qu'Aigosthènes honore dans la première moitié du IIe s. le Mégarien Apollôdoros fils d'Alkimachos, en lui octroyant, entre autres, le droit de pâturage (*épinomia*). Le contrôle des ports du golfe de Corinthe (Aigosthènes, Pagai, Panormos) était également une source importante de revenus et permettait à la cité d'entretenir des relations par voie maritime avec d'autres *poleis*, notamment celles faisant partie de la Confédération achéenne et de la Ligue béotienne.

Du reste, Isocrate note que Mégare profite des avantages de la paix, sans pour autant préciser si cela est dû à l'absence des luttes intestines ou à la non-implication dans des guerres extérieures. Sur la foi de cette affirmation, des historiens modernes ont considéré que les ressortissants de cette cité avaient bénéficié, dans la première moitié du IVe s., d'une « neutralité ». R.P. Legon invoque en faveur de cette thèse principalement deux arguments : l'absence de la mention de Mégare dans les récits de la guerre du Corinthe et dans la plupart de ceux consacrés aux conflits entre Thèbes et Sparte, ainsi que la faiblesse de l'armée mégarienne.[18] Le premier indice a peu de poids

15 David 2013, 696 note : « For Isokrates, the interpretation of history is a matter of political rhetoric and manipulative use of the past ». Voir aussi Wells 1966 ; Hamilton 1979, 295-8 ; Nicolai 2004, 74-87.

16 Norlan 1929, 81 note d.

17 Legon 1981, 280-2 ; Robu 2014a, 104-5 (avec les références).

18 Legon (1981, 263-85) écrit : « One of the circumstances that may have induced the hegemonal states to accept Megarian neutrality at various times in the fourth century was her military weakness. She had become an extremely modest, if not negligible, asset in time of war » (268). Smith (2018, 211-13) soutient également l'idée d'une « pratical neutrality » de Mégare. Beloch (1922, 70 note 3) et Meyer (1931, 192) estiment, au contraire, que les Mégariens ont rejoint la coalition contre Sparte au début du IVe s.

car il s'agit d'un *argumentum ex silentio*. Le second pose également des difficultés, les sources concernant l'état de l'armée mégarienne à l'époque classique et hellénistique étant peu nombreuses, et la faiblesse militaire n'empêche pas une cité de participer à des guerres ou à des alliances.[19] On sait néanmoins que Mégare rejoint la coalition des cités grecques dirigée par Athènes contre Philippe II.[20] À la fin du IVe s. et dans la première moitié du IIIe s., la Mégaride est successivement occupée par les armées de Cassandre, de Démétrios Poliorcète, d'Antigone Gonatas et de Demétrios II.[21] Ces occupations témoignent de la place stratégique dont bénéficiait ce territoire en Grèce continentale, assurant le lien entre la Béotie, l'Attique et les cités du Péloponnèse.

De même, on sait que la neutralité d'une cité-État doit être d'abord reconnue par ses voisins ou éventuellement par les premières puissances militaires de l'époque. Or, on n'a aucune information sur un traité de paix établi par Mégare avec d'autres cités grecques dans la première moitié du IVe s. Mieux encore, à l'époque du discours *Sur la Paix* d'Isocrate, un différend territorial opposait les Mégariens aux Athéniens au sujet de l'*orgas* sacrée d'Éleusis. Un décret athénien datant de 352/1 témoigne de l'envoi d'une délégation à Delphes afin qu'elle demande l'avis de l'oracle sur la mise en culture de ces terres de frontière consacrées à Déméter et à Korè et qui faisaient l'objet de la contestation entre les deux voisins.[22] Ce conflit territorial et le rôle que Mégare joue dans les guerres contre les Macédoniens s'accommodent mal de l'idée d'une « neutralité » mégarienne, et le témoignage d'Isocrate ne saurait être invoqué pour éclairer les ressources de cette cité, et encore moins ses relations extérieures.

Je rappelle par ailleurs qu'outre Mégare, il y avait d'autres établissements en Mégaride, que les auteurs antiques qualifiaient de « bourgs » (*kômai*). Dès lors, afin de connaître l'organisation et les ressources de ce territoire, il est utile de faire état des rapports que les Mégariens entretenaient avec les établissements de l'arrière-pays, et en particulier avec Aigosthènes.

19 Pour des estimations de l'armée et de la population civique de Mégare, voir Legon 1981, 300-1 ; Feyel 1942, 216-17 ; Lucas, Dubach 2023, 510.

20 Meyer 1931, 193 ; Legon 1981, 294 ; Smith 2008, 105-6.

21 Meyer 1931, 194-5 ; Robu 2021-23, 205-6.

22 *IG* II³ 1, 292, avec les remarques de Bonnechere 2012 ; Chatzivasiliou, Robu 2024, 99-100. Legon 1981, 287-8, doute de la possibilité que Mégare ait commis, peu avant le milieu du IVe s., un acte d'agression contre Athènes dans la région d'Éleusis.

2 Les relations entre Mégare et ses « bourgs » (*kômai*)

Les récits témoignent de l'organisation de la Mégaride antique en plusieurs « bourgs » (*kata kômas*).[23] On peut inclure dans la liste des *kômai* mégariennes : Aigosthènes (aujourd'hui Porto Germeno), Pagai (le village moderne Alepochori), Tripodiskos (sur les pentes nord-est du mont Géraneia), Éréneia (dans le massif de Patéras) ou encore Krommyon (aujourd'hui Agioi Theodoroi), un établissement annexé par les Corinthiens à la fin de l'époque archaïque.[24]

Sur la foi d'un passage de Plutarque (*Quaest. Graec.* 17), des historiens modernes ont soutenu l'existence d'une division civique en cinq *kômai* en Mégaride dès l'époque archaïque jusqu'à l'époque hellénistique. Cette division aurait été reflétée par les collèges de cinq stratèges, de cinq polémarques et de cinq *damiorgoi* attestés à Mégare hellénistique : chaque bourg aurait ainsi désigné un représentant dans ces collèges.[25] Cependant, les documents ne permettent pas de conclure que les bourgs remplissaient la fonction de subdivisions civiques à Mégare, tels les dèmes à Athènes. En réalité, il vaut mieux considérer les *kômai* comme des unités territoriales, sans lien avec l'organisation civique, tout comme les dèmes athéniens avant la réforme de Clisthène. Les documents attestent en revanche que les citoyens étaient répartis en trois tribus doriennes (*Hylleis*, *Dymanes*, *Pamphyloi*) et en plusieurs *hékatostyes* (« centaines »), deux subdivisions civiques qui se retrouvent également dans les colonies mégariennes.[26]

On retiendra par ailleurs qu'à part Mégare, seuls deux autres établissements mégariens ont livré des inscriptions, à savoir Pagai et Aigosthènes : ces deux *kômai* deviennent des cités à l'époque hellénistique, un statut qu'elles conservent à l'époque impériale.[27] Si les liens entre Mégare et Pagai restent peu connus faute de documents, deux inscriptions nous renseignent sur la nature des rapports entre les Mégariens et les Aigosthénitains. Il s'agit du décret *IG* VII 1 pour un officier macédonien et la fondation cultuelle d'Arétè (*IG* VII 43), deux documents que je me propose d'étudier ci-après.

23 Thuc. 4.70.1 ; Arist. *Poet.* 3, 1448 a 28-40 ; Plut. *Quaest. Graec.* 17 (= *Moralia* 295 B) ; Strab. 9. 1. 10, C 394.

24 Freitag 2000, 174-86 ; Muller 1982, 379-405 ; Robu 2014a, 20-2, 39-40.

25 Hanell 1934, 139 ; Legon 1981, 47-8 ; Moggi 1976, 31.

26 Sur l'organisation civique de Mégare et de ses colonies, voir Robu 2014a, 325-65, surtout 361-5 sur la question des *kômai*.

27 Robert 1939, 111-22 ; 1969, 1264-75 ; Freitag 2000, 177, 185.

2.1 Le décret de Mégare en l'honneur du Béotien Zoïlos fils de Kélainos (*IG* VII 1)

Le décret *IG* VII 1 fut pris par les Mégariens à la demande des Aigosthénitains pour honorer un certain Zoïlos fils de Kélainos, le chef du contingent macédonien placé par un certain « roi » (*basileus*) Démétrios dans cette forteresse située à la frontière de la Mégaride avec la Béotie. Ce document témoigne, d'une part, de la dépendance d'Aigosthènes par rapport à Mégare, et, de l'autre, de la volonté des Mégariens d'affirmer leur politique des honneurs envers les bourgs du territoire.[28]

Plusieurs historiens modernes ont identifié le roi Démétrios mentionné dans cette inscription avec le Poliorcète,[29] mais des indices de nature paléographique et prosopographique plaident pour une identification avec son petit-fils, Démétrios II. Autrement dit, le décret n'est pas à placer à la fin du IVe ou au début du IIIe s., mais dans la seconde moitié du IIIe s.,[30] très probablement, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs, dans la période de ca. 236/5-230/29.[31] Or, dans ce contexte historique, les dernières lignes de l'inscription, qui évoquent la volonté des Mégariens de veiller sur les bourgs, prennent une tout autre signification.[32] Ce passage suggère l'existence d'une situation d'insécurité, due sans doute à la présence des troupes macédoniennes, mais il peut aussi signaler le danger d'un mouvement de sécession. Or, si l'intégrité territoriale de la Mégaride n'est pas contestée à la fin du IVe s., elle est en revanche menacée après le milieu du IIIe s.

On rappellera que la cité fut occupée par l'armée de Démétrios Poliorcète, mais les Mégariens réservèrent un accueil favorable au roi macédonien. Ils lui accordèrent des honneurs[33] et après la bataille d'Ipsos, l'épouse de Démétrios, la princesse épirote Deidameia, quitta Athènes pour s'installer à Mégare.[34] Cela montre clairement qu'à la différence des Béotiens et des Athéniens, les Mégariens restèrent

28 Liddel 2009, 426.

29 Dittenberger, *ad IG* VII 1, 8, 9 ; Urban, 1979, 66-70 ; Habicht 1989, 321-2 ; Liddel 2009, 424 ; Chrysafis 2017-18.

30 Feyel 1942, 31-2, 85-100 ; Paschidis, 2008, 297-302.

31 Robu 2014b (avec le bilan des arguments en faveur d'une datation des proxénies mégariennes affichées dans l'*Olympieion* et l'*Artémision* dans la seconde moitié du IIIe s.).

32 *IG* VII 1, l. 15-17 : ὅπως εἰδῶντι πάντες ὅτι ὁ δάμος | [ὁ M]εγαρέων τιμῆ τοὺς ἀγαθόν τι πράσσοντας ἢ λόγωι ἢ ἔργωι | ὑπὲρ τᾶς πόλιος ἢ ὑπὲρ τᾶγ κωμᾶν (« afin que tous sachent que le peuple des Mégariens honore ceux qui font le bien, par la parole ou par l'action, en faveur de la cité ou des bourgs ». Trad. de l'auteur). Sur cette inscription, voir aussi Robu 2014a, 364 ; Mack 2015, 216-8.

33 Diod. Sic. 12.46.3 ; Philoch. *FGrHist* 328 F 66 ; Plut. *Vit. Dem.* 9. 4-10 ; Plut. *De lib. educ.* 8 (= *Moralia* 5 F) ; Plut. *De tran. anim.* 7 (= *Moralia* 475 C) ; Diog. Laert. 2.15.

34 Plut. *Vit. Dem.* 30.4.

dans le camp macédonien après 301.[35] Il est donc improbable que ce roi ait menacé l'intégrité territoriale de Mégare, en soutenant par exemple l'indépendance de ses bourgs, car cela serait contraire à l'accueil favorable réservé au Poliorcète et à sa famille en Mégaride. On remarque par ailleurs que le fils de Démétrios Poliorcète, Antigone Gonatas, eut une politique bien plus agressive à l'égard de Mégare. L'armée de ce roi occupa la cité au début de la guerre de Chrémonidès, qui, à l'instar d'Athènes, se trouva dans une situation très difficile durant ces années-là.[36]

Pour échapper à la menace macédonienne, les Mégariens adhèrent en 243 au *koinon* achéen, en profitant de l'occupation de l'Acrocorinthe par Aratos. Quelques années plus tard, l'arrivée des troupes de Démétrios II en Béotie fut sans doute accompagnée, en 236, de la restauration du pouvoir macédonien sur la Mégaride voisine. Il s'agit sans doute aussi d'une mesure prise par le roi pour protéger l'Attique des incursions successives des Achéens d'Aratos.[37] À la différence de son père, Démétrios II ne semble pas avoir pris de mesures répressives contre Mégare, preuve en est le décret de citoyenneté pour Zoïlos, dans lequel la cité remercie cet officier pour avoir réussi à maintenir la discipline parmi ses troupes à Aigosthènes, autrement dit, d'avoir mis le bourg à l'abri des pillages. De plus, e fait de nommer un Béotien à cette fonction est peut-être un indice de la volonté du roi de se montrer bienveillant envers Mégare, vu les liens entre cette cité et la Béotie voisine.[38] Les Mégariens prirent deux autres décrets en l'honneur des personnages διατρίβοντες παρὰ τὸμ βασιλέα Δαμάτριον.[39] Il s'agissait sans doute de familiers de Démétrios qui, grâce à leur position auprès du roi, pouvaient rendre des services à la cité.

Cette politique d'honneurs envers des représentants du roi macédonien est assortie d'un changement de politique interne : à la suite de l'arrivée des troupes de Démétrios II en Mégaride, les cinq stratèges ne sont plus renouvelés chaque année, ils sont remplacés par un collège de six stratèges, qui reste probablement en fonction de ca. 236/5 à 230/29. Assurément, la cité doit faire face à une situation politique exceptionnelle, et il n'est pas exclu qu'un régime

35 Robu 2012, 97.

36 Phylarque, *FGrHist* 81 F 36 ; Élien, *La personnalité des animaux*, 11.14 ; 16.36 ; Polyen, *Strat.* 4.6.3. Sur la participation des Mégariens à la guerre de Chrémonidès, voir Le Bas 1842 ; Heinen 1972, 70-72. Un nouveau décret d'Athènes témoigne de la présence de l'armée d'Antigone Gonatas en Mégaride, sans doute en 268/7 : Petrakos 2020, 21-2, nº 404, surtout les lignes 15-16 ; Knoepfler 2022, 115-16.

37 Will 1979, 346-9 ; Habicht 2006, 182-4 ; Scholten 2000, 272-3.

38 Sur les liens entre les Mégariens et les Béotiens, on lira Robu 2019 ; Kalliontzis 2020, 135-8, 149-54 ; Lucas 2023, 78, 308-9.

39 *IG* VII 5-6.

oligarchique y ait été installé à cette époque-là.[40] Selon moi, l'arrivée des Macédoniens en Mégaride joua un rôle dans ce changement institutionnel et ce n'est pas une coïncidence si les décrets pour des proches de Démétrios furent octroyés alors que le collège des six stratèges était en fonction. Mais l'occupation macédonienne, qui n'est certaine que pour Aigosthènes, n'est peut-être pas la seule responsable de ces transformations institutionnelles. De plus, les Macédoniens, on l'a vu, ne semblent pas avoir véritablement mis en danger la cité, ce qui pourrait expliquer, notons-le au passage, le silence des auteurs antiques sur l'arrivée des troupes de Démétrios II en Mégaride. À cette époque, les Mégariens sont peut-être confrontés à un mouvement de sécession de leurs bourgs, encouragés par la première adhésion, en 243, à la Ligue achéenne. Pour plusieurs historiens modernes, cette année marque l'indépendance d'Aigosthènes et de Pagai.[41]

Dans ce contexte, il est bien possible que, pour conserver Mégare dans son camp, Démétrios II ait confirmé en 236/5 l'appartenance d'Aigosthènes à la Mégaride, ce qui pourrait expliquer l'augmentation du nombre des stratèges, de cinq à six, une modification institutionnelle peut-être liée à un accroissement territorial. Mais ce rattachement n'a été que de brève durée, les Mégariens retournèrent chez les Achéens à la mort de Démétrios en 229, et cinq années plus tard, en 224, ce bourg obtint son *éleuthéria* au moment de l'entrée dans la Confédération béotienne. L'appartenance de Mégare à cet État fédéral fut ainsi suivie d'une autonomie d'Aigosthènes. On ne sait pas si Pagai se trouvait dans une situation analogue en 224, mais il est en revanche certain que cet établissement fit partie, en tant que cité, de la Ligue achéenne dans la première moitié du IIe s.[42]

À ce stade de l'analyse, pour mieux comprendre les relations entre les Mégariens et les Aigosthénitains, il convient de se pencher sur la fondation cultuelle *IG* VII 43, qui témoigne de la présence d'un *koinon* des Aigosthénitains en Mégaride.

2.2 La fondation cultuelle d'Arétè fille d'Aristandros (*IG* VII 43)

À l'époque hellénistique, une inscription affichée dans l'*Olympieion* de Mégare nous apprend qu'Arétè fille d'Aristandros consacra à un certain Poséidonios et au *koinon* des Aigosthénitains la moitié d'un jardin (*képos*) qu'elle avait auparavant acquis pour mille drachmes aux mêmes Aigosthénitains. Le but de cette opération financière est de transformer ce lot de terre en un « domaine sacré », un

40 Robu 2012, 95-9 ; 2014b, 100.

41 Tarn 1928, 736 ; Legon 1981, 301-2 ; Freitag 2000, 177-9, 185.

42 Robert 1939, 111-4 ; 1969, 1264-7.

τέμενος Ποσειδώνιον, dont les revenus devaient être utilisés pour le financement des sacrifices et d'un concours. Ajoutons que cette inscription, aujourd'hui perdue, n'est connue que par une copie de P. Foucart, datant de 1868.[43]

L'identité du destinataire de cette fondation est disputée et l'une des difficultés consiste à établir si le τέμενος Ποσειδώνιον se rapporte à un ancêtre héroïsé ou à un dieu. À cet égard, les spécialistes ont interprété Ποσειδώνιον comme un dérivé du nom d'un particulier (Ποσειδώνιος), ou de celui de Poséidon (Ποσειδῶν). Pour le premier éditeur de l'inscription, P. Foucart, l'absence de l'article devant le datif Ποσειδωνίωι (l. 2-3) – trait que l'on ne rencontre pas lorsque d'autres sanctuaires sont mentionnés dans les inscriptions de la Mégaride (l'*Olympieion* à Mégare, le *Mélampodeion* à Aigosthènes) – indiquerait que l'on n'a pas affaire à un temple de Poséidon. De plus, écrit Foucart, « on ne s'expliquerait pas pourquoi le nom du temple a été substitué à celui de la divinité, et l'expression θύειν Ποσειδωνίωι serait étrange » ; le bénéficiaire de la consécration ne peut ainsi être qu'un certain Poséidonios.[44] Ce dernier serait à identifier avec le philosophe Poséidonios d'Alexandrie, l'un des successeurs de Zénon de Cition. Et Foucart conclut qu'en raison des liens étroits qui unissaient Zénon à l'école de Stilpon de Mégare, son disciple Poséidonios se serait rendu à Aigosthènes, où il aurait reçu des honneurs divins.[45]

Cette interprétation a été critiquée par W. Dittenberger, qui notait que l'expression τέμενος Ποσειδώνιον ne pouvait désigner autre chose en grec ancien qu'un lieu de culte consacré à Poséidon.[46] De même, ce savant estimait que pour le IIIe s., époque à laquelle il datait l'inscription, il y avait peu de parallèles pour l'octroi d'honneurs cultuels à des particuliers. On constate que l'opinion de Dittenberger a été acceptée par plusieurs chercheurs.[47] Mieux encore, selon B. Laum, elle serait corroborée par la localisation de ce *téménos* près de la mer (l. 6 : πρὸς θάλασσαν), ce qui conviendrait à un lieu de culte de Poséidon. De plus, Laum suggérait que le concours dont l'organisation était prévue

43 Foucart 1873, 11-13, nº 25a, inscription reprise dans *IG* VII 43 (= Michel 1900, 904, nº 1347 ; Ziehen 1906, 199-200, nº 64 : Laum 1914, 2 : 23, nº 21 ; Calero Secall 2004, 155-6, nº 14 ; Smith 2008, 186, nº 35 ; Rousset 2015, 391-3 ; Aneziri 2025, 233-4, nº 10).

44 Foucart 1873, 12, suivi par Ziehen 1906, 199-200 ; Vatin 1974, 354 ; Camia 2011, 61 ; Rousset 2015, 392-3 ; Aneziri 2020, 108-9 ; Aneziri 2025, 233-4.

45 Foucart 1873, 12-13.

46 Dittenberger, *ad IG* VII 43, 28, écrit : *Nam quod vs. 6. 7 legitur* τέμενος Ποσειδώνιον, *id per leges sermonis Graeci non potest aliter accipi, quam ut significet locum sacratum Neptuno*.

47 Sealey 1990, 90, 179 n. 12 ; Bielman 2001, 22 ; Calero Secall 2004, 97-9 ; Smith 2008, 121 ; Liddel 2009, 430 ; Freitag 2018, 120. Dareste, Haussoullier, Reinach 1898, 142, ne se prononcent pas sur l'identité du bénéficiaire et estiment que celui-ci est soit Poséidon, soit Poséidonios, ce dernier ayant probablement été le mari d'Arétè.

par la fondation d'Arétè, apparaîtrait dans le palmarès agonistique *IG* VII 47, sous le nom de Ποσείδεα πυγμήν.[48] Mais il faut avouer que ce dernier argument est particulièrement faible, car rien ne prouve que l'on ait affaire dans cette inscription à un concours mégarien,[49] et des *Poseideia* sont connus ailleurs à l'époque hellénistique, notamment à Thouria, en Messénie, et à Mantinée.[50]

Il n'empêche que l'interprétation de la fondation d'Arétè comme une fondation en l'honneur de Poséidon, bien que séduisante à première vue, se heurte à des difficultés supplémentaires. Tout d'abord, comme Dittenberger lui-même l'avait rappelé, on n'a pas d'autres exemples de l'emploi de Ποσειδώνιος pour nommer le dieu Poséidon. De même, l'habitude de désigner le sanctuaire (ici Ποσειδώνιον), à la place du dieu, comme bénéficiaire d'une donation, trouve peu d'analogies.[51] Ensuite, le τέμενος Ποσειδώνιον ne renvoie pas à un espace cultuel de Poséidon, le terme *téménos* ne désignant pas ici un sanctuaire, mais un domaine sacré dont l'exploitation est censée assurer chaque année un revenu destiné au financement d'un sacrifice (θυσία) et d'un concours (ἀγών).[52] À mon sens, l'interprétation de Foucart est à privilégier et la conclusion qui s'impose est que la fondation *IG* VII 43 fut constituée afin d'honorer un particulier, un certain Poséidonios. Le document ne fournit ainsi aucun renseignement sur le culte de Poséidon en Mégaride et Arétè est à ranger dans la liste des femmes qui lèguent une partie de leurs ressources à une communauté (publique ou privée) afin de créer une fondation cultuelle. Il s'agit là d'un phénomène bien documenté à l'époque hellénistique.[53]

Pour ce qui est de la date exacte de l'inscription, il n'est pas aisé de l'établir avec certitude. Dernièrement, S. Aneziri a indiqué la période de 250-200, une chronologie qui s'appuierait sur la forme des lettres.[54] Cependant, on ne peut pas recourir à la paléographie, car la pierre est malheureusement perdue depuis plus d'un siècle et Lolling ne

48 Laum 1914, 1 : 61 ; 2 : 23 note 1. D'après Knoepfler 2008, 1455 et n. 119, l'inscription *IG* VII 47, est « sans doute antérieure, de peu, à la guerre mithridatique ».

49 À propos des *Poseideia* attestés par ce palmarès agonistique de Mégare, Foucart 1873, 31, estime, avec raison, que « rien n'indique dans quelle cité étaient célébrés ces jeux en l'honneur de Poséidon ».

50 *IG* V 1, 1387, l. 3-4 (Thouria) ; *IG* IV² 1, 629, l. 8-9 (Mantinée/Antigonie). Sur les *Poseideia*, voir aussi Wüst 1953, 448 ; Nilsson 1906, 66-7, 69, 82-4 ; Mylonopoulos 2003, 251, 310-1.

51 Voir l'inscription *IG* VII² 2, 1, 308, qui atteste une donation faite par Lucius Cornelius Sylla au sanctuaire d'Amphiaraos d'Oropos (l. 44 : τῷ ἱερῷ Ἀμφιαράου).

52 Sur le *téménos* en tant que domaine sacré, voir Gauthier 1989, 61 ; Rousset 2015, 392-3.

53 Van Bremen 1996, 212-5 ; Velissaropoulos-Karakostas 2011, 1 : 250-2 ; Aneziri 2025, 107-8.

54 Aneziri 2025, 233.

l'avait pas retrouvée lors de son passage à Mégare au moment de la constitution du corpus *IG* VII. Foucart et Dittenberger ont proposé le début du IIIe s., mais cette datation est très probablement erronée. Elle a été établie en raison de la gravure de l'inscription sur le mur de soutènement du sanctuaire de Zeus Olympien à côté du décret de proxénie *IG* VII 10.[55] Ce détail amena les premiers éditeurs à placer la fondation d'Arétè à la même époque que les autres décrets *IG* VII 1-14 exposés dans l'*Olympieion*, soit, d'après eux, l'époque de Démétrios Poliorcète. Mais plusieurs indices laissent penser aujourd'hui, on l'a vu, que le roi Démétrios, qui apparaît dans trois décrets de cette série,[56] n'est pas Démétrios Poliorcète, mais son petit-fils, Démétrios II. Ainsi est-on amené à abaisser la date de ces documents dans la deuxième moitié du IIIe s. La fondation d'Arétè pourrait remonter à cette période-là, mais on pourrait a priori lui attribuer une date plus basse, au IIe s.[57] Une datation plus haute, avant le milieu du IIIe s., reste en revanche improbable, car l'inscription *IG* VII 43 se trouvait à droite du décret de proxénie *IG* VII 10, elle fut donc très vraisemblablement inscrite ultérieurement sur la pierre ou du moins à la même période que le document à caractère public. Dans le cas contraire, cela signifierait que les Mégariens ont gravé sur le mur de l'*Olympieion* d'abord la fondation cultuelle et ensuite la série de proxénies. Or, il reste difficile d'accepter que l'on ait affiché dans ce sanctuaire un document émanant d'un *koinon* et, plusieurs décennies après, des décrets honorifiques.

Quant à la date-limite basse de cette fondation, elle doit se situer vers la fin du IIe s., comme en témoigne l'*iôta* adscrit qui est régulièrement noté dans l'édition de Foucart.[58] Les inscriptions attestent en effet que l'*iôta* adscrit ne commence à disparaître en Mégaride qu'après le IIe s.[59]

Notons au passage que l'absence du dialecte dans *IG* VII 43 a été considérée comme un indice chronologique. De fait, cette fondation est rédigée en *koinè* ionienne-attique, ce qui est rare dans l'épigraphie mégarienne de l'époque hellénistique.[60] Selon Foucart, cette particularité découlerait du fait qu'Arétè était une étrangère

55 *IG* VII 10.

56 *IG* VII 1, 5, 6.

57 Feyel 1942, 245, n. 3, place *IG* VII 43 au IIe s., mais sans fournir d'arguments pour cette datation.

58 La copie en majuscules de Foucart a servi à Dittenberger pour la réalisation du fac-similé des *IG*.

59 Il faut attendre le Ier s. pour voir disparaître complètement l'*iôta* adscrit dans les inscriptions de la Mégaride, comme par exemple dans le décret de Pagai *IG* VII 190 ; voir à ce propos Knoepfler, *BÉ*, 2010, 757, no 320.

60 Bubeník 1989, 110-1.

établie à Aigosthènes.[61] Mais l'absence de l'ethnique suggère que l'on a probablement affaire à une dame du cru. Pour Smith, en revanche, l'emploi de la *koinè* plaide pour une datation de l'inscription à la basse époque hellénistique.[62] Néanmoins, des recherches récentes menées sur l'épigraphie de la Béotie, région toute proche d'Aigosthènes, ont montré que la présence ou l'absence du dialecte ne pouvait pas constituer un critère de datation solide.[63] La présence de la *koinè* dans *IG* VII 43 ne permet donc pas de choisir entre la deuxième moitié du IIIe s. et une date plus tardive, au IIe s. Il convient d'ajouter qu'il est possible que les inscriptions *IG* VII 43 et *IG* VII 10 ne soient pas contemporaines, malgré leur proximité sur la pierre. En effet, on connaît d'autres documents mégariens qui ont été inscrits sur un seul et même bloc, à un intervalle chronologique de quelques décennies.[64]

À ce stade de l'analyse, on peut proposer une fourchette chronologique assez large pour *IG* VII 43, à savoir la deuxième moitié du IIIe s.-IIe s., que nous pouvons réduire à l'aide d'autres arguments. Mais avant de se pencher davantage sur cette question, notons d'emblée que cette datation basse place l'octroi des honneurs cultuels à Poséidonios dans un autre cadre historique. La consécration à l'époque hellénistique d'un domaine sacré par une cité à un dynaste ou à des membres de sa famille est une pratique bien attestée. Mais l'on sait que de simples particuliers pouvaient également être les bénéficiaires d'honneurs cultuels.[65] Il est intéressant de noter que les dispositions de la fondation d'Arétè sont analogues à celles adoptées dès la fin du IIIe s. dans d'autres cités. On retrouve les clauses de cette fondation dans différentes donations faites par des particuliers dans le but d'honorer des membres décédés de leur famille, soit dans le cadre d'un culte traditionnel de la cité, soit dans celui d'un nouveau culte. La cité peut être chargée de la gestion des fonds ou des biens offerts par le bienfaiteur pour la réalisation de la fondation, mais un groupe peut aussi recevoir la donation. À titre d'exemple, on peut évoquer le décret émanant d'une subdivision civique de Samos (la *chiliastys* des Épidauriens), qui honore, au IIe s., un certain Xénombrotos, personnage qui avait été à l'origine d'une fondation. Le décret atteste que l'on fera

61 Foucart 1873, 12.

62 Smith 2008, 121.

63 Vottéro 1996, 43-92 ; Müller 2005, 98-9 ; Knoepfler, *BÉ*, 2006, 653-4, no 194 ; Robu 2021-23, 201.

64 Voir Robu 2014b, 107-9, pour la gravure des deux catalogues militaires de la période béotienne de Mégare (datant de ca. 221-219), côte à côte avec un catalogue éphébique de la période achéenne (première moitié du IIe s.).

65 Laum 1914, 1 : 67-74, 155-68 ; Kamps 1937, 145-79 ; Hughes 1999, 167-75 ; Aneziri 2025, 41-71. Sur les *téménè* des membres de familles royales, voir Habicht 1970, 140, et aussi Gauthier 1989, 61-3, à propos d'un décret de Sardes qui atteste la création en 213 d'un *téménos Laodikeion* pour la reine Laodikè, épouse du roi Antiochos III.

un sacrifice (θυσία) dans l'*hérôon* de l'*honorandus*.[66] Il arrive qu'une donation prévoie de créer une association : le célèbre « testament » d'Épiktèta de Théra, gravé vers 210-195, stipule la constitution d'une association de parents (le κοινὸν τοῦ ἀνδρείου τῶν συγγενῶν), chargée de perpétuer la fondation.[67] Un autre exemple est celui de Kritolaos, riche citoyen d'Aigialè (Amorgos) qui, vers la fin du IIe s., fit un don à sa cité pour honorer son fils, Aleximachos, mort prématurément et héroïsé. Le revenu annuel de cette fondation devait servir, entre autres, aux sacrifices (θύειν) et à l'organisation d'un concours (ἀγών) en l'honneur du fils de Kritolaos.[68] Fait intéressant, ce sont ces deux dispositions qui apparaissent dans *IG* VII 43, un document qui mentionne l'accomplissement d'un sacrifice et l'organisation d'un concours pour Poséidonios. Ce dernier, dont le nom apparaît à plusieurs reprises dans l'inscription, était très probablement un parent décédé d'Arétè, son mari ou son fils. Mais son identité exacte reste inconnue et l'identification avec Poséidonios d'Alexandrie, que Foucart avait jadis proposée, ne repose sur aucun document.

Au demeurant, la fondation d'Arétè pose la question de la nature des rapports entre Mégare et Aigosthènes à l'époque hellénistique. On doit en effet se demander si le *koinon* qui reçoit l'administration du domaine sacré était composé d'Aigosthénitains établis à Mégare, ou si le mot *koinon* désigne ici la communauté des habitants d'Aigosthènes.[69] Bref, il convient de comprendre si le terme de *koinon* s'applique ici à une association privée ou à une communauté villageoise, soumise à l'autorité de Mégare. Il est erroné de penser que l'inscription émane de la « cité d'Aigosthènes », comme on peut parfois le lire,[70] car elle fut inscrite sur un mur du sanctuaire mégarien de Zeus Olympien, ce qui témoigne de l'absence d'autonomie politique de ce bourg du golfe de Corinthe. On a déjà noté qu'Aigosthènes acquit le statut de *polis* au plus tard vers 224, suite à l'entrée dans la Confédération béotienne, et elle le garda jusqu'à l'époque impériale. Il est évident que, si cette fondation est postérieure à 224, le mot *koinon* désigne

66 *IG* XII 6, 132 (= Aneziri 2025, 375-7, nº 69).

67 *IG* XII 3, 330 (= Laum 2014, 2 : 43-52, nº 43 ; Wittenburg 1990, 22-37 ; Aneziri 2025, 295-7, nº 31).

68 *IG* XII 7, 515 (= Laum 2014, 2 : 63-5, nº 50 ; Aneziri 2025, 278-85, nº 27) ; Gauthier 1980, 210-20 ; Hughes 1999, 169.

69 Foucart 1873, 12, note que cette inscription provient de Mégare, quoiqu'il s'agisse d'un acte relatif aux Aigosthénitains. Plusieurs savants on aussi conclu qu'il s'agissait d'un document en rapport avec Aigosthènes : Dareste, Haussoullier, Reinach 1898, 142 ; Laum 2014, 1 : 61, 162 ; 2 : 23 ; Feyel 1942, 245, n. 3 ; Van Bremen 1996, 220, n. 43 ; Liddel 2009, 430. En revanche, Smith 2008, 121, estime que *IG* VII 43 mentionne une communauté d'Aigosthénitains établie à Mégare et constituée probablement de marchands, ainsi qu'un sanctuaire de Poséidon qui serait à situer près de Nisaia, à l'endroit occupé par l'église de Saint-Nicolas.

70 Voir, par exemple, chez Dareste, Haussoullier, Reinach 1898, 142.

alors une association, car les Aigosthénitains n'avaient plus besoin d'afficher leurs décisions à Mégare, ayant obtenu leur indépendance.

Néanmoins, une date peu après le milieu du IIIe s. reste envisageable et, dans ce cas, le texte appartiendrait à la période où Aigosthènes dépendait encore de Mégare. On sait par ailleurs que des documents concernant cet établissement pouvaient être affichés dans l'*Olympieion*. C'est le cas du décret *IG* VII 1, qui fut adopté par les Mégariens à la demande des Aigosthénitains pour honorer le chef de la garnison placée par le roi Démétrios II à Aigosthènes, le Béotien Zoïlos fils de Kélainos. Cette inscription ne fait aucune mention d'un *koinon* et, grâce à elle, on sait qu'Aigosthènes avait le statut de *kômè* (« bourg »). Mais il s'agit dans ce cas d'un décret émanant de Mégare, et on ne connaît pas le terme utilisé par les ressortissants d'Aigosthènes pour désigner leur communauté à cette époque.

Quoi qu'il en soit, il est frappant de constater que les deux documents qui mentionnent l'ethnique des Aigosthénitains (le décret pour Zoïlos et la fondation d'Arétè) furent exposés dans le même *épiphanestatos topos* de Mégare. La proximité qui existe entre l'affichage de ces inscriptions est, à mes yeux, un argument supplémentaire en faveur de l'opinion qui considère les membres du *koinon tôn Aigosthénitôn* comme des représentants d'une communauté villageoise dépendante de Mégare. De fait, il est fort probable que les Mégariens affichaient dans le sanctuaire de Zeus Olympien essentiellement – si ce n'est pas uniquement – des documents à caractère public. Or, si la donation de l'évergète Arétè a un caractère privé, elle concerne néanmoins une communauté publique, le *koinon* des Aigosthénitains, qui faisait encore partie de l'État mégarien. La fondation d'Arétè devrait ainsi se placer plus exactement entre l'arrivée des troupes de Démétrios II en Mégaride en 236/5 et l'obtention de l'indépendance d'Aigosthènes en 224, suite à l'intégration de cet établissement en tant que cité dans la Confédération béotienne.

En dernier lieu, l'emploi du mot *koinon* par les Aigosthénitans pour désigner leur communauté dans *IG* VII 43 est peut-être significatif, car il s'agit d'un terme assez vague et polysémique,[71] à la différence de *komè*. Ce dernier mot est employé par les Mégariens au pluriel dans *IG* VII 1 sans doute afin de souligner davantage le statut de dépendance des bourgs, et en particulier d'Aigosthènes, vis-à-vis de leur cité. Dans les deux inscriptions, les Aigosthénitans sont reconnus en tant que communauté à part entière, mais les termes que l'on utilise pour qualifier cet établissement sont un indice de son degré de dépendance à l'égard des Mégariens et des relations ambiguës qu'il entretenait avec le chef-lieu de la région.

71 Kornemann 1924, col. 914-8.

3 Conclusion

En guise de conclusion, on retiendra qu'aucun récit n'appuie de manière certaine l'hypothèse d'une « neutralité » de Mégare dans la première moitié du IVe s. Assurément, il serait hasardeux de s'appuyer sur le discours *Sur la Paix* d'Isocrate pour conclure que les ressortissants de cette cité s'étaient tenus à l'écart des guerres qui divisaient les Grecs. Si le rhéteur athénien loue la *sophrosynè* des Mégariens,[72] les caractéristiques qu'il attribue à ce peuple ne visent qu'à l'opposer davantage aux voisins d'Attique. Le discours identitaire s'inscrit ainsi dans un jeu d'oppositions, où la propagande athénienne est bien présente. En réalité, les Mégariens et les Athéniens continuaient à se disputer vers le milieu du IVe s. autour des terres de frontière situées près d'Éleusis. Après la mort d'Alexandre le Grand, les armées des dynastes macédoniens occupent à plusieurs reprises la cité, et l'entrée dans la Confédération achéenne en 243, et plus tard, en 224, dans la Confédération béotienne vise à éviter l'occupation de la Mégaride par les armées des rois antigonides.

Du reste, les documents examinés dans cet article suggèrent que pour évaluer les ressources de Mégare et son degré d'autonomie vis-à-vis des rois ou d'autres cités, il est important de prendre en considération les relations que cette ville entretenait avec les bourgs du territoire. Si ces relations restent peu connues à l'époque classique, la documentation épigraphique témoigne de la volonté des Mégariens d'affirmer, peu après le milieu du IIIe s., leur autorité sur les *kômai*, et en particulier sur Aigosthènes. Contrôler les bourgs du territoire est sans doute l'une de leurs principales préoccupations et cela au moins pour deux raisons : garder l'unité politique et éviter les sécessions, d'une part, et pour des raisons d'ordre économique, de l'autre, car Aigosthènes et Pagai procuraient aux Mégariens l'accès au golfe de Corinthe, et contribuaient à leur richesse. Pour une cité de taille moyenne telle que Mégare, l'économie locale dépendait en grande mesure du contrôle de l'arrière-pays et il ne faut pas sous-estimer la perte démographique suite à l'indépendance de deux établissements situés en bordure du golfe de Corinthe.

Dans l'état actuel de la documentation, on peut affirmer que les Aigosténitains furent les premiers à obtenir leur autonomie au plus tard en 224. Ils seront suivis par les Pagaiens, sinon la même année, au moins quelques décennies plus tard. Au début du IIe s., les deux établissements sont en conflit pour la délimitation de leurs

72 Isoc. *De Pace* 118-19. Mathieu 1950, 44, note 2, se demande si l'admiration d'Isocrate pour Mégare ne découlerait pas en partie de ses rapports avec les philosophes établis dans cette cité au début du IVe s. autour d'Euclide.

frontières, un indice des tensions qui traversaient la Mégaride à l'époque hellénistique.[73]

Abréviations

BÉ = Bulletin épigraphique de la *Revue des Études grecques*.
IG = Inscriptiones Graecae, Berlin, 1873-.

Bibliographie

Aneziri, S. (2020). « Aspects of Female Euergetism in the Ancient Greek World : Endowments Offered by Women ». *Mètis*, n.s. 18, 103-22. https://books.openedition.org/editionsehess/29512.

Aneziri, S. (2025). *Greek Endowments in the Classical and Hellenistic Periods.* Stuttgart.

Beloch, K.J. (1922). *Griechische Geschichte*, Bd. 3, Teil 1. 2. Ausg. Berlin ; Leipzig.

Bielman, A. (2001). *Femmes en vue. Les femmes et la vie publique dans le monde hellénistique (IV^e^-I^er^ s. av. J.-C.)*. Paris.

Bonnechere, P. (2012). « Oracles et grande politique en Grèce ancienne. Le cas de l'*orgas* sacrée et de la consultation de Delphes en 352/351 avant J.-C. (1^ère^ partie) ». *Mètis*, n.s. 10, 263-88. https://books.openedition.org/editionsehess/2756.

Bouchet, C. (2014). *Isocrate l'Athénien, ou la belle hégémonie. Étude des relations internationales au IV^e^ siècle a.C.*, Paris.

Bubeník, V. (1989). *Hellenistic and Roman Greece as a Sociolinguistic Area*. Amsterdam.

Busolt, G. (1893). *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeroneia*, vol. 1. Gotha.

Calero Secall, I. (2004). *La capacidad jurídica de las mujeres griegas en la época helenística. La epigrafía como fuente*. Málaga.

Camia, F. (2011). « Spending on the *Agones*. The Financing of Festivals in the Cities of Roman Greece ». *Tyche*, 26, 41-76.

Chatzivasiliou, D. ; Robu, A. (2024). « D'Athènes à Mégare : récits mythologiques et pratiques cultuelles en miroir sur les rives du golfe Saronique ». Chatzivasiliou, D. (éd.), *La frontière absente. Études réunies en l'honneur de François de Polignac*. Paris, 89-115.

Chrysafis, C.I. (2017-18). « A Note on the History of Hellenistic Megara : The Date of the Antigonid Garrison in Aigosthena ». *Tekmeria*, 14, 181-202.

Dareste, R. ; Haussoullier, B. ; Reinach, T. (1898). *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, vol. 3. Paris.

David, E. (2013). « *Pax Isocratica* : Some Comments on Isokrates' *On the Peace* ». Birgalis, N. ; Buraselis, K. ; Cartledge, P. ; Garztiou-Tatti, A. ; Dimopoulou, M. (eds), *War-Peace and Panhellenic Games : In Memory of Pierre Carlier.* Athens, 687-707.

Davidson, J. (1990). « Isocrates Against Imperialism : An Analysis of the *De Pace* ». *Historia*, 39(1), 20-36.

Farinetti, E. ; Avgerinou, P. (2023). « WeMALP (Western Megaris Archaeological Landscape Project) : The 2022-2023 Campaigns ». *Annuario*, 101, 809-38.

Feyel, M. (1942). *Polybe et l'histoire de Béotie au III^e^ siècle avant notre ère*. Paris.

73 Robert 1939, 111-20 ; 1969, 1264-73.

Foucart, P. (1873 ?). *Explication des inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure*, suppl. Le Bas, P. (1848). *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure. Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure.* Partie 2, *Mégaride et Péloponnèse.* Section 1, *Mégaride*. Paris.

Freitag, K. (2000). *Der Golf von Korinth. Historisch-topographische Untersuchungen von der Archaik bis in das 1. Jh. v. Chr.* München.

Freitag, K. (2018). « With and Without You : Megara's Harbors ». Beck, H. ; Smith, P.J. (eds), *Megarian Moments. The Local World of Ancient Greek City-State*, Montreal, 97-127, Teiresias Supplements Online, vol. 1. https://www.uni-muenster.de/Ejournals/index.php/tso/issue/view/180.

Gauthier, P. (1976). *Un commentaire historique des* Poroi *de Xénophon*. Genève-Paris.

Gauthier, P. (1980). « Études sur des inscriptions d'Amorgos ». *BCH*, 104, 197-220.

Gauthier, P. (1989). *Nouvelles inscriptions de Sardes*, vol. 2. Genève.

Habicht, C. (1970). *Gottmenschentum und griechische Städte*. Zweite Auflage. Munich.

Habicht, C. (1989). « Personenkundliches ». Cain, H.-U. ; Himmelmann, N. ; Gabelmann, H. ; Salzmann, D. (Hsrg.), *Festschrift für Nikolaus Himmelmann*. Mainz am Rhein, 321-5.

Habicht, C. (1995). *Athen. Die Geschichte der Stadt in hellenistischer Zeit*. Munich. Trad. de : Knoepfler, M. et D., *Athènes hellénistique. Histoire de la cité d'Alexandre le Grand à Marc Antoine*. 2e édition. Paris, 2006.

Hamilton, C.D. (1979). « Greek Rhetoric and History : the Case of Isocrates ». Bowersock, G.W. ; Burkert, W. ; Putnam, M.C.J. (eds), *Arktouros. Hellenic Studies presented to Bernard M.W. Knox on the Occasion of His 65th Birthday*. Berlin-New York, 290-8.

Hanell, K. (1934). *Megarische Studien*. Lund.

Heinen, H. (1972). *Untersuchungen zur hellenistichen Geschichte des 3. Jahrhunderts v. Chr. Zur Geschichte der Zeit des Ptolemaios Keraunos und zum Chremonidischen Krieg*. Wiesbaden.

Highbarger, E.L. (1927). *The History and Civilization of Ancient Megara*. Baltimore.

Hughes, D.D. (1999). « Hero Cult, Heroic Honors, Heroic Dead : Some Developments in the Hellenistic and Roman Periods ». R. Hägg (ed.), *Ancient Greek Hero Cult* = *Proceedings of the Fifth International Seminar on Ancient Greek Cult* (Göteborg University, 21-23 April 1995). Stockholm, 167-75.

Kallιontzis, Y. (2020). *Contribution à l'épigraphie et à l'histoire de la Béotie hellénistique : de la destruction de Thèbes à la bataille de Pydna*, Athènes.

Kamps, W. (1937). « Les origines de la fondation cultuelle dans la Grèce antique ». *Archives d'Histoire du Droit Oriental*, 1, 145-79.

Knoepfler, D. (2008). « Louis Robert en sa forge : ébauche d'un mémoire resté inédit sur l'histoire controversée de deux concours grecs, les *Trophônia* et les *Basileia* à Lébadée ». *CRAI*, 152(4), 1421-62.

Knoepfler, D. (2022). *Un trésor documentaire pour l'histoire d'Athènes. Le corpus des inscriptions de Rhamnonte par Basile Petrakos*. Paris.

Kornemann, E. (1924). s.v. « Κοινόν ». *RE*, suppl. 4, 914-41.

Laum, B. (1914). *Stiftungen in der griechischen und römischen Antike. Ein Beitrag zur antiken Kulturgeschichte*, Bde. 1-2. Leipzig.

Le Bas, P. (1842). *À qui doit être attribué le siège de Mégare dont parlent Polyen et Élien ?* Paris.

Legon, R.P. (1981). *Megara. The Political History of a Greek City-State to 336 B.C.* Ithaca-London.

Liddel, P. (2009). « The Decree Culture of the Ancient Megarid ». *CQ*, 59(2), 411-36.

Lucas, T. (2023). *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 av. J.-C.)*. Athènes.
Lucas, T. ; Dubach, G. (2023). « Counting Boiotians. Conscription Lists, Military Forces, and Demography in Hellenistic Boiotia ». *Hesperia*, 92, 481-513.
Mack, W. (2015). *Proxeny and Polis. Institutional Networks in the Ancient Greek World*. Oxford.
Mathieu, G. (1950). *Isocrate*. *Discours*. Tome III. Paris.
Meyer, E. (1931). s.v. « Megara » 2. *RE*, 15, 152-205.
Michel, C. (1900). *Recueil d'inscriptions grecques*. Bruxelles.
Moggi, M. (1976). *I sinecismi interstatali greci*. Pisa.
Muller, A. (1982). « Megarika », *BCH*, 106, 379-407.
Müller, C. (2005). « La procédure d'adoption des décrets en Béotie de la fin du IIIe s. av. J.-C. au Ier s. apr. J.-C. ». Fröhlich, P. ; Müller, C. (éds), *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique*. Genève, 95-119.
Mylonopoulos, J. (2003). Πελοπόννησος οἰκητήριον Ποσειδῶνος. *Heiligtümer und Kulte des Poseidon auf der Peloponnes*. *Kernos*, suppl. 13. Liège.
Nilsson, M.P. (1906). *Griechische Feste von religiöser Bedeutung*. Zweite Auflage. Leipzig.
Nicolai, R. (2004). *Studi su Isocrate. La comunicazione letteraria nel IV sec. a.C. e i nuovi generi della prosa*. Roma.
Norlan, G. (1929). *Isocrates,* vol. 2. Cambridge MA ; London.
Paschidis, P. (2008). *Between City and King. Prosopographical Studies on the Intermediaries between the Cities of the Greek Mainland and the Aegean and the Royal Courts in the Hellenistic Period (322-190 BC)*. Athens, ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ, 59.
Petrakos, B.Ch. (2020). Ὁ δῆμος τοῦ Ῥαμνοῦντος, vol. 6. Athènes.
Pischedda, E. (2018). *I* Poroi. *Introduzione, traduzione e commento storico.* Pisa.
Robert, L. (1939). « Hellenica. I. Inscriptions de Pagai en Mégaride relatives à un arbitrage ». *RPh*, 13, 97-122.
Robert, L. (1969). *Opera Minora Selecta*, vol. 2. Amsterdam.
Robu, A. (2012). « La cité de Mégare et les Antigonides : à propos d'une magistrature mégarienne extraordinaire (le collège des six stratèges) ». Feyel, C. ; Fournier, J. ; Graslin-Thomé, L. ; Kirbihler, F. (éds), *Communautés locales et pouvoir central dans l'Orient hellénistique et romain*. Nancy, 85-115.
Robu, A. (2014a). *Mégare et les établissements mégariens de Sicile, de la Propontide et du Pont-Euxin. Histoire et institutions*. Berne.
Robu, A. (2014b). « Between Macedon, Achaea und Boeotia : The Epigraphy of Hellenistic Megara Revisited ». Papazarkadas, N. (ed.), *The Epigraphy and History of Boeotia : New Finds, New Prospects*. Leiden, 95-118.
Robu, A. (2019). « Les relations entre les Mégariens et les Béotiens dans l'Antiquité : alliances politiques et liens cultuels ». Lucas, T. ; Müller, C. ; Panissié, A.-C. (éds), *La Béotie de l'archaïsme à l'époque romaine. Frontières, territoires, paysages*, Paris, 251-68.
Robu, A. (2021-23). « De Mégare à Callatis : les *probouloi* et leurs fonctions à la lumière d'une nouvelle inscription ». Bîrzescu, I. ; Robu, A. (éds), *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire à la mémoire d'Alexandru Avram*. *Il Mar Nero*, XI. Rome, 199-212.
Rousset, D. (2015). « Les fonds sacrés dans les cités grecques ». *Topoi*, 20, 369-93.
Scholten, J.B. (2000). *The Politics of Plunder. Aitolians and Their* Koinon *in the Early Hellenistic Era, 279-117 B.C.* Berkeley.
Sealey, R. (1990). *Women and Law in Classical Greece*. Chapel Hill-London.

Smith, P.J. (2008). *The Archaeology and Epigraphy of Hellenistic and Roman Megaris, Greece*. Oxford. BAR International Series 1762.

Smith, P.J. (2018). « Megarian Local Adjudication : The Case of the Border Dispute between Epidauros and Corinth in 242-240 BCE (IG IV² I.70 and 71) ». Beck, H. ; Smith, P.J. (ed.), *Megarian Moments. The Local World of Ancient Greek City-State*, Montreal, 209-216, Teiresias Supplements Online, vol. 1. https://www.uni-muenster.de/Ejournals/index.php/tso/issue/view/180.

Tarn, W.W. (1928). « The Greeks Leagues and Macedonia ». Cook, S.A. ; Adcock, F.E. ; Charlesworth, M.P. (eds), *The Cambridge Ancient History.* Vol. 7, *The Hellenistic Monarchies and the Rise of Rome*. Cambridge, 732-68.

Urban, R. (1979). *Wachstum und Krise des achäischen Bundes. Quellenstudien zur Entwicklung des Bundes von 280 bis 222 v. Chr.* Wiesbaden.

Van Bremen, R. (1996). *The Limits of Participation. Women and Civic Life in the Greek East in the Hellenistic and Roman Periods*, Amsterdam.

Vatin, C. (1974). « Jardins et vergers grecs ». *Mélanges helléniques offerts à Georges Daux.* Paris, 345-57.

Velissaropoulos-Karakostas, J. (2011). *Droit grec d'Alexandre à Auguste (323 av. J.-C.-14 ap. J.-C.)*, vols 1-2. Athènes.

Vottéro, G. (1996). « Koinès et koinas en Béotie à l'époque dialectale (VIIe-IIe s. av. J.-C.) ». C. Brixhe (éd.), *La koinè grecque antique*. Vol. 2, *La concurrence*. Nancy, 43-92.

Wells, C.B. (1966). « Isocrates' View of History ». L. Wallach (ed.), *The Classical Tradition. Literary and Historical Studies in Honor of Harry Caplan*, Ithaca, N.Y., 3-25.

Whitehead, D. (2019). *Xenophon*, Poroi : *Revenue-Sources*. Oxford.

Will, E. (1979). *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)*, vol. 1. 2e édition. Nancy.

Wittenburg, A. (1990). *Il testamento di Epikteta*, Roma.

Wüst, E. (1953). s.v. « Poseidon ». *RE*, 22, 446-557.

Ziehen, L. (1906). *Leges Graecorum sacrae e titulis collectae*, vol. 2. Leipzig.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Le territoire thasien à l'époque archaïque : chronologie et envergure en question

Maguelone Bastide
Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, France

Abstract This paper offers an overview of the Thasian territory's occupation and exploitation between the end of the Early Iron Age and the beginning of the Archaic period. It questions preconceived ideas about the Parian colonists having conquered the whole island already at Archilochos' time, in the second quarter of the 7th c. BC. Archaeological data about the Early Iron Age and the Archaic period allow us to state that the colonists did not arrive on wasted land: they met well established settlements and were not mastering the South-Western part of the island in the beginning of the Archaic period.

Keywords Thasos. Territory. Colonisation. Early Iron Age. Archaic period.

Sommaire 1 Introduction. – 2 Archéologie du territoire thasien, de l'âge du Fer ancien à l'époque archaïque. – 2.1 Sites de l'âge du Fer ancien à Thasos. – 2.2 Sites occupés à l'époque archaïque. – 3 Les données textuelles. – 3.1 Thasos selon Archiloque. – 3.2 Pariens et Thraces selon Archiloque. – 4 Remarques conclusives.

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-05-28 | Accepted 2026-01-14 | Published 2026-10-20

© 2026 Bastide | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/003

1 Introduction

L'étude de la cité thasienne et de ses fondations sur le continent opposé a laissé au second plan l'analyse du territoire même de Thasos. Antoine Bon est le premier à s'y intéresser, entre-deux-guerres, dans deux études portant l'une sur les nombreuses tours remarquables sur l'île et l'autre sur sa géographie.[1] Une route circulaire facilitant l'accès à l'ensemble de l'île (autrement qu'en bateau) est construite dans les années 1970-72. Ainsi, à partir des années 1980, avec le développement des études par prospections, plusieurs initiatives ont permis d'apporter un renouveau considérable sur le sujet. Les tours et leur classification ont fait l'objet de plusieurs études[2] qui ont permis d'en éclaircir le rôle dans la maîtrise des ressources du territoire, la protection ou le signalement des côtes. La connaissance de l'exploitation économique du territoire aux époques classique et hellénistique a progressé aussi grâce aux prospections d'Yvon Garlan qui ont conduit à l'identification de nombreux ateliers de production d'amphores.[3] Puis un programme de recherche consacré à la création d'une carte archéologique de l'île, mené par Michèle Brunet, a apporté un état des lieux détaillé de l'organisation du territoire aux mêmes époques.[4] Ces travaux ont mis en évidence les structures économiques à l'arrière-plan de la puissance commerciale thasienne aux époques classique et hellénistique. Plus récemment, Julien Fournier a montré comment de réguliers tours de l'île en bateau permettaient aux magistrats romains d'entretenir cette maîtrise du territoire.[5] Ces travaux portaient sur les périodes historiques : les sites se rapportant à des périodes plus anciennes ont été mis au jour sur l'île principalement à partir des années 1960, d'abord à Liménas même[6] puis sur le reste du territoire, avec en particulier les travaux de Chaïdo Koukouli-Chrysanthaki sur le site de Kastri[7] et ceux de Stratis Papadopoulos et Dimitra Malamidou à Liménaria.[8] Stratis Papadopoulos et Nerantzis Nerantzis ont réalisé il y a une dizaine d'années un bilan sur la préhistoire thasienne qui reste d'actualité.[9]

1 Bon 1930 ; 1932.
2 Osborne 1986 ; Brunet 1996 ; Bonias 1999 ; Thielemans 1999.
3 Garlan 1986 ; 2004.
4 Brunet 1996 ; 2004.
5 Fournier 2020.
6 Bernard 1964.
7 Koukouli-Chrysanthaki 1992a.
8 Papadopoulos, Malamidou 2012.
9 Papadopoulos, Nerantzis 2014.

Cependant aucun de ces travaux ne permet d'éclaircir les premières étapes de la maîtrise du territoire, à savoir, la présence parienne sur l'île à l'époque archaïque. Dans la mesure où les colons venus de Paros ont tôt entrepris de fonder des dépendances sur le littoral nord-égéen, on présuppose que le territoire thasien était acquis dès cette époque malgré l'absence de vestiges archéologiques probants.[10] Mais était-ce nécessairement le cas ? Les dimensions de l'île, environ 398 km^2, sont conséquentes mais pas insolites par rapport aux dimensions connues d'autres *chôraï*.[11] Nous étudierons les indices archéologiques et littéraires pouvant éclairer l'occupation du territoire thasien à l'époque archaïque afin de mieux comprendre les modalités de la colonisation de cette île.

2 Archéologie du territoire thasien, de l'âge du Fer ancien à l'époque archaïque

2.1 Sites de l'âge du Fer ancien à Thasos

L'occupation de l'âge du Fer ancien, dite aussi précoloniale, est connue sur un nombre de sites limité **[fig. 1]**, essentiellement sur la partie centrale et méridionale de l'île. Le principal établissement, l'acropole de Kastri, n'a fait l'objet que de sondages réduits, mais les nécropoles environnantes ont été publiées en détail[12] dans une somme en trois volumes qui fait le point sur les établissements de l'âge du Fer ancien connus sur l'île. Ch. Koukouli-Chrysanthaki a recensé sept sites de l'âge du Fer ancien : un ensemble d'habitats à Liménas, emplacement de la future cité grecque ; un établissement fortifié sur l'acropole de Kastri ; deux établissements fortifiés avec les fondations d'une tour à Aï-Lias (Mandra Popinas) et Palaiokastro aux environs de Mariès ; une grotte, Drakotrypa, près de Panaghia, qui a livré de la céramique locale mais aussi des importations cycladiques, corinthiennes et attiques des VII-VI^e s. ; et deux nécropoles (Larnaki et Mantaloudi) outre celles de Kastri.[13]

10 Graham 1978 ; Brunet 1996, 54.

11 Wasowicz (2001, 23) fournit quelques exemples de dimension équivalente voire supérieure, tandis que les exemples de Méditerranée occidentale rassemblés par Bouffier (2023, 759-62) sont plus réduits.

12 Koukouli-Chrysanthaki 1992b.

13 Koukouli-Chrysanthaki 1992a, 20-3 n° Γ.1-7.

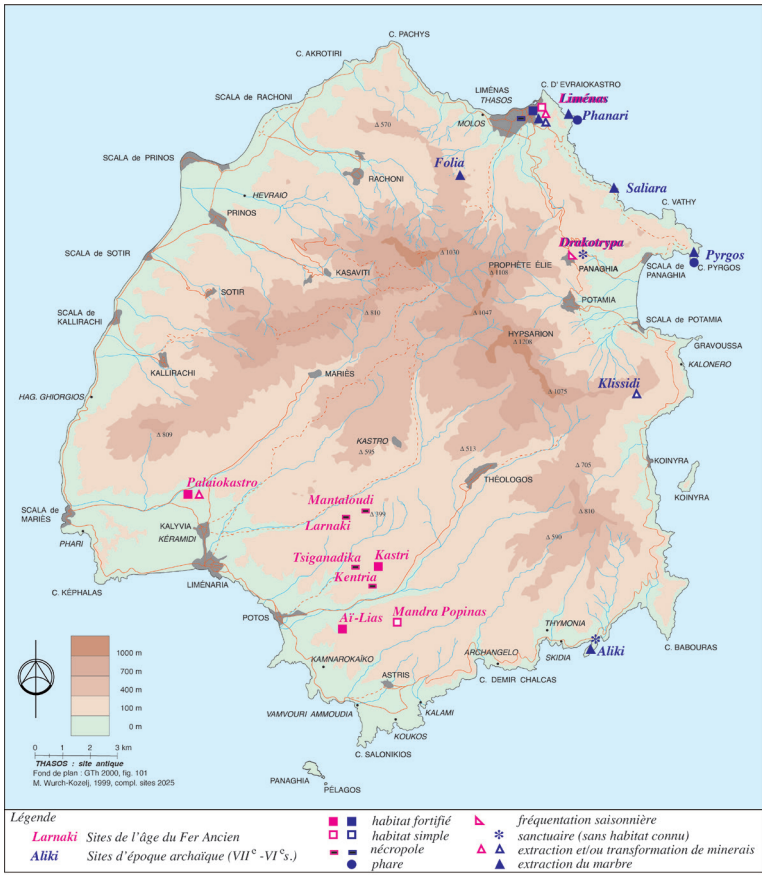


Figure 1 Le territoire thasien à l'âge du Fer ancien et à l'époque archaïque. Plan. EFA/70761

Le site fortifié de Kastri est occupé continuellement de la fin de l'âge du Bronze (Helladique récent IIIB, vers 1350/25-1190) jusqu'à l'apparition de la céramique géométrique nord-égéenne (type G2-3) au VIII^e^ s. av. J.-C. Le site surplombe ses deux nécropoles, Tsiganadika et Kentria, en plus de celles, plus lointaines, des lieux-dits Larnaki et Mantaloudi. On voit également depuis Kastri le site d'Aï-Lias, où une occupation contemporaine est attestée.

Le sommet d'Aï-Lias a été fouillé d'abord par Ch. Koukouli-Chrysanthaki dans les années 1970,[14] puis dans les années 2000 par S. Papadopoulos.[15] Il comporte au sommet une enceinte fortifiée

14 Koukouli-Chrysanthaki 1992a, 22-3 ; 1992b, 711-12.

15 Papadopoulos, Behtsi 2004, 65-6.

avec porte monumentale et tour circulaire, associée à du mobilier de l'âge du Fer ancien, tandis qu'une nécropole et des aménagements probablement liés à une occupation temporaire, au lieu-dit voisin de Mandra Popinas, n'ont pas livré de mobilier mais répondent aux mêmes caractéristiques que celles des environs de Kastri.

Plus à l'ouest le site de la colline de Palaiokastro, au nord de Liménaria, est particulièrement intéressant, mais connu uniquement par des prospections de surface. Il s'agit, comme à Aï-Lias, d'un site probablement fortifié. La céramique de l'âge du Fer y est extrêmement abondante, mais surtout elle est associée à de très nombreuses scories de cuivre, qui sont assurément liées à la présence, à proximité, de gisements polymétalliques (au lieu-dit Koumaria). Le site est occupé également à la fin de l'époque classique, mais la transition entre les deux périodes nous échappe.[16]

L'essentiel des vestiges de l'âge du Fer ancien connus à ce jour se situe donc dans la partie sud-ouest de l'île, mais la partie de l'île tournée vers le continent, au nord-est, était également occupée. C'est uniquement dans cette partie nord-est de l'île que la continuité entre l'âge du Fer ancien et la colonisation archaïque peut être observée, à travers deux sites : l'établissement de Liménas et la grotte de Drakotrypa, dont l'étude initiée par Ch. Koukouli-Chrysanthaki en 1972 a été récemment reprise par Photis Georgiadis.[17]

À Liménas, alors que dans un premier temps Paul Bernard a voulu voir dans le mobilier et les structures issues de ses deux sondages un témoignage d'une première phase de l'occupation de l'île par les colons pariens, son interprétation a rapidement été mise en cause, par Ch. Koukouli,[18] puis A.J. Graham.[19] Au début des années 2000, la réouverture du premier des deux sondages de P. Bernard a permis de confirmer que les plus anciens niveaux précédaient la colonisation, et témoignaient d'une transformation de minerais de fer.[20] Depuis 2021, j'ai entrepris une nouvelle étude du mobilier des sondages de Liménas ayant mis au jour des vestiges de l'âge du Fer ancien, ce qui m'amène à y voir un établissement remontant plus probablement au x^e^ s. av. J.-C.[21]

La grotte de Drakotrypa, à 200 m à l'est de Panaghia, connaît une occupation probablement saisonnière entre la fin de l'âge du Bronze et l'âge du Fer récent, avant d'être transformée à la fin de l'époque archaïque.

16 Koukouli-Chrysanthaki 1992a, 23 ; 1992b, 711.

17 Georgiadis, Siros 2022.

18 Koukouli-Chrysanthaki 1973, 40.

19 Graham 1978.

20 Kohl et al. 2004 ; Blondé et al. 2008 ; Muller 2010.

21 Bastide 2024.

2.2 Sites occupés à l'époque archaïque

Avant d'établir une liste des sites occupés à l'époque archaïque, il faut souligner que par l'époque archaïque, nous désignons en fait la période qui suit l'arrivée des Pariens à Thasos, en tout cas l'arrivée de leur culture matérielle. Sur l'île, la transition entre les deux périodes n'a pu être observée précisément qu'à Liménas. C'est là en effet que nous rencontrons la superposition entre un établissement de l'âge du Fer ancien, que l'on pourrait dire aussi d'époque géométrique au vu de la céramique qui s'y trouve, et l'occupation parienne, avec l'apparition de la céramique parienne orientalisante du deuxième quart du VII^e^ s. av. J.-C.[22] Ailleurs, là où les sites de l'âge du Fer ancien n'ont pas été immédiatement recouverts par l'occupation parienne, il est difficile de dater à plus d'un siècle près leur abandon, car le mobilier qui y est associé ne peut être daté de façon plus précise. La date retenue par la chronologie de Kastri, la fin du VIII^e^ siècle, ne peut pas être prise comme une date absolue : elle a été suggérée par analogie avec Liménas, que l'on considérait comme colonisé par les Pariens à partir du début du VII^e^ siècle voire de la fin du VIII^e^ siècle depuis la synthèse de Jean Pouilloux sur le sujet.[23] Dans l'état actuel de la recherche, on ne peut exclure, pour les sites où n'a été repérée que de la céramique locale (Aï-Lias, Palaiokastro), qu'ils aient survécu quelques décennies de plus, ou au contraire, aient été abandonnés au IX^e^ plutôt qu'au VIII^e^ siècle.

Les vestiges d'une fréquentation de l'île à l'époque archaïque, hors de Liménas, sont très limités, mais intéressants car en contraste avec ceux relevant de l'occupation de l'âge du Fer ancien, avant l'installation des Pariens sur l'île. Outre l'occupation de Liménas qui peut être datée au deuxième quart du VII^e^ siècle, l'occupation parienne apparaît rapidement, dans la deuxième moitié du VII^e^ siècle, dans la grotte de Drakotrypa[24] et sur la carrière de marbre voisine (cap Phanari) ainsi qu'à la pointe sud-est, sur les carrières de marbre et dans la grotte d'Aliki.[25] À Drakotrypa comme à Aliki, l'occupation est suivie d'aménagements à fonction cultuelle, transformant ces sites en sanctuaires au VI^e^ s.[26] À cette période, d'autres carrières sont exploitées, toujours au nord-est de l'île (Pyrgos, Folia, Saliara),[27] et deux phares sont élevés sur les caps du

22 Gimatzidis 2004 ; Coulié 2008.

23 Pouilloux 1964, 22-3.

24 Georgiadis, Siros 2022, 570 fig. 8.

25 Lazaridis 1965, pl. 291-5.

26 Au sujet de Drakotrypa, voir Georgiadis, Siros 2022 ; Syros, Georgiadis 2020 ; au sujet d'Aliki, voir Servais et al. 1980.

27 Koželj, Wurch-Koželj 1999.

même secteur, à Phanari et Pyrgos.[28] C'est à partir de la fin du VI^e^ s. qu'est attestée archéologiquement l'exploitation des mines d'or des environs de Koinyra (Klissidi),[29] en même temps que celle de l'acropole de Liménas.[30]

Cette chronologie est proche de celle attestée sur le continent, au sein des colonies thasiennes de Néapolis, Oisymè et Galepsos : le mobilier découvert dans les sanctuaires des deux premières[31] et celui de la nécropole de Galepsos[32] permettent de garantir qu'elles ont été occupées à partir de la deuxième moitié du VII^e^ s., au plus tard du dernier tiers.

Ainsi, les vestiges de l'époque archaïque ne laissent pas deviner que l'île a été maîtrisée d'emblée. Les colons, de toute évidence, se sont implantés sur des points stratégiques : au nord, dans la baie de Liménas, ils obtenaient à la fois la maîtrise d'une mine d'or et un tremplin pour la conquête du continent et au sud, sur la péninsule d'Aliki, ils s'assuraient la maîtrise d'une remarquable carrière de marbre, un matériau dont les Pariens pouvaient immédiatement assurer l'exploitation. Cette double implantation, à laquelle il faut ajouter les environs du cap Phanari, favorisait dans un troisième temps la maîtrise des mines d'or de Koinyra (Klissidi), situées sur le littoral entre Drakotrypa et Aliki.

3 Les données textuelles

Les données textuelles qui ont été produites à l'époque archaïque à Thasos sont en nombre limité : si l'on met à part quelques courtes dédicaces votives,[33] on compte les fragments d'un poète – Archiloque – et une inscription. Que nous disent-elles de l'occupation du territoire de Thasos à cette époque ?

Avant de discuter précisément des fragments d'Archiloque, mentionnons l'inscription du *mnèma* de Glaukos, découverte en 1954 sur une base mise au jour en un point stratégique de la cité antique

28 Bon 1930, 151, 154 ; Osborne 1986, n^os^ 27, 29 ; Koželj, Wurch-Koželj 1989 ; Grandjean, Salviat 2012, 191-4.

29 Koukouli-Chrysanthaki 1988.

30 Koželj, Muller 1988, 193-5.

31 Koukouli-Chrysanthaki 1980 ; Giouri, Koukouli-Chrysanthaki 1987, 369 ; Koukouli-Chrysanthaki, Papanikolaou 1990, 492.

32 Koukouli-Chrysanthaki 2006.

33 À Apollon, voir Grandjean, Salviat 1995, 661 et Athéna, voir Salviat 1959, 393 (voir N. Trippé, *CITh* II en préparation) dès le VI^e^ s. av. J.-C. ; au siècle suivant la documentation s'étoffe.

de Thasos et publiée l'année suivante par Jean Pouilloux.[34] Cette inscription de la fin du VII^e^ s. av. J.-C. fait honneur à un personnage, Glaukos, fils de Leptine, connu pour être le principal conducteur du contingent de Pariens qui a colonisé Thasos du temps d'Archiloque. Le *mnèma* a été découvert dans l'angle nord de l'agora classique, près du Passage des Théores, mais on sait désormais qu'il s'agit là de l'ancienne porte méridionale de la cité archaïque, la porte des Charites, celle qui donne sur la principale voie d'accès à la cité depuis son territoire insulaire.[35]

Les vers d'Archiloque constituent une source essentielle pour l'histoire de l'île à l'époque archaïque. Sans nous étendre ici sur l'historiographie de la colonisation thasienne et la chronologie d'Archiloque, nous nous référons à l'article de François Salviat publié en 2017, qui a démontré que le poète avait mené ses combats thasiens sous l'égide de Glaukos entre 663 et 650 ; quelques années, selon la chronologie communément admise, après un premier contingent mené par son père Télésiclès vers 670.[36]

3.1 Thasos selon Archiloque

Selon Archiloque, la colonisation thasienne s'est faite au moins par un contingent de « mille hommes » :

χιλίους γὰρ ἄν[δρ]ας ἡμῖ[ν] ἐς Θά[σον - - - -]

Car tu nous amenas mille hommes à Thasos.[37]

C'est un chiffre exceptionnel, mais attesté par ailleurs pour une fondation coloniale, comme le rappelle Fr. Salviat,[38] qui nous encourage donc à prendre le chiffre au sérieux plutôt que dans son acception métaphorique évoquant simplement un grand nombre. Fr. Salviat considère, selon la chronologie établie à ce jour, qu'il s'agit là d'un deuxième contingent, venu vers 663 renforcer celui conduit par Télésiclès. Il s'agit donc d'une expédition d'une ampleur exceptionnelle. Cependant les autres mentions de Thasos dans

34 Pouilloux 1955.

35 Blondé, Muller, Mulliez 2000 ; 2001 ; 2003.

36 Salviat 2017. On se réfère aux éditions des fragments d'Archiloque par F. Lasserre et A. Bonnard (Paris, 1958, abrégé LB) et par M.L. West (Oxford, 1971, abrégé W) sans en recopier les signes diacritiques, et aux traductions françaises de Fr. Salviat (FS).

37 Traduction LB.

38 Salviat 2017, 73 note 28 ; il se réfère à Jeffery 1976, 54 note 2, qui cite les fondations de Périclès, Plut. *Vit. Per.* 11.

les vers d'Archiloque donnent une image de l'île et de la cité bien péjorative, éloignée de celle qu'en donne Hérodote deux siècles plus tard, comme l'a signalé déjà M.C. D'Ercole.[39] Il l'associe à une condition misérable dans deux fragments célèbres :

Πανελλήνων ὀϊζὺς ἐς Θάσον συνέδραμεν[40]

La misère de toute l'Hellade s'est ruée avec nous à Thasos.[41]

Θάσον δὲ τὴν τρισοιζυρὴν πόλιν[42]

Thasos, cité trois fois pitoyable ![43]

La mention de la cité est néanmoins importante, attestant que c'est bien de l'établissement fondé par les Pariens dont il est question, et non de l'île en général comme entité géographique. Il évoque clairement, non seulement la cité mais aussi le corps de citoyens, dans un autre vers :

Κλαίω τὰ Θασίων οὐ τὰ Μαγνήτων κακά[44]

Je pleure les malheurs des Thasiens, non ceux des Magnètes.[45]

Nous savons par Strabon que ce fragment évoque la destruction de Magnésie du Méandre par les Trères en 652.[46] Bien que la comparaison implique une différenciation, on peut supposer que ce vers fait allusion à des attaques de la cité des Thasiens par des populations locales. Celles-ci sont explicitement considérées comme non-grecques, comme le montre l'emploi de l'adjectif πανέλληνες dans le fr. 97 pour désigner ceux qui prennent part à la colonisation de l'île.

Dans certains vers, sans que le nom de l'île apparaisse, on sait grâce aux commentaires qu'Archiloque y fait référence : dans un cas la silhouette de l'île est comparée à « l'échine d'un âne » (ὄνου ῥάχις, fr. 17 LB = 21 W) et dans l'autre l'île est considérée comme peu attirante en comparaison de la région du Siris (fr. 18 LB = 22

39 D'Ercole 2010, 76.
40 Archil. frg. 97 LB = 102 W.
41 Traduction FS.
42 Archil. frg. 124 LB = 228 W.
43 Traduction LB avec modifications de l'auteur.
44 Archil. frg. 280 LB = 20 W.
45 Traduction FS.
46 Salviat 2017, 100 ; Strabon 14.1.10.

W), à comprendre comme la vallée du Strymon plutôt que la cité d'Italie du sud.[47]

3.2 Pariens et Thraces selon Archiloque

L'interprétation du fr. 98 LB, le plus conséquent, était jusqu'à récemment complètement oblitérée par une lecture fautive qui s'était imposée depuis les années 1930, εἰς Θάσον κυσὶ Θρῆιξιν : les Pariens traitent les Thraces de chiens ! Le mépris supposément exprimé par cette insulte effaçait toute compréhension du passage. Sara Owen l'avait souligné en 2003,[48] et a montré la fragilité de la lecture κυσὶ établie sans justification solide, au détriment d'un terme plus neutre comme φωσί. Fr. Salviat, encouragé par la lecture critique de S. Owen, a proposé un simple τοῖσι, qui nous permet enfin de nous intéresser au texte pour ce qu'il est : un témoignage de la fragilité et de la versatilité des échanges en contexte colonial, des risques encourus par les différentes personnes qu'ils impliquent, mais aussi de la violence que peuvent engendrer les divers rapports de domination entre les acteurs en présence. Les vers mentionnent une transaction qui tourne mal entre un Grec, peut-être Parien, et des Thraces :

> Παῖς Πεισιστράτου
> ἄνδρας [ε]ὖ φων<ε>ῦντας αὐλὸν καὶ λύρην ἀνήγαγεν
> εἰς Θάσον τοῖσι Θρῆιξιν δῶρ' ἔχων ἀκήρατον
> χρυσόν · οἰκείω<ι> δὲ κέρδει ξυν' ἐποίησαν κακά.[49]
>
> Le fils de Peisistratos a fait venir à Thasos, pour les Thraces, des hommes adroits à l'aulos et à la lyre, recevant en don de l'or pur. Pour un gain personnel, ils ont fait le malheur commun ![50]

Le gain convoité par les Pariens à leur arrivée à Thasos : de l'or pur obtenu par un certain « fils de Peisistratos » auprès d'interlocuteurs thraces. Un commentaire épigraphique à ce passage (I^er^ s. av. J.-C.)[51] nous éclaire sur le malheur qui s'en serait suivi :

47 Voir à ce sujet Salviat 2017, 68-9.

48 Owen 2003.

49 Archil. frg. 98 LB = 92 W, l. 4-7.

50 Texte et traduction FS avec modifications de l'auteur.

51 *IG* XII(5).445.

> Ὅτι τοὺς Θρᾷκας
> ἀποκτείναντες αὐτοί, οἱ μὲν αὐτῶν ὑπὸ Παρί-
> ων ἀπώλοντο, οἱ δ' εἰς τὰς Σάπας ὑπὸ τῶν Θρᾳ-
> κων.[52]
>
> Le fait est qu'eux-mêmes ayant tué les Thraces, les uns furent tués par les Pariens, les autres au pays des Sapes par les Thraces.[53]

Le commentaire qui précède, quant à lui, nous indique qu'après les évènements, l'or aurait été restitué aux Thraces par les Pariens.[54] La quête d'un peu d'or pur aboutit à une chasse à l'homme, évènement sans commune mesure, semble-t-il, avec les combats dans les règles de l'art pour s'approprier places-fortes, terres et ressources locales. En quoi ce « fils de Peisistratos » a-t-il dérogé aux règles admises de la conquête de Thasos et du continent qui lui fait face ? Le caractère personnel du gain lui est reproché, à la différence donc d'un profit pour l'ensemble du groupe colonisateur : il s'agit bien d'une entreprise collective, un cadre qui doit être respecté pour garantir la réussite des échanges de biens et sauver le groupe de colons mais également les Thraces intermédiaires, ceux qui rendent possible la conquête par la négociation. En effet, au-delà de l'appât du gain, il y a aussi trahison des potentiels partenaires économiques, ceux avec lesquels les colons s'efforcent probablement d'établir un « terrain d'entente » :[55] mais tous ne l'entendent pas de la même manière. En théorie le terrain d'entente est rendu possible – et nécessaire – par l'impossibilité, pour les parties en présence, de recourir à la force pour parvenir à leurs fins. Dans le cas présent, on peut dire que la témérité du fils de Peisistratos et de ses musiciens est une entrave à la mise en place de cet espace de négociation.

Ce fragment et son commentaire sont importants aussi pour la géographie dans laquelle ils insèrent les évènements : les musiciens sont conduits à Thasos, mais certains d'entre eux sont tués « au pays des Sapes ». Pour Fr. Salviat, il est évident que l'échange se fait avec des Thraces venus du continent, d'une part parce qu'il présuppose

52 Suite du frg. 98 LB.

53 Texte et traduction FS.

54 Les traductions de Fr. Salviat sont loin de faire consensus, comme j'ai eu l'occasion de l'éprouver début en janvier 2025 lors d'une conférence donnée à l'Association des Études grecques. Elles méritent donc une plus ample argumentation, en préparation. Que les membres de l'AEG soient remerciés pour leurs suggestions de modifications des traductions de Fr. Salviat, auxquelles j'ai partiellement souscrit.

55 Concept défini par White 2009 ; adapté à la colonisation en Méditerranée archaïque par Malkin 2004 ; voir aussi 2018.

que l'île est entièrement maîtrisée du temps d'Archiloque, d'autre part du fait de la mention des Sapes ou territoire des Sapéens. Ce peuple est connu, sous les noms Saioï ou Sapaioï, pour occuper la région autour du delta du Nestos.[56] Mais il n'est pas non plus exclu que ce nom puisse désigner le peuple occupant l'île même de Thasos à l'arrivée des Pariens.[57] En effet, dans la mesure où la transaction du fils de Peisistratos est explicitement située à Thasos, il nous paraît plus difficile d'imaginer les fugitifs faire la traversée et être encore poursuivis sur le continent, que de supposer qu'ils ont cherché à se cacher sur l'île même, mais hors du territoire maîtrisé par les Pariens.

Ces quelques mentions ne permettent pas donc de garantir que, dès l'époque d'Archiloque, l'île ait été intégralement maîtrisée. On s'attendrait, si c'était le cas, à l'évocation d'une cité plus prospère et moins menacée. Au contraire, la situation des nouveaux Thasiens, installés dans la baie de Liménas, semble relativement précaire et instable. Le port même était cependant suffisamment bien protégé pour permettre aux colons d'assurer des expéditions sur le continent. Là encore, l'évidence fournie par les fragments d'Archiloque ne doit pas être exagérée : c'est en fait une seule fondation qui paraît assurée sur le continent du temps du poète. Cet établissement est évoqué dans un texte très fragmentaire dont l'établissement et la lecture sont ardus, je me contenterai donc de résumer le récit restitué par Salviat (Archil. fr. 110 LB + *Pap. Ox*. 2313) :[58] des Thraces assiègent un fort tenu par des Pariens ou leurs alliés, auxquels Archiloque et les siens viennent en aide par mer. Au moment où le groupe d'Archiloque débarque, les assiégés tentent une sortie, probablement victorieuse.

La topographie évoquée par le fragment a permis à Fr. Salviat d'identifier Oisymè, colonie thasienne fondée sur une colline littorale à l'ouest de Néapolis (Kavala), et de souligner les facteurs de leur succès militaire. Il y a donc, d'après les fragments d'Archiloque, une seule possession sur le continent assurée dès 650 av. J.-C.

Cette lecture d'Archiloque nous amène à considérer qu'à la fin du deuxième quart du VII^e^ s., les Pariens maîtrisaient assurément le site même de Liménas – où la cité, rappelons-le, avait une extension réduite à la combe de l'acropole. Celui-ci n'était probablement pas à l'abri d'attaques thraces. C'est ainsi qu'on peut comprendre que la cité, un siècle après sa fondation, ressente le besoin de se doter d'un premier système de fortification[59] qui vise à la protéger d'incursions venant du territoire et non de la mer. De ce point de vue il se distingue de l'enceinte fortifiée construite au plus tard au début du V^e^ s., qui

56 Strabon, 2.17, 12.3.

57 Venedikov 1978, 166 ; Zannis 2014, 290-1.

58 Salviat 2017, 75-8.

59 Blondé, Muller, Mulliez 2003, 256-9.

encercle la ville aussi bien du côté des terres que de la mer, et de certaines tours qui, à l'époque classique, ont vocation à protéger l'accès par mer à certaines parties de l'île. Toujours avant 650, une possession continentale peut être considérée comme tenue. Les autres ont plus probablement été fondées après le départ d'Archiloque, dans la deuxième moitié du VII^e^ s. Les données textuelles n'entrent donc pas nécessairement en contradiction avec les données archéologiques.

4 Remarques conclusives

Notre lecture synthétique des sources archéologiques et écrites nous amène à entrevoir une maîtrise très progressive du territoire thasien. Dans un premier temps, les colons venus de Paros s'assurent le contrôle de la baie et des mines de Liménas ainsi que des carrières de marbre de Phanari et d'Aliki. Avec ces points d'appui, ils conquièrent également le promontoire d'Oisymè sur le continent nord-égéen. Leur implantation sur l'île n'empiète donc pas sur le cœur battant de l'occupation de l'âge du Fer ancien, dans les vallées sud-ouest.

Dans les décennies qui suivent, l'implantation des colons pariens est confortée sur la côte orientale thasienne et ils étendent leur domination sur le littoral nord-égéen à Galepsos et Néapolis. Il est possible qu'au milieu du VI^e^ s. encore, les Thasiens ne soient pas assurés de leur contrôle sur l'ensemble de l'île. C'est à cette époque qu'ils parviennent à maîtriser l'exploitation des mines d'or, toujours situées sur la côte orientale thasienne entre Liménas et Aliki, et qu'ils bâtissent sur les deux caps entre Liménas et Koinyra les phares de Phanari et Pyrgos. En parallèle, aux VII^e^-VI^e^ s., on perd tout vestige d'occupation dans la partie sud-ouest de l'île : les sites indigènes voient certainement leur fonctionnement perturbé par la perte du site de Liménas et par la présence parienne sur l'île. L'implantation d'établissements ruraux et de tours fortifiées de type grec au siècle suivant marque le début de la maîtrise réelle et complète de l'île.

Nous dressons là un tableau à grands traits, qui pourrait bien entendu être modifié par l'organisation et la publication de prospections sur les parties nord et sud-ouest de l'île. Il nous semble cependant que les données archéologiques comme textuelles ne permettent pas de supposer que la conquête de l'île a été réussie et complète dès l'arrivée des premiers colons ni au VII^e^ s., et peut-être pas même avant la fin du VI^e^ s.

Bibliographie

Bastide, M. (2024). « Thasos. Révision de la céramique 'précoloniale' ». *BAEFE*. https://doi.org/10.4000/12xfh.

Bernard, P. (1964). « Céramiques de la première moitié du VII^e siècle à Thasos », *BCH*, 88(1), 77-146. https://doi.org/10.3406/bch.1964.2268.

Blondé, F. ; Muller, A. ; Mulliez, D. (2000). « Le passage des Théores à Thasos : une énigme résolue ? ». *CRAI*, 144(2), 885-907. https://doi.org/10.3406/crai.2000.16170.

Blondé, F. ; Muller, A. ; Mulliez, D. (2001). « Thasos, de la ville d'Archiloque à la ville de Théagénès. Questions de topographie et d'urbanisme à l'époque archaïque ». *AEMTh*, 13(1999), 49-62.

Blondé, F. ; Muller, A. ; Mulliez, D. (2002). « Évolution urbaine d'une colonie à l'époque archaïque. L'exemple de Thasos ». Luce, J.-M. (éd.), *Habitat et urbanisme dans le monde grec de la fin des palais Mycéniens à la prise de Milet, 494 av. J.-C*. Toulouse, 251-65.

Blondé, F. ; Muller, A. ; Mulliez, D. ; Kohl, M. ; Sanidas, G. (2008). « Thasos in the Age of Archilochos : Recent Archaeological Investigations ». Katsonopoulou, D. ; Petropoulos, I. ; Katsarou, S. (επιμ.), Ο Αρχίλοχος και η εποχή του = Πρακτικά Β' διεθνούς επιστημονικού συνεδρίου αρχαιολογίας Πάρου και Κυκλάδων (Παροικιά Πάρου, 7-9 Οκτωβρίου 2005) (Archilochus and his Age = Proceedings of the Second International Conference on the Archaeology of Paros and the Cyclades (Paroikia, Paros, 7-9 October 2005)). Athènes, 409-24. Paros 2.

Bon, A. (1930). « Les ruines antiques dans l'île de Thasos et en particulier les tours helléniques ». *BCH*, 54, 147-94. https://doi.org/10.3406/bch.1930.2876.

Bon, A. (1932). « L'île de Thasos. Étude de géographie comparée ancienne et moderne ». *Annales de Géographie*, 41(231), 269-86. https://doi.org/10.3406/geo.1932.10860.

Bonias, Z. (1999). « Οι αγροικίες της Θάσου και τα λατομεία μάρμαρου ». Koukouli-Chrysanthaki, C. ; Muller A. ; Papadopoulos, S. (éds), *Thasos. Matières premières et technologie de la Préhistoire à nos jours = Actes du Colloque International de Liménaria* (Thasos, 26-29 septembre 1995). Kavala ; Athènes, 101-15.

Bouffier, S. (2023). « Quelle *chôra* pour Marseille ? Territoire et exploitation des ressources entre les VI^e et III^e siècles av. J.-C. ». Esposito, A. ; Pollini A. (éds), *Cités nouvelles, villes des marges : fondations, formes urbaines, espaces ruraux et frontières de l'archaïsme à l'Empire*. Pise, 745-80, Diabaseis 10.

Brunet, M. (1996). « Le territoire de Thasos ». *L'espace grec : cent cinquante ans de fouilles de l'École française d'Athènes*. Paris, 51-8.

Brunet, M. (2004). « Le territoire de Thasos : modèles et interprétation des données ». Kolb, F. ; Müller-Luckner, E. (Hrsgg), *Chora und Polis*. Munich, 79-86. Schriften des Historischen Kollegs. Kolloquien 54.

Coulié, A. (2008). « Archiloque et la colonisation de Thasos : l'apport de la céramique ». Katsonopoulou, D. ; Petropoulos, I. ; Katsarou, S. (επιμ.), Ο Αρχίλοχος και η εποχή του = Πρακτικά Β' διεθνούς επιστημονικού συνεδρίου αρχαιολογίας Πάρου και Κυκλάδων (Παροικιά Πάρου, 7-9 Οκτωβρίου 2005) (Archilochus and his Age = Proceedings of the Second International Conference on the Archaeology of Paros and the Cyclades (Paroikia, Paros, 7-9 October 2005)). Athènes, 427-49. Paros 2.

D'Ercole, M.C. (2010). « 'Oublie Paros'. Départs, retours et conquêtes imaginaires dans la colonisation grecque archaïque et classique ». Rouillard, P. (éd.), *Portraits de migrants, portraits de colons*, vol. 2. Paris, 71-90.

Fournier, J. (2020). « Οἵδε περιέπλευσαν : magistrats en tournée dans le territoire de Thasos (IIe-IIIe s. apr. J.-C.) ». *BCH*, 144(2). https://doi.org/10.4000/bch.1174.

Garlan, Y. (1986). « Quelques nouveaux ateliers amphoriques à Thasos ». Empereur, J.-Y. ; Garlan, Y. (éds), *Recherches sur les amphores grecques*, Paris, 201-76. *BCH* Supplément 13.

Garlan, Y. (2004). « En visitant et revisitant les ateliers amphoriques de Thasos ». *BCH*, 128(1), 269-329. https://doi.org/10.3406/bch.2004.7355.

Georgiadis, P. ; Siros, A. (2022). « Η έρευνα της Εφορείας Παλαιοανθρωπολογίας-Σπηλαιολογίας στο σπήλαιο 'Δρακότρυπα' της Παναγίας Θάσου (The Research of the Ephorate of Palaeoanthropology and Speleology in 'Drakotrypa' Cave, at Panagia, Thasos) ». *AEMTh*, 30(2016), 565-78.

Gimatzidis, S. (2004). « Ο αποικισμός της Θάσου : η επανεξέταση της κεραμικής πρωϊμων φάσεων της αρχαίας πόλης (La colonisation de Thasos. Réexamen de la céramique des premières phases de la cité archaïque) ». AEMTh, 16, 73-81.

Giouri, E. ; Koukouli-Chrysanthaki, Ch. (1987). « Ανασκαφή στην αρχαία Οισύμη (Fouille de l'antique Oisymè) ». AEMTh, 1, 363-87.

Graham, A.J. (1978). « The Foundation of Thasos ». *The Annual of the British School at Athens*, 73, 61-98. https://doi.org/10.1163/9789004351066_011.

Grandjean, Y. ; Salviat, F. (1995). « Thasos. 1. Le rempart ». *BCH*, 119(2), 661-7. https://doi.org/10.3406/bch.1995.7006.

Grandjean, Y.; Salviat, F. (2012). Οδηγός της Θάσου (Guide de Thasos). 2e éd. Athènes. Sites et monuments 3.

Jeffery, L.H. (1976). *Archaic Greece : The City States c. 700-500 B.C*. London ; Tonbridge. https://doi.org/10.4324/9781003614593.

Kohl, M. et al. (2004). « Ο αποικισμός της Θάσου : η επανεξέταση των αρχαιολογικών δεδομένων (La colonisation de Thasos. Réexamen des données archéologiques) ». AEMTh, 16(2002), 57-71.

Koukouli-Chrysanthaki, Ch. (1973). « Εἰδήσεις ἐκ τῆς Θασίων ἠπείρου (Nouvelles de l'épire thasienne) ». *AAA*, 6, 230-40.

Koukouli-Chrysanthaki, Ch. (1980). « Οι αποικίες της Θάσου στο Β. Αιγαίο. Νεώτερα ευρήματα. (Les colonies de Thasos dans le Nord de l'Égée. Dernières découvertes) ». Ἡ Καβάλα και ἡ περιοχή της = Ἀ τοπικο συμπόσιο. Πρακτικά (Kavala et sa région = Actes du 1er congrès local). Thessalonique, 309-25. Ἵδρυμα μελετῶν χερσονήσου τοῦ Αἵμου 189.

Koukouli-Chrysanthaki, Ch. (1988). « Die archäologischen Funde aus den Goldgruben bei Kinyra ». Wagner, G.A. ; Weisgerber, G. (Hrsgg), *Antike Edel- und Buntmetallgewinnung auf Thasos*. Bochum, 173-9.

Koukouli-Chrysanthaki, Ch. (1992a). Πρωτοϊστορική Θάσος : τα νεκροταφεία του οικισμού Καστρί (Thasos protohistorique : les nécropoles de l'établissement de Kastri), vol. 1. Athènes. Δημοσιεύματα του Αρχαιολογικού Δελτίου 45.

Koukouli-Chrysanthaki, Ch. (1992b). Πρωτοϊστορική Θάσος : τα νεκροταφεία του οικισμού Καστρί (Thasos protohistorique : les nécropoles de l'établissement de Kastri), vol. 2. Athènes. Δημοσιεύματα του Αρχαιολογικού Δελτίου 45.

Koukouli-Chrysanthaki, Ch. (2006). « Les nécropoles de la Périée thasienne : Oisymè et Galepsos ». Guimier-Sorbets, A.-M. ; Hatzopoulos, M.B. ; Morizot, Y. (éds), *Rois, cités, nécropoles. Institutions, rites et monuments en Macédoine*. Athènes, 169-85. Meletèmata 45.

Koukouli-Chrysanthaki, Ch. ; Papanikolaou, A. (1990). « Ανασκαφή στην αρχαία Οισύμη, 1988-1990 (Fouilles de l'antique Oisymè, 1988-1990) ». AEMTh, 4(1990), 487-502.

Koželj, T. ; Muller, A. (1988). « La mine d'or de l'acropole de Thasos ». Wagner, G.A. ; Weisgerber, G. (Hrsgg), *Antike Edel- und Buntmetallgewinnung auf Thasos*. Bochum, 180-97.

Koželj, T. ; Wurch-Koželj, M. (1989). « Phares de Thasos ». *BCH*, 113(1), 161-81. https://doi.org/10.3406/bch.1989.4716.

Koželj, T. ; Wurch-Koželj, M. (1999). « Les traces d'extraction à Thasos de l'Antiquité à nos jours ». Koukouli-Chrysanthaki, C. ; Muller A. ; Papadopoulos, S. (éds), *Thasos. Matières premières et technologie de la Préhistoire à nos jours = Actes du Colloque International de Liménaria* (Thasos, 26-29 septembre 1995). Kavala ; Athènes, 49-55.

Lazaridis, D. (1965). « Θάσος. Σπήλαιον Αλυκής (Thasos. La grotte d'Aliki) ». *AD*, 18(1963 B 2), 257-8.

Malkin, I. (2004). « Postcolonial Concepts and Ancient Greek Colonization ». *Modern Language Quarterly*, 65(3), 341-64. https://doi.org/10.1215/00267929-65-3-341.

Malkin, I. (2018). *Un tout petit monde : les réseaux grecs dans l'Antiquité*. Paris. https://doi.org/10.14375/np.9782251448121.

Muller, A. (2010). « D'Odonis à Thasos. Thraces et Grecs (VIIIe – VIe s. av. J.-C.) : essai de bilan ». Tréziny, H. (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire = Actes des rencontres du programme européen Ramses² (2006-2008)*. Paris, 213-24. https://doi.org/10.4000/books.pccj.670.

Osborne, R. (1986). « Island Towers : The Case of Thasos ». *Annual of the British School at Athens*, 81, 167-78. https://doi.org/10.1017/s006824540002013x.

Owen, S. (2003). « Of Dogs and Men : Archilochus, Archaeology and the Greek Settlement of Thasos ». *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 49, 1-18. https://doi.org/10.1017/s0068673500000924.

Papadopoulos, S. ; Behtsi, K. (2004). « Ανασκαφικές και επιγανειακές έρευνες σε προϊστορικές θέσεις της Θάσου (Excavations and surface investigations on prehistoric sites on Thassos) ». *AEMTh*, 17(2003), 61-9.

Papadopoulos, S. ; Malamidou, D. (2012). Δέκα χρόνια ανασκαφικής έρευνας στον προϊστορικό οικισμό Λιμεναρίων Θάσου = Πρακτικά ημερίδας (Θάσος 11 Ιουλίου 2003) (Ten Years of Archaeological Research on the Prehistoric Settlement of Limenaria, Thassos = Proceedings of the day of study (Thassos, 11 July 2003)). Thessalonique.

Papadopoulos, S. ; Nerantzis, N. (2014). « Η προϊστορική έρευνα στη Θάσο : 1922-2012 (Research on the Prehistory of Thasos : 1922-2012) ». Stefani, E. ; Merousis, N. ; Dimoula, A. (επιμ.), Εκατό χρόνια έρευνας στην προϊστορική Μακεδονία : *1912-2012* (A Century of Research in Prehistoric Macedonia : 1912-2012), Thessalonique, 67-90.

Pouilloux, J. (1955). « Glaucos, fils de Leptine, Parien ». *BCH*, 79, 75-86. https://doi.org/10.3406/bch.1955.2422.

Pouilloux, J. (1964). « Archiloque et Thasos. Histoire et poésie ». *Archiloque : sept exposés et discussions*. Vandœuvres-Genève, 3-36. Fondation Hardt. Entretiens sur l'Antiquité Classique 10.

Salviat, F. (1959). « Décrets pour Épié, fille de Dionysios : déesses et sanctuaires thasiens ». *BCH*, 83(1), 362-97. https://doi.org/10.3406/bch.1959.2329.

Salviat, S. (2017). « Archiloque hoplite et général - À Thasos avec Glaucos - Retour à Paros ». Mulliez, D. ; Bonias, Z. (éds), *Thasos : métropole et colonies = Actes du symposion international à la mémoire de Marina Sgourou* (Thasos, 21-22 septembre 2006). Athènes, 65-112. https://doi.org/10.2307/j.ctv1q26rz5.10.

Servais, J. et al. (1980). *Aliki*, vol. 1. Athènes. Études thasiennes 9.

Syros, A. ; Georgiadis, P. (2020). « 'Δρακότρυπα' Παναγίας Θάσου : Προϊστορικό καταφύγιο - Αρχαϊκό ιερό ('Drakotrypa', Panaghia, Thasos : refuge préhistorique, sanctuaire archaïque) ». Chionis, K. (éd.), 8ο Συμπόσιο Θασιακών Μελετών. Η Θάσος δια μέσου των αιώνων : Ιστορία - Τέχνη – Πολιτισμός (VIIIe Congrès des

études thasiennes. Thasos au fil des siècles : Histoire, Art, Culture). Kavala, 427-42. Θασιακά : Περιοδική έκδοση της Θασιακής Ένωσης Καβάλας 20.

Thielemans, S. (1999). « Les mines et les tours : un mariage entre la technologie et l'architecture ? ». Koukouli-Chrysanthaki, C. ; Muller A. ; Papadopoulos, S. (éds), *Thasos. Matières premières et technologie de la Préhistoire à nos jours = Actes du Colloque International de Liménaria* (Thasos, 26-29 septembre 1995). Kavala ; Athènes, 145-59.

Venedikov, I. (1978). « Les migrations en Thrace ». *Pulpudeva*, 2, 161-80.

Wasowicz, A. (2001). « Trentatrè anni dopo il convegno 'La città e il suo territorio' ». Stazio, A. ; Ceccoli, S. (éds), *Problemi della « chora » coloniale dall'Occidente al Mar Nero = Atti del quarantesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia* (Taranto, 29 settembre - 3 ottobre 2000). Tarente, 9-26.

White, R. (2009). *Le Middle ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*. Toulouse.

Zannis, A.G. (2014). *Le pays entre le Strymon et le Nestos : géographie et histoire (VIIe-IVe siècle avant J.-C.)*. Athènes ; Paris. Meletèmata 71.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Les territoires balkaniques dans les discours politiques et historiographiques depuis l'Antiquité : l'identité des « Macédoniens » au prisme de la comparaison thrace

Aliénor Rufin Solas
Université de Lorraine, France

Abstract Political and historiographical narratives surrounding Macedonia and Thrace have, since Antiquity, produced competing identities and sustained enduring controversies. This article argues that these Balkan territories have largely been interpreted through anachronistic identity frameworks, deeply shaped by colonial and nationalist paradigms, which have obscured the social and political organisation of the populations that inhabited them. By reassessing the available evidence, the study highlights the existence of multiple and overlapping forms of sovereignty, revealing, behind the alleged model of the state, hegemonic networks of military alliances and fragmented forms of political integration.

Keywords Macedonia. Thrace. Balkan historiography. Multiple sovereignty. Hegemonic symmachia.

Sommaire 1 Introduction. – 2 L'identité des anciens Macédoniens : mémoires en conflits. – 3 *Were Ancient Macedonians Who They Said They Were* ? – 4 Le mythe de l'unification nationale et politique. – 5 Conclusion.

Edizioni Ca'Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-04-30 | Accepted 2025-11-04 | Published 2026-10-20
© 2026 Rufin Solas | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/004

1 Introduction

La Thrace et la Macédoine antiques ont en commun d'avoir été largement instrumentalisées dans les discours politiques identitaires et nationalistes contemporains, tout en ayant laissé peu de traces matérielles ou écrites de dynamiques d'auto-définition identitaire. De plus, bien que ces deux régions aient compté des cités grecques, les sources documentaires produites dans des contextes sociaux et politiques distincts des réalités civiques posent une série de difficultés d'interprétation. L'usage de la monnaie y est à cet égard révélateur d'une distance culturelle avec le monde des cités grecques et de la prudence méthodologique qu'il nous faut avoir vis-à-vis de la documentation existante. Là où le type monétaire – c'est-à-dire l'image que le pouvoir émetteur choisit de faire figurer sur ses monnaies – indique de manière claire l'identité de la cité, dès la fin du VI^e^ s. av. J.-C., les monnaies dites thraco-macédoniennes, dans la région du Pangée, se caractérisent par le partage des types monétaires entre plusieurs pouvoirs émetteurs, lesquels ne sont pas systématiquement indiqués en légende ;[1] le phénomène renvoie aussi aux monnayages dits d'imitation, émis par des pouvoirs qui n'ont pas cherché à se faire identifier sur leurs monnaies. Pour le dire autrement, le lien communément admis depuis Aristote entre la monnaie (*nomisma*) et la loi (*nomos*), c'est-à-dire entre l'émission monétaire et la souveraineté d'un État, apparaît insuffisant pour rendre compte des réalités de la région.[2]

La question de la manière dont les discours ont été créateurs de territoires, thème de réflexion stimulant proposé par les organisateurs de la rencontre « Territoires multiples : Discours politiques, discours identitaires », renvoie d'abord, pour ces deux régions balkaniques, aux discours historiographiques, en raison des lectures souvent biaisées et contradictoires qui se sont succédé jusqu'à nos jours. Cet angle d'approche soulève en outre de sérieuses difficultés méthodologiques pour des sociétés qui, comme les Thraces, n'ont pas laissé de témoignages littéraires. De fait, les identités balkaniques antiques qui nous ont été transmises par la Tradition relèvent pour l'essentiel d'un processus exo-ethnique, c'est-à-dire effectué de l'extérieur, relayé de plus par des sources souvent tardives. Nous pourrions citer bien des exemples d'énonciations en partie arbitraires et d'utilisations impropres par généralisation (c'est le cas du nom des Odryses en Thrace, qui finit par désigner les Thraces en général) ou par erreur (hors des Balkans, un exemple bien connu est celui des Perses, que les Grecs qualifiaient de Mèdes). Le biais peut aussi

1 Picard 2000.

2 Rufin Solas 2018.

être de nature politique, proche de la désinformation, comme le montrent quelques situations de discordance entre les descriptions littéraires et les réalités archéologiques. Le cas des puissants Besses est exemplaire : occupant une grande partie de la Thrace au moment où de très riches ensembles funéraires s'y sont multipliés, ils sont cependant décrits par Strabon, au temps des guerres romaines en Thrace, comme une population vile et parfaitement arriérée, les Besses étant d'après le géographe « appelés brigands par les brigands eux-mêmes, habitant des huttes et vivant une vie misérable » (ὑπὸ τῶν λῃστῶν λῃσταὶ προσαγορεύονται, καλυβῖταί τινες καὶ λυπρόβιοι).[3]

La question de l'identification ethnique par les sources matérielles pose quant à elle de lourds problèmes de méthodes, confinant souvent à l'impasse. Elle avait d'ailleurs suscité cette critique radicale de Jonathan Hall en 2002 : « Ethnicity may be communicated archaeologically, but there can be no archaeology of ethnicity among societies who have left us no record ».[4] Dans le monde balkanique, ce qu'on peut être tenté d'appeler les « cultures matérielles » éclairent principalement les élites ; or celles-ci paraissent avoir été caractérisées par un niveau particulièrement élevé de mobilité inter-régionale, laquelle fut accompagnée d'échanges matériels intenses. Le contexte de ce melting-pot balkanique, que la circulation des formes d'art fait spécialement apparaître, rend ainsi particulièrement périlleuses les tentatives d'identification ethnique par les vestiges matériels. Les enjeux liés à l'usage de la notion d'ethnicité en archéologie ont été notamment abordés dans une table ronde organisée à Paris en 2010, dont les actes ont été publiés avec une introduction de Christel Müller significativement intitulée « La fin de l'ethnicité ? ».[5] Le terme d' « ethnie » n'est en effet pas sans poser problème. Succédant dans la littérature scientifique au terme « race », il en a poursuivi certains préjugés évolutionnistes, comme l'avait remarqué dès 1999 l'anthropologue et ethnologue spécialiste de l'Afrique, Jean-Loup Amselle.[6] Le même auteur avait en outre relevé que le terme souffrait d'une très faible conceptualisation, répondant à une définition large sinon imprécise de sociétés qui, dans des contextes jugés plus « développés » voire plus « civilisés », auraient été qualifiées de nations ou de peuples.

Porteuses dans l'historiographie contemporaine de préjugés helléno-centristes, voire colonialistes, les énonciations identitaires accompagnent aussi, depuis l'Antiquité, des revendications

3 Str. 7.5.12.

4 Hall 2002, 24 ; Malkin, Müller 2012, 33 ; voir aussi les remarques de J. Emilov à propos de la présence celte en Thrace (2010).

5 Müller 2014.

6 Amselle 1999, 11-48.

territoriales. Ces discours relèvent en partie d'un processus de mythologisation exprimé soit par des récits historiques, soit directement par des mythes de migration ou de parenté, qu'il est souvent fécond, quand on le peut, de replacer dans leur contexte de production.[7]

L'analyse portera particulièrement sur la situation macédonienne aux V^e^ et IV^e^ s. av. J.-C., confrontée aux dynamiques observées en Thrace afin d'éclairer les mécanismes de production des identités collectives, de l'Antiquité à l'époque contemporaine. Mettant en lumière les limites des outils conceptuels habituellement utilisés pour appréhender les sociétés balkaniques antiques et leurs territoires, elle aboutira à mieux saisir les ressorts des phénomènes ethnonymiques qui, bien que relevant surtout d'énonciations extérieures, renseignent sur l'organisation des populations et leur rapport au territoire.

2 L'identité des anciens Macédoniens : mémoires en conflits

> Καί πρῶτά γε ἀπὸ Φιλίππου τοῦ πατρός, ᾗπερ καὶ εἰκός, τοῦ λόγου ἄρξομαι. Φίλιππος γὰρ παραλαβὼν ὑμᾶς πλανήτας καὶ ἀπόρους, ἐν διφθέραις τοὺς πολλοὺς νέμοντας ἀνὰ τὰ ὄρη πρόβατα ὀλίγα καὶ ὑπὲρ τούτων κακῶς μαχομένους Ἰλλυριοῖς καὶ Τριβαλλοῖς καὶ τοῖς ὁμόροις Θρᾳξίν, χλαμύδας μὲν ὑμῖν ἀντὶ τῶν διφθερῶν φορεῖν ἔδωκεν, κατήγαγε δὲ ἐκ τῶν ὀρῶν ἐς τὰ πεδία, ἀξιομάχους καταστήσας τοῖς προσχώροις τῶν βαρβάρων, ὡς μὴ χωρίων ἔτι ὀχυρότητι πιστεύοντας μᾶλλον ἢ τῇ οἰκείᾳ ἀρετῇ σώζεσθαι, πόλεών τε οἰκήτορας ἀπέφηνε καὶ νόμοις καὶ ἔθεσι χρηστοῖς ἐκόσμησεν. Αὐτῶν δὲ ἐκείνων τῶν βαρβάρων, ὑφ' ὧν πρόσθεν ἤγεσθε καὶ ἐφέρεσθε αὐτοί τε καὶ τὰ ὑμέτερα, ἡγεμόνας κατέστησεν ἐκ δούλων καὶ ὑπηκόων, καὶ τῆς Θρᾴκης τὰ πολλὰ τῇ Μακεδονίᾳ προσέθηκεν, καὶ τῶν ἐπὶ θαλάττῃ χωρίων τὰ ἐπικαιρότατα καταλαβόμενος τὴν ἐμπορίαν τῇ χώρᾳ ἀνεπέτασε, καὶ τῶν μετάλλων τὴν ἐργασίαν ἀδεῆ παρέσχε.[8]
>
> C'est d'abord par mon père Philippe, comme il est normal, que je commencerai mon discours. Philippe vous a pris, errants et sans ressources, vêtus de peaux de bêtes pour la plupart, emmenant paître dans les montagnes un peu de petit bétail, et pour cela menant des combats malheureux contre des Illyriens, des Triballes et les Thraces voisins ; il vous a donné de porter des chlamydes au

7 Rufin Solas 2025.

8 Arr. *Anab.* 7.9.2-3.

> lieu de peaux de bêtes, vous a fait descendre des montagnes dans les plaines, vous ayant rendus capables de combattre les barbares du voisinage de sorte que vous mettiez votre salut moins dans les fortifications naturelles des lieux que dans votre propre valeur ; il fit de vous des citadins et vous para de bonnes lois et coutumes. Quant à ces barbares, par qui vous, vos biens et vos bêtes étaient pillés, il fit d'eux des esclaves et des sujets, il fit de vous leurs chefs et ajouta la plus grande partie de la Thrace à la Macédoine ; s'étant emparé des régions côtières les plus avantageuses, il ouvrit le pays au commerce et permit l'exploitation des mines dans la sécurité.[9]

Ce discours, rapporté par Arrien, aurait été prononcé par Alexandre le Grand à Opis, en 324 av. J.-C., devant ses troupes. À l'image d'Homère célébrant les exploits d'Achille, Arrien présente un discours empreint d'héroïsme, alors qu'Alexandre affrontait l'amertume, voire la révolte, des soldats macédoniens réclamant leur retour au pays. Comme lorsque, en Inde, ses hommes refusèrent de poursuivre la campagne, Alexandre aurait alors tenté de raviver leur ardeur en leur rappelant les bienfaits de la politique de son père, Philippe. Il aurait à cet effet évoqué le passé de la Macédoine, royaume autrefois pauvre et en retard, peinant à se défendre contre ses voisins belliqueux – Illyriens, Triballes et Thraces – dont les attaques mettaient en péril la sécurité et même la survie des Macédoniens.

On a souvent souligné les exagérations rhétoriques de ce texte, qui s'expliquent sans doute plus par le contexte de rédaction et les intentions d'Arrien que par le contexte des événements qu'il relate.[10] Au-delà, on peut défendre l'idée que ce texte produit une double mythologisation, dont la fortune historiographique fut particulièrement longue. Il affirme d'abord que Philippe II de Macédoine aurait conquis la plus grande partie de la Thrace, idée largement acceptée jusqu'à nos jours, bien que démentie par l'analyse croisée de la documentation littéraire, numismatique et archéologique. Celle-ci fait apparaître, en lieu et place de la conquête macédonienne, l'établissement d'un réseau d'alliances dont les chefs thraces ont d'ailleurs tiré un grand profit financier.[11] Le texte présente également Philippe II comme une figure fondatrice : unificateur du territoire macédonien, modernisateur de son royaume et même porteur de civilisation.

9 Trad. de l'auteur.

10 Voir Wüst 1953/54 ; Brunt 1976, 533 (« *an epideictic display* ») ; Adams, Borza 1982, 50 ; Carney 1996, 29, 33, 38. Certains commentateurs ont cependant plaidé en faveur de l'authenticité du discours, notamment Tarn 1956, 286, 290-6 ; Hammond 1993, 288 ; Bosworth 1988, 133 ; Nagle 1996, 151-72.

11 Rufin Solas 2014 ; Rufin Solas à paraître, a.

Cette image de Philippe a largement inspiré plusieurs traditions historiographiques, surtout à partir du XIXe s.[12] Dans le contexte d'une Europe coloniale, il a été érigé en modèle à la fois politique et militaire : unificateur des Macédoniens, précurseur des conquêtes d'Alexandre le Grand et héros civilisateur. Sa figure, relayée par celle de son fils, incarne ainsi, spécialement chez Gustav Droysen,[13] l'idéal d'un pouvoir éclairé, diffusant la culture grecque dans un monde perçu comme hostile et inférieur. Du point de vue de la jeune nation grecque, le regard porté sur Philippe II fut d'abord ambivalent. Si certains intellectuels grecs ont repris à leur compte les invectives de Démosthène, dénonçant en Philippe un « barbare » destructeur des libertés des cités grecques, l'historiographie nationale s'est progressivement réapproprié ce personnage en le hissant au rang de fondateur. Il fut ainsi consacré comme le premier chef d'un État grec unifié, notamment sous la plume de Constantin Paparrigopoulos (1815-1891) dans son œuvre majeure, *Histoire de la Nation hellène des temps les plus anciens jusqu'à nos jours* (Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς ἔθνους), publiée entre 1860 et 1874. En insistant sur le rôle déterminant de Philippe dans l'expansion du monde hellénique, Paparrigopoulos contribua à fonder historiquement la Grande Idée (*Megali Idea*), doctrine politique aspirant à l'unification de tous les territoires considérés comme grecs, de la Macédoine au littoral d'Asie Mineure. Un siècle plus tard, sans que l'importance de Philippe n'ait été entre-temps remise en question dans le récit national grec, la découverte des tombes royales de Vergina, fouillées à partir de 1977 par l'archéologue grec Manolis Andronikos, a achevé de faire du passé antique macédonien une source de fierté nationale majeure. De nos jours, Philippe II est largement considéré comme une figure de grand réformateur, modernisateur et fondateur de la « nation » macédonienne, elle-même associée à l'hellénisme.[14]

Or l'identité des anciens Macédoniens, notamment la question de leur « grécité », devint dès le XIXe s. un sujet hautement conflictuel, en particulier entre savants grecs et bulgares.[15] La position grecque, affirmant l'appartenance des anciens Macédoniens au monde hellénique, fut soutenue par un fort courant philhellène européen, lui-même renforcé par le contexte des guerres balkaniques. Ce débat historique prit une tournure encore plus vive avec l'émergence du nationalisme slave en Macédoine du Nord, où l'Antiquité fut mobilisée

12 Rufin Solas à paraître, b.

13 Droysen 1833, 1 ch. 2.

14 Hatzopoulos 2012 ; Anson 2020, 81-93 (chapitre intitulé « Philip and the creation of the Macedonian nation »).

15 Voir Marinov 2010. Du côté grec, citons Svoronos 1919 ou encore Kalléris 1988.

au service d'un récit identitaire propre. Une littérature militante et relevant largement de la pseudo-histoire s'emploie encore à démontrer que les Macédoniens antiques n'étaient pas grecs, contestant leur intégration dans l'histoire nationale hellénique contemporaine.[16] Ces récits concurrents, grecs et nord-macédoniens, s'affrontent tout particulièrement autour de l'appropriation de l'histoire de Philippe II, érigé de part et d'autre en père fondateur. La statue monumentale du roi inaugurée en 2012 à Skopje – haute de quinze mètres, juchée sur une colonne de seize mètres et d'un coût supérieur à neuf millions d'euros – illustre le rôle central que joue cette figure dans l'orgueil national nord-macédonien.[17] Si l'analyse laisse ici de côté les revendications territoriales que sous-tendent les discours identitaires contemporains, il faut rappeler qu'elles expliquent en grande partie l'intense crispation entre les deux pays.[18]

3 *Were Ancient Macedonians Who They Said They Were ?*

On aimerait croire que la question de l'identité des anciens Macédoniens est aussi simple que le suggère le titre péremptoire de l'ouvrage de J.S.G. Gandeto paru en 2023 : *Ancient Macedonians were who they said they were – Macedonians.*[19] Avec le même aplomb, on pourrait tout aussi bien affirmer qu'ils étaient ce qu'ils déclaraient être, c'est-à-dire des Grecs. Ce serait cependant méconnaître la propension des sociétés, antiques comme modernes, à forger des mythes d'origine et à élaborer leurs identités collectives à travers des récits, c'est-à-dire des constructions discursives.

Nous disposons, à cet égard, d'un exemple significatif rapporté par Hérodote. L'historien affirmait en effet, au V^e^ s. av. J.-C., que les rois de Macédoine étaient Grecs et qu'il en avait la preuve. Alexandre I^er^, trisaïeul de Philippe II, aurait ainsi revendiqué son hellénisme en sollicitant le droit de concourir aux Jeux panhelléniques d'Olympie, alors strictement réservés aux Grecs. D'abord éconduit, il parvint néanmoins à convaincre les juges, sans doute en exposant une généalogie détaillée, qu'il descendait de la prestigieuse lignée des

16 Par exemple Stefov 2005, 3 : « *Only Macedonians are the rightful heirs of the Macedonian heritage and the composers of Macedonia's history* » ; voir aussi la série d'ouvrages militants de J.S.G. Gandeto, auteur cité *infra*.

17 Amiot 2018.

18 Marinov 2013.

19 L'ouvrage cité, bien qu'appuyé sur des sources antiques, relève davantage de la propagande nord-macédonienne que de la recherche scientifique : il est mentionné ici pour l'éclairage qu'il offre sur la réception politique contemporaine de la figure de Philippe II.

Héraklides, issus d'Argos.[20] Les aristocrates grecs, tout comme les cités elles-mêmes, recouraient fréquemment à des généalogies fictives et à des ascendances mythiques pour affirmer leur prestige ou renforcer leur légitimité.[21] À cet égard, la démarche d'Alexandre Ier s'inscrit pleinement dans une tradition culturelle profondément enracinée dans le monde hellénique. Toutefois, cette reconnaissance officielle de l'hellénicité des rois de Macédoine, précédée de doutes significatifs, ne fut pas immédiate.

La position d'Alexandre Ier durant les guerres médiques illustre cette ambivalence. Fils d'Amyntas Ier, qui avait prêté allégeance au Grand Roi perse, Alexandre adopta, avant même d'accéder au trône, une attitude ambiguë vis-à-vis des envahisseurs. Hérodote lui attribue deux actes de résistance contre les Perses : l'assassinat d'une ambassade, dans un stratagème où des Macédoniens déguisés en femmes auraient massacré les émissaires du Grand roi,[22] et une information stratégique fournie aux Grecs coalisés avant la bataille décisive de Platées – malgré la participation de contingents macédoniens aux côtés de l'armée perse lors de ce même affrontement.[23] Ces actions n'occultent pas, pourtant, la réalité d'une coopération active avec l'Empire perse : mariages diplomatiques, échanges de présents somptuaires et collaboration militaire, comme le rapporte Hérodote.[24] Ce positionnement équivoque explique sans doute qu'à l'issue des guerres médiques, alors qu'était célébrée internationalement la victoire du panhellénisme sur les Barbares, Alexandre Ier ait entrepris une active stratégie d'affirmation de son hellénicité.

Cet effort d'énonciation identitaire, fondée en partie sur l'opportunité politique, semble s'être prolongé à travers les règnes suivants. Ainsi, les réalisations monumentales du roi Archélaos dans le sanctuaire de Zeus à Dion, accompagnées de l'instauration de concours scéniques en l'honneur de Zeus Olympien,[25] peuvent être interprétées comme autant de gestes symboliques visant à réaffirmer l'identité grecque des rois de Macédoine. Toutefois, même en admettant, à la suite de l'historien E. Badian,[26] que l'hellénisme de la dynastie argéade fut, dès le Ve s. av. J.-C., une construction idéologique savamment élaborée – autrement dit un mythe politique –, force est de constater qu'il s'est si solidement ancré qu'il échappe aujourd'hui

20 Hdt. 5.22.

21 Rufin Solas 2017.

22 Hdt. 5.18-21.

23 Hdt. 9.45. Alexandre, proxène et évergète des Athéniens selon Hérodote (8.136), a peut-être contribué à la fourniture en bois des Athéniens, voir Psoma 2014, 134.

24 Hdt. 8.136.

25 Diod. Sic. 17.16.3.

26 Badian 1982.

à toute réfutation définitive. Les rois de Macédoine ne se contentaient pas de proclamer leur appartenance au monde grec : ils parlaient grec,[27] portaient des noms grecs, participaient aux concours et aux cultes panhelléniques, et firent de leur cour un lieu d'accueil pour des figures majeures de la vie intellectuelle et artistique grecque. Poètes, penseurs et artistes renommés y trouvèrent en effet hospitalité et reconnaissance, contribuant à faire de la Macédoine un foyer actif de la culture grecque.[28]

Tous les documents épigraphiques découverts en Macédoine, qu'ils soient gravés sur pierre ou sur métal, sont rédigés en grec, et, à partir du règne de Philippe II, en grec de la *koinè* attique.[29] Toutefois, cette réalité épigraphique ne saurait être interprétée comme un reflet fidèle des pratiques linguistiques orales et quotidiennes, qui ont pu être plus variées, voire nettement distinctes. La documentation sur les populations non grecques de la Macédoine antique demeure certes lacunaire, mais leur présence est attestée dans les sources littéraires. Au V^e^ s. av. J.-C., Thucydide distingue sur un critère ethnique les forces guerrières que le roi de Macédoine tirait de ses territoires, les hoplites fournis par les Grecs du pays d'une part et les forces non grecques de l'autre.[30] Au siècle suivant, Isocrate affirme que le roi de Macédoine était un Grec régnant sur des populations non grecques.[31] Bien plus tard, Strabon évoque la présence, aux côtés de Grecs tels que les Épirotes et les Bottiéens, de groupes illyriens et de quatre *ethnè* thraces – les Pières, les Péoniens, les Bisaltes et les Crestoniens – qui furent intégrés à la domination des rois argéades.[32] Le royaume de Macédoine apparaît ainsi comme un ensemble composite, constitué d'une mosaïque d'*ethnè* dont de nombreux noms nous sont parvenus principalement parce qu'ils servaient à définir l'étendue du commandement des rois, bien qu'ils fussent aussi utilisés, avec les fleuves ou les chaînes de montagnes, comme repères géographiques. Or, en périphérie du royaume, les souverainetés apparaissent fluctuantes, les *ethnè* passant d'une hégémonie à une autre. L'absence manifeste de toute volonté argéade de marquer durablement les frontières rend d'ailleurs, aujourd'hui

27 Hatzopoulos 2006.

28 Après Pindare, citons l'exemple d'Euripide, qui fut l'hôte d'Archélaos, voir Ael., *Histoire variée* 13.4.

29 Hatzopoulos 2006.

30 Thuc. 4.133.1.

31 Isoc., *Philippe* 107, 108 : μόνος γὰρ τῶν Ἑλλήνων οὐχ ὁμοφύλου γένους ἄρχειν ἀξιώσας (lui seul, parmi les Grecs, avait jugé digne de régner sur un peuple qui n'était pas de même origine. Trad. de l'auteur).

32 Strab. 7, frg. 11.

encore, leur reconstitution extrêmement incertaine, notamment aux abords de l'Illyrie et de l'Épire.[33]

Parmi les plus anciens témoignages épigraphiques où apparaissent les *Makedones* figure une inscription attribuée au règne d'Amyntas Ier : il y est qualifié de βασιλεὺς Μακεδόνων, « roi des Macédoniens », l'expression désignant un ethnique collectif, servant à définir les sujets du roi.[34] La ligne 60 du traité entre Athènes, Perdiccas et ses frères, fils et neveux – malheureusement trop mutilée pour autoriser un commentaire définitif – évoque également les « Macédoniens ». Or, dans ce contexte, le mot fonctionne comme un ethnique englobant, désignant à la fois le clan royal argéade et ses alliés (*symmachoi*) de Haute-Macédoine.[35] La situation rappelle celle des Odryses en Thrace, dont le nom paraît désigner simultanément un clan, une dynastie et, par extension, les populations sur lesquelles s'exerçait leur autorité.

La mythologie, instrument politique aussi souple que puissant, a contribué à façonner le récit des origines macédoniennes, bien avant l'établissement effectif de la domination argéade au nord du mont Olympe. Elle attribue aux Macédoniens un ancêtre éponyme, le héros Makedôn, bien que les traditions divergent quant à son origine. Ainsi, dans une version tardive forgée par les Lagides pour légitimer leur pouvoir en Égypte, Makedôn est présenté comme un fils d'Osiris, que ce dernier aurait établi en Macédoine. Parmi d'autres traditions encore,[36] Strabon rapporte qu'il serait venu de Crète pour s'installer en Émathie.[37] Or, l'Émathie, considérée comme le berceau originel des Macédoniens, ne recouvrait à l'origine qu'une étroite plaine littorale bordant le fleuve Haliacmon, immédiatement au nord du mont Olympe. La ville de Pella, où grandit Philippe II, n'en faisait pas partie. Strabon précise d'ailleurs qu'elle était alors occupée par une autre population : « Pella fait partie de la Basse-Macédoine qu'habitaient les Bottiéens ; jadis, y était le trésor de la Macédoine. De petite qu'elle était, Philippe agrandit cette ville, il y avait été élevé ».[38] Pella ne devint le centre politique de la monarchie téménide qu'à la fin du Ve ou au début du IVe s. av. J.-C. Auparavant, le pouvoir royal était ancré à Aigai, la première capitale argéade, où les

33 Dausse 2015, 27-28.

34 *Syll*.³ 135 = *GHI* 12 = Hatzopoulos 1996, I.1.

35 *IG* I³ 89. Ajoutons que l'alliance entre Philippe et les Chalcidiens en 356 avant J.-C. implique une prestation de serment du roi et d'autres « Macédoniens », qui doivent être, comme dans le traité entre Athènes et Perdiccas en 422 avant J.-C., des membres de la famille du roi et non « les Macédoniens » en tant que corps constitué en assemblée (Robinson 1934 ; Bengtson 1962, n° 308).

36 Voir Frey 2006.

37 Strab. 7, frg. 11.

38 Strab. 7, frg. 20.

souverains continuèrent d'être inhumés, même après le transfert du pouvoir effectif à Pella. Aigai conserva dès lors un statut symbolique de capitale dynastique.

S'agissant de la dynastie des Argéades, nos sources historiques ne deviennent véritablement consistantes qu'à partir d'Amyntas Ier et de son fils, Alexandre Ier. Avant eux, l'histoire des Téménides – ainsi nommés en référence au héros Téménos et appelés *Argéades* à partir du IVe s. – [39] relève largement du légendaire. Ce récit des origines dynastiques intègre lui aussi un motif de migration. C'est à Hérodote que l'on doit la version la plus ancienne : il rapporte qu'un certain Perdiccas, descendant de Téménos, quitta Argos avec ses deux frères pour s'établir en Haute-Macédoine. Tous trois, après s'être mis au service domestique d'un roi local, s'imposèrent dans le reste du pays en conquérants.[40] Le fait que Perdiccas soit accompagné de ses frères dans cette légende fondatrice entre en résonance avec une caractéristique structurelle de la succession royale macédonienne, observable dès le règne d'Alexandre Ier : la transmission du pouvoir s'effectuait de manière privilégiée par la fratrie, selon un principe de succession horizontale. Le fait rapproche les Argéades des pratiques successorales des rois thraces, pour lesquelles l'on a cherché en vain des règles fixes, mais où des frères apparaissent régulièrement associés au pouvoir.[41]

4 Le mythe de l'unification nationale et politique

Le parallèle avec la Thrace ne s'arrête pas au mode de transmission du pouvoir royal. Le monde balkanique – Macédoine comprise jusqu'à Philippe II – se caractérisait par la coexistence d'un nombre étonnamment élevé de personnages désignés comme *basileis*, c'est-à-dire « rois ». Ils sont connus non seulement par les sources littéraires, mais aussi par les inscriptions et les monnaies.[42]

La documentation textuelle et matérielle révèle par ailleurs les liens dynastiques, d'amitié et d'échanges qui se sont noués entre les différentes élites balkaniques, spécialement thraces et macédoniennes à partir de Philippe II. Or, ces réseaux aristocratiques balkaniques ont été largement invisibilisés, en raison de plusieurs

39 D'après le nom du fils de Perdiccas, Argaios ; Plut., *Moralia* 331.

40 Hdt. 8.137-138.

41 Notamment les fils de Bérisadès, qui succèdent à leur père : Dem., *Contre Aristocratès* 10 ; les frères de Kétriporis, mentionnés dans le texte dans l'alliance avec Athènes : *IG* II² 127 ; « Serment à Epiménès de la part de Bérénice et de ses fils » : *IGBulg* II, n° 1731 (inscription de Seuthopolis).

42 En Macédoine, par exemple les monnaies de l'Elimiote Derkas (voir Liampi 1998). Pour la Thrace, voir Peter 1997.

biais historiographiques. Le premier, hérité de l'historiographie romaine et fortement réactivé à l'époque coloniale, a dessiné de la région – spécialement la Thrace – un portrait caricatural, la représentant comme un arrière-plan chaotique et barbare dans une histoire dominée par les Grecs, puis les Romains. La notion de balkanisation, apparue au XIX[e] s. et désignant un morcellement politique en communautés autonomes et hostiles,[43] s'est inscrite dans ces représentations. Or, dans l'historiographie contemporaine de l'Antiquité balkanique, cette vision a largement empêché de penser l'*agency* de ces sociétés, jugées périphériques et réduites à leur hostilité puis à leur soumission par les puissances extérieures et à leur capacité plus ou moins grande à en accepter les influences culturelles, sous la forme d'hellénisation ou de romanisation. Le second biais majeur tient au paradigme national, spécialement l'instrumentalisation du passé antique dans l'édification des discours identitaires. Dans le cadre de la thracologie, dont la fondation a accompagné le développement du nationalisme bulgare dans les années 1970, les rois odryses, réceptacles antiques de la fierté nationale, ont connu une fortune historiographique qui n'est pas sans faire penser à celle de Philippe II : figures de fondateurs et d'unificateurs, on leur attribue un État et des institutions (par exemple la « paradynastie ») qui expriment une rétro-projection nationale plutôt qu'une réalité historique.[44] Par une sorte de raisonnement circulaire, on attribue aux Odryses l'essentiel des luxueux ensembles funéraires datés des périodes classique et hellénistique découverts en Thrace, même si la documentation littéraire manque : ces attributions prouveraient l'existence très durable d'une vaste domination odryse sur la région. Celle-ci, pourtant, n'est documentée que chez Thucydide, pour l'époque de la guerre du Péloponnèse, tandis que Xénophon souligne sans ambiguïté les grandes difficultés que ces rois connurent à la fin de cette guerre (ἐπεὶ τὰ Ὀδρυσῶν πράγματα ἐνόσησεν, « quand les affaires des Odryses tournèrent mal »).[45] Surtout, Philippe mit un terme à leur domination à la fin des années 340 avant J.-C.[46] La puissante hégémonie symmachique des rois odryses, dont le pouvoir est localisé chez Démosthène dans le sud-est de la Thrace, n'aura duré que quelques décennies. En outre, les seuls aspects du pouvoir de ces rois qui nous sont donnés à connaître sont de nature militaire et financière. En fait d'un royaume reposant sur des institutions dynastiques, c'est une construction guerrière qui nous est donnée à voir. La focalisation excessive sur les rois odryses, avec qui l'histoire

43 Todorova 1997.

44 Rufin Solas 2024.

45 Xen., *Anabase* 7.2.32.

46 Diod. Sic. 16.71.1-2 ; Dem., *Lettre de Philippe* 10.

de la Thrace antique a été largement confondue,[47] a ainsi laissé dans l'ombre le rôle des autres rois ou figures aristocratiques de la région qui s'allièrent personnellement avec Philippe, dans le cadre d'une nouvelle *symmachia* hégémonique.[48]

Or, au Ve s. av. J.-C., Thucydide décrivait ainsi la situation macédonienne :

> οἱ δ' ἐκ τῆς ἄνω Μακεδονίας, Λυγκησταὶ καὶ Ἐλιμιῶται καὶ οἱ ἄλλοι τῶν ἐπ' αὐτῇ κατοικούντων, καὶ Μακεδόνες ὄντες, ὑπήκοοι μέν εἰσι καὶ σύμμαχοι τοῖς ἐκ κάτω Μακεδόνων, βασιλέας δ' ἴδια ἔχουσι.[49]
>
> Les Lyncestes, les Élimiotes et les autres peuples des hauteurs comptent parmi les Macédoniens ; ils sont les sujets et les alliés des Macédoniens d'en bas, mais ils ont des rois à eux.[50]

Le texte grec précise que ces alliés l'étaient pour la guerre (*symmachoi*). Rois des rois, les Argéades exerçaient ainsi depuis la Basse-Macédoine une forme de commandement supérieur, hégémonique, sur les *basileis* du haut-pays. Cette alliance impliquait, comme dans toute *symmachia* hégémonique, le versement d'un tribut au pouvoir dominant. À l'instar du « royaume » odryse en Thrace, la *basileia* argéade au Ve s. av. J.-C. apparaît donc moins comme un État centralisé que comme une construction militaire à la tête d'un réseau d'alliés contraints. Et, à travers un processus d'ethnogenèse comparable à celui observé en Thrace,[51] c'est la capacité des rois argéades à conduire la guerre qui a progressivement imposé le nom de « Macédoniens » à un ensemble hétérogène de populations.

5 Conclusion

En Macédoine comme en Thrace, la guerre fut ainsi le principal facteur de recomposition non seulement du pouvoir, mais aussi de l'ethnonymie telle qu'elle a été transmise par la littérature grecque puis latine, qui documente avant tout les faits militaires. Pour schématiser, les noms qui ont été le plus mentionnés sont ceux des ennemis ou des alliés des Grecs, puis des Romains. Or, ces appellations, désignant souvent des armées par le nom de ceux qui commandaient, ont parfois été interprétées de manière abusive comme des identités collectives

47 Par exemple Archibald 1998.

48 Rufin Solas à paraître, a.

49 Thuc. 2.99 ; voir Rufin Solas 2016.

50 Trad. de l'auteur.

51 Sur l'ethnonymie et l'ethnogénèse thrace, voir notamment Von Bredow 2001.

stables, associées à des territoires. La mise en évidence de ce biais herméneutique permet d'éclairer plus finement l'organisation de ces sociétés et notamment de reconstituer, là où l'on a pensé reconnaître des États, des phénomènes de symmachies hégémoniques, en Thrace comme en Macédoine.

Les réalités sociales des Balkans antiques, marquées par la multiplicité, voire la fluidité des souverainetés, et, dans le cas de Philippe II de Macédoine comme dans celui des Odryses en Thrace, l'absence de structures étatiques identifiables, résistent ainsi aux catégories traditionnelles de l'historiographie moderne. Rien ne permet d'établir l'existence d'un sentiment national attaché à un territoire, comme on l'affirme souvent tant au sujet du royaume odryse que du royaume de Philippe : ces discours relèvent davantage de projections contemporaines sur les réalités antiques, qui évoquent plutôt des formes d'intégration discontinues. Le maintien sur la très longue durée d'un grand nombre d'ethnonymes témoigne finalement de la résilience d'identités locales ou régionales, lesquelles ne se sont pas dissoutes sous l'effet de commandements militaires qui, même puissants, ne furent sans doute pas (ou pas encore dans le cas de la Macédoine de Philippe) accompagnés d'une organisation politique et administrative unitaire.

Bibliographie

Adams, W.L. ; Borza, E.N. (1982). *Philip II, Alexander the Great and the Macedonian Heritage*. Washington, DC.

Amiot, H. (2018). « De Tito à Alexandre : vers la construction d'un paysage urbain postsocialiste à Skopje (République de Macédoine) ? ». *Belgeo*, 4. https://doi.org/10.4000/belgeo.21184.

Amselle, J.-L. (1999). « Ethnies et espaces : pour une anthropologie topologique ». Amselle, J.-L. ; Bokolo, E.M. (dir.), *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, 11-48. https://doi.org/10.3917/dec.amse.2005.01.0011.

Archibald, Z.H. (1998). *The Odrysian Kingdom of Thrace : Orpheus Unmasked*. Oxford. https://doi.org/10.1093/oso/9780198150473.001.0001.

Badian, E. (1982). « Greeks and Macedonians ». Barr-Sharrar, B. ; Borza, E.N. (eds), *Macedonia and Greece in Classical and Early Hellenistic Times.* Washington, DC, 33-51. Studies in Art History 10.

Bengtson, H. (1962). *Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 700 bis 338 v. Chr.* Munich ; Berlin.

Bosworth, A.B. (1988). *From Arrian to Alexander : Studies in Historical Interpretation.* Oxford.

Brunt, P.A. (1976). *Arrian : Anabasis Alexandri.* Cambridge (MA). London.

Carney, E. (1996). « Macedonians and Mutiny : Discipline and Indiscipline in the Army of Philip and Alexander ». *Classical Philology*, 91, 29-38. https://doi.org/10.1086/367490.

Dausse, M.-P. (2015). « La Grèce du Nord aux IVe et IIIe siècles avant J.-C.: des États puissants aux frontières floues ? ». Souchon, C. (dir.), *Langages et communication,*

espaces, territoires, pouvoirs. Paris, 24-31. https://doi.org/10.4000/books.cths.2043.

Emilov, J. (2010). « Ancient Texts on the Galatian Royal Residence of Tylis and the Context of La Tène Finds in Southern Thrace. A reappraisal ». Vagalinski, L.F. (ed.), *In Search of Celtic Tylis in Thrace (III c. BC).* Sofia, 67-88.

Frey, A. (2006). « Makedon ». *Der Neue Pauly Online*. Leiden ; Boston. https://doi.org/10.1163/1574-9347_dnp_e718790.

Hatzopoulos, M.B. (1996). *Macedonian Institutions Under the Kings. I : A Historical and Epigraphic Study. II : Epigraphic Appendix*. Paris. MELETHMATA 22.

Hatzopoulos, M.B. (2006). *La Macédoine : Géographie historique, Langue, Cultes et croyances, Institutions*. Paris. Maison René-Ginouvès, Archéologie et Ethnologie, Travaux, 2.

Hatzopoulos, M.B. (2012). « Philippe II fondateur de la Macédoine nouvelle ». *Revue des Études Grecques*, 125(1), 37-53. https://doi.org/10.3406/reg.2012.8076.

Hammond, N.G.L. (1993). *Sources for Alexander the Great*. Cambridge.

Kalléris, J.N. (1988). *Les anciens Macédoniens, étude linguistique et historique*. 2e éd. Athènes. Collection de l'Institut français d'Athènes.

Liampi, K. (1998). « The Coinage of King Derdas and the History of the Elimiote Dynasty ». Burnett, A. ; Wartenberg, U. ; Witschonke, R. (eds), *Coins of Macedonia and Rome : Essays in Honour of Charles Hersh*. London, 5-10.

Malkin, I. ; Müller, Chr. (2012). « Vingt ans d'ethnicité : bilan historiographique et application du concept aux études anciennes ». Capdetrey, L. ; Zurbach, J. (dir.), *Mobilités grecques*. Bordeaux, 25-37.

Marinov, Tch. (2010). *La Question Macédonienne de 1944 à nos jours. Communisme et nationalisme dans les Balkans*. Paris. https://doi.org/10.4000/balkanologie.2358.

Marinov, Tch. (2013). « La guerre de l'étoile. Les controverses sur l'identité macédonienne entre la Grèce et la République de Macédoine ». David, J.-C. ; Müller Celka, S. (éds), *Patrimoines culturels en Méditerranée orientale : recherche scientifique et enjeux identitaires* [en ligne].

Moret, P. (2004). « Ethnos ou ethnie ? Avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères ». Cruz Andreotti, G. ; Mora Serrano, B. (eds), *Identidades étnicas - identidades políticas en el mundo prerromano hispano*. Málaga, 31-62.

Müller, Chr. ; Veïsse, A.-E. (2014). « Identité ethnique et culture matérielle dans le monde grec ». *Dialogues d'Histoire Ancienne*, *Supplément* 10.

Müller, Chr. (2014). « Introduction. La fin de l'ethnicité ? ». Müller, Veïsse, 2014, 15-33. https://doi.org/10.3917/dha.hs91.0015.

Nagle, D.B. (1996). « The Cultural Context of Alexander's Speech at Opis ». *Transactions of the American Philological Association*, 126, 151-72.

Paparrigopoulos, C. (1860-74). Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς ἔθνους. 5 vols. Athènes.

Peter, U. (1997). *Die Münzen der thrakischen Dynasten 5.–3. Jahrhundert v. Chr.* Berlin. https://doi.org/10.1515/9783050073859.

Picard, O. (2000). « Monnayages en Thrace à l'époque achéménide ». Casabonne, O. (éd.), *Mécanismes et Innovations Monétaires dans l'Anatolie Achéménide – Numismatique et Histoire*. Paris, 239-53. Varia Anatolica 7.

Psoma, S. (2014). « Athens and the Macedonian Kingdom from Perdikkas II to Philip II ». *Revue des études anciennes*, 116(1), 133-44. https://doi.org/10.3406/rea.2014.5863.

Robinson, D.M. (1934). « Inscriptions from Olynthus, 1934 ». *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 65, 103-22. https://doi.org/10.2307/283024.

Rufin Solas, A. (2014). « Philippe II de Macédoine, l'argent et la guerre : les recrutements de guerriers thraces ». *Revue des études grecques*, 127, 75-96. https://doi.org/10.3406/reg.2014.8332.

Rufin Solas, A. (2016). « *Symmachia* et hégémonie sur les peuples guerriers de Thrace : du royaume odryse à la domination macédonienne ». *Dialogues d'histoire ancienne*, *Supplément* 16, 113-23. https://doi.org/10.3917/dha.hs16.0113.

Rufin Solas, A. (2017). « Parentés fictives et généalogies mythiques dans le monde grec ». Parmentier, E. ; Guilhembert, J.-P. ; Roman Y. (dir.), *Familles et sociétés dans le monde grec et en Italie du V^e^ au II^e^ s. avant J.-C.* Paris, 386-400.

Rufin Solas, A. (2018). « 'Sovereignty and Coinage'. Le cas du royaume odryse (Ve-IVe siècle av. J.-C.) ». *Revue Numismatique*, 175, 5-20. https://doi.org/10.3406/numi.2018.3409.

Rufin Solas, A. (2024). « Le royaume odryse : mythes et réalités historiques ». Baralis, A. ; Mathieux, N. ; Stoyanov, T. ; Tonkova, M. (éds), *L'aristocratie odryse*. Louvain, 5-20. Colloquia Antiqua 39. https://doi.org/10.2307/jj.16459308.8.

Rufin Solas, A. (2025). « The History of Ancient Thrace, a Field for Methodological Experimentation and Epistemological Reflection ». Boteva, D. ; Tzvetkova, J. ; Grozdanova, L. (eds), *Researches of Ancient Thrace Between Traditionality and Modernity*, *Bulletin Heritage BG*, Year IV, issue 7. Sofia, 20-5. https://doi.org/10.58894/ar-hbg.2024.7.20-25.

Rufin Solas (à paraître, a), *S'entendre et combattre. Histoire et anthropologie des alliances guerrières entre Thraces et Grecs, d'Homère aux derniers rois de Macédoine.* Athènes. Bulletin de correspondance hellénique, Suppléments.

Rufin Solas (à paraître, b), *Philippe de Macédoine. Treizième dieu de l'Olympe.* Paris.

Stefov, R. (2005). *History of the Macedonian People From Ancient times to the Present*. Toronto.

Svoronos, I.N. (1919). *L'hellénisme primitif de la Macédoine prouvé par la numismatique et l'or du Pangée*. Paris.

Tarn, W.W. (1956). *Alexander the Great*. Cambridge.

Todorova, M. (1997). *Imagining the Balkans*. Oxford. https://doi.org/10.1093/oso/9780195387865.001.0001.

Von Bredow, I. (2001). « Stammesnamen und stammeswirklichkeit III. Zu den Stammesbezeichnungen der Thraker und anderer Stämme an der nordägäischen Küste vom 8.–5. Jahrhundert v. Chr., vom Strymon bis zum Axios ». *Orbis Terrarum : Internationale Zeitschrift für Historische Geographie der Alten Welt*, 7, 13-36.

Wüst, F.R. (1953/54). « Die Rede Alexanders des Grossen in Opis, Arrian 7.9-10 ». *Historia*, 2, 177-88.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Bridging the Gulf. Naupaktos 'Cross-Borderised'

Elena Franchi
University of Trento, Italy

Abstract This article retraces Naupaktos' history from the Archaic to the Roman periods, challenging the traditional view that its historical significance was solely a product of its strategic geographic location at the entrance of the Corinthian Gulf (which was, moreover, constrained by political factors rendering alternative options preferable), and shifting the focus to its border position between different political communities (*poleis* and *koina*) and to the agency that transformed this border position into an advantage ('cross-borderisation').

Keywords Borders. Federalism. Federal states. Koina. Military alliances. Lokrians. Achaians. Aitolians. Messenians. Athenians.

Summary 1 Naupaktos, Place and Peoples. – 2 Archaic and Early-Classical Naupaktos. Real and Imaginary. – 3 Fifth-Century Naupaktos: Military Strategy and Multi-Ethnic Growth. – 4 Naupaktos on the Border between Competing Federal States. – 5 Some Tentative Conclusions.

Edizioni Ca'Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-10-13 | Accepted 2026-06-03 | Published 2026-10-20

© 2026 Franchi | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/005

1 Naupaktos, Place and Peoples

Despite its supra-regional vocation, Naupaktos is usually regarded as the most important city in western Lokris,[1] with a small but fortified harbour in a strategic position at the entrance to a highly connected and connecting area such as the Corinthian Gulf.[2] The city was situated on a promontory of the great Rhigani massif, which rises straight up to the sea. In addition to six funerary *pithoi* from the Geometric period, possibly dating back as far as the ninth century,[3] rescue work has produced remains of Archaic and Classical/Early Hellenistic burials, providing evidence of especially Classical-Early Hellenistic activity (mostly black figure and red figure *lekythoi*, probably of Attic manufacture, and Corinthian pottery).[4] Fortifications associated with the ancient city are reported by Thucydides (3.102.2-4), who suggests that while the walls did not encircle the entire settlement, they were nonetheless extensive;[5] traces of them have been unearthed, but remain difficult to interpret, since an overall synthesis providing chronological classification is still lacking.[6] According to the ancient sources, the site controlled a harbour located close to the settlement;[7] ashlar blocks incorporated in medieval fortifications by the later harbour may suggest that the ancient harbour area would have been bounded by the circuit wall (one has to admit, however, that the builders may simply have reused ancient building material collected elsewhere).[8] Remains of the ancient harbour include three limestone mooring posts in the form of perforated boulders embedded

***** This research has been developed within the framework of the ERC Project *FeBo: Federalism and Border Management in Greek Antiquity* funded by the European Union (ERC FeBo, ERC 2021 Cog PR. No. 101043954). Hosted by the University of Trento, Project FeBo aims to shed light on the strategies and policies adopted by Greek federal states for the management of internal and external borders. The views and opinions expressed in this paper are exclusively those of the author and do not necessarily reflect those of the European Union or the European Research Council Executive Agency. Neither the European Union nor the granting authority can be held responsible for them. I am grateful to Claudio Biagetti and Sebastian Scharff for their valuable suggestions.

1 Strab. 9.4.7 is the most frequently cited passage in relation to the Lokrian identity of the city. For its hybrid identity, see below.

2 As already stressed by Lolling 1989, 447. Cf. Morgan 1988; Freitag 2000; Morgan 2003, 213-22; Bonnier 2014, 67-8, 112, 194; 2016; Loy 2023, esp. 136, 276.

3 Chatzivasiliou 2020, 6.

4 *ADelt* 28 (1973) Chr, 391-3; Saranti 2018, 136-40; and below.

5 Cf. Gomme 1962, 363 *ad* 3.75.1, 411 *ad* 3.102.4; Lerat 1952a, 89.

6 Rousset 2004, 396.

7 Cf. Thuc. 2.92.1; 92.3; 4.76 (which do not always explicitly mention a harbour but nevertheless refer to the harbouring of ships) with Lerat 1952a, 89; Saranti 2016, 43-4. Cf. also below, 111, 116.

8 See esp. Blackman 1973, 121-2; Lehmann 1963, 65ff.; Hale 1996, 343; Bonnier 2014, 194; Saranti 2012; 2016, 44.

in the outer side of the eastern medieval breakwater, at an average height of 0.80-1.00 m;[9] two more posts of similar form were noted by David Blackman on the western breakwater, one of which was demolished in the 1960s.[10] The modern harbour of Naupaktos is small and 'incapable of receiving even the larger sort of boats which navigate the gulf'.[11] Thus, sediments transported by the rivers have reduced its size and potential as a harbour; this does not come as a surprise, since Naupaktos belongs to the type 'harbours in river mouths',[12] which are affected by considerable changes in their appearance over time. Yet, according to ancient sources (e.g., Thuc. 2.91.1; 92.3), the harbour was not large even in ancient times and was mainly reserved for warships: from a military point of view, this meant that it was not the largest fleets that had the best chance of success, but rather the admiral who was best able to exploit the winds.[13] Be that as it may, the same sources clearly indicate its perceived importance, well beyond the period in which it was probably most heavily tooled up, namely the Peloponnesian War,[14] both in itself and with regard to the shipbuilding-potential of the city.[15] The etymology of the place name itself was interpreted as the result of the combination of 'ναύς' with 'πηκτός' in its Doric spelling (Apollod. 2.8; Paus. 10.38.10; Strab., 9.4.7.),[16] while Livy (27.30.11) testifies to the strategic value which a fleet that is moored there can have even in the framework of dynamics that involve Hellenistic superpowers.[17]

The aim of this article is to briefly retrace the history of Naupaktos from the perspective of the various peoples who contributed to the historical significance of the city. Assuming (but not conceding) that all nodes may be considered ports in a metaphorical sense,[18] so to speak, are all ports nodes? It will be shown in this article that it was

9 Pritchett 1995, 66ff.; Saranti 2016, 53 and fig. 5. Foteini Saranti also reports that during the investigation of the area in the summer of 2014 they found an unknown ancient inscription written on a stone which might date back to the fifth BC or even earlier but does not add any details: see also Saranti 2018, 424.

10 Blackman 1973, 121-2; 1982, 203.

11 Thus already Leake 1835, 2: 608.

12 I am referring to Chiara Mauro's classification (2019), see esp. 39 and fn. 109.

13 Freitag 2000, 74-6 (with discussion and literature); Saranti 2016, 54. On the alleged proximity, to the harbour, of a temple in honour of Apollo, see Freitag 2000, 94, who rightly dismisses this assumption as an incorrect interpretation of Thuc. 2.91.

14 Hale 1996, 342; Simosi 2009, 171; Baika 2013, 233; Saranti 2016, 47. On Naupaktos during the Peloponnesian War see below.

15 See, e.g., Paus. 4.26.1.

16 Lerat 1952b, 6; Freitag 2000, 67 and fn. 337; Saranti 2016, 43.

17 In this passage Livy refers to the presence of a Roman fleet there during the so-called First Makedonian War.

18 Horden, Purcell 2000, 392-3.

not only its strategic position that made Naupaktos an important node, but also the importance it acquired thanks to the agencies of those who frequented, occupied, besieged, or even just passed through it: it served as a node in numerous historical phases, but through agencies that differed from time to time.[19] Naupaktos was situated at the borders of many political entities and their zones of influence, but various peoples transformed this border position into an advantage, implementing its potential for interconnection by activating connections favourable to themselves. That way, Naupaktos became cross-borderised.

2 Archaic and Early-Classical Naupaktos. Real and Imaginary

Ancient sources repeatedly display the belief that Naupaktos was connected to various geographical contexts from its very origins.

According to Pseudo-Skymnos (vv. 478-9),[20] Naupaktos was founded by Temenos, the Heraklid to whom Argos is assigned, while Ephoros, clearly not followed by Pseudo-Skymnos on this point,[21] reports that Temenos used Naupaktos as a shipyard during his conquest of the Peloponnese (frg. 121; cf. also Apollod. 2.8.2; Paus. 5.3.6).[22] An ingredient of these stories is the desire to establish a

19 Reger 2013; 2016, 25.

20 Πρὸς τῷ Ῥίῳ κεῖται δὲ Ναύπακτος πόλις, ἣν Δωριεῖς κτίζουσιν οἱ σὺν Τημένῳ. Ἔπειτ' ἀπ' Αἰτωλῶν παροικοῦσιν Λοκροί, οὓς Ὀζόλας καλοῦσ', ἀποίκους γενομένους ἀπὸ τῶν πρὸς Εὔβοιαν Λοκρῶν ἐστραμμένων. (The city of Naupaktos lies near Rhion, and was founded by Dorians with Temenos. After the Aitolians are the Lokrians who live alongside them, those who are called the Ozolians, having been settled from the Lokrians who are turned toward Euboia; transl. by D.W. Roller). See Korenjak 2003, 89. Cf. also Polyaen. *Strat.* 1.9: with Bruchmann 1893, 11; Gogos 1993, 55ff.; Jacoby *ad* 121 (Komm. II C, 71); Parmeggiani 2011, 187 fn. 121 (vs. Melber 1885, 424 followed by Schettino 1998, 100-1).

21 Cf. Jacoby ad. l: "Ps. Skymn. 478 πρὸς τῶι Ῥίωι κεῖται δὲ Ναύπακτος πόλις, ἣν Δωριεῖς κτίζουσιν οἱ σὺν Τημένωι kann hier die abweichende ansicht nicht als variante aus E direkt haben. denn für ihn ist Naupaktos aetolisch, was es 338 geworden ist; für E lokrisch"; see, however, Parmeggiani 2011, 187 for a more nuanced picture.

22 Strab. 9.4.7 (Steph. Byz., s.v. Ναύπακτος [ν 22 Billerbeck]): Ναύπακτος· πόλεις δ' ἔσχον (sc. οἱ Ἑσπέριοι Λοκροί) Ἄμφισσάν τε καὶ Ναύπακτον, ὧν ἡ Ναύπακτος συμμένει τοῦ Ἀντιρρίου πλησίον· ὠνόμασται δ' ἀπὸ τῆς ναυπηγίας τῆς ἐκεῖ γενομένης, εἴτε τῶν Ἡρακλειδῶν ἐκεῖ ναυπηγησαμένων τὸν στόλον, εἴθ', ὥς φησιν Ἔφορος, Λοκρῶν ἔτι πρότερον παρασκευασάντων. ἔστι δὲ νῦν Αἰτωλῶν Φιλίππου προσκρίναντος (Naupaktos: [The Western Lokrians] held the cities of Amphissa and Naupaktos, of which Naupaktos still exists, close to Antirrhion. It was named after the naupēgia (i.e., 'shipbuilding') which took place there, whether it was because the Heraclids constructed their fleet there or, as Ephoros says, because the Lokrians outfitted ships there even earlier. At any rate, the Aitolians now hold the city since Philip adjudged it theirs; transl. by Parker 2011). Yet Ephoros also believed that the Herakleidai reached the Peloponnese by land (see F 16): it is for this reason that he is then compelled to ascribe the name naupegia

connection between the Argives and Naupaktos, which also emerges from Aeschylos' *Suppliants* (262ff.),[23] where the future Argive king (the third one in the kings' list), Apis,[24] is said to have migrated from Naupaktos to Argos. Some have read this as an actual passage of the Dorians through Naupaktos in their descent into the Peloponnese; Eduard Meyer noted that it lies somewhat off the trajectory, far to the west.[25] What is really at stake here is the desire for a connection between Naupaktos and Argos (and the Herakleidai), a perspective that does not imply the denial of historical contacts with this or other Peloponnesian cities and people. In this regard, Corinth in particular plays a leading role: material culture has led some scholars to believe that Naupaktos became quasi-Corinthian during the eighth century, when Corinth needed to secure the passage into the gulf.[26] This idea was correctly dismissed,[27] yet fifth-century Corinthian pottery discovered through rescue work within the cemeteries of the ancient settlement points to access to materials circulating in the gulf[28] and needs to be taken into account. The same is true for a brief passage to be found in Thucydides, who presents Molykreion as a Corinthian colony (3.102.2).[29] One suspects that there are two dynamics to be observed: on the one hand, the undeniable Corinthian presence; on the other, the existence of local workshops whose history cannot be explained solely in the light of the Corinthian influence. In any case, Naupaktos was able to project itself, in reality and in the imaginary, beyond the Peloponnese. By participating alongside other western Lokrians in the foundation of Keos, the city had its share in Greek colonisation, according to an excerpt from Heraklides (Heraclid.

to the Lokrians' construction of ships there at an even earlier time (Jacoby *ad* F 121; Parker *BNJ ad* F 121; Parker *BNJ ad* F 16). Cf. also Polyb., 12.12a with comment of Lerat 1952b, 14-15 (who, however, recalls 12.12b), Walbank 1957-1969, 2: 351-2 *ad l.* and Freitag 2000, 67, 68 fn. 340 (with discussion and further literature); Korenjak 2003, 89; Luraghi 2008, 48. See also Bekker 1814, 305-31.

23 Which does not imply, as Trowbridge and Oldfather (1935, col. 1983) maintain, that it is Apis that Ephorus has in mind: cf. Parmeggiani 2011, 187 fn. 121.

24 Koiv 2003, 316 with sources and, more recently, Nenci 2021, 192-4 with sources, literature and brief discussion.

25 Meyer 1954, 233.

26 Bursian 1862, 147.

27 Trowbridge, Oldfather 1935.

28 One small Corinthian *kotyle*, one late Corinthian *pyxis* and 40 black figure *lekythoi* from different burials. See *ADelt* 28 (1973) Chr, 391; P. 1054; pl. 346d; *ADelt* 28 (1973) Chr, 391; P. 1055; pl. 346b; *ADelt* 28 (1973) Chr: 391-392; P. 1057-1079: pl. 347-348; *ADelt* 28 (1973) Chr, 392; P. 1080-1084; pl. 348; *ADelt* 28 (1973) Chr, 392-393; P. 1089-1090; *ADelt* 28 (1973) Chr, 393; P. 1091-1101; pl. 349. See Schwartz 2001; Bonnier 2014, 68; 2016, 76 with discussion.

29 Gomme 1962, 411 *ad* 3.102.2; Lerat 1952b, 26; Hornblower 1991, 365 *ad* 2.84.4 and Antonetti 2010, 168 with further literature.

Lemb. *Exc. Pol*. 26 Dilts = Arist. frg. 611, 26 Rose[3]). This information can be connected to some inscriptions found at Kartheia in Keos dating back to the last quarter of the third century BC and referring to a *philia* (see esp. *IG* XII 5.526 + Add. 319, l. 1) between the Aitolian Naupaktos and the Aitolians, on the one hand, and Keos on the other; Keos is conferred the Aitolian *isopoliteia* through Naupaktos (*IG* XII 5.527.B, ll. 6-7), while the cities of Keos appear to have been united in a *sympoliteia*.[30]

What seems to be certain is that Naupaktos found itself in a position to preserve and consolidate its Lokrian identity over time, and it did so not only from the perspective of the Ozolian Lokrians but from a pan-Lokrian perspective. This is how the colonial reinforcement testified to by a famous inscription (found near Galaxidi) seems to be interpreted,[31] an action that started from the Hypoknemidians (l. 1: Λοῤῥὸν τὸν ⋮ *h*υποκναμίδιον), hence from the eastern Lokrians, yet also involved the Ozolians in various ways, and was precisely aimed at reinforcing the population of Naupaktos.[32] Its chronology is uncertain. Based on letter forms, Jeffery proposed a date between 500 and 475 BC. Some scholars tend to lower this chronology but agree that the enterprise must have occurred before the establishment of Messenians at Naupaktos by the Athenians between 460 and 455 BC (Thuc. 1.103.3).[33] To this, we must add that it was most probably in

30 *IG* XII 5.526 (+ Add. 319, decree of the Aitolians): l. 1: τὰν φιλίαν, 527 (decree of the Naupaktians), 532 (+ Add. 321, decree of the Keians), 539 (decree of the Keians). See Lerat 1952b, 18; Funke 2015, 103-5; Saba 2020, 179-83, no. 41; Müller, Priol 2025, 233-4; Franchi, forthcoming (all with discussion and further literature). On the sympoliteia see Jones 1987, 202; Buraselis 2015, 366-70, both with sources.

31 *IG* IX,1² 3.718 (*Syll*.³ 47; Meiggs - Lewis, *GHI*, no. 20; Koerner, *Gesetzestexte*, no. 49; van Effenterre – Ruzé, *Nomima*, no. 43). Literature is enormous; see at least Lerat 1952b, 142; Buck 1955, 57; Gschnitzer 1958, 56-60; Lotze 1959, 56; Ehrenberg 1961, 18; Graham 1964, 40-60; Asheri 1967, 343-58; Larsen 1968, 48-57; Werner 1971, 53-8; Gauthier 1972, 351-6; van Compernolle 1976, 352 and fn. 68; Maffi 1986, 69-82; Jeffery 1990, 106; Daverio Rocchi 2015, 76; Blok 2018, 90; Giangiulio 2018, 285. Among the various sources that attest to the early perception of Naupactus as a Lokrian settlement, Meiggs - Lewis, *GHI*, no. 13, inscribed on a bronze plaque in an East Lokrian script and dating back to the second half of the sixth century BC, cannot be counted with certainty, as its place of discovery is uncertain (Naupaktos or Psoriani in Aitolia?). See Meiggs - Lewis, *GHI*, no. 13; also Lerat 1952a, 53-4.

32 On this point (and on the mention of the Opuntians, e.g., at l. 11 or 13-14), see Gschnitzer 1958, 56-7 ff.; Larsen 1967, 50 ff.; Körner 1993, 182; Beck 1999, 53-62; Nielsen 2000, 112-15.

33 Cf. also Isocr. 12.94; Diod. Sic. 14.34.2; Paus. 6.2.10. See Lerat 1952a, 86, 93; Graham 1964, 41-2, 45-6, 230-2; Asheri 1967; Salmon 1984, 261; Badian 1993, 163-70; Pritchett 1995, 62ff.; Freitag 2000, 71; Daverio Rocchi 2000, 752-4; Matthaiou, Mastrokostas 2000-03, 452; Domínguez Monedero 2013, 457; Fragoulaki 2013, 203-4.

the area of Naupaktos[34] that the Pappadakis bronze (*IG* IX, 1^2.3.609)[35] was found where a law is reported which is written in an Ozolian alphabet, according to Jeffery. This has been dated to the last quarter of the sixth century BC,[36] although some scholars prefer a later date.[37] As the first lines state, the law deals with the allocation of land on the plains of Hylia and Liskaria (both otherwise unknown locations), as well as with provisions relating to inheritance and other issues not relevant to our topic. Whether or not it belonged to Naupaktos, this inscription provides for recolonisation in the event of a threat and thus well complements the picture given by the previous inscription. In fact, it alludes perhaps to another process of internal colonisation of certain territories (ll. 7-9; 16; 18-19).[38] It is not clear whether the possible additional settlers are to be Lokrians or of another origin. There are two options. Either we emphasise the strength of the connection between Naupaktos and the Hypoknemidians, or – in a more cautious vein, the option I favour – we recognise once again Naupaktos' remarkable permeability to contacts from outside the *polis* itself and its potential in terms of connectivity: even if Thucydides' account (1.103) that Naupaktos belonged to the Ozolians until the Messenians settled there is correct, it is also true that the city's influence extended beyond the borders of the Ozolians as early as the Archaic period. It is precisely this potential for connectivity that has been identified as one of the factors explaining the absence of coins minted in Naupaktos, as well as the fact that the only find of coins dating back to the Archaic/Classical periods consists of a single hoard of silver coins found in a silver box from the wall of a house demolished in 1936 (*IGCH* no. 19, Naupaktos 1936) and consists of ten staters apparently minted in Elis (they show similarities with fifth-century stateres of Elis featuring the eagle and thunderbolt of Zeus), unfortunately now lost.[39] As a harbour city, Naupaktos was characterised by (and allowed) transactions in coinages from other cities and by forms of multiple money.[40]

34 The place of discovery is discussed by Hansen 1987, 89-90. See also below, Gschnitzer 1991; Link 1991; Freitag 2000, 69-70 with discussion.

35 Meiggs - Lewis, *GHI*, no. 13; van Effenterre - Ruzé, *Nomima*, no. 44; Koerner, *Gesetzestexte*, nos 47-48. Literature is very extensive; see esp. Vatin 1963; Virgilio 1980; Maffi 1987; Gschnitzer 1991; Link 1991; Gehrke 1993, 56ff.; Beck 1999, 53-62; Zunino 2007; Daverio Rocchi 2015, 192; Zurbach 2015; Favi 2016.

36 *LSAG* no. 105.

37 Klaffenbach *ad l.*; Koerner, *Gesetzestexte*, *ad* nos 47-48 (both ca. 500 BC); Vatin 1963, 16 (460-450 BC).

38 Körner 1993, 162-9.

39 Kroll 2016, 68 (see also 67) and fig. 2.

40 Kroll 2016, 67 and 71; for the concept of multiple-money, Descat 2001.

3 Fifth-Century Naupaktos: Military Strategy and Multi-Ethnic Growth

This vocation for interconnectivity is notoriously exploited to the full by the Athenians. According to Diodorus (11.80), fifty Athenian ships entered the Gulf of Corinth to cut off the withdrawal of the Spartans from Boiotia in the summer of 457. Such a manoeuvre is considered to some extent pivotal to the settlement of the Messenians led by the Athenians (Thuc. 1.103),[41] which occurred shortly before the campaign of Tolmides, according to Thucydides, but at the same time, in the framework of the same campaign, according to Diodorus (11.84.7)[42] and maybe Ephoros. Given that the *Suppliants* in many respects represent developments in Athenian domestic and foreign policy with particular reference to the Athenian-Argive alliance, it is tempting to connect this Athenian interest in Naupaktos to the passage of Aeschylus' tragedy referring to the fact that Apis came to Argos from Naupaktos. Is it an indirect way of emphasising the legitimacy of Athens' claims on Naupaktos, expressed through the medium of Sparta's historical enemy, Argos, which like the Messenians was potentially a strategic interlocutor in a key anti-Spartan role?

In any case, Naupaktos was well-positioned as a naval base, given its excellent harbour and location on the north side of the gulf close to its narrowest junction with the south coast. This would have been especially beneficial to Athenian interests in the area following the break with Sparta in the sixties or fifties of the fifth c. BC (Thuc. 1.102.4) and explains the pro-Athenian inclination of the Messenians.[43] Following a lengthy uprising by the Lakonian and Messenian helots of Sparta (joined by *perioikoi*) who had camped out on Mount Ithome in Messenia, an accord was achieved, supported, according to Thucydides (1.103.2), by the authority of "an old oracle", permitting the suppliant Messenians at Ithome to depart from the Peloponnese on condition that they would not return. They were settled by the Athenians in Naupaktos, which had been a Lokrian city before (νεωστὶ Λοκρῶν τῶν Ὀζολῶν ἐχόντων),[44] and hence are referred to, in literary sources, as "Messenians in Naupaktos" (Μεσσήνιοι

41 See also Paus. 4.24.7-25.1; 4.33. 2 and below, fn. 42.

42 See also schol. Aischin. 2.75; Paus. 1.27. 5; Plut. *Vit. Per.* 19; Polyaenus, *Strat.* 3.3. Cf. Lerat 1952b, 34; Gomme 1956, 304 *ad l.*; Salmon 1984, 261; Hornblower 1991, 160-1 *ad* 1.102.3; Lewis 1992, 117-18, 501; Badian 1993; Parker 1993; Pritchett 1995, 75 ff.; Figueira 1999, 217-18; Freitag 2000, 71; Matthaiou, Mastrokostas 2000-03, 448; Antonetti 2010, 167; Matthaiou 2011, 50; Kallet 2016, 1 and fn. 5.

43 See Fantasia 2010, 156.

44 See comment of Lerat 1952b: 30 and 34 as well as, more recently, Badian 1993 and Fantasia 2010, 142.

οἱ ἐν Ναυπάκτῳ).[45] Already a place of arrivals and departures, an intermediate stop for crucial expeditions, and the target of colonial reinforcements, Naupaktos further increased its multi-ethnic nature and its potential for liminality now. The very designation Μεσσήνιοι οἱ ἐν Ναυπάκτῳ may distinguish them from their kinsmen in Messenia, represent their ethnic identity as a diasporic group in Naupaktos[46] and express the Messenians' desire to maintain a strong sense of identity in their new community coexisting with the Naupaktians.[47] A formal arrangement of uncertain date, regulating the cohabitation of Messenians and Naupaktians under the protection of Athena Polias (*SEG* 51.642: a sympoliteia?), provides evidence for the simultaneous distinction and cooperation between the two ethnic communities,[48] as might the fragmentary, chronologically problematic dedication of 'the Messenians and the Naupaktians' found in Delphi (*SEG* 32.550, l. 1: [Μ]εσσάνιο[ι καὶ Ναυπάκτιοι] ἀνέθ[εσαν]), if the restoration Ναυπάκτιοι is correct.[49]

Through the so-called 'First Peloponnesian War', the Athenians' settlement of the Messenians at Naupaktos is closely linked to their own animosity toward the Spartans and thus offers significant backdrop to the Peloponnesian War itself.[50] Despite losing land gained in Achaia and Central Greece during the Thirty Years' Peace, it is clear that the Athenians continued to maintain control over Naupaktos, whose closeness to Corinth constituted a further reason for the Athenians to be interested in Naupaktos itself.[51] In 431 BC, Sparta and Athens went to war, with the majority of western (and central) Greece siding with Sparta. The Ambrakiots, Leukadians, Phokians, Lokrians (or better, some Lokrian cities),[52] and Anaktorians

45 Thuc. 2.9.4; Diod. Sic. 12.60.1.

46 Luraghi 2008, 193-4. Cf. Figueira 1999, 220; Thein 2014, 285; Kallet 2016, 17, 32.

47 Luraghi 2001; Luraghi 2002; Fantasia 2006, 71; Kallet 2016, 16-7.

48 Matthaiou, Mastrokostas 2000-03 (*ed. princeps*) (proposing a different chronology: see esp. 448, 453 and below); Mastrokostas 1964, Chron. 295; Matthaiou 1983, 84; Hornblower 1991, 161; Lewis 1992, 118; Pritchett 1995, 69ff.; Luraghi 2008, 193 (agreed upon in the Fifties?).

49 [Μ]εσσάνιο[ι καὶ Ναυπάκτιοι] ἀνέθ[εσαν] | [ἀ]πὸ Καλ[υδωνίων δεκάταν τ]ῶι Ἀπ[όλωνι]. See Luraghi 2008, 193; Kallet 2016, 34; Palagia 2016, 77

50 Their partnership with the Spartans had come to an abrupt end in the Sixties of the fifth century BC (see Gomme 1945, 298-301; Hornblower 1991, 156-8 *ad* 1.101.2 with literature and discussion), when Kimon and his forces had gone to Messenia at their invitation to help with the siege, as recorded in Thuc. 1.102.3.

51 Kallet 2016, 19.

52 The Lokrians are listed on the side of the Spartans in Thucydides' well-known list of the allies of the two warring powers (2.9). The issue is that the phrase 'Lokrians' is generic, making it unclear if it refers to all Lokrians, just those in the east, or only those in the west. Diodorus gives us a hint when he describes the Spartans' Lokrian allies as being in front of Euboea (12.42.4) and "the Amphissians of the rest" (Λοκροὶ

were all allies of Sparta (Thuc. 1.118.2-3; cf. 2.54). However, as was to be expected, "most of the Akarnanians" and "the Messenians in Naupaktos," (Μεσσήνιοι οἱ ἐν Ναυπάκτῳ) became allies of the Athenians (Thuc. 2.9.4; Diod. Sic. 12.48.1; 60.1; cf. also Thuc. 7.57.8).[53]

In order to counter the threats that the Athenians posed to Sparta and its surrounding region, the Spartans saw Naupaktos as an essential naval base from which to conduct expeditions throughout the Peloponnese. This was in addition to protecting Corinth and other significant allies. The allies were determined to drive Athens out of the area and, if possible, take control of Naupaktos from a larger regional and Peloponnesian standpoint. For the Athenians, Naupaktos and its naval station would play a vital role in launching ships for operations in the Gulf and beyond as well as controlling traffic entering and leaving the Gulf, especially ships leaving Corinth to the southeast.[54] The Messenian Naupaktians' almost obvious hostility to Sparta was fit for the purpose.

Early in the conflict, there are accounts of the first time Naupaktos was used as a naval station and the Messenians' direct advisory role at Naupaktos for the Athenians during the Athenian western land campaigns. While winter was setting in 430 BC, the Athenian general Phormio brought a squadron of twenty ships to Naupaktos, with the intention of monitoring movements into and out of Corinth and the gulf (Thuc. 2.69).[55] The Ambrakiots were at odds with the Akarnanians

τῶν μὲν πρὸς Εὔβοιαν ἐστραμμένων οἱ πλείους, τῶν δ' ἄλλων Ἀμφισσεῖς, transl. by C.H. Oldfather). However, this Diodorean material is not conclusive because Amphissa notoriously holds a unique position in the conflict between the Phokians, Delphians, and Lokrians, which has been referred to as a "Sonderstellung" (Bauer 1907, 41; Lerat 1952b, 57). The most likely scenario, according to Lerat, is that the Ozolian Lokrians are not allied as a whole at this point, i.e., at the start of the conflict, but that they are allied collectively with the Athenians starting in 425 (Thuc. 3.95.3). The Eastern Lokrians, on the other hand, may still have been Spartan allies; see Hornblower 1991, 511 *ad* 3.96.1. Demosthenes' intention to march "against the Boeotians by way of Ozolian Lokris to Kytinium in Doris, keeping Parnassus on his right until he descended to the Phokians, whom he could force to join him if their ancient friendship for Athens did not, as he anticipated, at once decide them to do so" (Thuc. 3.95) may allow us to infer this: however, it must be acknowledged that the two cases are similar but not completely comparable: Thucydides describes a friendship that is ancient in the case of the Phokians (although its antiquity is not that long, cf. Franchi 2022; 2023), but it is relatively recent and "not very staunch" in the case of the Western Lokrians (see Gomme 1962, 403-4 *ad* 3.95.1 [quotation from 403]; Hornblower 1991, 511 *ad* 3.96.1). See Franchi 2022; 2023.

53 See Kallet 2016, 15. Interestingly, however, there is no mention of the Naupaktians' personal allegiance or participation in literary sources. We hear about Messenians from Naupaktos, not the Naupaktians, when recounting conflicts in the region that involve Naupaktos or when allies are called upon. Nonetheless, the Naupaktians' involvement in the Archidamian War is very plausible according to Kallet 2016, 21.

54 Kallet 2016, 23 with fn. 18.

55 See also Diod. Sic. 12.37.1. Comment by Lerat 1952b, 37.

during this time, and they wanted to break away from Athens; they planned a combined land and naval campaign in the hope of taking Naupaktos. For that purpose, they requested Spartan assistance.[56] Together with a few ships and a thousand hoplites, the Spartan general Knemos landed (2.80.4), but Phormio managed to prevail (2.83.5-84);[57] he prevailed again when Brasidas, Timokrates and Lykophron were dispatched by the Spartans to Knemos as advisors (2.85-2.92).[58] On this occasion as well, the Athenians' strategic interest in the region becomes apparent. According to Thucydides (2.84.4), after prevailing over Knemos, the Athenians and their allies erected a *tropaion* and dedicated a ship within the sanctuary of Poseidon at Rhion. If Pausanias is correct, Phormio's exploits are also commemorated in the Portico of the Athenians at Delphi, which he reports was built out of the spoils they took in their war against the Peloponnesians and their allies, and where a dedication is located commemorating these sea-battles and referring to a sacrifice offered to Theseus and Poseidon at Cape Rhion. Pausanias specifies that « the inscription refers to Phormio, son of Asopichos, and to his achievements» (Paus. 10.11.6).[59] Furthermore, as noted by Jessica Piccinini, it is likely that a fragmentary fifth-century-BC dedicatory inscription, found within the temenos at Dodona, also refers to an Athenian naval victory over the members of the Peloponnesian League, most probably the one at Cape Rhion.[60]

What followed was his mission to Akarnania (which also involved Messenians of Naupaktos) and his return to Naupaktos, from where he then sailed home in the spring of 428 BC (2.103). In the summer of 428, it was Phormio's son, Asopios, who set sail with 12 triremes towards Naupaktos and then continued along the Aitolian and Akarnanian coast. Once the actions he had planned were completed (and Asopios had fallen: Thuc. 3.7), the Athenian ships withdrew again to Naupaktos. From there, they set sail again, led by Nikostratos, in the summer of 427, on a campaign to Kerkyra, which could also count on reinforcements from Naupaktos (3.69; 75-6; Thucydides does not inform us about the return to Naupaktos at the end of the mission).[61] Yet, from our perspective, the matter becomes interesting when the Aitolians (and the Aitolian-Spartan alliance) came into play. While Demosthenes was preparing a major allied campaign against the Corinthian colony

56 Fantasia 2017, 60.

57 Cf. also Diod. Sic. 12.48. See Salmon 1994, 308-11; Freitag 2000, 72 fn. 360 and 73; Kallet 2016.

58 On this campaign see esp. Lerat 1952b, 38.

59 Hornblower 1991, 370; Fantasia 2003, 552-3; Piccinini 2017, 145; Fantasia 2017, 60 fn. 191.

60 Piccinini 2017, 144-5.

61 See Lerat 1952a, 38-9; Freitag 2000, 77-8 with further literature.

Leukas, the Messenians persuaded him to change plans and attack the Aitolians, assuring him that the operation would be easy (3.94.3). [62] The campaign turned into a disaster: afraid of the Athenians' reaction, Demosthenes did not dare return to Athens and instead remained at Naupaktos (3.98.5). But this very Aitolian success created an opening for the enemy: encouraged by their victory, the Aitolians called in Peloponnesian support. Soon after, an army of three thousand allied hoplites, led by the Spartan generals Eurylochos, Makarios, and Menedaios, advanced against the city (3.100.2).[63] Eurylochos infiltrated Naupaktian territory with the Aitolians, wreaking destruction on the land (Thuc. 3.102.2), but Demosthenes successfully defended the city by persuading the Akarnanians to provide a thousand hoplites (102.3-4). The Aitolians and Spartans withdrew to Kalydon and other nearby Aitolian locations (3.102.5-6).[64]

However, this Thucydidean passage is interesting for many other reasons as well. A few Lokrian *poleis*, including Oiantheia, supported Eurylochos, as he planned to step in at the head of the Spartans (while Naupaktos was allied to the Athenians).[65] At this point, being close to the Spartans also meant being close to the Aitolians, long-time rivals of the Naupaktians (as Thucydides emphasises in 3.94.3). The cooperation between the Spartans, Aitolians, and Lokrians is not surprising, nor is it that the Aitolians who lived in the area of eastern Aitolia bordering the Lokrian cities clearly had a common goal with the Lokrians: keeping Naupaktos in check. As a whole (i.e., including the three parties of the Spartans, Aitolians, and West Lokrians) and in its potentially more limited binary arrangement, this constellation would be nothing new.[66] In this specific case, however, we find the Akarnanians, who were themselves enemies of the Aitolians, next to the Athenians on the other side. In the winter of 426/5 BC, the Akarnanians invited Demosthenes to take command against the Ambrakiots, who were later reinforced by Peloponnesian troops (3.106). The enemy had invaded Olpai and threatened Amphilochian Argos (3.105).[67] Demosthenes, the Athenian

62 See also Bommeljé 1988, 298; Freitag 2000, 70 fn. 347; Antonetti 2010, 168; Kallet 2016, 26. On the Spartan-Aitolian axis more generally, think also of the inscription first published and edited by Peek 1974, unfortunately difficult to date. Cf. Cartledge 1976; 1978; Kelly 1978; Cozzoli 1985; Sordi 1991; Landucci Gattinoni 2004, 109-10.

63 Rosivach 1985; Freitag 2000, 79; Funke 2015, 88; Kallet 2016, 26-7.

64 Fantasia 2017, 61.

65 Considering that the sources describe so many unusual circumstances (such as Amphissa and Naupaktos), it does not seem appropriate to envision a unique Ozolian front (see Lerat 1952a, 39). According to Thucydides' account of the Peloponnesian invasion of Lokris Ozolia (3.101), the Ozolian cities at this point appeared to have independent foreign policies: see Franchi 2025, 51-3.

66 See Franchi 2025.

67 See Gomme 1962, 416 *ad* 3.105.1.

general, arrived with 200 Messenian hoplites and sixty Athenian archers (Thuc. 3.107.1-4).[68] Since the Peloponnesians outnumbered his forces, Demosthenes devised an ambush. This stratagem proved decisive: the hidden troops struck first and were mainly responsible for the rout of the Spartan and Peloponnesian army, killing many of them, including the Spartan commander Eurylochos (3.108). After a truce, however, the conflict resumed. On this occasion, Thucydides explicitly refers to the usefulness of involving the Messenians of Naupaktos, who spoke the Doric dialect and could confuse the Ambrakiot enemies (3.112.4). When the victory of the Athenian-Akarnanian alliance brought the campaign to an end, the twenty Athenian ships headed for Naupaktos (3.114.2).

There is another aspect of the aforementioned constellations of alliances that becomes significant in relation to the interconnectivity of Naupaktos and its projections beyond the Gulf of Corinth. The Spartan-Aitolian-Lokrian alliance, on the one hand, and the Athenian-Akarnanian-Naupaktos one, on the other, both leverage the anti-Spartan sentiment for the Messenians of Naupaktos and the anti-Aitolian sentiment for the non-Messenians of Naupaktos. The Messenians and the Naupaktians therefore found themselves aligned in the same alliance for reasons that went beyond the coexistence imposed by their geographical location and had to do with their respective histories. Indeed, over the long term interconnections and political alliances shape and sometimes reinforce one another in a dynamic of mutual influence, making alliances both a cause and a consequence of connectivity. As has been rightly observed, fighting side by side in the first years of the Peloponnesian War let them grow strong ties. A joint dedication at Olympia (*I.Olympia* 259)[69] dating back to the Peloponnesian War is telling in this regard.[70] Whether the monument commemorated the victory of 425 against the Spartans at Sphakteria (as stated by a later Messenian tradition reported in Paus. 5.26.1),[71] a campaign in Akarnania including the capture of Oiniadai for which Pausanias is our only source (Paus. 4.25.4; 5.26,.1),[72] the

68 On these archers, see Gomme 1962, 420 *ad* 3.107. 4 with literature and discussion.

69 Μεσσάνιοι καὶ Ναυπάκτιοι ἀνέθεν Διὶ | Ὀλυμπίωι δεκάταν ἀπὸ τῶμ πολεμίων. | Παιώνιος ἐποίησε Μενδαῖος | καὶ τἀκρωτήρια ποιῶν ἐπὶ τὸν ναὸν ἐνίκα (*IG* IX I^2.3.656; Meiggs - Lewis, *GHI*, no. 74) (The Messenians and Naupaktians offered [this] to Olympian Zeus as a tenth of the booty captured from their foes. Paionios of Mende created it, having won the competition to craft the acroteria on the temple; author's translation).

70 See Palagia 2016 for a detailed study of this statue.

71 Most probably an invented local oral tradition, as rightly observed by Maddoli, Saladino 1995, 346 *ad l.*; see also Luraghi 2008, 191 fn. 67.

72 On this campaign, see Freitag 1996b; Fantasia 2006, 64, 73; 2010; Antonetti 2010, 167 fn. 21; Freitag 2015, 71. See also Thuc. 1.111.2-3, Diod. Sic. 11.85.2 and 88.2 as well as Plut. *Vit. Per.* 19.2-4, who ascribe similar expeditions to Perikles.

campaign of 426/25 BC (reported in Thuc. 3.105-114)[73] or all of them, as most scholars believe,[74] it bears witness to a strong collaboration between Messenians and Naupaktians.[75] The above-mentioned treaty between Messenians and Naupaktians (*SEG* 32.550) reinforces this view, if Matthaiou's hypothesis about the chronology of the document is right and the agreement goes back to the twenties.[76]

After the very first years of the Peloponnesian War, Naupaktos no longer played a crucial role, both because the Peloponnesians gave up their attempts at weakening Athens in that area and because Corinth had in turn been neutralised in the north-west, meaning that Athens no longer had any particular interest in investing in the Gulf of Corinth.[77] Nevertheless, the Messenians of Naupaktos continued to play a role outside Naupaktos. Although it is doubtful that the Messenians on the pirate ship assisting Demosthenes (4.9.1)[78] were from Naupaktos,[79] this is certain for the Messenians keeping up the fortification at Pylos, which harmed Spartan interests in the area and contributed to the raids (4.41.2). It is not by chance that one requirement for the Spartans to sign the Peace of Nikias was to demolish the fort of Pylos (Thuc. 5.18.7).[80] However, the Athenians refused to give up Pylos, when the Spartans failed to return Amphipolis in Thrace, which had surrendered to Brasidas in 424 BC (Thuc. 4.106), as promised under the terms of the peace. They probably did not need to convince the Messenians in Naupaktos to run the garrison in Pylos. They did so

73 On these campaigns, see, e.g., Fantasia 2017, 64.

74 See Roehl, *IGA* 82 no. 348; Lerat 1952b, 35-6; Meiggs, Lewis 1969, 223-4; Luraghi 2008, 191 (right after the Peace of Nikias, maybe to commemorate the victory at Pylos?; see also Figueira 1999, 215, and Whitley 2006, who link the monument to Sphakteria, due to the plural "enemies"). Palagia 2016, 82 argues that the monument "cannot be dated more precisely than between 425 and 410". Cf. also Kallet 2016, 35 and Tronchin 2022 with further literature and discussion.

75 Kallet 2016, 32 and fn. 60 on 38. The words 'και Ναυπάκτιοι' should be integrated between '[M]εσσάνιο[ι' and 'ἀνέθ[εσαν]' also in *F.Delphes* III 4.1, a high triangular marble pillar with three pieces of inscribed stone at the base (Jacquemin, Laroche 1982, esp. 196-9; 2016) dating back to the period prior to the Thirty Years' Peace (Luraghi 2008, 188) or in any case prior to the Peloponnesian War (Jacquemin, Laroche 1982, 199, 204; 2016, 97-8). Kallet (2016, 34-5) points out that the early period of this same war cannot be ruled out. If the integration were correct, the inscription would reinforce the hypothesis of a distinct but not oppositional identity.

76 See also Lerat 1952b, 36; and more generally above, fn. 48.

77 Kallet 2016, 28-9.

78 See Hornblower 1996, 162: *ad* 4.9.1,: the "thirty-oar" mentioned by Thucydides is most probably a small boat used by pirates.

79 Thucydides does not explicitly say it. *Contra* Freitag 2000, 81, while Gomme 1973, 444-5 *ad* 9.1 is more cautious.

80 See Steup *ad l.* In the fifty-year alliance that the Athenians also signed, they had to guarantee support in the event of a helot uprising (Thuc. 5.23.4).

from the summer of 425 to 408 BC with very little respite (Thuc. 5.35.6-7; 56.2-3).[81] Naupaktos and the Athenian contingents stationed there played a leading role in the summer of 425 (Thuc. 4, 49, for a campaign against Anaktorion), in the summer of the following year (Thuc. 4.76-7; 89; 101.3-4, for a campaign in Boiotia[82]), and in the naval battle of Erineos in 413 BC (Thuc. 7.31).[83] Messenians from Pylos and Naupaktos both accompanied Demosthenes on his massive reinforcement trip to Sicily in 413 (Thuc. 7.57.7; cf. also 7.19 and Polyaenus, *Strat.* 5.13.1 about the Corinthians' concerns that ships might sail from Naupaktos to Sicily), and afterwards took part in the campaign against the Spartan party in Kerkyra in 410 BC (Diod. Sic. 13.48).[84] Their delay in evacuating Naupaktos following the Athenian defeat in 404 (Diod. Sic. 14.34.2-3)[85] is not surprising. Once the fight was over, the Spartans had to drive them out.

4 Naupaktos on the Border between Competing Federal States

According to Diodorus and Pausanias, the Spartans drove the Messenians out of Naupaktos (Diod. Sic. 14.34; 14.78.5; 15.66.5; Paus. 4.26) after the Peloponnesian War and returned the city to the Lokrians (Paus., 10.38.10).[86] The Athenians probably never lost hope of regaining control of Naupaktos, and we can imagine that this hope grew stronger during the period when the anti-Spartan axis with the Thebans, Corinthians and Argives was formed that would lead to the Corinthian War. It may have been during this period – although the hypothesis must remain tentative – that the tradition preserved by Pseudo-Skymnos took shape, assigning Naupaktos an important role in the story of the Argive Temenos. Again, as in the case of the passage from the *Suppliants*, an alliance between Athens and Sparta's Peloponnesian enemies that revisited Peloponnesian myths to indirectly express their own aims on Naupaktos? At the same time, Naupaktos' role in the saga of the Herakleidai may also be due to the emerging Messenian identity.

In the fourth century, Naupaktos' extra-regional projections intensified, and it is perhaps in light of this that we can interpret the increased variety

81 Although, it must be admitted, in these paragraphs Thucydides does not explicitly state that the Messenians in question are from Naupaktos.

82 See Gomme 1973, 572 *ad* 4.101.3 on the identification of Demosthenes' ships.

83 Lerat 1952a, 41; Freitag 2000, 82-5.

84 Kallet 2016, 31 provides a useful overview.

85 Cf. also Paus. 4.26.2; 10.38.10. See Antonetti 2010, 172.

86 McKechnie 1989, 46.

of coinage circulating there: the hoard of silver coins of various periods minted by the Phokians, the Athenians and others discovered near the base of the cult statue of the small temple at Molykreion in the hills above Naupaktos in 2014 are telling in this regard.[87]

At a moment that is hardly clear (394? or after 389),[88] the Achaians possibly took control of Naupaktos, as well as of Kalydon, and retained it until Epaminondas took the city away from them in 367 (Diod. Sic. 15.75.2),[89] maybe to return it to the Lokrians,[90] who, however, increasingly came under the influence of the Aitolians from the second half of the fourth century onwards.[91] Sometime in the middle of the fourth century, the Achaians managed to control the city again: as far as we know, at least since 341 BC, when Demosthenes recalled in his *Third Philippic* that Philip promised the *Achaian* Naupaktos to the Aitolians (9.34),[92] and indeed, according to an account by Theopompus (frg. 235a-b) – which is unfortunately preserved in a fragmentary and incomplete state—the Achaians were present, although it is unclear in what capacity,[93] when Philip seized Naupaktos.[94] The city had a special connection with the Macedonian

87 Touratsoglou 2015, 62, 64; Kaltsas, Moustaka 2016, 141; Kroll 2016, 73.

88 Larsen 1953, 806ff.; Lerat 1952a, 39; 1952b, 44-5. In 389, upon Agesilaos' return from an expedition to Akarnania, the Aitolians hoped that he would help them get back Naupaktos (Xen. *Hell*. 4.6.14), but the Spartans were allies of the Achaians would therefore give it to the Achaians (see also Funke 2015, 90).

89 "Epameinondas, the Theban, entered the Peloponnese with an army, won over the Achaeans and some cities besides, and liberated Dyme, Naupactus, and Calydon, which were held by a garrison of the Achaeans." ('Επαμεινώνδας δ' ὁ Θηβαῖος μετὰ δυνάμεως ἐμβαλὼν εἰς Πελοπόννησον τοὺς Ἀχαιοὺς καί τινας ἄλλας πόλεις προσηγάγετο, Δύμην δὲ καὶ Ναύπακτον καὶ Καλυδῶνα φρουρουμένην ὑπ' Ἀχαιῶν ἠλευθέρωσεν). Cf. also Xen. *Hell*. 4.6.14 with comment by Freitag 2000, 86 and Funke 2015, 90. See also Lerat 1952b, 56-7; Bommeljé 1988; Merker 1989; Landucci Gattinoni 2004; Antonetti 2010, 165 fn. 11 and Biagetti in this volume.

90 Merker 1989, 305; Beck 1997, 48.

91 Oldfather 1926 (c. 1207) went so far as to assume an Aitolian phase of Naupaktos in the middle of the fourth century building on Unger's dating of Pseudo-Scylax's *Periplous* (see its Aitolian list of cities: 35) to 347 (Unger 1874, 29-45).

92 Lerat 1952b, 49: maybe during the Sacred War, when the Achaians found themselves in a favourable position to seize Naupaktos as allies of the Phokians.

93 See Fantasia 2017, 90-91 fn. 63.

94 See also Strab. 9.4.7; Philoch. *FGrHist* 328 F 56a-b; Dem. *Or*. 9.34. Cf. Dubois 1885, 33; Momigliano 1934, 144, 158 and 162; Schäfer 1859, 483 (= 1886², 559 fn. 2); Jacoby 1926-30 *ad* Theopomp. *FGrHist* 115 F 235 a (= Suda *s.v.* Φρουρήσεις ἐν Ναυπάκτῳ [φ 742 Adler]) and b; Flacelière 1937, 42; Lerat 1952a, 54-5, 86-93; 1952b, 993; Fabre 1965, 360; Ellis 1976, 196-7; Hammond, Griffith 1979, 508-9; Corsten 1999, 150-1; Marcotte 1986, 170; Freitag 2000, 87; 2005, 86-8; Grainger 1999, 42-4, 87; Landucci Gattinoni 2004, 11-12; Rousset 2004; Antonetti 2010, 164; Rzepka 2004; Shipley 2011, 116-17 *ad* Pseudo-Scyl. 35; Shipley 2017 *ad* Pseudo-Scyl. 35. Some modern scholars have interpreted Theopomp. *FGrHist* 115 F 235 a (*ap.* Suda s.v. Φρουρήσεις ἐν Ναυπάκτῳ [φ 742 Adler]) and b (*ap.* Zen. 6.33) which came in two different variants as a confirmation of Philip's assignment of Naupaktos to the Aitolians, see however the remarks of Bosworth 1976

kings. This is suggested both by the hoard of silver coins from Molykreion mentioned above, which also contains three posthumous tetradrachms of Alexander the Great,[95] and even more by subsequent events: Naupaktos was controlled by the Aitolians throughout the third century BC[96] and is still Aitolian at the time of the famous peace treaty of 217 between the Aitolians, the Achaians and Philip V (appointed by Philip V, Kleonikos of Naupaktos, proxenos of the Achaians, participated in the negotiations: Polyb. 5.102.4 and 7.104.1-105.2).[97] It is interesting to note, with Buraselis, that it was precisely its geographical proximity to the Achaians, proponents of this spirit of cooperation on the part of the Greek cities towards Macedonia, that made it a suitable place for negotiations in many respects.[98] Once again, Naupaktos became the site of military operations during the First Macedonian War: in 211 BC, Valerius Laevinus arrived from Oiniadai and Nasos to organise an expedition against Antikyra (Liv. 26.26); in 209, still in the context of the First Macedonian War, we find the Roman fleet stationed at Naupaktos (Liv. 27.30.11), and it was at Naupaktos that the Romans encountered the Aitolians in the period following the Peace of Phoinike in 200 (Polyb. 16.27.1-5), and again in 199 BC (Liv. 31.29-32). Beyond its strategic role in military operations and negotiations, Naupaktos' name resonated far beyond Lokris, and its inhabitants were active far beyond the region.[99]

Klaffenbach believed that Naupaktos was no longer Aitolian in 201 and 182 (*IG* IX 1^2, XXXII and XLIII), the years to which two different decrees of proxenia conferred by the Aitolians on an individual from Naupaktos are dated, but the idea that *koina* only conferred proxenia on communities not belonging to them has been disproved (*IG* IX 1^2.30 and *Syll.*^{3} 585, fn. 64).[100] According to Polybios (16.27.4), the Aitolians met or held assemblies in Naupaktos in 193 (Liv. 35.12), in 191 (with Antiochos; 36.11.5-7) and in 190 (37.4.4-7). The city seems

(followed by Gullath 1982, 131-3 and Mendels 1984, 135-6 as well as Grainger 1999, 41-53) and the general discussion in Landucci Gattinoni 2004, 111-20). See also Bommeljé 1988, 310; Merker 1989, 308-11; Sordi 1997, 103, fn. 61; Freitag 2000, 87-8; Scholten 2000, 13-14; Damigos 2016, 114; Fantasia 2017, 90 fn. 63; Franchi 2025, 56.

95 Kaltsas, Moustaka 2016, 141.

96 *Syll.*^{3} 380; 412; *IG* IX 1^2.3.632, 635, 638, 639; *IG* IX 1^2.1.17.A, l. 52; 618; 625a; *IG* XI 4.692; *IG* XII 5.526 (+ Add. 319); 527; 532; 539; Polyb., 4.16.9 with comment of Lerat 1952b, 70 (Naupaktos is the location of negotiations between the Illyrian Skerdilaidas and the Aitolians); 5.95.11; Liv. 26.24.1; 28.1; Paus., 6.16.2; Polyaenus, *Strat.* 4.16.18. Cf. Dubois 1885, 33; Lerat 1952a, 86-93; 1952b, 993; Klaffenbach in *IG* IX 1^2.3, XX.

97 Cabanes 1976, 262.

98 Buraselis 2016, 111.

99 See *IG* IX 1.228 (Drymaia); *IG* VII.2224 (Thisbe); *IG* XI 4.692 and *IG* XI 4.837 (Delos); *I.Magnesia* 28 (Magnesia on the Maeander).

100 Funke 2015, 104 with reference to the Aitolians; Mack 2015, 209-10.

to have remained an Aitolian one even in the following decades.[101] It should also be noted that at some point – the exact time is unclear, but it may date back quite far – the Aitolians must have fostered the belief that Naupaktos had been Aitolian territory since the time of Meleager, a belief reported by John Tzetzes (*Allegoriae in Iliadem* 9.103-5 with comment by Funke 2015, 91 fn. 13).

The fact that it was still perceived as an important city with a memorable past during the Roman Imperial age is evidenced by the story concerning the correct location of Hesiod's bones, disputed between Naupaktos and Orchomenos (Paus. 10.38.3-4; Plut. *Conv. Sept. Sap.*19 [*Mor.* 162e-f]; *Cert. Hom. Hes.*, 350-7; cf. also Paus. 9.31.6),[102] as well as by the *Songs* of Naupaktos, a collection of *epe* described by Pausanias (10.38.11) as a narrative of female exploits.[103]

5 Some Tentative Conclusions

The events discussed so far are well known and are well understood in light of one fact: Naupaktos and its harbour had a strategic location.[104]

And yet, we know very well that often the strategic potential of a location does not fully emerge unless activated by the agency of the people involved. Not only that. It is the agency of the different actors involved that determines the forms in which that potential is activated. Precisely, this seems what has happened in the case of Naupaktos.

Naupaktos is located at a crucial junction, but for some Greeks it is not the only option. There are alternatives more attractive to some Aitolian settlements as for example Oiantheia, now identified with modern Vitrinitsa, which according to Pausanias (10.38.9) borders with Naupaktos (ὁμοροῦσά ἐστι Ναύπακτος) and in a strategic location, too. As I have shown elsewhere,[105] Oiantheia is faster to reach from crucial Aitolian centres such as Kallipolis-Steno and Aigition-Strouza, important for the exchange with the hinterland, than Naupaktos (7-8 h versus 14 h). Furthermore, to get to Naupaktos, one needs to ford the Mornos River, which is far from easy;[106] and indeed, Oiantheia is among the Lokrian centres explicitly mentioned by Thucydides among those taking part in the Spartan expedition urged on by the Aitolians themselves, and it is also from Oiantheia

101 Larsen 1967, 422ff. See Strab, 9.4.7; Plin. *HN* 4.6.

102 Freitag 2000, 68-9; Chatzivasiliou 2020.

103 West 2003, 3.

104 Larsen 1952a, 66, 69; Lehmann 1967, 16.

105 Franchi 2025.

106 Gomme 1962, 408 *ad* 3.97.1, 411 *ad* 3.102.2.

that, centuries later, the Aitolians set sail against the Achaian Aigeira during the Social War (Polyb. 4.57.2, 219 BC), although Naupaktos had not been in Athenian control for a long time. Projecting power towards the Achaian centres beyond the Gulf of Corinth seems almost easier from Oiantheia than from Naupaktos.

In short, Naupaktos' strategic geographic position is not enough to make it the port of choice for all, certainly not for the Aitolians nor for all those political-military situations in which the importance of the north-south axis prevailed in the relationship between the Aitolians and other Greeks or Macedonians active in Central Greece on the one hand and the Achaians on the other. In these cases, it is not Naupaktos as a place that has made it a hub of considerable importance over the centuries; it is the people who have cross-borderised it.

Cross-borderisation is a phenomenon that often occurs in history: when people activate social or economic interactions in order to enhance the potential of a border location the latter becomes, through this very activation, a relevant hub, at least for two reasons: first, because it is an advantageous form for those who activate its potential; second, because the network node involved is on a border (i.e., there is something specific and maybe even different with networking). Cross-borderisation transforms a potentially (though not necessarily) unfavourable condition such as a border location into a favourable one and also enhances potentially favourable conditions such as ports.

As far as I know, the concept is new in ancient history,[107] but very familiar to those who study borders in the contemporary age, particularly in studies on the European Union and its European groupings of territorial cooperation (EGTC). EGTCs are groupings of areas featuring strong informal cross-border cooperation (CBC) aimed at consolidating and enhancing this very CBC through institutionalisation. These areas might be contiguous but also spatially dispersed, and, moreover, they form the periphery of a political community, being on its borders, but through CBC they benefit from this very position, being able to intensify contacts with those beyond the border: immediately beyond, or far beyond.

Obviously, the comparison with ancient Greece cannot be made without mediation. To begin with, ancient Greek history only knows informal, non-institutionalised forms of CBC. Nevertheless, by avoiding comparing the incomparable on the one hand, but valuing the very idea of CBC on the other, this perspective can be

107 Conversely, analyses of cross-border interactions have become increasingly frequent, yet without highlighting the mechanisms through which they become advantageous for the individuals inhabiting these zones (that is, actual cross-borderisation): cf. Lucas 2019, esp. 242.

useful, especially when it comes to framing the phenomenon of cross-borderisation.

In fact, Naupaktos is in a border zone, both in a literal sense, between Aitolians, Lokrians and Achaians, depending on the historical period,[108] and in a figurative sense, as a border not between regions referencing suprapoleic political entities but between *poleis*, that is between their colliding zones of influence: thus Athens, Corinth, the Hypoknemidians and more generally speaking the Lokrians, the Achaians, the Aitolians.

This border location is by no means a disadvantage. And not only because Naupaktos overlooks the Gulf of Corinth and therefore its location can be considered strategic (we have seen that there were other settlements in locations that were at least as strategic). This location is not a disadvantage because various peoples have turned it into an advantage.

The brief overview of its history outlined in the previous pages has shown that Naupaktos was clearly important to the Lokrians, both the Ozolians and the Hypoknemidians, as both the inscription found at Chaleion and the Pappadakis bronze demonstrate in different forms and to different degrees. This is also somewhat supported by the fact that the inscriptions discovered in Delphi and Olympia examined above mention separately the Messenians and the Naupaktians, i.e. the Messenians of Naupaktos and the Lokrians of Naupaktos, who, while collaborating, maintained distinct identities. We might go so far as to say, perhaps, that the Naupaktians provide for the maintenance of the Lokrian component of the identity of the inhabitants of this settlement. An awareness of this Lokrian identity seems to be preserved by Herakleides Lembos and Aristoteles. To some extent the Lokrian identity was thus assured, although it must be said that the stories about the genealogies of the eponymous hero of the Lokrians Lokros, rich in toponyms, never mention Naupaktos. The interest of the Athenians dated back at least to the fifth century BC. In this case, the choice of Naupaktos was certainly due to its potential for Mediterranean projection towards Sicily and Magna Graecia, and the city was clearly preferable to other coastal towns in Lokris. But there is more to it than that. The Athenians showed their presence in the Gulf of Corinth in various anti-Spartan actions, and above all they settled the rebel Messenians there. This Athenian agency in an anti-Spartan and progressively also anti-Aitolian key (think of the framework of

108 Cf. Pseudo-Scylax; Dion. Kalliph. with comment of Lerat 1952b, 60-61; 1952a, 75. Given that it is not very likely that regions and ethnic groups were divided by continuous linear borders, it is more appropriate to identify border areas that only acquire linear precision in certain sections (see Franchi 2024 with previous bibliography). In this sense, Naupaktos was situated in a border area, both with respect to the Aitolians and the Achaians

alliances during the Peloponnesian War) also had a backlash: the configuration and consolidation of an axis between Aitolian-Spartans and other Lokrian cities on the coast, including Oiantheia, precisely in an anti-Naupaktos key. And this at least until 425, when, according to Thucydides, the (Ozolian) Lokrians, hitherto disjointed in their policy of alliances, formalised their support for the Athenians.

So far, in short, Naupaktos was networked and cross-borderised in Lokrian and Athenian terms.

After the defeat of Athens in the Peloponnesian War, the border position was optimised and turned into an opportunity by other parties. Clearly, the Achaians were also involved, for all the reasons already listed by Claudio Biagetti in this volume. Epaminondas would bring the Lokrians back into play, thereby preparing the ground for an Aitolian takeover. At that point, Naupaktos was, one might say, cross-borderised by the Achaians but, above all, by the Aitolians, and in an anti- Aitolian and anti-Achaian role respectively. After all, in addition to overlooking the sea and providing a strategic landing place for ships, Naupaktos was located on the border between the areas controlled by the Aitolians and Achaians and, as such, lent itself to being functionalised by one against the other and the other way around. The protagonists here were not the nodes of a network or the borders between *ethne*, but those who dwelled in them, crossed them, and turned them into opportunities, far beyond the possibilities offered by the strategic position, which was activated in its own favour and thus precluded to others.

Bibliography

Antonetti, C. (2010). "Il koinon etolico di età classica: dinamiche interne e rapporti panellenici". Antonetti, C. (a cura di), *Lo spazio ionico e le comunità della Grecia nord-occidentale. Territorio, società, istituzioni*. Pisa, 163-80.

Asheri. D. (1967). "Il rincalzo misto a Naupatto (ante 456 a.C.)". *PP*, 22, 343-58.

Badian, E. (1993). *From Plataea to Potidaea. Studies in the History and Historiography of the Pentacontaetia*. Baltimore; London.

Baika, K. (2013). "Small Scale and Rock-Cut Naval Bases". Blackman, D.; Rankov, B.; Baika, K.; Gerding, H.; Pakkanen, J. (eds), *Shipsheds of the Ancient Mediterranean*. Cambridge, 231-53.

Bauer, E. (1907). *Untersuchungen zur Geographie und Geschichte der nordwestlichen Landschaften Griechenlands*. Halle.

Beck, H. (1997). *Polis und Koinon. Untersuchungen zur Geschichte und Struktur der griechischen Bundesstaaten im 4. Jahrhundert v. Chr.* Stuttgart. https://doi.org/10.25162/9783515118019.

Beck, H. (1999). "Ostlokris und die *Tausend Opuntier*: neue Überlegungen zum Siedlergesetz für Naupaktos". *ZPE*, 124, 53-62.

Beck, H.; Funke, P. (eds) (2015). *Federalism in Greek Antiquity*. Cambridge. https://doi.org/10.1017/CBO9781139030953.

Bekker, I. (1814). *Anecdota Graeca*, vol. 1. Berlin.

Blackman, D.J. (1973). "Evidence of Sea-Level Change in Ancient Harbours and Coastal Installations". Blackman D.J. (ed.), *Marine Archaeology*. London, 115-39.
Blackman, D.J. (1982). "Ancient Harbours in the Mediterranean. Part 2". *IJNA*, 11(3), 185-211. https://doi.org/10.1111/j.1095-9270.1982.tb00079.x.
Blok, J. (2018). "Retracing Steps. Finding Ways into Archaic Greek Citizenship". Duplouy, A.; Brock, R.W. (eds), *Defining Citizenship in Archaic Greece*. Oxford, 79-101. https://doi.org/10.1093/oso/9780198817192.003.0003.
Bommeljé, S. (1988). "Aeolis in Aetolia". *Historia*, 37, 297-316.
Bonnier, A. (2016). "Harbours and Hinterland Networks by the Corinthian Gulf, from the Archaic to the Early Hellenistic Period". Höghammar, Alrot, Lindhagen 2016, 65-94.
Bonnier, A. (2014). *Coastal Hinterlands. Site Patterns, Microregions and Coast-Inland Interconnections by the Corinthian Gulf, c. 600-300 BC*. Oxford. https://doi.org/10.30861/9781407312453.
Bosworth, A.B. (1976). "Early Relations Between Aetolia and Macedon". *AJAH*, 1, 164-81.
Bravo, B. (2009). *La Chronique d'Apollodore et le Pseudo-Skymnos: Érudition antiquaire et littérature géographique dans la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C*. Louvain.
Bruchmann, K.F.H. (1893). *Beiträge zur Ephoros-Kritik*, 2 Bde. 1-2. Breslau.
Buck, C.D. (1955). *The Greek Dialects. Grammar, Selected Inscriptions, Glossary*. Chicago.
Buraselis, K. (2015). "Federalism and the Sea. The *Koina* of the Aegean Islands". Beck, Funke 2015, 358-76. https://doi.org/10.1017/CBO9781139030953.021.
Bursian, C. (1862). *Geographie von Griechenland.* Bd. 1, *Das nördliche Griechenland*. Leipzig.
Cabanes, P. (1976). *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine (272-167 av. J.-C.)*. Paris. https://doi.org/10.3406/ista.1976.2208.
Cartledge, P. (1976). "A New 5th Century Spartan Treaty". *LCM*, 1, 87-92.
Cartledge, P. (1978). "The New 5th Century Spartan Treaty Again". *LCM*, 3, 189-90.
Chatzivasiliou, D. (2020). "La Locride de l'Ouest et la première forme urbaine de la ville de Naupacte". *Gaia*, 22-3. https://doi.org/10.4000/gaia.1188.
Corsten, T. (1999). *Vom Stamm zum Bund: Gründung und territoriale Organisation griechischer Bundesstaaten*. München.
Cozzoli, U. (1985). "Sul nuovo documento di alleanza tra Sparta e gli Etoli". Broilo F. (a cura di), *Xenia. Scritti in onore di Piero Treves*. Roma, 67-76.
Damigos, S. (2016). "Νομίσματα της Αιτωλικής Συμπολιτείας". Palagia 2016, 113-34.
Daverio Rocchi, G. (2000). "Naupaktos". *Der Neue Pauly* 8: 752-4.
Daverio Rocchi, G. (2015). "The Lokrians and their Federal Leagues". Beck, H.; Funke, P. (eds), *Federalism in Greek Antiquity*. Cambridge, 179-98. https://doi.org/10.1017/CBO9781139030953.011.
Descat, R. (2001). "Monnaie multiple et monnaie frappée en Grèce archaique". *RN*, 157, 69-81. https://doi.org/10.3406/numi.2001.2318.
Dominguez Monedero, A. (2013). "The Late Archaic Period". Pascual J.; Papakonstantinou, M.-F. (eds), *Topography and History of Ancient Epicnemidian Locris*. Leiden, 445-70. https://doi.org/10.1163/9789004256750_013.
Dubois, M. (1885). *Les Ligues étolienne et achéenne leur histoire et leurs institutions, nature et durée de leur antagonisme*. Paris.
Ehrenberg, V. (1961). *Von den Grundformen griechischer Staatsordnung*. Heidelberg.
Ellis, J.R. (1976). *Philip II and Macedonian Imperialism*. London.
Fabre, P. (1965). "La date de la rédaction du Périple de Scylax", *Les Études Classiques*, 33, 353-66.

Fantasia, U. (2006). "Formione in Acarnania (Thuc. II 68, 7-8) e le origini della Guerra del Peloponneso", *IncAnt* 4, 59-98.

Fantasia, U. (2010). "L'ethnos acarnano dal 454 al 424 a.C. Dinamiche locali e relazioni internazionali". Antonetti, C. (a cura di), *Lo spazio ionico e le comunità della Grecia nord occidentale. Territorio, società, istituzioni*. Pisa, 139-69.

Favi, F. (2016). "ΕΦΑΓΕΣΘΑΙ nel 'bronzo Pappadakis'". *ZPE*, 199, 52-4.

Figueira, T.J. (1999). "The Evolution of the Spartan Identity". Hodkinson, S.; Powell, A. (eds), *Sparta: New Perspectives*. Swansea, 211-44. https://doi.org/10.2307/j.ctvvn9cq.11.

Flacelière, R. (1937). *Les Aitoliens à Delphes. Contribution à l'histoire de la Grèce centrale au III^e siècle av. J.C.* Paris.

Fornara, Ch.W. (1977). *Archaic Times to the End of the Peloponnesian War.* Baltimore.

Fragoulaki, M. (2013). *Kinship in Thucydides: Intercommunal Ties and Historical Narrative*. Oxford. https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199697779.001.0001.

Franchi, E. (2023). "Intentionale Darstellungen geopolitischer Bestrebungen: die Athener, die Phoker und die Amphiktyonie von Delphi". *Mediterraneo Antico,* 26, 1-2, 127-38. https://doi.org/10.19272/202304402009.

Franchi, E. (2022). "L'antica amicizia tra Ateniesi e Focidesi e le nuove sfide della Grecia multipolare". *Erga-Logoi*, 10, 1, 9-52. https://doi.org/10.7358/erga-2022-001-fran.

Franchi, E. (2024). "Il problema storico e metodologico delle guerre di confine nella Grecia antica: Considerazioni introduttive". Nastri, C; Polito, M. (a cura di), *Tekmeria: 1. Greci in età arcaica: istituzioni, interazioni, tradizioni*, Milano, 25-59. https://doi.org/10.7359/1711-2024-frae.

Franchi, E. (2025). "Oiantheia in Between. Cross-Border Activities in Ancient Federal Greece". *Gerion*, 43.1, 47-70. https://dx.doi.org/10.5209/geri.98958.

Franchi, E. (2026). "Sharing Beyond the Polis: Citizenship and Borders in Ancient Federal Greece". Erdas, D.; Faraguna, M. (eds), *"Sharing in the polis". Citizenship and Forms of Civic Participation in the Greek World*. Milan, 411-27. https://doi.org/10.54103/milanoup.292.c757.

Freitag, K. (1996). "Der Akarnanische Bund im 5. Jh. v. Chr.". Berktold, P.; Schmid, J.; Wacker, Ch. (Hrsgg), *Akarnanien: Eine Landschaft im antiken Griechenland*. Würzburg, 75-86.

Freitag, K. (2000). *Der Golf von Korinth. Historisch-topographische Untersuchungen von der Archaik bis in das 1. Jh. v. Chr.* München.

Freitag, K. (2015). "Akarnania and the Akarnanian League". Beck, Funke 2015, 66-85. https://doi.org/10.1017/CBO9781139030953.006.

French, E.B. (1994). "Archaeology in Greece 1993-1994". *AR*, 40, 3-84. https://doi.org/10.1017/S0570608400005779.

Funke, P. (2015). "Aitolia and the Aitolian League". Beck, Funke 2015, 86-117. https://doi.org/10.1017/CBO9781139030953.007.

Gauthier, P. (1972). *Symbola. Les étrangers et la justice dans les cités grecques.* Nancy.

Gehrke, H.-J. (1993). "Gesetz und Konflikt. Überlegungen zur frühen Polis". Bleicken, J. (Hrsg.), *Colloquium aus Anlaß des 80. Geburtstages von Alfred Heuß* (Göttingen, 30. Juni 1984). Kallmünz, 49-67.

Giangiulio, M. (2018). "Oligarchies of 'Fixed Number' or Citizen Bodies in the Making?". Duplouy, A.; Brock, R.W. (eds), *Defining Citizenship in Archaic Greece*. Oxford, 275-94. https://doi.org/10.1093/oso/9780198817192.003.0011.

Gogos, S. (1993). "Ein Herkules von Naupaktos". *JÖAI*, 62, 45-56.

Gomme, A.W. (1945). *An Historical Commentary on Thucydides: Volume 1. Books I*. Oxford. https://doi.org/10.1093/actrade/9780198141266.book.1.

Gomme, A.W. (1962). *An Historical Commentary on Thucydides: Volume 2. Books II-III*. Oxford. https://doi.org/10.1093/actrade/9780198140030.book.1.

Gomme, A.W. (1973). *An Historical Commentary on Thucydides: Volume 3. Books IV-V*. Oxford. https://doi.org/10.1093/actrade/9780198140016.book.1.

Grainger, J.D. (1999). *The League of the Aitolians*. Leiden; Boston; Köln. https://doi.org/10.1163/9789004351219.

Graham, A.J. (1964). *Colony and Mother City in Ancient Greece*. Manchester.

Gschnitzer, F. (1991). "Zum Vorstoss von Acker- und Gartenbau in die Wildnis: das Westlokrische Siedlungsgesetz (*IG*, IX, I 2, 609) in seinem agrargeschichtlichen Zusammenhang". *Ktema*, 16, 81-91. https://doi.org/10.3406/ktema.1991.2030.

Gschnitzer, F. (1958). *Abhängige Orte im griechischen Altertum*. München.

Gullath, B. (1982). *Untersuchungen zur Geschichte Boiotiens in der Zeit Alexanders und der Diadochen*. Frankfurt am Main.

Hale, J.R. (1996). "Archaeology of a Campaign: the Evidence of Topography and Monuments for Phormio's Western Expedition of 429 B.C.". *AJA*, 100, 342. https://doi.org/10.2307/506906.

Hammond, N.G.L.; Griffith, G.T. (1979). *A History of Macedonia* II. Oxford.

Hansen, O. (1987). "On the Origin of a Lokrian Bronze Plaque Concerning the Settlement of New Territory". *StudClas* 25, 89-90.

Höghammar, K.; Alroth, B.; Lindhagen, A. (eds) (2016). *Ancient Ports: the Geography of Connections = Proceedings of an International Conference at the Department of Archaeology and Ancient History, Uppsala University* (Uppsala, 23-25 September 2010). Uppsala.

Horden, P.; Purcell, N. (2000). *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*. Oxford.

Hornblower, S. (1991). *A Commentary on Thucydides, Vol. 1: Books I-III.* Oxford. https://doi.org/10.1093/actrade/9780198150992.book.1.

Hornblower, S. (1996). *A Commentary on Thucydides, Vol. 2: Books IV-V. 24*. Oxford. https://doi.org/10.1093/actrade/9780198148814.book.1.

Jacoby, F. (1926-30). *Die Fragmente der griechischen Historiker. Teil 2, Zeitgeschichte. B. Spezialgeschichten, Autobiographien und Memoiren, Zeittafeln*. Berlin.

Jacquemin, A.; Laroche, D. (1982). "Notes sur trois piliers delphiques". *BCH*, 106, 191-218. https://doi.org/10.3406/bch.1982.1912.

Jacquemin, A.; Laroche, D. (2016). "L'offrande des Méssenіens et Naupactiens à Delphes". Palagia, 2016, 85-103.

Jeffery, L.H. (1990). *The Local Scripts of Archaic Greece. A Study of the Origin of the Greek Alphabet and its Development from the Eighth to the Fifth Centuries B.C.* Oxford. https://doi.org/10.1093/oso/9780198140610.001.0001.

Jones, N.F. (1987). *Public Organization in Ancient Greece. A Documentary Study.* Philadelphia. https://doi.org/10.70249/9798893981810.

Kallet, L. (2016). "Naupaktos, Naupaktians and Messenians in Naupaktos in the Peloponnesian War". Palagia 2016, 15-41.

Kaltsas N.; Moustaka A. (2016). "Οι ανασκαφές στο αρχαίο «Μολύκρειο» μετά τον Α. Ορλάνδο". Palagia 2016, 135-49.

Kelly, D.H. (1978). "The New Spartan Treaty". *LCM*, 3, 133-41.

Klaffenbach, G. (1932). *Inscriptiones Graecae* IX 1^2. Fasc. 3. Berlin.

Körner, R. (1993). *Inschriftliche Gesetzestexte der frühen griechischen Polis. Aus dem Nachlass von Reinhard Koerner*. Herausgegeben von K. Hallof. Köln; Wien. https://doi.org/10.7788/9783412305284.

Koiv, M. (2003). *Ancient Tradition and Early Greek History: the Origins of States in Early-Archaic Sparta, Argos and Corinth*. Tallinn.

Korenjak, M. (2003). *Die Welt-Rundreise eines anonymen griechischen Autors ("Pseudo-Skymnos")*. Hildesheim.

Kroll, J.H. (2016). "A Classical Polis Without Coinage?". Palagia 2016, 65-72.

Landucci Gattinoni, F. (2004). "L'Etolia nel protoellenismo: la progressiva centralità di una periferia semibarbara". Vanotti, G.; Perassi, C. (a cura di), *In limine. Ricerche su marginalità e periferia nel mondo antico*. Milano, 105-30.

Larsen, J.A.O. (1967). *Greek Federal States: Their Institutions and History*. Oxford.

Larsen, J.A.O. (1952). "The Assembly of the Aetolian League". *TAPhA*, 83, 1-33. https://doi.org/10.2307/283371.

Larsen, J.A.O. (1953). "The Early Achaean League". Mylonas, G.E.; Raymond, D. (eds), *Studies Presented to D.M. Robinson on his Seventieth Birthday, II*. Saint Louis, 797-815.

Leake, W.M. (1835). *Travels in Northern Greece*, 4 vols. London.

Lehmann, G.A. (1967). *Untersuchungen zur historischen Glaubwürdigkeit des Polybios.* Münster.

Lehmann-Hartleben, K. (1963). *Die antiken Hafenanlagen des Mittelmeeres. Beiträge zur Geschichte des Städtebaus im Altertum*. Aalen.

Lerat, L. (1952a). *Les Locriens de l'Ouest*, vol 1. Paris.

Lerat, L. (1952b). *Les Locriens de l'Ouest*, vol 2. Paris.

Lewis, D.M. (1992). "Mainland Greece, 479-451 b. C.". Lewis, D.M.; Boardman, J.; Davies, J.K.; Ostwald, M. (eds), *The Cambridge Ancient History. Volume 5. The Fifth Century BC*. Cambridge, 96-120. https://doi.org/10.1017/CHOL9780521233477.

Link, S. (1991). "Das Siedlungsgesetz aus Westlokris (Bronze Pappadakis; I.G. IX 1, fasc. 3, no. 609 = Meiggs-Lewis 13)". *ZPE*, 87, 65-77.

Lolling, H.G. (1989). *Reisenotizen aus Griechenland 1876 und 1877*. Bearb. Von B. Heinrich Hrsg. vom DAI Athen und der C. Haller von Hallerstein Gesellschaft. Berlin.

Lotze, D. (1959). Μεταξύ ἐλευθέρων καί δούλων*: Studien zur Rechtsstellung unfreier Landbevölkerungen in Griechenland bis zum 4. Jahrhundert v. Chr.* Berlin.

Loy, M. (2023). *Connecting Communities in Archaic Greece: Exploring Economic and Political Networks through Data Modelling*. Cambridge. https://doi.org/10.1017/9781009343794.

Lucas, Th. (2019). "Entre Attique et Béotie: identités politiques et culturelles à la frontière". Lucas, Th., Müller, Chr., Oddon-Panissié, A.-Ch. (éds), *La Béotie de l'archaïsme à l'époque romaine: frontières, territoires, paysages*. Paris, 233-50.

Luraghi, N. (2001). "Der Erdbebenaufstand und die Entstehung der messenischen Identität". Strocka, V.-M. (Hrsg.), *Gab es das griechische Wunder? Griechenland zwischen dem Ende des 6. und der Mitte des 5. Jahrhunderts v.Chr. = Tagungsbeiträge des 16. Fachsymposiums der Alexander von Humboldt-Stiftung* (Freiburg im Breisgau, 5.-9. April 1999). Mainz, 280-90.

Luraghi, N. (2002). "Becoming Messenian". *JHS*, 122, 45-69. https://doi.org/10.2307/3246204.

Luraghi, N. (2008). *The Ancient Messenians. Constructions of Ethnicity and Memory*. Cambridge; New York. https://doi.org/10.1017/CBO9780511481413.

Mack, W. (2015). *Proxeny and Polis: Institutional Networks in the Ancient Greek World*. Oxford. https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780198713869.001.0001.

Maffi, A. (1986). "Sulla legge coloniaria per Naupatto (ML 20)*". Festschrift für Arnold Kränzlein. Beiträge zur antiken Rechtsgeschichte*. Graz, 69-82.

Maffi, A. (1987). "La legge agraria locrese ('bronzo Pappadakis'): diritto di pascolo o redistribuzione di terre?". Pastori, F. (a cura di), *Studi in onore di Arnaldo Biscardi VI*. Milano, 365-425.

Marcotte, D. (1986). "Le Périple de Scylax. Esquisse d'un commentaire épigraphique et archéologique". *BollClass*, 7, 166-82.
Mastrokostas, E. (1965). "Ανασκαφή Αγίου Ηλία -Μεσολογγίου (Ιθωρίας)". *ArchDelt*, 19, B2(1964), 295-300.
Matthaiou, A.P. (1983). "Scholia". *Horos,* 1, 80-9.
Matthaiou, A.P. (2011). *Ta en tei stelei gegrammena: Six Greek Historical Inscriptions of the Fifth Century BC*. Athens.
Matthaiou, A.P.; Mastrokostas, E. (2000-03). "Syntheke Messenion kai Naupaktion". *Horos*, 14-16, 433-54.
Mauro, C.M. (2019). *Archaic and Classical Harbours of the Greek World. The Aegean and Ionian Sea Contexts*. Oxford.
McKechnie, P. (1989). *Outsiders in the Greek Cities in the Fourth Century BC*. London. https://doi.org/10.4324/9781315815589.
Meiggs, R.; Lewis, D. (1969). *A Selection of Greek Historical Inscriptions: To the End of the Fifth Century B.C.* Oxford.
Melber, J. (1885). *Über die Quellen und den Wert der Strategemensammlung Polyaens*. Leipzig.
Mendels, D. (1984). "Aetolia 331-301: Frustration, Political Power and Survival". *Historia*, 33, 135-6.
Merker, I.L. (1989). "The Achaians in Naupaktos and Kalydon in the Fourth Century". *Hesperia*, 58, 303-11. https://doi.org/10.2307/148220.
Meyer, E. (1954). *Geschichte des Altertums, 3: Das Perserreich und die Griechen bis zum Vorabend des peloponnesischen Krieges*. Darmstadt.
Momigliano, A. (1934). *Filippo il Macedone. Saggio sulla storia greca del IV secolo a. C.* Firenze.
Morgan, C.A. (1988). "Corinth, the Corinthian Gulf and Western Greece During the Eighth Century B.C." *ABSA* 83, 313-38. https://doi.org/10.1017/S0068245400020785.
Morgan, C.A. (2003). *Early Greek States Beyond the Polis*. London; New York. https://doi.org/10.4324/9780203417751.
Müller, C.; Priol E. (2025). "How to Be a Citizen in a Koinon? Practices of 'Common Citizenship' in the Classical and Hellenistic Periods". Cecchet, L; Lasagni C. (eds), *Citizenship Practised, Citizenship Imagined. Multiple Ways of Experiencing Citizenship in the Greek World*. Stuttgart, 225-44. https://doi.org/10.25162/9783515137614.
Nenci, N. (2021). "The Oldest on Record. A Study on the Sikyonian Kings Lists". *Hormos* n.s. 13, 173-250. https://doi.org/10.7430/HORMOS1308.
Nielsen, H.T. (2000). "Epiknemidian, Hypoknemidian, and Opountian Lokrians: Reflections on the Political Organisation of East Lokris in the Classical Period". Flensted-Jensen, P. (ed.). *Further Studies in the Ancient Greek Polis*. Stuttgart, 91-120.
Oldfather, W.A. (1926). s.v. Lokris. RE XIII, 1, coll. 1135-1288.
Palagia O. (2016). "Art as Trophy: The Nike of Paionios". Palagia 2016, 73-84.
Palagia, O. (ed.) (2016). *Naupaktos. The Ancient City and Its Significance During the Peloponnesian War and the Hellenistic Period = Proceedings of the Colloquium Ancient Naupaktos and its Area* (Naupaktos, 15 November, 2014). Athens.
Parker, V. (1993). "The Chronology of the Pentecontaetia from 465 to 456". *Athenaeum*, 81, 129-47.
Parker, V. (2011). "Ephoros (70)". Worthington, I. (ed.), *Jacoby Online. Brill's New Jacoby. Part II*. Leiden (last accessed June 11, 2026). http://dx.doi.org/10.1163/1873-5363_bnj_a70.
Parmeggiani, G. (2011). *Eforo di Cuma. Studi di storiografia greca*. Bologna.

Peek, W. (1974). "Ein neuer spartanischer Staatsvertrag". *Abhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig*, 65, 3-15. https://doi.org/10.1515/9783112722855.

Piccinini, J. (2017). *The Shrine of Dodona in the Archaic and Classical Ages. A History*. Macerata. https://doi.org/10.5281/zenodo.7806719.

Pritchett, W.K. (1995). *Thucydides' Pentekontaetia and other Essays*. Amsterdam. https://doi.org/10.1163/9789004673533.

Reger, G. (2013). "Networks in the Hellenistic Economy". Ager, Sh.; Faber, R. (eds), *Belonging and Isolation in the Hellenistic World*. Toronto, 143-54. https://doi.org/10.3138/9781442699441-014.

Reger, G. (2016). "Nodes of Sea and Sand. Ports, Human Geography, and Networks of Trade". Höghammar, Alroth, Lindhagen 2016, 9-36.

Roller, W.D. (2022). *Three Ancient Geographical Treatises in Translation. Hanno, the King Nikomedes Periodos and Avienus*. London; New York. https://doi.org/10.4324/9781003030379.

Rosivach, V.J. (1985). "Manning the Athenian Fleet: 433-426 B.C.". *AJAH*, 10, 41-66.

Rousset, D. (2004). "West Lokris". Hansen, M.H.; Nielsen, T.H. (eds), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis. An Investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre for the Danish National Research Foundation*. Oxford; New York, 391-8. https://doi.org/10.1093/oso/9780198140993.003.0035.

Saba, S. (2020). Isopoliteia *in Hellenistic Times*. Leiden; Boston. https://doi.org/10.1163/9789004425705.

Salmon, J.B. (1984). *Wealthy Corinth. A History of the City to 338 B.C*. Oxford.

Saranti, F. (2012). "Νεότερα στοιχεία για την οχύρωση της αρχαίας Ναυπάκτου". Mazarakis-Ainian, A. (ed.), Πρακτικά 4ου Αρχαιολογικού Έργου Θεσσαλίας και Στερεάς Ελλάδας (Βόλος, 12-15 Μάιος 2009), 3.2. Βόλος, 763-71.

Saranti, F. (2016). "Το αρχαίο λιμάνι της Ναυπάκτου: Κάταλοιπα και μαρτυρίες". Palagia 2016, 43-63.

Saranti, F. (2018). Ναύπακτος. Τοπογραφική Εξέλιξη του Άστεως και της Χώρας από την Προϊστορική Εποχή έως την Ύστερη Αρχαιότητα. Ιωάννινα. https://doi.org/10.12681/eadd/43490.

Schäfer, A. (1859). "Zu den Fragmenten von Theopompos". *Jahrbücher für Klassische Philologie*, 79, 483.

Schettino, M.T. (1998). *Introduzione a Polieno*. Pisa.

Schwarz, G. (2001). "Korinthische und attische Keramik aus Aigeira". Mitsopoulos-Leon, V. (Hrsg.), *Forschungen in der Peloponnes = Akten des Symposions anlässlich der Feier "100 Jahre Österreichisches Archäologisches Institut Athen"* (Athen, 5-7 März 1998). Athens, 89-93.

Shipley, G.D.J. (2011). *Pseudo-Skylax's Periplous. The Circumnavigation of the Inhabited World. Text, Translation and Commentary*. Liverpool. https://doi.org/10.2307/j.ctv1931hb3.

Shipley, G.D.J. (2017). "Pseudo-Skylax (2046)". Gehrke, H.-J.; Maier, F.K. (eds), *Jacoby Online. Die Fragmente der Griechischen Historiker Continued*, *Part V.* Leiden (last accessed June 11, 2026). https://dx.doi.org /10.1163/1873-5363_jcv_a2046.

Scholten, J. (2000). *The Politics of Plunder. Aitolians and their Koinon in the Early Hellenistic Era, 279-217 B.C.* Berkeley; Los Angeles; London. https://doi.org/10.1525/9780520916746.

Sordi, M. (1991). "Il trattato tra Sparta e gli Etoli e la guerra d'Elide", *Aevum*, 65, 35-8.

Sordi, M. (1997). "La Grecia degli ethne: genti e regioni settentrionali e centrali". Settis, S. (a cura di), *I Greci. Storia Cultura Arte Società,* II.2. Torino, 87-108.

Thein, A. (2014). "Messenia, Ethnic Identity, and Contingency". McInerney, J. (ed.). *A Companion to Ethnicity in the Ancient Mediterranean*. Oxford, 285-97. https://doi.org/10.1002/9781118834312.ch19.

Touratsoglou, I. (2015). "A History of Pillage and Plunder: Gauls in Greece and the Balkans (The Archaeological Evidence)". Asolati, M.; Callegher, B.; Saccocci, A. (a cura di), *Suadente nummo vetere. Studi in onore di G. Gorini*. Padova, 59-66.

Tronchin, D. (2022). "Dedica di Messeni e Naupatti a Olimpia". *Axon*, 6(1), 83-98. https://10.30687/Axon/2532-6848/2022/01/003.

Trowbridge, M.L., Oldfather, W.A. (1935). s.v. *Naupaktos* (1). RE XVI, 2, coll. 1979-2002.

Unger, R. (1874). "Die Abfassungszeit des sogenannten Skylax". *Philologus*, 33, 29-45. https://doi.org/10.1524/phil.1874.33.14.29.

Van Compernolle, R. (1976). "Le tradizioni sulla fondazione e sulla storia arcaica di Locri Epizefiri e la propaganda politica alla fine del V e IV secolo av. Cr.". *ASNP*, 6, 2, 329-400.

Van Effenterre, H.; Ruzé, F. (1994-5). *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec*. 2 vols. Roma.

Vatin, C. (1963). "Le bronze Pappadakis, étude d'une loi coloniale". *BCH*, 87, 1-19. https://doi.org/10.3406/bch.1963.2283.

Virgilio, B. (1980). "A proposito della legge locrese ozolia sulla distribuzione delle terre (IG IX^2 1, III, 609)". Φιλίας χάριν. *Miscellanea di studi classici in onore di Eugenio Manni VI*. Roma, 2177-86.

Walbank, F.W. (1957-59). *A Historical Commentary on Polybius*. 3 vols. Oxford.

Werner, R. (1971). "Probleme der Rechtsbeziehungen zwischen Metropolis und Apoikie". *Chiron*, 1, 19-74. https://doi.org/10.34780/96cp-9cee.

West, M.L. (2003). *Greek Epic Fragments from the Seventh to the Fifth Centuries BC*. London. https://doi.org/10.4159/DLCL.LCL497.

Whitley, J. (2006). "Classical Art and Human Agency: a Tale of Two Objects in Fifth-Century Greece". Stambolidis, N.C. (ed.), ΓΕΝΕΘΛΙΟΝ: Αναμνηστικός τόμος για την συμπλήρωση είκοσι χρόνων λειτουργίας του Μουσείου Κυκλαδικής Τεχνής. Athens, 227-36.

Zunino, M.L. (2007). "Decidere in guerra – Pensare alla pace. Il caso del 'bronzo Pappadakis' (*IG* IX,1^2 3, 609)". *ZPE*, 161, 157-69.

Zurbach, J. (2015). "Confiscation, conquête et colonisation dans les cités grecques". *MEFRA*, 127, 313-26. https://doi.org/10.4000/mefra.2857.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

‘Bridging the Gulf’: Religion, Identity, and Cross-Border Interactions in the Gulf of Corinth (On the Earthquake of Helike in Polyaenus, *Strat.* 8.46)

Claudio Biagetti
University of Trento, Italy

Abstract This paper re-examines the story of Themisto transmitted by Polyainos, showing how a seemingly late and marginal tradition can reveal unexpected historical potential. While embedded in a fictional framework, the narrative functions as an *aition* for the earthquake that destroyed Helike in 373. Its stereotypical elements situate the account within broader images of tyrants, *ethne*, and the cross-cultural dynamics of the Corinthian Gulf. The stratagem highlights the symbolic centrality of Helike’s sanctuary of Poseidon, shedding light on forms of religious, commercial, and diplomatic interaction across the Gulf.

Keywords Gulf of Corinth. Polyainos. Cross-border interaction. Earthquake of Helike. Greek religion.

Sommaire 1. Introduction. – 2. The *Stratagem* of Themisto and the Earthquake of Helike. – 3. The Stratagem of Polyainos and the Sanctuary of Poseidon at Helike. – 4. Beyond Literature: Archaeology and the Cross-Border Contacts Between the Shores of the Gulf of Corinth. – 5. By Way of Conclusion.

Edizioni Ca’Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-09-09 | Accepted 2025-11-21 | Published 2026-10-20
© 2026 Biagetti | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/006

1 Introduction

Since Jonathan M. Hall's influential research, the relevance of ethnic discourse as a means of (re)presenting and asserting an identity rooted in a specific territory hardly needs to be stressed.[1] The construction of a symbolic narrative – one that foreshadows and legitimises existing socio-political structures – is a crucial component both in the (re) shaping of collective self-awareness and, to put it in Barthian terms, in the process of self-ascription and ascription to a given group.[2]

Within such identity-related elaborations, however, one may distinguish an array of places and natural spaces which played different roles in the narrative(s) of group identity and were therefore subject to multiple and shifting claims at different historical stages.[3] A peculiar case is represented by the Gulf of Corinth. While not a primary identity-forming space,[4] the Gulf of Corinth provided, as argued by Klaus Freitag, the geographical setting that framed inter-ethnic relations between the communities on either side and informed the symbolic narratives they developed.[5] This narrow stretch of water may thus be understood as a cross-border contact zone that fostered connectivity and, in a sense, stimulated multi-level communication,

* This research has been developed within the framework of the ERC Project *FeBo: Federalism and Border Management in Greek Antiquity* funded by the European Union (ERC *FeBo*, ERC 2021 Cog PR. No. 101043954). Directed by Elena Franchi and hosted by the University of Trento, Project *FeBo* aims to shed light on the strategies and policies adopted by Greek federal states for the management, control and protection of internal and external borders. The views and opinions expressed in this paper are exclusively those of the author and do not necessarily reflect those of the European Union or the European Research Council Executive Agency. Neither the European Union nor the granting authority can be held responsible for them. My gratitude goes to the organisers and the participants of the Mulhouse Conference, whose insights and suggestions have significantly refined my reflections. I am also indebted to the anonymous referees for their valuable comments and suggestions. All dates are BC, unless otherwise stated.

1 Hall 1997; 2002. It is nearly impossible to provide even a selective bibliography of the vast literature on ethnic identity in the ancient world that has appeared over the past three decades. A review up to 2006 is offered by Klaus Freitag (2007). Hall's approach has been criticised by Kostas Vlassopoulos (2015) and partly defended by Hall (2015). Among the pioneering studies on ethnicity in Antiquity, cf. at least Walbank 1951; Cassola 1953.

2 Barth 1969, 10-11, 13-15.

3 Hall 1997, 25 and 59-65 (for the case of the Dorians). Cf. Freitag 2011, 22-4.

4 An *identitätsstifender Raum* or, as Marc Augé has put it, a *lieu anthropologique* (1992, 57-9).

5 Freitag 2011. For the 'connecting function' of the Gulf (*verbindende Funktion*) in the saga of the Heraklids, for example, see Freitag 2000, 371-3.

competition and confrontation.[6] To adapt a formulation by Gary Reger – who explicitly draws on Frederik Barth's reflections on ethnic groups and boundaries – the Gulf of Corinth can be conceived as a geographic "boundary […] that establishes the interface where the groups meet and separate".[7]

In this context (as elsewhere in the Greek world), religion and ritual emerged as powerful engines of human mobility and cross-border interaction.[8] Cult practices had the capacity to 'bridge' the Gulf and bring its northern and southern shores into closer connection. This reality is evidenced not only by the ancient narratives elaborated on both sides of the Gulf, but also by the continuously growing body of material evidence unearthed in recent decades. By complementing literary evidence with archaeological documentation, the seminal study by Jonathan M. Hall and Catherine Morgan on Achaian identity has highlighted its composite and, in many ways, 'open' nature, partly as a result of the geographical and cultural fragmentation of Achaia.[9] As one of the *ethne* overlooking the Gulf, the Achaians thus offer an ideal case study for examining the trajectories, the regions and the actors involved in cross-border exchanges. Recent archaeological discoveries have shed fresh light on the religious dimension of Achaian identity, stimulating new reflections – both general and methodological – on the role of sanctuaries and cults in fostering interactions among individuals of different provenance.

6 See also Bonnier 2014, who emphasises the impact of hinterland areas on the connectivity of the Gulf of Corinth primarily through the lens of landscape archaeology. As in an earlier contribution (Biagetti, forthcoming), I prefer to make use of a flexible notion like 'contact zone' (instead of – for example – the more connotated expression of 'middle ground') to indicate an area of interaction and exchange among different groups, not necessarily involving phenomena of identity and cultural negotiation. In a similar vein, Freitag makes use of the term *Interaktionsraum* (2000, esp. 4). References to 'areas of contact' across the Gulf of Corinth can already be found in Morgan 1988. On the notion of 'contact zone' or 'contact area', viz. "social spaces where cultures meet, clash, and grapple with each other, often in contexts of highly asymmetrical relations power", see Pratt 1991 (quotation from 34). The phrasing (or its equivalent 'contact area[s]') has increasingly come into use in political science to designate regions of cultural and (geo)political interaction and confrontation (see, for example, Bufon 2006 and Csurgai 2021, 34, quoting Ratti, Reichman 1993, 23).

7 Reger 2014, 113 with reference to Barth 1969, 19-20. A different formulation is offered by Bommeljé 1988, 311-12: "As the evidence clearly indicates, and Kirsten rightly observes, the Corinthian Gulf was in historical times something less than a natural boundary | between the Peloponnese and the coastal region of the mainland to the north. The geography of the northern shores, which are mostly rocky and inhospitable, determined that the 'Aeolis' region […] was the most open to the south (Achaea) as well as to the west (Acarnania); perhaps even more than to the mountains of Aetolia in the north".

8 For some recent approaches to mobility and religion in the ancient world, see for example Horden, Purcell 2000, 438-49 and 459; Elsner, Rutherford 2005 (esp. *Introduction*, 1-38); Price 2012; Bonnet, Bricault 2016; Kristensen, Friese 2017; Collar, Kristensen 2020.

9 Morgan, Hall 1996.

This paper takes inspiration from a neglected stratagem of Polyainos, which highlights and exemplifies the dynamics of mobility and the nature of cross-border relations across the Gulf of Corinth. Therein, religion functions as an important catalyst for crossing, while social, economic and diplomatic factors likewise emerge to complete the kaleidoscope of interactions and exchanges that historically unfolded along the shores of the Gulf.

2 The *Stratagem* of Themisto and the Earthquake of Helike

The geography and the nature of contacts across the Gulf of Corinth are illustrated in a stratagem of Polyainos, which has not yet been explored from this perspective. It is first useful to reproduce the text in full (Polyaenus, *Strat.* 8.46) and then discuss its contents:

> Themisto was the daughter of Krithon the Oiantheian. Philon, the son of the tyrant Phrikodemos, was in love with her. The tyrant demanded the girl for marriage. The father refused. The tyrant dragged off the sons of Krithon and, in view of their father and mother, threw them to starving wild beasts. Then he dragged off the girl and accomplished the marriage. Themisto, of necessity playing her role as bride, carried a sword under her shift, lay down beside her bridegroom asleep in the bedchamber, and easily cut his throat, so there was not even a sound from the murdered victim. She escaped by night with all her deeds undetected, then descended to the sea, found a small boat, gained a favourable wind, loosened the mooring line, and all alone was carried out to sea. She sailed down to Helike, a city of Achaia, where there was a holy sanctuary of Poseidon and to which she fled as a suppliant.
>
> Phrikodemos sent the other of his sons, Herakon, the brother of the murder victim, to demand the girl from the Helikeans. They gave her up. But after they put to sea, a great storm drove the small ship to Rhion of Achaia, where two light ships of the Akarnanians, who were hostile to the tyrant, appeared while they anchored. The Akarnanians attached the small ship to their own and took it to Akarnania. When the people of Akarnania learned the course of events, they pitied the girl and handed Herakon in chains over to her. The tyrant sent a representative to her in behalf of his son, and she declared that if he released her parents, then she would restore his son. Phrikodemos believed her and sent off her parents. But the Akarnanians, nonetheless, cruelly tortured and killed Herakon. A few days later the citizens killed Phrikodemos. But the inhabitants of Helike, both the people and the city, were swallowed up not much later when there was an earthquake and

> a tidal wave. It seemed to be the wrath of Poseidon, because they gave up his suppliant maiden to her enemies.[10]

The epilogue of Polyainos' stratagem makes it clear that the story was conceived as an *aition* of the earthquake of 373 and the subsequent destruction of Helike.[11] Despite this firm *terminus post quem*, however, it remains difficult to reconstruct the literary, historical, and ideological background behind it. While the Oiantheian perspective that apparently informs the account suggests a West-Lokrian elaboration, contributions of a different origin cannot be ruled out.

A closer look at the prosopography raises doubts as to whether the story reflects an authentic West-Lokrian tradition. The names of the characters appear to be 'speaking names', pointing to a fictitious and, as it were, a-historical nature of the account: Φρικόδημος is 'the one who shakes/terrifies the people'; Θεμιστώ and her father Κρίθων are linked to the sphere of justice; Φίλων, in turn, belongs to the realm of love, while Ἡρακῶν ('he who listens to Hera') evokes respect for family relations, and more specifically marital ones.[12] Taken together, these symbolic associations fit perfectly with the role of each *dramatis persona*. Accordingly, it is difficult to accept the prevailing view that

10 Transl. Krentz, Wheeler 1994, 2: 812-17 (with minor adjust.). Θεμιστὼ Κρίθωνος Οἰανθίου θυγάτηρ. Ταύτης ἦρα Φρικοδήμου τοῦ τυράννου παῖς Φίλων. ὁ τύραννος ἐξήτει πρὸς γάμον τὴν κόρην. ὁ πατὴρ ἀντέλεγεν. ὁ τύραννος τοὺς υἱοὺς τοῦ Κρίθωνος ἀποσπάσας ἐν ὄψει τοῦ πατρὸς καὶ τῆς μητρὸς παρέβαλε θηρίοις πεινῶσι, τὴν δὲ κόρην ἀποσπάσας ἐπετέλει τὸν γάμον. Θεμιστὼ διὰ τὴν ἀνάγκην ὑποκριναμένη ξίφος εἰσεκόμισεν ὑπὸ τῷ χιτωνίσκῳ καὶ τὸν νυμφίον καθεύδοντα ἐν τῷ θαλάμῳ παρακλίνασα τὸν τράχηλον εὐκόλως ἀπέσφαξεν, ὡς μηδὲ φωνὴν τοῦ φονευομένου γενέσθαι. ταῦτα δὲ πάντα νύκτωρ λαθοῦσα, πάλιν ἐπὶ θάλασσαν κατελθοῦσα, ἀκάτιον εὑροῦσα, πνεύματος ἐπιτυχοῦσα, τὸ ἀπόγειον ἐκλύσασα, μόνη ἀναχθεῖσα κατέπλευσεν ἐς Ἑλίκην πόλιν τῆς Ἀχαΐας, ἔνθα Ποσειδῶνος ἱερὸν ἅγιον ἦν· τούτῳ προσέφυγεν ἱκέτις. Φρικόδημος τὸν ἕτερον τῶν υἱῶν, ἀδελφὸν τοῦ φονευθέντος, Ἡρακῶντα, ἔπεμψεν ἐξαιτήσοντα παρὰ τῶν Ἑλικέων τὴν κόρην. οἱ μὲν δὴ ἐξέδωκαν, ἐπεὶ δὲ ἀνήχθησαν, χειμὼν μέγας ἐξέωσε τὸ σκάφος ἐπὶ τὸ Ῥίον τῆς Ἀχαΐας· οὗ προσορμισαμένοις ἐπεφάνησαν ἡμιολίαι δύο Ἀκαρνάνων ἐχθρῶς ἐχόντων πρὸς τὸν τύραννον, οἳ τὸ σκάφος ἐξαψάμενοι κατῆγον ἐς Ἀκαρνανίαν. τὸ πλῆθος τῶν Ἀκαρνάνων μαθόντες τὰ πεπραγμένα οἰκτείρουσι τὴν κόρην καὶ τὸν Ἡρακῶντα δήσαντες αὐτῇ παρέδωκαν. ὁ τύραννος πρεσβεύεται πρὸς αὐτὴν ὑπὲρ τοῦ παιδός, ἡ δὲ, εἰ τοὺς γονέας ἀπολάβοι, τότε ἀποδώσειν τὸν υἱὸν ἐπηγγείλατο. Φρικόδημος πιστεύσας ἐξέπεμψεν αὐτῇ τοὺς γονέας, οἱ δὲ Ἀκαρνᾶνες οὐδὲν ἔλαττον τὸν Ἡρακῶντα αἰκισάμενοι πικρῶς ἀπέκτειναν. τὸν δὲ Φρικόδημον οὐ μετὰ πολλὰς ἡμέρας οἱ πολῖται διέφθειραν. οἱ δὲ τὴν Ἑλίκην οἰκοῦντες οὐκ εἰς μακρὰν κατεπόθησαν αὐτοί τε καὶ ἡ πόλις, τῆς μὲν γῆς σεισθείσης, τοῦ δὲ πελάγους ἐπικλύσαντος. ἔδοξε τὸ μήνιμα γενέσθαι τοῦ Ποσειδῶνος, ὅτι τὴν ἱκέτιν αὐτοῦ παρθένον τοῖς πολεμίοις ἐξέδωκαν.

11 A list of sources can be found in Guidoboni 1989, 642-4; Lafond 1998; Katsonopoulou 2005, 26-9.

12 Pirenne-Delforge, Pironti 2016, 28-52.

the narrative reflects historical reality and that Oiantheia was ever ruled by a tyrant at some point in the fourth century.[13]

Signs of learned elaboration emerge in the traits associated with the different groups involved in Themisto's story, all of them settled along the shores of the Gulf. Within the *aition*, three different shades of identity interact with one another: the civic identity of the Oiantheians; the religious identity of the Helikeans; and the ethnic identity of the Akarnanians. The representation of each community is marked by ideological connotations and, at times, by stereotypical features – generally negative in character and in principle suggestive of the narrative's original matrix. The description of the Akarnanians is particularly harsh, echoing the commonplace that depicts them as a cruel and unreliable ethnos engaged in piracy.[14] The Helikeans too are portrayed in negative terms, as being regarded – as in many post-373 sources – as responsible for the offense to Poseidon, their poliadic deity, and thus deserving divine punishment for it.[15] In Polyainos' *aition*, after all, the Oiantheians themselves are initially subject to a wicked tyrant, later overthrown by an internal *stasis*, in some sense triggered by the 'just' Themisto.

Stereotypes associated with the West Lokrians also surface in the narrative and deserve separate discussion. On the one hand, the motif of a young Lokrian suppliant (Themisto) who goes to a sanctuary where sacrilege takes place (the *hieron* of Poseidon at Helike) evokes the violence suffered by Kassandra at the altar of Athena during the fall of Troy.[16] Ancient tradition connected this episode with the origins of the ritual of sending Lokrian maidens to Ilion, understood as a reparation for the outrage against Kassandra at the hands of the

13 Lerat 1952, 2: 45-6; Berve 1967, 1: 299, 2: 674; Freitag 2000, 102-3; Rousset 2004, 396-7. A recent overview on the history of Oiantheia, its 'multiple identities', and the cross-border activities between Lokris and Aitolia, see Franchi 2025.

14 See Thuc. 1.5.2-6.2, with Antonetti 1990, 71-6 and Mari 2011, 545-51 and 556-8. In addition, it is worth observing that the Akarnanian segment of the story entirely lacks any topographical detail.

15 Diod. Sic. 15.48.4 attests to the proliferation of accounts by philosophers and other intellectuals concerning the destruction of Helike, most of which follow a similar narrative pattern structured around sacrilege and divine punishment.

16 Lokrian Maidens as suppliants: Lycoph. *Alex.* 1164; Apoll. *Epit.* 6.20-22; *Schol. Lycoph.* 1167 (see also *Schol. Lycoph.* 1133, 1141). Kassandra as suppliant: Callim. *Aet.* 1 frg. 35 Pfeiffer (= 42 Massimilla) ap. *Schol. D Il.* 13.66; Philostr. *Her.* 31.4 (see also Procl. *Chrest.* 239, 15-18 Severyns = Arct. *Ilioup. Argum.* 89, 15-18 Bernabé; Alc. frg. 298 Voigt; Eur. *Tro.* 69-71). For a comprehensive discussion of literary and iconographic sources, see Mazzoldi 1997.

Lokrian hero Aias.[17] This episode, as well as the entire tradition of the Lokrian maidens, may well have been familiar in both Lokrides and particularly in Oiantheia, if the city is to be identified with modern Vitrinitsa, where the sole epigraphic evidence concerning the ritual (the so-called *Mädcheninschrift* from the first half of the third century) has been unearthed.[18] On the other hand, the epilogue of the *aition* – particularly the unexpected killing of Herakon – alludes to, and at the same time reverses, the popular saying Λοκροὶ τὰς συνθήκας or Λοκρῶν σύνθημα, used to denote deceptive pacts.[19] Driven to Akarnania by the pirates, Themisto – once freed by the Akarnanians from Herakon's yoke – promised to send Herakon back to Phrikodemos only in exchange for the release of her parents. The tyrant accepted this arrangement but – in line with the proverbial Λοκροὶ τὰς συνθήκας / Λοκρῶν σύνθημα – the promise was broken, and Herakon was killed by the Akarnanians.

Reconsidering its narrative features, the fictional and folkloric nature of Polyainos' *aition* appears hardly questionable. This, in turn, raises doubts about its origin, especially given the negative nuances attached to the Oiantheians and, possibly, to the Lokrian *ethnos* as a whole. In this sense, a significant aspect of the account is the gradual convergence between the Oiantheians and the Akarnanians: their initial antagonism – directed, from an Akarnanian perspective, primarily against the tyrant Phrikodemos rather than the entire Oiantheian community – eventually turns into a form of support

17 Lycoph. *Alex.* 1139-54; Callim. *Aet.* 1 frg. 35 Pfeiffer (= 42 Massimilla) ap. *Schol. D Il.* 13.66; Strab. 13.1.40; Plut. *Mor.* 557c-d; Ael. frg. 50a-g Domingo-Forasté; Iambl. *VP* 8.42; Quint. Smyrn. 13.420-9, 14.433-9; *Serv. Dan.* 1.41; *Schol. Lycoph.* 1133, 1141. The scholarly literature on Lokrian maidens and their ritual sending to Ilion is extensive. A collection of testimonia and an analytical discussion of sources can be found in Ragone 1996 (with earlier literature). On the ritual, see Bonnechere 1994, 154-63; Ragone 1999 and Mari 1997 (the latter also useful for a connection with the *hierodouleia* in Lokris Epizephyrioi).

18 *IG* IX² 3, 706 (the chronology of the inscription is not uncontroversial: see recently Petrochilos 2019, 56, and *status quaestionis* in Ragone 1996, 11-12 fn. 8). The identification of Oiantheia with Vitrinitsa is now widely accepted (see Franchi 2025, 49 fn. 6 with earlier literature). For the tradition of the Lokrian Maidens in both Lokrides, as well as the presence of the cult of Athena Ilias at Physkeis in West Lokris, see Bonnechere 1994, 159-63; Daverio Rocchi 2013 and 2015, 179-82. As Polybios attests (12.5.4), the tradition of the Locrian Maidens was still orally recounted in Lokris Epizephyrioi between the third and second centuries (σύνοιδα γὰρ τοῖς ἀνθρώποις ὁμολογοῦσιν ὅτι παραδόσιμος αὐτοῖς ἐστιν αὕτη περὶ τῆς ἀποικίας ἡ φήμη παρὰ πατέρων, ἣν Ἀριστοτέλης εἴρηκεν [= Arist. frg. 554.2 Gigon], οὐ Τίμαιος [= *BNJ* 566 T 19]: For I know that the Locrians themselves confess that the tradition handed down to them by their fathers concerning the colony is that given by Aristotle and not that of Timaeus; transl. Paton 1925, 4: 320-1).

19 Λοκροὶ τὰς συνθήκας: Arist. frg. 554 Gigon = Polyb. 12.12a.1-3; *Schol. Theoc.* 1.56b (51, 13-15 Wendel); Zen. 5.4 (*CPG* I 116, 4-8). Λοκρῶν σύνθημα: Zen. 4.97 (*CPG* I 114, 1-5); Diogenian. 6.17 (*CPG* I 272, 13-14); Hsch. s.v. Λοκρῶν ξύνθημα (λ 1254 Latte); Phot. *Lex.* s.v. Λοκρῶν ξυνθήματα (λ 668 Theodoridis).

and cooperation. From a historical perspective, this symbolic rapprochement is worth stressing, as it may offer a clue to the ideological background of the *aition* and to the circumstances of its elaboration. In general terms, the intercommunal relationships depicted in the story may be interpreted as an elaboration of the complex cross-border dynamics in the region of the Gulf. For much of their history, the Lokrians and the Akarnanians tried to resist Aitolian expansionism, at times siding together – as in the anti-Aitolian alliances led by the Athenians in the fifth and fourth centuries.[20] As Elena Franchi has recently pointed out, Oiantheia and West Lokris were among the hotspots of these cross-border exchanges and tensions, which reached an arrangement around 200 with the institution of the Λοκρικὸν τέλος within the Aitolian *koinon*.[21]

This Aitolian shadow looming over Polyainos' *aition* may elucidate not only the 'dissonances' in the representation of the Oiantheians but also some features of the narrative frame. The sanctuary of Poseidon at Helike, in particular, 'might' have served not only as a suitable scenario for renewing the mythographic pattern of the divine punishment of the impious (abuse against ἱκέται > vengeance of the deity) and for creating – in parallel – a new story around 'a' Lokrian maiden, but also as a means of evoking the traditional rivalry between the Aitolians and the Achaians, fuelled by the long-standing Achaian control over the areas of Kalydon and Naupaktos.[22] While at

20 In 426, for instance, the Athenian general Demosthenes undertook an expedition against the Aitolians with the support of the Lokrians, while the Akarnanians – though formally allied with Athens – refused to take part in the campaign (Thuc. 3.94.1-95.3). Some months later, however, the Lokrians switched sides, joining the army of the Spartan Eurylokos in an expedition against Naupaktos at the instigation of the Aitolians (Thuc. 3.100.1-102.2). In the same period, the Athenians turned to the Akarnanians, seeking their support in order to prevent the capitulation of the city (Thuc. 3.102.3-4). In 389, under pressure from the Achaians, Agesilaos led an expedition against the Akarnanians, who at the time were allied with the Athenians and the Boiotians (Xen. *Hell.* 4.6.1-13). At the end of the Spartan campaign, the Aitolians allowed Agesilaos' army to pass through their territory in order to reach Rhion (Xen. *Hell.* 4.6.14). A few years earlier, both the Lokrians and the Akarnanians had joined the anti-Spartan coalition in the battles of Nemeia and Koroneia (Xen. *Hell.* 4.2.17; 4.3.15).

21 For the Aitolian districts called *tele* (gr. τέλη), see esp. Funke 2015, 95-6 and Lasagni 2019, 147-59. For the Λοκρικὸν τέλος, attested in a group of second-century manumission decrees, see Mackil 2013, 380-2 (with further literature); Lasagni 2019, 147-59 (analytical discussion of the sources); Franchi 2025, 59 (on the Aitolian 'institutionalisation' of local identity). The internal tensions within the community of Oiantheia may, to some extent, have been elaborated – and mirrored – in the stasis that concludes Polyainos' *aition*.

22 Xen. *Hell.* 4.6.1 (Kalydon); 4.6.14 (Naupaktos); see also Diod. Sic. 15.75.2 on the liberation of Kalydon and Naupaktos from Achaian control by Epameinondas in 367. Naupaktos was still held by the Achaians under Philip II (Theopomp. *BNJ* 115 F 235a-b; Dem. 9.34, with Landucci Gattinoni 2004, 110-20 and Mackil 2013, 62-3 and 75-6). Strab. 9.4.7 attributes the transfer of Naupaktos to the Aitolians to Philip II, but no confirmation of this claim is available.

least the 'Naupaktos-affair' was definitively settled in favour of the Aitolians at some point between the fourth and the third centuries,[23] political and military cooperation between the two *ethne* remained elusive, achieved – if at all – only under conjunctural situations.[24]

Some implications for a more precise contextualisation of the tale may now be drawn. The only firm chronological anchor remains – as noted earlier – the reference to the earthquake of Helike (373), since the narrative provides no other literary, linguistic, or onomastic indications for dating.[25] Regarding the origin of the *aition*, the negative colouring of the Akarnanians and, to some extent, the Oiantheians suggests an erudite reworking and/or the interference of a third party, which is tempting to identify – as a tentative basis for further discussion – with the Aitolians. In broader terms, the tale may have been conceived from the outset within the symbolic framework of intercommunity relations typical of the Gulf of Corinth. In historical times, crossing the Gulf for religious, commercial, diplomatic, or military purposes must have been a common practice. Restricting the examples to the same route followed by Themisto (north-south-north), one may recall the winding itinerary of the Athenian delegation at some point after the Persian Wars (Boiotia > Phokis > Peloponnese > Lokris > Akarnania > Ambrakia),[26] the manoeuvres of the Corinthian and Athenian fleets in the strait of Naupaktos in 429,[27] and finally the use of Oiantheia as a base for the Aitolian attack on Achaian Aigeira in 219.[28] Conversely,

23 A firm *terminus ante quem* for the integration of Naupaktos into the Aitolian koinon is established by *SEG* 29, 600 (= Hatzopoulos, *Macedonian Institutions* II no. 44), a decree of 285/4 from Kassandreia in honour of Androbolos Αἰτωλὸς ἐκ Ναυπάκτου (l. 6).

24 One of the few instances of Achaian-Aitolian cooperation was their anti-Macedonian alliance in force between 239 and 222 (Polyb. 2.44.1-2; Plut. *Arat.* 33.1; see Mackil 2013, 105-8 and 116). Caution is needed regarding the possible historicisation of the anti-Helikean attitude that emerges from Polyainos' aition. The Achaian scorn for the unholy behaviour of the Helikeans is also attested in some accounts of the Ionian delegation to Achaia a few years before the earthquake of Helike. In these accounts, the Achaians appear to have intentionally shifted the blame onto the Helikeans, in order to absolve themselves from responsibility for having denied the Ionians the statue and the ἀφιδρύματα of Poseidon (Heraclid. Pont. frg. 46a Wehrli ap. Strab. 8.7.2; Diod. Sic. 15.49.2-3; see also Paus. 7.24.6 [Ἀχαιοῖς τοῖς ἐνταῦθα]).

25 In Polyainos' *Strategemata*, the *aition* appears in the section of Book 8 devoted to the deeds of distinguished women (see Schettino 1998, 277-80). No internal order is discernible in this section, nor can the sources be clearly identified.

26 Plut. *Per.* 17, 2.

27 Thuc. 2.83.1-84.5.

28 Polyb. 4.57.2-58.12. Like Polyainos, Polybios notes that the Aitolians left Oiantheia at night and crossed to Aigeira after waiting for favourable weather conditions.

the opposite route (south-north) was taken by Aratos in 245, when the Achaian army invaded the region of Kalydon and West Lokris.[29]

Developed from a conventional narrative repertoire, the *aition* of Themisto could be placed anywhere between the years immediately following 373 – when it might be seen as a contemporary counterpart to the accounts associated with the Ionian delegation to Achaia – and sometime before the publication of Polyainos' *Strategemata* around 161-163 CE.[30] However, the possibility of narrowing this broad timeframe rests on the assumption that the *aition* reflects the historical context of its author. In this case, it is possible to identify a period in which, beyond enduring local rivalries, interactions between the Akarnanians and the Oiantheians could have posed a threat to a third party – perhaps, the Aitolians.

The second half of the third century offers a plausible framework for the elaboration of Themisto's *aition*. Around 263/2 or 261, the Aitolians and the Akarnanians concluded an alliance that temporarily put an end to their traditional enmity.[31] The alliance lasted until the late 250s or the mid-240s, when the Aitolians and the king of Epeiros Alexander planned the partition of Akarnania.[32] The major effects of this Aitolian-Epirotic cooperation surface in the evidence from the 230s, with the incorporation of *poleis* such as Stratos and Oiniadai into the Aitolian *koinon* and the creation of the district of Stratos (Στρατικὸν τέλος).[33] In these years, Aitolian attempts to integrate Lokrian Oiantheia seem to have followed a similar trajectory. As a part of the gradual incorporation of West Lokris, Aitolian control over Oiantheia stabilised in the last quarter of the third century.[34] Within the *koinon*, the city became part of the district of Lokris

29 Plut. *Arat.* 16.1; Paus. 2.8.4. A strong interconnection between the shores of the Gulf of Corinth endures to this day, as Bommeljé 1988, 312 fn. 53, has pointed out: "In early modern days cross-Gulf contacts were very frequent. Even today the shepherds in the Aetolian mountain lands can recall that before WW II the flocks were taken across the Gulf to the market in Patrai, rather than to the less important towns of Agrinion and Naupaktos. Until the 1970s the northwestern Greek railroad ended at Kryonerion near the site of ancient Calydon, from where ferries crossed the Gulf. The blocks for the harbour of Patrai were quarried at the northern shore at the feet of Mt. Varasova, below the kastro of ancient Chalcis. The quays of modern Aigion on the Peloponnese are reported to have been built with ancient blocks transported from the site of Tolofon (ancient Oeanthea) on the northern shore".

30 For the composition of Polyainos' *Stratagemata*, see Schettino 1998, 31-3.

31 *IG* IX 1² 3A (see Klaffenbach 1955 for a dating to 263/2 and Freitag 2015, 76 supporting 261).

32 Polyb. 2.45.1; 9.34.7; Just. *Epit.* 28.1.1 (see Pascual 2017, 38-44 for a dating to 253-251, and Mackil 2013, 104-5 for a dating to the mid-240s).

33 See *IG* IX 1² 1.3B (ca. 239-231 or 235-232, found at Thermon).

34 For Οἰάνθεια τῆς Αἰτωλίας, see Polyb. 4.57.2 (with the discussion of further sources in Franchi 2025, 57).

(Λοκρικὸν τέλος), attested – as already pointed out – in a number of enfranchisement decrees from the early second century.[35] Against this background, the story of Themisto may have been elaborated during a period of strong Aitolian pressure on both the border communities of Akarnania and Oiantheia. The *aition* itself depicts Oiantheia torn by a *stasis*, resolved through negotiations initiated by Themisto. It is tempting to read this detail as a narrative elaboration of political debates between anti- and pro-Aitolian factions, which likely took place in Oiantheia in the final decades of the third century. Finally, it may be noted that the third- and second-century references to the disaster of Helike,[36] together with the enduring memory of the tribute of the Lokrian maidens,[37] would align with the proposed chronological framework for the origin of Polyainos' aition.

3 The Stratagem of Polyainos and the Sanctuary of Poseidon at Helike

Addressing the relationship between identity-related narratives and political discourse, two aspects of Polyainos' stratagem deserve particular attention. On the one hand, it is clear that the narrative stages a number of actors and relations that cut across the Gulf of Corinth and extend from east to west. The resulting cross-border interactions are of religious, politico-diplomatic, and – in a broad sense – commercial nature.[38] On the other hand, the account seeks to reactivate the memory of a period prior to 373, during which the sanctuary of Poseidon at Helike – the most authentic focus of the Polyainian stratagem – would have been frequented by visitors from the opposite shore of the Gulf. In fact, the supra-local projection of the *hieron* – which was the symbol of the city and at the same time came to symbolise its destruction – is emphasised above all by post-373 sources. The idea that the sanctuary constituted one of the ancestral focal points of the Achaian identity has been advanced in recent scholarship, and it has even been argued that the god of Helike bore the divine epithet Helikonios, in the same way as Poseidon of Cape Mykale in Ionia.

35 *SGDI* 2070 (189/8), from Delphi; *IG* IX I² 3, 618 (200-180) and 625a, from Naupaktos.

36 Posidipp. 20, 1-2 AB; Eratosth. frg. III B 103 Berger ap. Strab. 8.7.2; Polyb. 2.41.7.

37 Lycoph. *Alex*. 1139-54; Callim. *Aet*. 1 frg. 35 Pfeiffer (= 42 Massimilla); Polyb. 12.5.4-8 (with the reference to the παραδόσιμος φημή in Lokroi Epizephyrioi) and *IG* IX² 3, 706. A further attestation of the tradition of Lokrian maidens in Euphorion remains uncertain (Euph. frg. 53 Powell + frg. 429 Lloyd-Jones-Parsons).

38 The seizure of Themisto and Herakon at the Achaian Rhion and their forced transfer to Akarnania seem to acquire an economic dimension akin to that of the slave trade (on [slave] trade and piracy in ancient Greece, see, for example, Mele 1979, 58-78; Horden, Purcell 2000, 156-8; Gabrielsen 2003).

To begin with matters of identity, it is inevitable to start with Herodotos' account. His representation of Achaia as a region organised into twelve *merea*, perceived as a geographically coherent entity, and united by a sense of shared identity,[39] likely reflects an ethnogenetic process that, in all probability, concluded between the late sixth and early fifth centuries, as suggested by Hekataios' reference to Dyme Ἀχαϊΐς.[40] The regional and ethnic cohesion emerging from Herodotos' narrative reverberates the initial stage of a political cooperation, which ultimately culminated in the establishment of the powerful Achaian *koinon* in the Hellenistic period.[41] The passage in the *Catalogue of Ships* is often regarded as a starting point for the construction of regional identity.[42] Homer mentions five centres on the northeastern coast of historical Achaia, all included in a single geographical space identified as Aegialos: Hypereia, Gonoessa, Pellene, Aegion and Helike.[43] A sense of shared identity thus appears to have coalesced around this core of Homeric cities and gradually spread from east to west, eventually extending even into parts of the Arkadian interior and reaching the boundaries of the Eleian territory.[44]

Without going into the details of the development of Achaian identity, attention may be drawn to Helike and to its renowned cult of Poseidon, which stands at the centre of Polyainos' *aition*. The cult of Poseidon at Helike was already known to the poet of the *Iliad* (8.203: οἳ δέ τοι εἰς Ἑλίκην τε καὶ Αἰγὰς δῶρ' ἀνάγουσι).[45] Its supra-local relevance is revealed by its capacity to establish connections with other traditions and communities both in metropolitan Grece

39 Hdt. 1.145; 7.94; 8.73.1.

40 Hecat. *BNJ* 1 F 121 (with Moscati Castelnuovo 2002). On the Achaian ethnogenesis, see Morgan, Hall 1996, 193-9. While it is entirely plausible that some fundamental components of the Achaian identity were elaborated during (the second half of) the sixth century, taking the Spartan recovery of Tisamenos' bones as a terminus post quem for such a chronology is, in my view, problematic (see, for example, Morgan, Hall 1996, 198-9; Hall 2002, 62-3). This widely held assumption is based on an interpretation of the only available source (Paus. 7.1.8) that is by no means incontrovertible, as Nafissi 2016 has pointed out. It is my purpose to return to this thorny issue in a forthcoming contribution.

41 Polyb. 2.41.1, 11-12; Strab. 8.7.1. About the early stages of the Achaian *koinon*, see, for example, Moggi 2002 and Mackil 2013, 341-3. An overview of the Achaian expansion during the third century can be found in Mackil 2013, 355-63 (see, more in general, Roy 2003).

42 Hom. *Il.* 2.573-7 (with Morgan, Hall 1996, 198; Hall 2002, 63).

43 See also Strab. 8.7.1, 4; Paus. 7.1.4; 26.2, 13.

44 Morgan, Hall 1996.

45 Hom. *Il.* 8.201-4: For shame, now, far-powerful shaker of the earth. In your breast / the heart takes no sorrow for the Danaans who are dying, / they who at Helike and at Aigai bring you offerings / numerous and delightful. Do you then plan that they conquer; transl. Lattimore 1951, 187 (ὢ πόποι ἐννοσίγαι' εὐρυσθενές, οὐδέ νυ σοί περ / ὀλλυμένων Δαναῶν ὀλοφύρεται ἐν φρεσὶ θυμός. / οἳ δέ τοι εἰς Ἑλίκην τε καὶ Αἰγὰς δῶρ' ἀνάγουσι / πολλά τε καὶ χαρίεντα· σὺ δέ σφισι βούλεο νίκην).

and in the Greek *apoikiai*.[46] The identification of the sanctuary in a plot of land at Nikolaiika (modern regional unit of Achaia) is a major archaeological discovery of the last quarter of the century.[47] While carried out within a limited area, the rescue excavations led between 2004 and 2011 by the sixth Ephorate of Prehistoric and Classical Antiquity of Patras have brought to light an impressive cult complex from the Late Geometric period, including two parallel 12 m and 11.5 m long walls,[48] three bases for wooden columns,[49] and a sandstone mudbrick altar from the mid-eighth century incorporated in the later apsidal temple.[50] The study of the potsherds has shown that the temple was in use between the late eighth and the seventh centuries, with strong indications of earlier cult practices dating back to the Protogeometric period (950-850).[51] An extensive deposit of tiles and terracotta architectural elements, dispersed all around the excavation spot, is suggestive of a Late Archaic phase of the sanctuary, even if no proper archaic structure has been unearthed so far.[52] Fragments of *skyphoi* from the early fourth century suggest that the cult practices must have continued in one way or another as far as 373.[53] After a longstanding unsuccessful quest for the sanctuary, the discovery of these structures, which are likely to be connected to a cult of a male deity,[54] provides a relatively precise clue about the position of the venerable cult of Poseidon.

46 Evidence has recently been collected in Hallmannsecker 2022, 86-91. In the framework of the Humboldt-Kolleg *Neighbourhood in the Greek Federal State: Cooperation, Competition and Local-regional Tension* organised by Elena Franchi (University of Trento), I have reexamined the evidence of the cult of Poseidon Helikonios, including the most recent epigraphical discoveries from the Pontos Euxeinos (Istria/Histros: Liţu, Bottez, Ţârlea 2021, 148 fn. 63. Tomis: Buzoianu, Hălmagi, Mototolea 2023). The proceedings of the conference are forthcoming. For the discovery of an eighth-century bronze *Dragofibel* of (North-?)Italian production at the sanctuary of Nikolaiika (perhaps to be identified with Poseidon's *hieron* of Helike), see Kolia 2011, 227.

47 Kolia 2011; Kolia, Gadolou 2011; Gadolou, Kolia 2022.

48 Kolia 2011, 204-12.

49 Kolia 2011, 206-7.

50 Kolia 2011, 212-15, 231-6; 2024, 79-80, 83.

51 Kolia 2011, 224-5; 2024, 83-4; Gadolou, Kolia 2022, 287-8; Gadolou 2024, 87-8. A terracotta model of a roof with impressed decoration (Gadolou 2011a) and sixty terracotta wheels (Kolia 2011, 219-20) are some of the most impressive findings. A comprehensive review of the ceramic findings from Nikolaiika can now be found in Gadolou 2024.

52 Kolia 2014, 411-16; 2024, 84-5; Gadolou, Kolia 2022, 282-3.

53 Kolia 2011; 227-8; 2014, 411-12.

54 Votive terracotta chariot wheels, horse figurines, and the roof model depicting chariot races suggest an association of the sanctuary's deity at Nikolaiika with Poseidon (Gadolou 2011a, 267-8; 2015; see also Kolia 2011, 218-20).

Besides the invaluable work carried out at Nikolaiika,[55] scholarly literature still tends to conflate the cult of Poseidon at Helike with that of Poseidon Helikonios.[56] The designation of the Achaian god as Helikonios implies a connection with the well-known Homeric passage describing the bull sacrifice to Poseidon Helikonios, at time reflecting the neo-positivistic belief in a historical and ritual continuity with the Panionian cult of Poseidon on Mount Mykale.[57] This conflation of divine onomastics has a long history in scholarship,[58] and recent studies – deliberately or not – continue to perpetuate it. In fact, the attribution of Helikonios to the Poseidon of Helike derives from a literal reading of two parallel passages in Strabo and Pausanias, which need to be extensively contextualised and critically scrutinised. A reappraisal of both texts is, therefore, revealing.

On the one hand, Strabo states:[59]

> (1.) and then they began to add some of the twelve cities, except Olenus and Helicê, the former having refused to join and the latter having been wiped out by a wave from the sea. (2.) For the sea was

55 Archaeological investigations at the site have been resumed since 2019 (Gadolou, Kolia 2022).

56 See, for example, Morgan, Hall 1996, 74; Katsonopoulou 1998; 2009; Schilardi 1998; 2019; Mylonopoulos 2006, 121-9; Freitag 2009, 20; Rizakis 2013; Kolia 2014; 2024; Gadolou 2015; 2024; Gadolou, Kolia 2022.

57 Hom. *Il*. 20.403-6. For attempts to historicise the information provided by ancient sources in light of the archaeological data, see Katsonopoulou 1998; 2009; Schilardi 1998; 2019; Mylonopoulos 2006, 121-9. As for the sanctuary of Poseidon Helikonios on Mount Mykale, its location was identified in the vicinity of modern Güzelçamlı in the late 1950s (Kleiner, Hommel, Müller Wiener 1967). Despite the presence of late Archaic remains in the area, Hans Lohmann has argued for an alternative location of the Archaic Panionion at the mountain site of Çatallar Tepe in a series of publications (see at least Lohmann 2004; 2006; 2012 and 2022). Both his archaeological arguments and his historical reconstruction have been discussed and ultimately rejected by some scholars (see Herda 2006 and Ragone 2008). While a resumption of investigations at Güzelçamlı remains a scholarly desideratum, Lohmann's arguments are far from unquestionable. Ultimately, the traditional identification of the Panionion to the east of Güzelçamlı remains the most convincing.

58 Prandi 1989, 49 represents a notable exception.

59 Strab. 8.7.1-2; transl. Jones 1954, 4: 210-13 (εἶτα προσελάμβανόν τινας τῶν δώδεκα πλὴν Ὠλένου καὶ Ἑλίκης, τῆς μὲν οὐ συνελθούσης τῆς δ' ἀφανισθείσης ὑπὸ κύματος. ἐξαρθὲν γὰρ ὑπὸ σεισμοῦ τὸ πέλαγος κατέκλυσε καὶ αὐτὴν καὶ τὸ ἱερὸν τοῦ Ἑλικωνίου Ποσειδῶνος, ὃν καὶ νῦν ἔτι τιμῶσιν Ἴωνες, καὶ θύουσιν ἐκεῖ τὰ Πανιώνια. μέμνηται δ', ὡς ὑπονοοῦσί τινες, ταύτης τῆς θυσίας Ὅμηρος ὅταν φῇ…). No coincidence is the explicit reference to this passage in Strab. 14.1.20: "First on the seaboard is Panionium, lying three stadia about the sea where the Pan-Ionia, a common festival of the Ionians, are held, and where sacrifices are performed in honour of the Heliconian Poseidon; and Prienians serve as priests at this sacrifice, but I have spoken of them in my account of the Peloponnesus" (transl. Jones 1960, 6: 220-1; πρῶτον δ' ἐστὶν ἐν τῇ παραλίᾳ τὸ Πανιώνιον τρισὶ σταδίοις ὑπερκείμενον τῆς θαλάττης, ὅπου τὰ Πανιώνια, κοινὴ πανήγυρις τῶν Ἰώνων, συντελεῖται τῷ Ἑλικωνίῳ Ποσειδῶνι καὶ θυσία· ἱερῶνται δὲ Πριηνεῖς· εἴρηται δὲ περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς Πελοποννησιακοῖς).

> raised by an earthquake and it submerged Helicê, and also the temple of the Heliconian Poseidon, whom the Ionians worship even to this day, offering there the Pan-Ionian sacrifices. And, as some suppose, Homer recalls this sacrifice when he says: [the quotation from Hom. *Il.* 20.403-4 follows]

On the other, Pausanias reports:[60]

> (5.) Here used to be situated a city Helice, where the Ionians had a very holy sanctuary of Heliconian Poseidon. Their worship of Heliconian Poseidon has remained, even after their expulsion by the Achaeans to Athens, and subsequently from Athens to the coasts of Asia. […] (6.) There are also passages in Homer referring to Helice and the Heliconian Poseidon.

Admittedly, both passages associate the cult of Poseidon Helikonios with the sanctuary of Helike. On closer inspection, their narratives reveal similarities in both contents and structure, and are likely to have been influenced by the learned debates of Homeric exegesis, as suggested by the explicit reference to the Iliadic scene of the bull sacrifice to Poseidon Helikonios.[61] In the attempt to clarify the meaning and origins of the epithet Ἑλικώνιος, Homeric philologists expressed different views, sometimes relying on sophisticated dialectological explanations.[62] Most of ancient scholarship was inclined to consider Ἑλικώνιος as a geographic divine name, however disputing as to its ultimate etymology and provenance either from Boiotia and Mount Helikon (as Aristarchos of Samothrace)[63] or from Achaia and the city of Helike.[64] As indicated by Homeric *scholia*, the latter was linked to Neleos son of Kodros and the myth of Ionian *apoikia* to Asia Minor, already alluded to in the *Histories* of Herodotos.[65]

60 Paus. 7.24.5-6; transl. Jones 1933, 3: 314-15 (ἐνταῦθα ᾤκητο Ἑλίκη πόλις καὶ Ἴωσιν ἱερὸν ἁγιώτατον Ποσειδῶνος ἦν Ἑλικωνίου. διαμεμένηκε δέ σφισι, καὶ ὡς ὑπὸ Ἀχαιῶν ἐκπεσόντες ἐς Ἀθήνας καὶ ὕστερον ἐξ Ἀθηνῶν ἐς τὰ παραθαλάσσια ἀφίκοντο τῆς Ἀσίας, σέβεσθαι Ποσειδῶνα Ἑλικώνιον· […] ἔστι δὲ καὶ Ὁμήρῳ πεποιημένα ἐς Ἑλίκην καὶ τὸν Ἑλικώνιον Ποσειδῶνα).

61 Both authors mention the Helikean cult, while at the same time referring to the worship paid to Poseidon Helikonios by the Ionians (τὸ ἱερὸν τοῦ Ἑλικωνίου Ποσειδῶνος, ὃν καὶ νῦν ἔτι τιμῶσιν Ἴωνες / ἐνταῦθα ᾤκητο Ἑλίκη πόλις καὶ Ἴωσιν ἱερὸν ἁγιώτατον Ποσειδῶνος ἦν Ἑλικωνίου). This is followed by a reference to Homer's verses (μέμνηται δ', ὡς ὑπονοοῦσί τινες, ταύτης τῆς θυσίας Ὅμηρος / καὶ Ὁμήρῳ πεποιημένα ἐς Ἑλίκην καὶ τὸν Ἑλικώνιον Ποσειδῶνα), and by accounts of sacrilege, with Poseidon's μῆνις / μήνιμα inevitable bringing divine sanction (Strab. 8.7.2; Paus. 7.24.6).

62 See, for example, Eust. *Il.* 4.427.3-12 Van der Valk.

63 Arist. Samothr. frg. 53 Schironi.

64 See esp. *Schol. D Il.* 5.422; 20.403; *Schol. bT* 8.203b-c; 20.404b-c.

65 Hdt. 1.145-7; 5.65.3-4, 76; 9.97.

Except for Strabo and Pausanias, however, no ancient sources employ the epithet of Ἑλικώνιος to designate Poseidon of Helike, in principle restricted – as also epigraphic evidence confirms – to the cult of Poseidon at Cape Mykale and its Ionian ramifications.[66] As the excerpt from Heraklides Pontikos suggests, the overlap may have been engineered – if not deliberately forced – by the Ionians themselves at the time of the refoundation of the Panionian cult in the 370s, or shortly thereafter, in order to account for, and in some sense reassert, the continuity of Achaian and Ionian ritual practices performed to Poseidon.[67] A well-established tradition, largely prevailing in the extant sources, maintains that a delegation of the Ionians underwent some disrespectful act in Helike and was ultimately rebuffed by the Helikeans.[68] After the earthquake of 373, the tensions that emerged between the Ionians and the Helikeans were regarded, at a symbolical level, as the premises for the disaster, taking the shape of a divine vengeance by Poseidon for the offence of the Helikeans.[69] Such a contention was accordingly elaborated in a tradition, which had in turn its own versions.[70] Despite the differences inherent in each version, the original narrative was arguably marked by an Ionian (or, at least, pro-Ionian) perspective, which is likewise reflected in the accounts by Strabo and Pausanias.

In the retrospective framework of a narrative elaborated *ex eventu*, the use of the divine name Helikonios should be understood in light of the actualising perspective that informs both texts and their sources. It is hardly accidental, then, that no other sources identify the Achaian Poseidon as Poseidon Helikonios, since the epithet was ultimately an onomastic prerogative of Panionian Poseidon in historical times. Correspondingly, it is unsurprising that concurrent *aitia* for the catastrophe of 373, as the one reproduced by Polyainos,

66 See above, fn. 46.

67 Heraclid. Pont. frg. 46a Wehrli; Diod. Sic. 15.49.1-3; see also Strab. 8.7.2; Paus. 7.24.5 and 25.4; Ael. *NA* 11.19.

68 Diod. Sic. 15.49.3; Strab. 8.7.2; Ael. *NA* 11.19.

69 More generally, all aitia associating the earthquake with divine vengeance tend to emphasise the relatively short lapse of time separating the impious act from the catastrophe itself (cf. Prandi 1989, 51-3).

70 According to Heraklides Pontikos (Heraclid. Pont. frg. 46a Wehrli ap. Strab. 8.7.2), the Ionians first turned to the Helikeans, who refused to provide either the statue of Poseidon (βρέτας) or a model of the sanctuary (ἀφίδρυσις); they then appealed to the Achaian koinon, which pressed the Helikeans to comply with the Ionians' requests. According to Diodoros (15.49.2-3), likely drawing on a fourth-century source, the Ionians first appealed to the Achaian assembly to obtain the models of the sanctuary (ἀφιδρύματα), a request that was later refused by the Helikeans. According to Pausanias (7.24.6), the Achaians at Helike killed some suppliants after driving them away from the sanctuary of Poseidon.

make reference to the cult of Poseidon at Helike without assigning any divine attribute to the god.

The story of Themisto was evidently immune from Ionian (or pro-Ionian) implications, as it arose from different ideological and narrative premises and responded to more narrowly regional dynamics. The *aition* was constructed around the offence perpetrated by the Helikeans against a ἱκέτις, which triggered the wrath of Poseidon and led to the destruction of the city. A comparable framework can be found in Pausanias, who associates divine punishment with the rejection of otherwise unspecified suppliants by the Achaians (not the Helikeans in particular).[71] Given the reference to ἱκέται ἄνδρες, it seems hardly plausible – to say the least – that Pausanias is alluding to the *aition* preserved by Polyainos. Nor is it easy to reconcile Pausanias' version with that of Strabo, who – following an earlier elaboration by Heraklides Pontikos[72] – linked Poseidon's vengeance to the Helikeans' refusal of the Ionian requests concerning certain cult objects (either a divine image or, alternatively, a model of the sanctuary).[73] What is plausible, in the end, is that Pausanias' version of the Helikean sacrilege sought to interpret Poseidon's revenge within a purely local dynamic, not much differently than Polyainos' *aition*.

It is undoubtedly difficult to identify any clear relationship between the different accounts of Helike's disaster, or to recover the original ideological motives behind them. Judging from the interpretations of contemporary witnesses such as Heraklides Pontikos and Kallisthenes,[74] and by later visitors such as Eratosthenes and Pausanias,[75] some shared elements stand out. The traditional association of Poseidon with earthquakes and the presence of a renowned sanctuary of the god at Helike, one of the two most affected centres of Achaia (together with Boura), formed the common ground for various intellectual attempts to provide, as Diodoros points out, a 'reasonable' explanation for the event (πιθαναί τινες αἰτίαι τοῦ συμβάντος).[76] It is no coincidence that these elements became

71 Paus. 7.24.6 and 7.25.1. The identity of the Helikeans as responsible for the offence against Poseidon is not explicitly stated in Pausanias (see, in contrast, Prandi 1989, 54).

72 Heraclid. Pont. frg. 46a Wehrli.

73 Strab. 8.7.2. The two versions are frequently thought to trace back to one and the same tradition (see, for example, Freitag 2009, 21).

74 Heraclid. Pont. frg. 46a Wehrli; Callisth. *BNJ* 124 F 19 (to be read in the wider context of Sen. *QN* 6.23.4; see also Callisth. *BNJ* 124 FF 20-21). The fragmentary evidence from other fourth-century sources does not explicitly refer either to a specific divine agency or to the responsibility of the Helikeans (Ephor. *BNJ* 70 F 212; Arist. *Mete.* 1.6 343a-b; 2.7 368a-b). However, it should be noted that Diod. Sic. 15.48.1-49.6 is likely to draw on fourth-century literature.

75 Eratosth. frg. III B 103 Berger; Paus. 7.24.5-25.1.

76 Diod. Sic. 15.48.4.

the focal points of literary elaborations, whether semi-historical or fictional. On the one hand, the connection among the sanctuary, the earthquake, and the diplomatic mission of the Ionians – the historicity of which is indeed difficult to reject –[77] was recognised soon after the catastrophe, as contemporary sources attest. On the other hand, the evocative potential of Poseidon's sanctuary at Helike – perhaps, not much in terms of representation of the Achaian ethnicity,[78] but rather in terms of its historical implications – was evidently exploited in the vivid *aition* of Themisto. Considering the narrative of Polyainos as a diluted reworking of earlier accounts, however, forces us to assume a (more or less implicit) hierarchy of sources and traditions. In the absence of conclusive evidence, such a choice may result in overly simplistic and even deceptive solutions. An alternative, but equally speculative scenario is that two traditions were elaborated more or less simultaneously: one (semi-)historical and trans-regional, the other fictional and regional. What ultimately remains is that the versions involving offences against suppliants are preserved only by Polyainos and Pausanias, both writing in the Roman imperial period and drawing much of their material from Hellenistic sources.

4 Beyond Literature: Archaeology and the Cross-Border Contacts Between the Shores of the Gulf of Corinth

The account of Polyainos constitutes but a drop in the ocean of evidence concerning cross-border interactions within the Gulf of Corinth. Ancient sources provide invaluable, though fragmentary, insights into the realities of such contacts across the Gulf. Further indications derive from archaeological research and the study of material culture. Far from yielding a coherent or unified picture, the archaeological record contributes to delineating the dynamics of exchange between the two shores of the Gulf and beyond the Gulf.

About thirty years ago, Hall and Morgan proved the effectiveness of the interdisciplinary approach in the study of the Achaian ethnicity, publishing an extensive overview that is not only a brilliant example of academic cooperation but also a methodological landmark for a productive interaction between history and archaeology.[79] One of the outcomes of that work was the understanding of the geographical and cultural fragmentation of pre-Classical Achaia. Observing the local urban development from a diachronic perspective, Hall and Morgan

77 Cf. Prandi 1989.

78 See above § 1.

79 Morgan, Hall 1996. For an overview of the archaeological exploration of Achaia, see Petropoulos 2016.

identified four Achaian subregions approximately corresponding to four different settlement patterns: the first embraces the northeastern part of Achaia – the Homeric *Aigialos* – featured by the presence of urban or proto-urban settlements such as Aigeira and Aigion; the second corresponds to the areas around Cap Rhion including a restricted number of settlements of an ephemeral character; the third is centred on Dyme and encompasses dispersed rural villages; the fourth lies on the borders with Arkadia and consists of three urban cores, inhabited by a limited number of individuals.[80]

Since 1996, the body of archaeological evidence has expanded significantly, owing to a number of discoveries that include such impressive Late-Geometric complexes as those at Nikolaiika and Trapeza Aigiou.[81] Research on Archaic pottery, such as Elizabeth G. Pemberton's studies of small and miniature vases from Corinth and Anastasia Gadolou's work on Thapsos Ware, has greatly enhanced our understanding of the dynamics of interaction across the Gulf of Corinth.[82] The overview offered by Hall and Morgan must therefore be revisited and reassessed in light of the new evidence and recent interpretations concerning the history and archaeology of Achaia.

With regards to contacts between the shores of the Gulf of Corinth, archaeological investigations indicate – up to the present – the existence and persistence of cross-border activities primarily in the northern sub-regions of Achaia, namely the areas corresponding to the Homeric *Aigialos* and the region around Rhion, at the foot of Mount Panachaikon.[83] These lands appear to have been the most dynamic in terms of urban organisation, social hierarchisation, and transregional mobility since the Dark Ages. They embrace urban centres which played a role, according to ancient tradition, in the colonial movements toward southern Italy (viz. Rhype, Aigion, Helike, and Pellene).[84]

A recent study by Panagiotis Michalopoulos on prehistoric ceramic materials from Aigion has demonstrated that exchanges across the Gulf were already taking place on a regular basis from the Early Bronze Age onwards.[85] In the Geometric and Late Geometric periods, fragments

80 Morgan, Hall 1996, 169-93.

81 On the excavations of Nikolaiika, see above § 3. For the Late-geometric sanctuary of Trapeza Aigiou, unearthed in 2012, see Vordos 2019, 144-8. Archaeological surveys across the Homeric *Aigialos* were carried out in the 2000s by Michalis Petropoulos, Angela Pontrandolfo and Athanasios Rizakis (2002; 2003; 2004; 2005; 2006; 2007). The results of the Graeco-Italian surveys are collected in Pontrandolfo 2016.

82 Pemberton 2020 (see esp. 309-12); Gadolou 2003; 2010; 2011b; 2017.

83 For some overviews, see Morgan 1988; Gadolou 2010; 2017; Bonnier 2014; 2016.

84 Cf. Mele 1995 and 2002, with Giangiulio 2021, 153-7.

85 Michalopoulos 2023.

of fine impressed ware – a typically Achaian production[86] – have been found at Delphi in a deposit near the *bouleuterion*.[87] A considerable number of fragments belonging to the same ceramic class have also been unearthed in Achaia (Ano Mazaraki,[88] Aigion,[89] Trapeza Aigiou[90]) as well as in Arcadia, close to the border with Achaia (Lousoi).[91] This pottery typology was commonly employed in the production of votive objects and has been discovered within sacred enclosures. Achaian-style *kantharoi*, in use from the Middle-Geometric period throughout the Archaic age, have been found in Akarnania (sanctuary of Spathari, near Stratos)[92] and on the Ionian Islands, in Ithaka (Polis 'Cave')[93] and Kephallenia (Drakaina Cave).[94] Evidence of miniature pottery, likely of Achaian production, has been found in the precinct of Artemis Laphria at Kalydon, suggesting that Achaian visitors may have crossed over the Gulf for cult purposes.[95]

Notable finds, however, have also been uncovered in funerary contexts. A black-glazed vase from Ano Kastritsi,[96] a village near Patras overlooking Rhion, shows striking similarities to artefacts discovered at Delphi[97] and at Galaxidi in Lokris.[98] An Achaian-style *kantharos* has been recovered in a burial at Palaimanina in Akarnania, lying at a short distance from Astakos.[99] Further *kantharoi* are reported to come from burials located in the territory of Agrinion[100] and some more examples were found in Pleuron.[101] Rescue excavations carried out in this area have recently yielded

86 Gadolou 2003.

87 Amandry 1944, 37, fig. 3.

88 Petropoulos 1987-88, 86-7, with pl. 1, figs 6-7.

89 Dekoulakou 1982, 228-9, with 230, figs 20-21.

90 Gadolou 2003, 309 and 322, nos. 36-37, with pl. 31 (b).

91 Schauer 2014, 242-4, 251-2 with 256, Taf. 1, Abb. 9-10.

92 Lang, Sieverling 2017 (410 and 412); Fuchs 2020.

93 Deoudi 2008 with Morgan, Hayward 2021 (with further references). For the Achaian influence over Ithaka, cf. Papadopoulos 2001, 435.

94 Karadima 2024, 285-90. For the Achaian and Achaian-style *kantharoi*, cf. Papadopoulos 2001.

95 Barfoed 2024, 311-13.

96 Dekoulakou 1982, 228-9, with fig. 19.

97 Lerat 1938, 216-7, fig. 13.6.

98 Themelis 1983, 232-7, with fig. 31 (from a funerary context).

99 Mastrokostas 1961-62, 184 with pl. 212α, nos. 7-10; Papadopoulos 2001, 386-8.

100 Vokotopoulou 1969, 74-6, pl. 46α, nos. 1-3; 46β, no. 1.

101 Dekoulakou 1982, 219-24.

further ceramic and bronze objects, comparable with finds from Galaxidi,[102] from Aitolia[103] and from various sites across Achaia.[104]

Returning to the starting point of this paper, it becomes clear that even in cases of largely fictitious narratives, such as the tale of Themisto, the contacts between the northern coast of Achaia and the Lokrian-Phokian territories suggest experiences and movements of people and objects that did in fact occur over the *longue durée*. Religion and cult practices played a crucial role in fostering interregional mobility, as well as in promoting trade routes and the circulation of products widely distributed across the Gulf.[105] While the Achaian sanctuaries of the Geometric period, such as those of Ano Mazaraki and Nikolaiika, may to some extent have stimulated crossings of the strait at Rhion, the presence of the sanctuary of Delphi on the opposite side of the Gulf must certainly have constituted a far more powerful factor of attraction.[106] Although the accounts concerning colonial movements toward Magna Graecia cannot be regarded as an indisputable reflection of historical reality, one may nonetheless consider that certain forms of interaction with the milieu of the Delphic sanctuary did indeed take place.[107]

A similar interaction can also be observed in other traditions involving Delphic intervention, such as the request of Aigion concerning hegemony over the Peloponnese (1 P.-W. = Q 26 F.).[108] According to the response transmitted by Photios, earlier known to Ion of Chios and Mnaseas of Patara (or Patrai), the Aigeians' inquiry was elicited by a military event, namely a naval victory over the Aitolians in the strait of Rhion.[109] As Polyainos' stratagem suggests, the Gulf was also an arena of conflict among the *ethne* inhabiting

102 Themelis, 1983, 236-7, with figs 35-6 (diadem).

103 Stavropoulou-Gatsi 2010, 83-4 (overview of the Proto-geometric and Geometric burials to the south-east of anc. Kalydon); Maniaki, Moutafi 2019, 311-16 (ceramic) and 319-22 (jewelry) (with further literature).

104 For the Geometric finds from Agios Vasileios near Chalandritsa, see Aktypi 2014, 138-9, nos. 4, 6, 8 with figs 11-12, 148-50, and 147, nos. 44-45, with fig. 18 (*kantharoi* with a horizontal zigzag); 142 no. 25, with. fig. 14, and 151 (*oinochoe*). For the findings in Drepanon, see Maniaki, Moutafi 2019, 292 (Cat. 35), 316-17, with 303, fig. 22 (*oinochoe*); 295-6 (Cat. 82), 324-5 with 306, fig. 42 (bronze diadem). For the investigations of a chamber tomb in Toskes near Pharai, see Argyropoulos 2019, 37, no. 7 with 55, fig. 12 (*oinochoe*). For the *pithoi* burials from Mavriki near Aigion, see Gadolou 2021, 13-15 with fig. 4 (black glazed *oinochoe*).

105 Morgan 1988, 336; Gadolou 2010, 234-41 (on the findings from Achaia); 2011b.

106 See, for example, Bonnier 2016, 82-4.

107 On foundation stories involving an oracular response from Delphi, see Giangiulio 2014.

108 See Cappelletto 1999; Palmisciano 2014, 280-4.

109 Ion. *PMG* 743 Page (= frg. 88 Leurini) and Mnaseas *FHG* III, 157 F 50 (= frg. 53 Cappelletto) ap. Phot. *Lex.* s.v. ὑμεῖς, ὦ Μεγαρεῖς, οὔτε τρίτοι οὔτε τέταρτοι (υ 47 Theodoridis).

its shores. War undoubtedly remained a major driver of human mobility.[110] Herodotos records that, at the time of Xerxes' invasion, the Delphians resolved to send their women and children to Achaia.[111] In the opposite trajectory, the Achaians crossed to the northern side as allies of the Athenians during Perikles' expedition against Oiniadai and the Akarnanians in 454/3.[112] These examples demonstrate once more that the Gulf of Corinth must be conceived as a highly interconnected space, where exchanges across its shores were not always cooperative, but also – quite predictably – competitive, frequently degenerating into open war.[113]

5 By Way of Conclusion

The tale of Themisto, as transmitted by Polyainos, is a perfect example of how a tradition regarded as late and obscure can reveal unexpected historical potential. While the narrative is largely fictional, it serves as an *aition* for a historical event, such as the disaster that struck Helike in 373. Interestingly, the *aition* enshrines stereotypical traits, already evident in the speaking names, which align not only with traditional images of certain characters (such as the tyrant) and *ethne* (such as the Achaians and the Akarnanians), but also with the 'timeless' depiction of the Gulf of Corinth as a space shaped by stories of crossings and interethnic exchanges. In this context, the story provides some insights into the nature of the cross-border activities across the Gulf over time, highlighting religion, trade, and diplomacy as major factors of interaction.

Another peculiar feature emerges from the symbolic dimension of Polyainos' stratagem. As already emphasised, its ultimate aim was to provide an explanation for the devastating earthquake of 373. This scope was achieved through the well-established connection between one of the most affected *poleis* and its most renowned sanctuary. While the traditions reported by Heraklides Pontikos and others can perhaps betray – regardless the differences in details – an inter-ethnic cooperation between the Ionians and Achaians in elaborating a common scenario for the destruction of Helike, Polyainos, however, makes no clear allusion to either federal entity, ignoring or eluding the relevance of Helikean Poseidon for the Achaian and Ionian identity, as well as the erudite manipulation of the divine name Helikonios. The tale of Themisto contributes to depicting Achaia

110 Cf., for instance, Chaniotis 2004.

111 Hdt. 8.36.2 (with Freitag 1996).

112 Thuc. 1.111.3 (with Fantasia 2006).

113 Cf. also Freitag 2000, 330-68.

as an authentic 'multiple' territory, part of a highly interconnected space – the Gulf of Corinth – where both cooperation and competition fostered processes of religious, economic, and political interactions increasingly revealed and illuminated by archaeological research.

Abbreviations

Hatzopoulos, *Macedonian Institutions* II = Hatzopoulos, M.B. (1996). *Macedonian Institutions under the Kings*. *II. Epigraphic Appendix*. Athens. Μελετήματα 22.

Bibliography

Aktypi, K. (2014). "Finds of the Geometric Period in the Mycenaean Cemetery at Agios Vasileios, Chalandritsa, Achaia". *ABSA*, 109, 129-57. https://doi.org/10.1017/S0068245414000124.

Amandry, P. (1944). "Petits objets de Delphes". *BCH*, 68-9, 36-74. https://doi.org/10.3406/bch.1886.4035.

Antonetti, C. (1990). *Les Étoliens. Image et religion*. Paris. Centre de Recherches d'Histoire Ancienne 92/Annales Littéraires de l'Université de Besançon 405. https://doi.org/10.3406/ista.1990.2269.

Argyropoulos, B. (2019). "Ευρήματα των Μυκηναϊκών και Γεωμετρικών χρόνων σε Μεσοελλαδικό κτιστό θαλαμοειδή τάφο στην περιοχή των Φαρών. Η ερμηνεία των στοιχείων". Greco, E.; Rizakis, A. (a cura di), *Gli Achei in Grecia e in Magna Grecia: nuove scoperte e nuove prospettive = Atti del Convegno di Aighion* (Aighion, 12-13 dicembre 2016). Atene, 33-56. Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente, suppl. 3.

Augé, M. (1992). *Non-Lieux. Introduction à un anthropologie de la surmodernité*. Paris.

Barfoed, S. (2024). "Tracing Religious Networks across the Corinthian Gulf through Miniature Pottery". Kerschner, M. (ed.), *Interpreting the Pottery Record from Geometric and Archaic Sanctuaries in the Northwestern Peloponnese = Proceedings of the International Online Symposium* (5-6 November 2020). Vienna, 299-319. Arete 3. https://doi.org/10.1553/978OEAW91971.

Barth, F. (1969). "Introduction". Barth, F. (ed.), *Ethnic Groups and Boundaries*, *The Social Organization of Culture Difference*. Boston, 9-38.

Berve, H. (1967). *Die Tyrannis bei den Griechen*. 2 Bde. München.

Biagetti, C. (forthcoming). "Diadochi and Epigoni Facing Crisis. Federalism as an 'Art of Government' and (Border)land Control in the Early Hellenistic Aegean". Franchi, E.; Ganter, A.; Maier, F.K. (eds), *Crisis and Resilience in Ancient Greek Alliances. Cross-Border Cooperation*. London.

Bommeljé, S. (1988). "Aeolis in Aetolia. Thuc. 3.102.5 and the Origins of the Aetolian *ethnos*". *Historia*, 37, 297-316.

Bonnechere, P. (1994). *Le sacrifice humain en Grèce ancienne*. Athènes; Liège. Kernos suppléments 3. https://doi.org/10.4000/books.pulg.1031.

Bonnet, C.; Bricault, L. (2016). *Quand les dieux voyagent. Cultes et mythes en mouvement dans l'espace méditerranéen antique*. Genève. Histoire des religions 4.

Bonnier, A. (2014). *Coastal Hinterlands. Site Patterns, Microregions and Coast-inland Interconnections by the Corinthian Gulf, c. 600-300 BC*. Oxford. BAR International Series 2614. https://doi.org/10.30861/9781407312453.

Bonnier, A. (2016). "Harbours and Hinterland Networks by the Corinthian Gulf, from the Archaic to the Early Hellenistic Period". Höghammar, K.; Alroth, B.; Lindhagen, A. (eds), *Ancient Ports. The Geography of Connections = Proceedings of an International Conference at the Department of Archaeology and Ancient History* (Uppsala University, 23-25 September 2010). Uppsala, 65-94. Boreas 34.

Bufon, M. (2006). "Between Social and Spatial Convergence and Divergence: an Exploration into the Political Geography of European Contact Areas". *GeoJournal*, 66(4), 341-52. https://doi.org/10.1007/s10708-006-9008-1.

Buzoianu, L.; Hălmagi, D.; Mototolea, A. (2023). "Poséidon Hélikonios à Tomis". Buzoianu, L.; Lungu, V.; Hălmagi, D. (éds), *Aux sources des connaissances historiques. Épigraphie, textes littéraires et documents archéologiques. Volume dédié à la mémoire de Alexandru Avram*. Constanţa, 411-30. Pontica 56, suppl. 10.

Cappelletto, P. (1999). "Pubblicazione e riusi di un oracolo (Or. Delph. 1 P.-W.)". *SemRom*, 2, 177-97.

Cassola, F. (1953). "Genealogie mitiche e la coscienza nazionale greca". *RAAN*, 28, 279-304.

Chaniotis, A. (2004). "Mobility of Persons during the Hellenistic Wars. State Control and Personal Relations". Moatti, C. (éd.), *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et documents d'identification*. Rome, 481-500. Collection de l'École Française de Rome 341.

Collar, A.; Kristensen, T.M. (2020). *Pilgrimage and Economy in the Ancient Mediterranean*. Leiden; Boston. Religion in the Graeco-Roman World 192. https://doi.org/10.1163/9789004428690.

Csurgai, G. (2021). "The Main Components of Geopolitical Analysis". Criekemans, D. (ed.), *Geopolitics and International Relations. Grounding World Politics Anew*. Leiden; Boston, 13-60. https://doi.org/10.1163/9789004432086_003.

Daverio Rocchi, G. (2013). "Ethnic Identity, Cults and Territorial Settlement: East and West Locrians". Funke, P.; Haake, M. (eds), *Greek Federal States and their Sanctuaries. Identity and Integration = Proceedings of an International Conference of the Cluster of Excellence 'Religion and Politics' Held at Münster* (Münster, 17-19 June 2010). Stuttgart, 139-61. https://doi.org/10.25162/9783515105712.

Daverio Rocchi, G. (2015). "The Lokrians and their Federal Leagues". Beck, H.; Funke, P. (eds), *Federalism in Greek Antiquity*. Cambridge, 179-98. https://doi.org/10.1017/CBO9781139030953.011.

Dekoulakou, I. (1982). "Κεραμεική 8ου και 7ου αἰ. π. Χ. ἀπό τάφους τῆς Ἀχαΐας και τῆς Αἰτωλίας". *ASAA*, 60, 219-36.

Deoudi, M. (2008). "Die Keramik der Ionischen Inseln zwischen Stilistischer Abhängigkeit und regionaler Selbständigkeit in der Zeit der 'Dunklen Jahrhunderte'". *MDAI(A)*, 123, 151-75.

Elsner, J.; Rutherford, I. (2005). *Pilgrimage in Graeco-Roman & Early Christian Antiquity. Seeing the Gods*. Oxford. https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199237913.001.0001.

Fantasia, U. (2006). "Formione in Acarnania (Thuc. II 68, 7-8) e le origini della Guerra del Peloponneso". *IncAnt*, 4, 59-98.

Franchi, E. (2025). "Oiantheia in Between. Cross-border Activities in Ancient Federal Greece". *Gerion*, 43, 47-70. https://doi.org/10.5209/geri.98958.

Freitag, K. (1996). "Eine vergessene Notiz zur Geschichte Achaias im 5. Jahrhundert v. Chr. bei Herodot (8, 36, 2)". *Historia*, 45, 123-6.

Freitag, K. (2000). *Der Golf von Korinth. Historisch-topographische Untersuchungen von der Archaik bis in das 1. Jh. v. Chr.* München. Quellen und Forschungen zur antiken Welt 34.

Freitag, K. (2007). "Ethnogenese, Ethnizität und die Entwicklung der griechischen Staatenwelt in der Antike". *HZ*, 285, 373-99. https://doi.org/10.1524/hzhz.2007.285.jg.373.

Freitag, K. (2009). "Achaea and the Peloponnese in the Late Fifth-Early Fourth Centuries". Funke, P.; Luraghi, N. (eds), *The Politics of Ethnicity and the Crisis of the Peloponnesian League*. Washington (DC), 26-50. Hellenic Studies Series 32.

Freitag, K. (2011). "'A Channel for Ethnicity'. Zur Rolle des Korinthischen Golfes im Spannungsfeld zwischen Raumgestalt und der Ausbildung von Staatlichkeit im antiken Griechenland". Breglia, L.; Moleti, A.; Napolitano, M.L. (eds), *Ethne, identità e tradizioni: la 'terza' Grecia e l'Occidente*, vol. 1. Pisa, 19-28. Diabaseis 3.

Freitag, K. (2015). "Akarnania and the Akarnanian League". Beck, H.; Funke, P. (eds), *Federalism in Greek Antiquity*. Cambridge, 66-85. https://doi.org/10.1017/CBO9781139030953.006.

Fuchs, K. (2020). "Die Keramik aus dem extraurbanen Heiligtum Spathari in Akarnanien". Lang, F.; Kolonas, L.; Döhner, G.; Fuchs, K. (Hrsgg), *Stratos and Stratiké. Aspekte der Keramikforschung. Material – Methoden – Konzepte*. Bonn, 132-223. Akarnanien-Forschungen 4.

Funke, P. (2015). "Aitolia and the Aitolian League". Beck, H.; Funke, P. (eds), *Federalism in Greek Antiquity*. Cambridge, 86-117. https://doi.org/10.1017/CBO9781139030953.007.

Gabrielsen, V. (2003). "Piracy and the Slave-Trade". Erskine, A. (ed.), *A Companion to the Hellenistic World*. Malden (MA); Oxford; Victoria, 389-404. https://doi.org/10.1002/9780470996584.ch23.

Gadolou, A. (2003). "Achaean Pottery of the Late Geometric Period: The Impressed Ware Workshop". *ABSA*, 98, 307-29. https://doi.org/10.1017/S0068245400016890.

Gadolou, A. (2010). "Pottery Production of Achaea in the Northern Peloponnese during the Time of Colonization". *Alle origini della Magna Grecia. Mobilità, migrazioni, fondazioni = Atti del Cinquantesimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia* (Taranto, 1-4 ottobre 2010). Taranto [2012], 221-45.

Gadolou, A. (2011a). "A Late Geometric Architectural Model with Figure Decoration from Ancient Helike, Achaea". *ABSA*, 106, 247-73. https://doi.org/10.1017/S0068245411000086.

Gadolou, A. (2011b). *Thapsos-Class Ware Reconsidered: The Case of Achaea in the Northern Peloponnese. Pottery Workshop or Pottery Style?* Oxford. BAR International Series 2279. https://doi.org/10.30861/9781407308531.

Gadolou, A. (2015). "Narrative Art and Ritual in the Sanctuary of Poseidon Heliconius in Ancient Helike, Achaea". Vlachou, V. (ed.), *Pots, Workshops and Early Iron Age Society. Function and Role of Ceramics in Early Greece = Proceedings of the International Symposium Held at the Université libre de Bruxelles* (Bruxelles, 14-16 November 2013). Bruxelles, 267-76. Études d'archéologie 8.

Gadolou, A. (2017). "Achaian Interaction and Mobility in the Area of the Corinthian Gulf during the Seventh Century BC". Charlambidou, X.; Morgan, C. (eds), *Interpreting the Seventh Century BC. Tradition and Innovation*. Oxford, 212-20.

Gadolou, A. (2021). "Two 8th Cent. BC Pithoi Burials from the Village of Mavriki near Aigion in Achaea. Material Culture as Evidence of Intangible Characteristics of Achaean Society". *Pelargòs*, 2, 11-32.

Gadolou, A. (2024). "Interpreting the Pottery Record from the Early Iron Age Sanctuary of Poseidon Helikonios of Ancient Helike in Achaia. Cult Votive Practices before the Construction of the Apsidal Temple". Kerschner, M. (ed.), *Interpreting the Pottery Record from Geometric and Archaic Sanctuaries in the Northwestern Peloponnese* =

Proceedings of the International Online Symposium (5-6 November 2020). Vienna, 87-111. Arete 3. https://doi.org/10.1553/9780EAW91971.

Gadolou, A.; Kolia, E. (2022). "Recent Research (2019-2021) in the Geometric and Archaic Sanctuary of Poseidon Heliconius at Nikoleika (Ancient Helike), in Achaia". *Pelargòs*, 3, 281-9.

Giangiulio, M. (2014). "Storie oracolari in contesto". *SemRom*, n.s. 3, 211-32.

Giangiulio, M. (2021). *Magna Grecia. Una storia mediterranea*. Roma. Quality Paperbacks 605.

Guidoboni, E. (1989). *I terremoti prima del Mille in Italia e in area mediterranea. Storia, archeologia, sismologia*. Bologna.

Hall, J.M. (1997). *Ethnic Identity in Greek Antiquity*. Cambridge. https://doi.org/10.1017/CBO9780511605642.

Hall, J.M. (2002). *Hellenicity. Between Ethnicity and Culture*. Chicago.

Hall, J.M. (2015). "Ancient Greek Ethnicities: Towards a Reassessment". *BICS*, 58, 15-29. https://doi.org/10.1111/j.2041-5370.2015.12009.x.

Hallmannsecker, M. (2022). *Roman Ionia. Constructions of Cultural Identity in Western Asia Minor*. Cambridge. https://doi.org/10.1017/9781009150194.

Herda, A. (2006). "Panionion-Melia, Mykalessos-Mykale, Perseus und Medusa. Überlegungen zur Besiedlungsgeschichte der Mykale in der frühen Eisenzeit". *IstMitt*, 56, 43-102.

Horden, P.; Purcell, N. (2000). *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*. Malden (MA); Oxford; Chichester.

Jones, H.L. (1917-67). *The Geography of Strabo*. 8 vols. London; Cambridge (MA).

Jones, W.H.S. (1918-35). *Pausanias. Description of Greece*. 4 vols. London; Cambridge (MA).

Karadima, A. (2024). "Interregional Mobility in the Seascape of Southeast Kephallonia, Coastal Achaia and Elis". Kerschner, M. (ed.), *Interpreting the Pottery Record from Geometric and Archaic Sanctuaries in the Northwestern Peloponnese = Proceedings of the International Online Symposium* (5-6 November 2020). Vienna, 285-98. Arete 3. https://doi.org/10.1553/9780EAW91971.

Katsonopoulou, D. (1998). "Η λατρεία του Ελικωνίου Ποσειδώνος. Μια νέα θεώρηση". Katsonopoulou, D; Soter, S.; Schilardi, D. (eds), *Helike II.* Αρχαία Ελίκη και Αιγιάλεια = Πρακτικά Β' Διεθνούς Επιστημονικού Συνεδρίου (Αίγιον, 1-3 Δεκεμβρίου 1995). *Ancient Helike and Aigialeia. Proceedings of the Second International Conference* (Aighion, 1-3 December 1995). Athens, 251-65.

Katsonopoulou, D. (2005). "The Earthquake of 373 B.C. Literary and Archaeological Evidence". Katsonopoulou, D.; Soter, S.; Koukouvelas, I. (eds), *Helike III. Ancient Helike and Aigialeia. Archaeological Sites in Geologically Active Regions = Proceedings of the Third International Conference* (Nikolaiika, Diakopton, 6-9 October 2000). Athens, 15-32.

Katsonopoulou, D. (2009). "The Pan-Ionic Cult and Sanctuary of Helikonios Poseidon in Helike of Achaea, Greece". *Proceedings of International Conference on Indo-European Linguistics and Classical Philology* (St. Petersburg; June 22-24 2009). St. Petersburg, 261-72.

Klaffenbach, G. (1955). "Die Zeit des ätolisch-akarnanischen Bündnisvertages: Δεύτεραι φροντίδες". *Historia*, 4, 46-51.

Kleiner, G.; Hommel, P.; Müller Wiener, W. (1967). *Panionion und Melie*. Berlin. Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts. Ergänzungsheft 23. https://doi.org/10.1515/9783112416686.

Kolia, E.; Gadolou, A. (2011). "Ναός Γεωμετρικών χρόνων στα Νικολαΐϊκα Αχαΐας: Πρώτη Παρουσίαση της Ανασκαφής". Mazarakis-Ainian, A. (ed.), *The "Dark Ages"*

Revisited = An International Conference in Memory of William D.E. Coulson (Volos, 14-17 June 2007). Athens, 191-209.

Kolia, E. (2011). "A Sanctuary of the Geometric Period in Ancient Helike, Achaea". *ABSA*, 106, 201-46. https://doi.org/10.1017/S0068245411000098.

Kolia, E. (2014). "Archaic Terracotta Reliefs from Ancient Helike". *Hesperia*, 83, 409-45. https://doi.org/10.2972/hesperia.83.3.0409.

Kolia, E.-I. (2024). "The Sanctuary of Poseidon Helikonios in Achaia. Stratigraphy, Presentation and Interpretation". Kerschner, M. (ed.), *Interpreting the Pottery Record from Geometric and Archaic Sanctuaries in the Northwestern Peloponnese = Proceedings of the International Online Symposium* (5-6 November 2020). Vienna, 75-86. Arete 3. https://doi.org/10.1553/978OEAW91971.

Krentz, P.; Wheeler, E.L. (1994). *Polyaenus. Stratagems of War*. 2 vols. Chicago.

Kristensen, T.M.; Friese, W. (2017). *Excavating Pilgrimage. Archaeological Approaches to Sacred Travel and Movement in the Ancient World*. London. https://doi.org/10.4324/9781315228488.

Lafond, Y. (1998). "Die Katastrophe von 373 v. Chr. und das Versinken der Stadt Helike in Achaia". Olshausen, E.; Sonnabend, H. (Hrsgg), *Naturkatastrophen in der antiken Welt = Stuttgarter Kolloquium zur historischen Geographie des Altertums 6, 1996*. Stuttgart, 118-23. Geographia Historica 10.

Landucci Gattinoni, F. (2004). "L'Etolia nel protoellenismo: la progressiva centralità di una periferia 'semibarbara'". Vanotti, G.; Perassi, C. (a cura di), *In limine. Ricerche su marginalità e periferia nel mondo antico*. Milano, 105-30.

Lang, F.; Sieverling, A. (2017). "Micro- and Macroregional Processes in Early Iron Age Akarnania and Beyond". Mazarakis Ainian, A.; Alexandridou, A.; Charalambidou, X. (eds), *Regional Stories towards a New Perception of the Early Greek World = Acts of an International Symposium in Honour of Professor Jan Bouzek* (Volos, 18-21 June 2015). Volos, 409-36.

Lasagni, C. (2019). *Le realtà locali nel mondo greco. Ricerche su* poleis *ed* ethne *della Grecia occidentale*. Alessandria.

Lattimore, R. (1951). *The Iliad of Homer*. Chicago.

Lerat, L. (1938). "Fouilles de Delphes (1934-1935). Rapport Préliminaire". *RA*, s. 6, 12, 183-227.

Lerat, L. (1952). *Les Locriens de l'Ouest*. 2 vol. Paris. Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome 176.

Liţu, A.; Bottez, V.; Ţârlea, A. (2021). "Cultes marins, cultes ioniens en mer Noire". Tsetskhladze, G.R.; Avram, A.; Hargrave, A.-J. (eds), *The Greek and Romans in the Black Sea and the Importance of the Pontic Region for the Graeco-Roman World (7th century BC-5th century AD): 20 Years On (1997-2017) = Proceedings of the Sixth International Congress on Black Sea Antiquities* (Constanţa, 18-22 September 2017). Oxford, 142-51. https://doi.org/10.2307/j.ctv1pdrqhw.

Lohmann, H. (2004). "Mélia, le Panionion et le culte de Poséidon Héliconios". Labarre, G. (éd.), *Les cultes locaux dans les mondes grec et romain = Actes du Colloque de Lyon* (Université Lumière-Lyon 2 / UMR 5189 du CNRS, 7-8 juin 2001). Paris, 31-45. Collection archéologie et histoire de l'Antiquité. Université Lumière-Lyon 2.7.

Lohmann, H. (2006). "The Discovery and Excavation of the Archaic Panionion in the Mycale (Dilek Dağları)". *KST*, 28, 575-90.

Lohmann, H. (2012). "Ionians and Carians in the Mycale: the Discovery of Carian Melia and the Archaic Panionion". Cifani, G.; Stoddart, S. (eds), *Landscape, Ethnicity and Identity in the Archaic Mediterranean Area*. Oxford, 32-50. https://doi.org/10.2307/j.ctvh1dkcp.7.

Lohmann, H. (2022). "Where the Bull Groaned: Melia and the Temple of Poseidon Helikonios on Mt Mycale (Dilek Dağları/Aydın)". Tsetskhladze, G.R. (ed.), *Ionians in the West and East = Proceedings of an International Conference 'Ionians in the East and West'* (Museu d'Arqueologia de Catalunya-Empúries, Empúries/L'Escala, Spain, 26-29 October 2015). Leuven; Paris; Bristol (CT), 143-68. Colloquia Antiqua 27. https://doi.org/10.2307/j.ctv2zx9ptt.9.

Mackil, E. (2013). *Creating a Common Polity. Religion, Economy, and Politics in the Making of the Greek Koinon*. Berkeley; Los Angeles; London. Hellenistic Culture and Society 55. https://doi.org/10.1525/9780520953932.

Maniaki, A.; Moutafi, I. (2019). "The Latest Geometric Finds of the Cemetery in Drepanon, Achaia, Greece. The Rescue Excavation at the Iliopoulos Plot". *JÖAI*, 88, 281-343. https://doi.org/10.61048/OEJH88.

Mari, M. (1997). "Tributo a Ilio e prostituzione sacra: storia e riflessi sociali di due riti femminili locresi". *RCCM*, 39, 131-77.

Mari, M. (2011). "Tucidide e la frontiera settentrionale dell'*Hellenikon*". Lamboley, J.-L.; Castiglioni M.P. (éds), *L'Illyrie Méridionale et l'Épire dans l'Antiquité V = Actes du Ve colloque international de Grenoble* (Grenoble, 8-11 octobre 2008), vol. 2. Paris, 535-58.

Mastrokostas, E. (1961-62). "Αρχαιότητες και μνημεία Αιτωλοακαρνανίας". *ADelt*, 17 (β), 182-5.

Mazzoldi, S. (1997). "Cassandra, Aiace e lo ξόανον di Atena". *QUCC*, n.s. 55, 7-21. https://doi.org/10.2307/20547369.

Mele, A. (1979). *Il commercio greco arcaico. Prexis ed emporia*. Napoli. Cahiers du Centre Jean Bérard 4. https://doi.org/10.4000/books.pcjb.985.

Mele, A. (1995). "Tradizioni eroiche e colonizzazione greca: le colonie achee". Storchi Marino, A. (a cura di), *L'incidenza dell'antico. Studi in memoria di Ettore Lepore = Atti del Convegno Internazionale* (Anacapri, 24-28 marzo 1991). Napoli, 427-50.

Mele, A. (2002). "Gli Achei da Omero all'età arcaica". Greco, E. (a cura di), *Gli Achei e l'identità etnica degli Achei d'Occidente = Atti del Convegno Internazionale di Studi* (Paestum, 23-25 febbraio 2001). Paestum; Atene, 67-93. Tekmeria 3.

Michalopoulos, P. (2023). "Cultural Crossroads in the Corinthian Gulf during the EBA: Insights into a Ceramic Assemblage from Aigion". *AA*, 1-48.

Moggi, M. (2002). "Sulle origini della lega achea". Greco, E. (a cura di), *Gli Achei e l'identità etnica degli Achei d'Occidente = Atti del Convegno Internazionale di Studi* (Paestum, 23-25 febbraio 2001). Paestum; Atene, 117-32. Tekmeria 3.

Morgan, C. (1988). "Corinth, the Corinthian Gulf and Western Greece during the Eighth Century BC". *ABSA*, 83, 313-38. https://doi.org/10.1017/S0068245400020785.

Morgan, C.; Hall, J.M. (1996). "Achaian Poleis and Achaian Colonisation". Hansen, M.H. (ed.), *Introduction to an Inventory of* Poleis = *Symposium* (Copenhagen, August, 23-26 1995). Copenhagen, 164-232. Acts of the Copenhagen Polis Centre 3/Historisk-filosofiske Meddelelser 74.

Morgan, C.; Hayward, C. (2021). "Caves and Consumption. The Case of Polis Bay, Ithaca". Katsarou, S.; Nagel, A. (eds), *Cave and Worship in Ancient Greece. New Approaches to Landscape and Ritual*. London; New York, 70-92. https://doi.org/10.4324/9781003015765.

Moscati Castelnuovo, L. (2002). "Dyme achea ed epea". Moscati Castelnuovo, L. (a cura di), *Identità e prassi storica nel Mediterraneo greco*. Milano, 159-71.

Mylonopoulos, J. (2006). "Von Helike nach Tainaron und von Kalaureia. Amphiktyonische Heiligtümer des Poseidon auf der Peloponnes". Freitag, K.; Funke, P.; Haake, M. (Hrsgg), *Kult – Politik – Ethnos. Überregionale Heiligtümer im Spannungsfeld von Kult und Politik = Kolloquium* (Münster, 23.-24.

November 2001). Stuttgart, 121-55. Historia Einzelschriften 189. https://doi.org/10.25162/9783515126052.

Nafissi, M. (2016). "Oreste, Tisameno, gli Ephoreia e il Santuario delle Moire a Sparta". Gasparini, V. (a cura di), *Vestigia. Miscellanea di studi storico-religiosi in onore di Filippo Coarelli nel suo 80° anniversario*. Stuttgart, 633-44. Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge 55. https://doi.org/10.25162/9783515114547.

Palmisciano, R. (2014). "Varianti di riformulazione negli oracoli delfici: una pratica della poesia popolare". *SemRom*, n.s. 3, 271-93.

Papadopoulos, J.K. (2001). "Magna Achaea. Akhaian Late Geometric and Archaic Pottery in South Italy and Sicily". *Hesperia*, 70, 373-460. https://doi.org/10.2307/3182054.

Pascual, J. (2017). "La presunta dissoluzione e ricostruzione della confederazione acarnana nel III secolo a.C.". *Aevum*, 91, 33-54.

Paton, W.R. (1922-27). *Polybius. The Histories*. 6 vols. London.

Pemberton, E.G. (2020). "Small and Miniature Vases at Ancient Corinth". *Hesperia*, 89, 281-338. https://doi.org/10.2972/hesperia.89.2.0281.

Petrochilos, N. (2019). "The Archaeological and Epigraphic Testimonies for the Ethnos of the Western Lokrians". Beck, H.; Buraselis, K.; McAuley, A. (eds), *Ethnos and Koinon. Studies in Ancient Greek Ethnicity and Federalism*. Stuttgart, 45-64. HABES 61. https://doi.org/10.25162/9783515122450.

Petropoulos, M. (1987-88). "Τρίτη ανασκαφική περίοδος στο Άνο Μαζαράκι (Ρακίτα) Αχαΐας". Πρακτικά Γ' Διεθνούς Συνεδρίου Πελοποννησιακών Σπουδών. Athens, 81-96. Παράρτημα 13.

Petropoulos, M. (2016). "Storia delle ricerche archeologiche prima del progetto italo-greco". Pontrandolfo, A. (a cura di), *Egialea. Ricerca nella valle del Krios*. Atene, 67-76. Monografie della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente 24.1.

Petropoulos, M.; Pontrandolfo, A.; Rizakis, A. (2002). "Prima campagna di ricognizioni archeologiche in Egialea (settembre-ottobre 2002)". *ASAA*, 80, 939-65.

Petropoulos, M.; Pontrandolfo, A.; Rizakis, A. (2003). "Seconda campagna di ricognizioni archeologiche in Egialea (aprile-maggio/settembre/ottobre 2003)". *ASAA*, 81, 947-61.

Petropoulos, M.; Pontrandolfo, A.; Rizakis, A. (2004). "Terza campagna di ricognizioni archeologiche in Egialea (ottobre 2004)". *ASAA*, 82, 783-806.

Petropoulos, M.; Pontrandolfo, A.; Rizakis, A. (2005). "Quarta campagna di ricognizioni archeologiche in Egialea (settembre-ottobre 2005)". *ASAA*, 83, 697-716.

Petropoulos, M.; Pontrandolfo, A.; Rizakis, A. (2006). "Quinta campagna di ricognizioni archeologiche in Egialea (settembre/ottobre 2006)". *ASAA*, 84, 939-62.

Petropoulos, M.; Pontrandolfo, A.; Rizakis, A. (2007). "Ricognizioni di superficie in Acaia. Campagna 2007". *Notiziario della Scuola Archeologica Italiana di Atene*, 7, 8.

Pirenne-Delforge, V.; Pironti, G. (2016). *L'Hera de Zeus. Ennemie intime, épouse définitive*. Paris. Mondes anciens 3.

Pontrandolfo, A., a cura di (2016). *Egialea. Ricerca nella valle del Krios*. Atene. Monografie della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente 24.1.

Prandi, L. (1989). "La rifondazione del 'Panionion' e la catastrofe di Elice (373 a.C.)". M. Sordi (a cura di), *Fenomeni naturali e avvenimenti storici nell'Antichità*. Milano, 43-59. Contributi dell'Istituto di Storia Antica 15.

Pratt, M.L. (1991). "Arts of the Contact Zone". *Profession*, 33-40.

Price, S. (2012). "Religious Mobility in the Roman Empire". *JRS*, 102, 1-19. https://doi.org/10.1017/S0075435812000056.

Ragone, G. (1996). "Il millennio delle vergini locresi". *Studi Ellenistici*, 8, 7-95.

Ragone, G. (1999). "La *doulèia* delle vergini locresi ad Ilio". Reduzzi Merola, F.; Storchi Marino, A. (éds), *Femmes-esclaves. Modèles d'interprétation anthropologique, économique, juridiques = Atti del XXI Colloquio Internazionale GIREA* (Lacco Ameno-Ischia, 27-29 ottobre 1994). Naples, 163-235.

Ragone, G. (2008). "Μηδαμοὺς / μὴ πλέονας ἐσδέξασθαι ἐς τὸ ἱρόν. *Numerus clausus* e auto-identificazione 'etnica' dei Greci d'Asia (Eoli, Ioni, Dori)". Lombardo, M. (a cura di), *Forme sovrapoleiche e interpoleiche di organizzazione nel mondo greco antico = Atti del Convegno Internazionale* (Lecce, 17-20 Settembre 2008). Galatina, 406-25.

Ratti, R.; Reichman, S. (1993). *Theory and Practice of Transborder Co-operation*. Basel.

Reger, G. (2014). "Ethnic Identities, Borderlands, and Hybridity". McInerney, J. (ed.), *A Companion to Ethnicity in the Ancient Mediterranean*. Malden (MA); Oxford; Chichester, 112-26. https://doi.org/10.1002/9781118834312.ch8.

Rizakis, A.D. (2013). "Etats fédéraux et sanctuaires: Zeus Homarios et la construction de l'identité achéenne". Funke, P.; Haake, M. (eds), *Greek Federal States and Their Sanctuaries. Identity and Integration = Proceedings of an International Conference of the Cluster of Excellence "Religion and Politics" Held at Münster* (Münster, 17-19 June 2010). Stuttgart, 13-47. https://doi.org/10.25162/9783515105712.

Rousset, D. (2004). "West Lokris". Hansen, M.H.; Nielsen, Th.H. (eds), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis. An Investigation Conducted by The Copenhagen Polis Centre for the Danish National Research Foundation*. Oxford, 391-8. https://doi.org/10.1093/oso/9780198140993.001.0001.

Roy, J. (2003). "The Achaian League". Buraselis, K.; Zoumboulakis, K. (eds), *The Idea of European Community in History = Conference Proceedings* (Athens, 13-16 March 2003), vol. 2. Athens, 81-95.

Schauer, C. (2014). "Keramik mit eingedrücktem Dekor aus Lousoi. Zur Produktion einer im Raum von Aigion tätigen Keramikwerkstatt spätgeometrisch-früharchaischer Zeit". *JÖAI*, 83, 237-66. https://doi.org/10.1553/oejh83s237.

Schettino, M.T. (1998). *Introduzione a Polieno*. Pisa. Studi e testi di storia antica 10.

Schilardi, D. (1998). "Helike and Ionia". Katsonopoulou; Soter, S.; Schilardi, D. (eds), *Helike II.* Αρχαία Ελίκη και Αιγιάλεια = Πρακτικά Β' Διεθνούς Επιστημονικού Συνεδρίου (Αίγιον, 1-3 Δεκεμβρίου 1995). *Ancient Helike and Aigialeia = Proceedings of the Second International Conference* (Aighion, 1-3 December 1995). Athens, 283-322.

Schilardi, D. (2019). "Aspects of Continuity in the Cult of Poseidon at Helike". Greco, E.; Rizakis, A. (a cura di), *Gli Achei in Grecia e in Magna Grecia: nuove scoperte e nuove prospettive = Atti del Convegno di Aighion* (Aighion, 12-13/12/2016). Atene, 109-28. Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente, suppl. 3.

Stavropoulou-Gatsi, M. (2010). "New Archaeological Researches in Aetolia, Akarnania, and Leukas". Antonetti, C. (a cura di), *Lo spazio ionico e le comunità della Grecia nord-occidentale. Territorio, società, istituzioni*. Pisa, 79-96. Diabaseis 1.

Themelis, P.G. (1983). "Δέλφοι και περιοχή τον 8ο και 7ο π. Χ. αἰώνα". *ASAA*, 45, 213-55.

Vlassopoulos, K. (2015). "Ethnicity and Greek History: Re-examining our Assumptions". *BICS*, 58, 1-13. https://doi.org/10.1111/j.2041-5370.2015.12008.x.

Vokotopoulou, I. (1969). "Πρωτογεωμετρικὰ ἀγγεῖα ἐκ τῆς περιοχῆς τοῦ Ἀγρινίου". *ADelt*, 24 A, 74-94.

Vordos, A.G. (2019). "Monuments and Cult at the Sanctuary of Trapeza at Aigion from the 8th century BC". Greco, E.; Rizakis, A. (a cura di), *Gli Achei in Grecia e in Magna Grecia: nuove scoperte e nuove prospettive = Atti del Convegno di Aighion* (Aighion, 12-13/12/2016). Atene, 143-64. Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente, suppl. 3.

Walbank, F.W. (1951). "The Problem of Greek Nationality". *Phoenix*, 5, 41-60. https://doi.org/10.2307/1086119.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Prasaiboi as an *ethnos* and as a *koinon* across 'old' and 'new' Epirus

Chiara Lasagni
University of Turin, Italy

Abstract The Prasaiboi offer a revealing case study in the dynamics of ethnic identity formation, territorial redefinition, and political community-building in post-Pydna Epirus. Documented epigraphically within the framework of the Chaonian *koinon* at Bouthroton around 200 BC, this little-known sub-*ethnos* subsequently became the eponyms of a new political formation (*to koinon ton Prasaibon*), established under Roman aegis before the mid-second century BC, with Bouthroton as its institutional pivot – a trajectory that raises the question of what may have determined their rise from local sub-group to eponyms of a new political formation. The article investigates the multiple connections in which the Prasaiboi are involved with the aim of exploring this question, reassessing various layers of ethnic and territorial affiliation – among which the connection with the Perrhaiboi is here critically re-examined. Particular weight is given to the Thesprotian dimension of Prasaibian identity, preserved in Stephanus of Byzantium's terse designation *ethnos Thesprotikon*, which the article interprets as a form of identity construction in the 'new' Epirus, one that evoked continuity with the archaic, 'Homeric' Epirus as a meaningful framework for political legitimation under Roman aegis.

Keywords Post-Pydna Epirus. Koinon of the Prasaiboi. Bouthroton. Political community formation. Ethnos-koinon. Thesprotia. Perrhaiboi.

Summary 1 The Prasaiboi in the Political Landscape of Epirus and Southern Illyria. – 2 Thesprotian Prasaiboi. – 3 Prasaiboi from *ethnos* to *koinon*. – 4 Framing the 'Thesprotian' Kammania as a Parallel Case. – 5 'Perrhaibian' Prasaiboi? – 6 Ancient Prasaiboi in the New Epirus.

Edizioni Ca'Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-07-16 | Accepted 2026-01-14 | Published 2026-10-20
© 2026 Lasagni | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/007

1 The Prasaiboi in the Political Landscape of Epirus and Southern Illyria

The region of Epirus and southern Illyria may offer productive perspectives on the broader theme of plurality and multiscalarity in the organisation of space and the construction of territorial identities in the Greek world. Of special interest in this respect are the local or micro-regional contexts, the interactions between the communities of northern Epirus and southern Illyria, and the processes of political community formation observable within them – among which figures the case examined in this contribution. In the course of my recent and ongoing research, I have sought to highlight how these settings display distinctive dynamics of interaction between the polis and *ethnos-koinon* models, as well as forms of assimilation and osmosis between Greek and non-Greek communities.[1] Like many of these contexts, the *koinon* of the Prasaiboi exhibits interesting institutional and territorial dynamics, which can only be glimpsed from the sparse and difficult-to-interpret data. Admittedly, discursive aspects and identity-forming processes remain largely in the shadow and cannot be the object of direct analysis, given the state of the sources. Nonetheless, it is reasonable to assume that such factors operated in the background of a particularly striking process – namely, that of a very small *ethnos*, first known through epigraphic documentation in the early second century BC, which at some point was 'reconfigured' into the eponymous group of a new political entity (τὸ κοινὸν τῶν Πρασαιβῶν), established before the middle of the same century under Roman aegis, with the coastal *polis* of Bouthroton as its institutional

1 Cf. Lasagni 2019, 63-4 (esp. on the Dimallitai and Balaieitai); 2025 (esp. on the Bylliones and Balaieitai); Lasagni, forthcoming (esp. on the Aterargoi and Pergamioi, Prasaiboi, and Bylliones).

pivot.[2] Therefore, to use the words of John Davies: Prasaiboi "are to be seen as a construct, not a primordial entity".[3]

When examining the Prasaiboi in terms of their political-institutional organisation, they do not appear markedly different from other small political unions (commonly referred to as *koina*, though not properly comparable to federal states) that emerged during this period. Such unions arose in Central and Northern Greece as the territorial influence of regional powers declined, coinciding with the expansion of Roman authority. Consider, for instance, the *koina* of the Dorians, Oetaeans, Aenianes, and Ozolian Locrians, which developed in the wake of the territorial contraction of the Aetolian state after the treaty of Apamea.[4] In northern Epirus and southern Illyria, this phenomenon appears to have been particularly pronounced. The internal organisation – or even the very existence – of the *koina* of the Bylliones, Dimallitai, and Balaieitai in southern Illyria,[5] as well as the Aterargoi and Pergamioi in Molossia,[6] is known from only a handful of epigraphic attestations (such as public inscriptions, manumission records, roof-tile stamps, or coins). In some cases, our knowledge even relies on a single piece of evidence. Nonetheless, this pattern strongly suggests that such forms of local political organisation were

2 According to Cabanes (1987, 49-56; cf. also 1989, 178-9), the foundation of this new political entity occurred around 163 BC, in connection with a rebellion within the *koinon* of the Epirotes of Phoinike against the despotic rule of the pro-Roman Charops the Younger, and with the intervention of Tiberius Gracchus the Elder among the local Kammanoi (Polyb. 31.1, frg. 1; on the Kammanoi, see below, Section 4). A slightly later date is instead proposed by Drini (1987, 151-8), who, in my opinion, outlines a more convincing context for the formation of the *koinon*. We know that, probably in 160 BC, Charops travelled to Rome in an attempt to obtain official recognition of his authority from the Senate, but his requests were denied once his conduct in Epirus became known. Marcus Aemilius Lepidus, *princeps senatus*, and Lucius Aemilius Paullus even refused to receive him. Upon returning, Charops forged a *senatusconsultum* and presented it to his people as though it were a genuine Roman endorsement. He eventually died in Brundisium in 157 BC, and Epirus once again fell into disorder (Polyb. 32.5-6). It was probably after this event, according to Drini, that the autonomous *koinon* of the Prasaiboi was established. Drini draws attention to a passage in Polybius which he regards as particularly significant in this context, referring to the mission of Gaius Fannius to restore order among the peoples of Dalmatia (Polyb. 32.14.1), which took place between spring and autumn of 157 BC (cf. Walbank 1957, 535). On that occasion, some representatives of Epirus arrived in Rome on behalf of those in power in Phoinike as well as of those in exile. The Senate replied that instructions concerning their land would be delivered to the envoys sent to Illyria with Gaius Marcius, consul in 156 BC.

3 Davies 2000, 255.

4 Cf. *Syll.*[3] 653 = *IK Alexandreia Troas*, 5 (Delphi, ca. 165 BC).

5 For the corpus of inscriptions relevant to these South Illyrian communities, together with an introduction to the associated historical and archaeological context, cf. Cabanes and Drini in *I.Albanie méridionale*, 210-53, 256-65, 266-9. See also above, fn. 1.

6 See below, fn. 11.

more widespread in the region than the extant documentation allows us to perceive today.

These communities institutionalised earlier forms of cooperation and intercommunal identity-building which had remained, so to speak, in the shadow of the great Epirote *ethne*, the Aeacid monarchy, and the Epirote federal state (232-168 BC) – subsequently crystallising them in the form of the *koinon*. Most of these communities were newly constituted following the dissolution of the Epirote federation and emerged under the aegis of the Roman protectorate. They blended organisational forms, settlement patterns, and political institutions characteristic of both the polis and *ethnos* models. These were *ethne*, or systems of *ethne*, structured around urban centres – often founded or developed in the Hellenistic period in the typical form of a *polis Hellenis*, with *stoai*, theatres, *gymnasia*, and other such features. They adopted institutions that linked them both to the Epirote tradition – such as the dual leadership of the *strategos* and *prostatas* – and to the Corinthian-polis tradition, as evidenced by the widespread presence of the *prytanis*.[7]

The same pattern can be observed in the case of the Prasaiboi: they appear in inscriptions as the political entity designated as Πρασαιβοί or τὸ κοινὸν τῶν Πρασαιβῶν, headed by *strategoi* and *prostatai*.[8] Their organisation centred on an urban hub, Bouthroton, that served as the location for the public display of their decrees and, possibly, the seat of their decision-making bodies. The ethnics preserved in the epigraphic record indicate that they brought together a wide range of sub-groups – some of which emerge for the first time in the inscriptions of Bouthroton, while others can be traced back to the Chaonian, Molossian, or Thesprotian *ethne* previously attested in the 'republican' Epirote *koinon* or the monarchical Epirus.[9]

7 On the role of 'institutional isomorphism' in the development of Hellenised political communities in South Illyria, cf. Lasagni 2025, 288-97.

8 *I.Bouthrôtos* no. 9 (proxeny decree of the Prasaiboi for a man from Teos), cf. ll. 1-4: διαλεγέντος Σωκλέος τοῦ Γλαυκία Ἐσσυρίου | περὶ προξενίας Χαιρίαι τῶι Διοσκουρίδα Τηΐωι, | καὶ ἀπολογισαμένου ἂν ἔχων εὔνοιαν διατελεῖ | εἰς τὸ κοινὸν τῶμ Πρασαιβῶν, cf. with ll. 7-9: ἔδοξε | τᾶι βουλᾶι καὶ τᾶι ἐκκλησίαι τῶμ Πρασαιβῶν ἐπαινέ|σαι ἐπί [τε τᾶι] ε[ὐ]νοία[ι τᾶ]ι εἰς τοὺς Πρασαιβούς. On the institutions of the *koinon* of the Prasaiboi, cf. Cabanes 1989, 147-83; 1998, 25-7; Cabanes in *I.Bouthrôtos*, 242-8.

9 For instance, the Aigidorioi: two individuals bearing this ethnic name are attested respectively in a manumission record from Phoinike – as *prostatas* of the Chaonian *koinon* (Cabanes, *L'Épire*, 574-6 no. 48, l. 3, ca. 230-200 BC) – and in a record from Bouthroton, as *hiereus* of Asklepios (*I.Bouthrôtos* no. 39, l. 1, after 163 BC). The Kyestoi: individuals bearing this ethnic name appear both in the context of the Molossian *koinon* – through the double ethnic Μολοσσός Κυεστός, in two honorary bases from Dodona (Cabanes, *L'Épire*, 46 nos 14-15, issued respectively by the *koinon* of the Bylliones and the *koinon* of the Epirotes, late third century BC), and as *prostatas* of the Molossian *koinon* (*I.Molossie* no. 177, see below, fn. 11) – and in manumission records from the *koinon* of the Prasaiboi at Bouthroton (*I.Bouthrôtos* nos 69, 70, 71: Kyestoi as

From this perspective, the Prasaiboi may be regarded as a typical political formation of the region – both synchronically, in comparison with other *koina* of the Illyro-Epirote area formed progressively after the dissolution of the Epirote monarchy (232 BC) and, more significantly, the collapse of the Epirote federal state (168 BC); and diachronically, in continuity with the institutional legacy of the Epirote *koinon*. Nonetheless, within this broader framework, the Prasaiboi display a number of peculiarities that merit closer examination, with all critical issues emerging from the epigraphic evidence.

Although the inscriptions from Bouthroton – primarily manumission records – reveal an exceptionally high number of sub-groups,[10] both in the onomastics of private individuals and public officials, the Prasaiboi themselves cannot apparently be counted among the major Epirote *ethne*, nor even among those with a weakly attested political identity prior to the mid-second century BC – such as the Aterargoi, a subgroup of the Molossian *koinon* settled in the Ioannina basin.[11] Moreover, apart from a brief reference in Stephanus of Byzantium (to which we will return below), the Prasaiboi are attested exclusively through inscriptions from Bouthroton, and only from a relatively late date – from around 200 BC – unlike several other sub-*ethne* mentioned in the Bouthroton corpus, which, as noted above, also appear in documents from earlier phases of the Chaonian and Molossian *koina*, or in inscriptions related to the Epirote federal state.[12]

The inscriptions also appear to testify to a two-tier usage of Πρασαιβός in public epigraphy. In the great majority of occurrences, the plural ethnonym – predominantly in the genitive plural, in formulas such as τὸ κοινὸν τῶν Πρασαιβῶν or ὁ στρατηγὸς τῶν Πρασαιβῶν – designates the political community as a whole. In two inscriptions, however, this political usage of Πρασαιβοί coexists with the indication of Πρασαιβός applied to individual persons, where this ethnic seems instead to denote their membership in a local sub-*ethnos* within the wider political union of the Prasaiboi; these

martyres). The Opatai/Opatoi: the ethnic associated with this sub-*ethnos* appears in a dedication to Zeus Naios and Diona by the *princeps Epirotarum* Charops the Elder (so Liv. 32.11.1), where he is designated as Θεσπρωτὸς Ὀπατός (*I.Molossie* no. 64, ca. 219-191 BC). It is also attested in several inscriptions from Bouthroton, including instances in which it accompanies the names of *strategoi* or *prostatai* of the Prasaiboi (*I.Bouthrôtos* nos 111-113, 152*; I.Bouthrôtos* nos 117-20, 127, 135, 168).

10 About ninety, cf. Cabanes in *I.Bouthrôtos*, 197-203 (*Index des libres par ethnique*).

11 This local political community, referred to as Ἀτέραργοι / τὸ κοινὸν τῶν Ἀτεράργων, is known solely from a decree dating to the period of 'republican' Epirus (*I.Molossie* no. 177, late third-early second century BC), concerning the renewal of *proxenia* and *philia* ties with the neighbouring sub-*ethnos* of the Pergamioi. For a reappraisal of this inscription, and of the identity and organisational framework of the Aterargoi and the Pergamioi, cf. Lasagni, forthcoming.

12 *I.Bouthrôtos* no. 1, ll. 3-4 (cf. below, fn. 16).

individuals are listed together with others who likewise bear sub-ethnics, confirming that the reference operates at this more specific level.[13] This distinction is noteworthy, since ethnics referring to broader groupings are generally omitted at the local level, where they are considered self-evident. For instance, the *strategos* of the Epirote *koinon*, Eualkos – belonging to a Molossian sub-tribe – is designated by a local ethnic in an inscription from Dodona (within the context of the Molossian *koinon*), whereas in a contemporary inscription from Bouthroton (within the frame of the Chaonian *koinon*) he is associated with the broader Molossian *ethnos*.[14] In view of the pattern here observed, the presence of individuals designated as Πρασαιβός in inscriptions issued under the authority of the Prasaibian *koinon* at Bouthroton may suggest that the collective ethnonym and the individual ethnic relate to two not entirely overlapping levels of collective identity. The presence of individuals bearing the ethnic Πρασαιβός in inscriptions emanating from the *koinon* of the Prasaiboi could, in theory, be explained also by hypothesising that these persons had received citizenship from the Prasaiboi and designated themselves simply as Πρασαιβοί, without further affiliation to one of the sub-*ethne* originally incorporated into the *koinon*. This kind of explanation, however, finds no evident support – not least because the surviving documentation gives no information about the Prasaiboi's *politeia*, nor about any differentiated levels of rights or affiliations that its exercise may have involved; the former interpretation – although equally difficult to prove – fits more convincingly both with the evidently composite character of the population of the newly formed *koinon* of the Prasaiboi and with the attested pre-existence of the Prasaiboi as a local sub-*ethnos* of Bouthroton within the earlier *koinon* of the Chaones.[15]

13 In this regard, cf. the manumission records *I.Bouthrôtos* nos 56 and 92, from the *diazoma* of the theatre and from the so-called 'Tower of the Inscriptions' respectively, in which the prescript mentions the στρατηγὸς τῶν Πρασαιβῶν, while a number of witnesses are collectively identified by the ethnic Πρασαιβοί. Even more significant is *I.Bouthrôtos* no. 60 also from the *diazoma* of the *theatre*, where the ethnic Πρασαιβοί, qualifying the family group of manumissors, is accompanied by three *martyres* bearing a different local ethnic (Καμμανοὶ Βουθρώτιοι, on which see below, Section 4).

14 *I.Molossie* no. 101, ll. 1-6: στ̣ρ̣α̣τ̣α̣γ̣οῦ̣ν̣τ̣ος Ἀ[πει]|ρωτᾶν Εὐάλκου Ἀ|ριαντέος, προστατεύ|οντος δὲ | Μολοσσῶ|ν Πολυκλείτου Ὀσσονίου; *I.Bouthrôtos* no. 1, ll. 1-4: στραταγο[ῦ]ν[τος Ἀ]πειρωτᾶν Εὐάλκου Μολοσσοῦ, προστα[τοῦντ]ος | δὲ Χαόνων Λυκίδα Ἐ̣λ̣ι̣ν̣νοῦ, [ἱερέο]ς δὲ | Ἀσκλαπιοῦ Σαώτα Πρασαιβοῦ.

15 As a methodological point of reference, it may be useful to recall the case of individuals bearing the ethnic Ῥόδιος in Hellenistic Rhodes: the employment of this 'self-evident' ethnic had long been explained as the mark of naturalised citizens with limited rights (and no deme-affiliation), yet Gabrielsen (1994, 43-69; cf. Fraser 2009, 83) has shown that it was in fact borne above all by a restricted cluster of sculptors' families – among whom individuals of non-Rhodian descent formed only a small minority – and is therefore better understood as a social and professional marker

In addition, the inscriptions of Bouthroton reveal a noteworthy coexistence – apparently on equal footing and with overlapping roles – of ethnic designations with differing scales and origins. These include Πρασαιβός (referring to the sub-*ethnos*), Βουθρώτιος (linked to the polis that became the institutional centre of the new *koinon* and already attested in inscriptions issued within the Chaonian *koinon*), Κεστρεῖνος (referring to the region of Kestrine, located south of Bouthroton, between the Thyamis (Kalamas) and the Pavllë rivers – an area variously attributed by ancient sources to Chaonia or Thesprotia), and Καμμανὸς Βουθρώτιος (a compound ethnic indicating origin from Kammania, a Thesprotian sub-region which, according to Stephanus, received also the name Kestrine).[16] This constellation of ethnics within the onomastic record of the Prasaiboi paints a picture of considerable complexity – one that resists straightforward reconciliation with the 'federative' model traditionally ascribed to the internal organisation of the Epirote state, structured as a regular hierarchical system of *ethne* and sub-*ethne*.[17]

Finally, the ethnic composition of the *koinon* of the Prasaiboi – formed under the aegis of Roman control – cannot be understood solely in relation to the human geography of the Bouthroton region, but should rather be interpreted also in light of the devastation inflicted upon Epirus by Aemilius Paullus and the subsequent migration of

shaped by local epigraphic practice. An analysis attentive to such contextual nuances is all the more relevant to the complex landscape of the Epirote *ethne*, where it is essential to distinguish ethnic identifiers used in reference to political entities from those borne by individuals, and, among the latter, especially by private persons, whose motivations for employing a given ethnic do not necessarily or mechanically reflect juridical statuses connected with the organisation of the *politeia*. Even in the case of office-holders, the rationale behind the choice of an ethnic is not always transparent, and one may still need to ask – in Davies's words – "whether, for the purposes of the political administrative processes […], the identifiers served as quasi-surnames or as labels for constituencies" (2000, 255).

16 *Prasaibos*: see above, fn. 13. *Bouthrotios*: individuals bearing this ethnic are, as expected, widely attested in the local manumission records from Bouthroton, where they regularly appear as *martyres*; Bouthrotioi witnesses are also recorded in *I.Bouthrôtos* no. 1, issued around 200 BC in the context of the *koinon* of the Chaones. *Kestreinos*: cf. especially *I.Bouthrôtos* nos 16, 25, 31, and 41, in which Kestreinoi hold the priesthood of Asklepios. *Kammanos Bouthrotios*: individuals bearing this double ethnic are attested as *martyres* solely in the manumission record *I.Bouthrôtos* no. 60.

17 This relates to the 'nested-box' structure of the Epirote *koinon*, as classically proposed by Pierre Cabanes; cf. esp. Cabanes 1976, 380-3. For the formation, etymology, and semantics of the ethnics attested in the epigraphic documentation of Bouthroton, cf. Lhôte 2011, 105-12; for the broader landscape of Epirote ethnics, cf. Filos 2018, 283-301, who notes in particular that – unlike the names of the major Epirote *ethne*, whose etymology remains highly elusive – "minor ethnics (tribes, clans), such as those found at Bouthrotos, are semantically more transparent. This may (partly) be due to the later date of their formation and/or to the fact that they have been built on well-known appellatives on some occasions".

individual family groups into this comparatively protected area in the aftermath of the Third Macedonian war.[18]

The questions arising from this context are numerous, but the most relevant concerns the identity of the Prasaiboi as both an *ethnos* and a *koinon*. More specifically, one must ask why this new political entity – centred on the coastal polis of Bouthroton, originally founded as a settlement of the Corcyraean *peraea* and now newly elevated to a central position at the expense of former key centres such as Phoinike and Antigoneia –[19] adopted the name of the otherwise unknown group of the Prasaiboi, whose prior connection with Bouthroton is attested solely by a single inscription mentioning a Prasaibos serving as *hiereus* of Asklepios.[20] To attempt an answer, it is useful to examine the various connections – ethnic, geographical, and political – in which the Prasaiboi are involved, as revealed by the sources.

2 Thesprotian Prasaiboi

As mentioned above, the only ancient source that explicitly names the Prasaiboi (here with a double sigma) is a concise entry by Stephanus of Byzantium (*Ethn*. π-234): Πράσσαιβοι· ἔθνος Θεσπρωτικόν.

From the late Classical period, the territory of Thesprotia extended across the coastal zone of Epirus, stretching from the Gulf of Ambracia and the lower course of the Acheron northwards to the Thyamis River, which marked the boundary with Chaonia.[21] The Thesprotians were one of the three major Epirote *ethne*, alongside the Chaonians and the Molossians, and appear in ancient sources as the most prominent of the Epirote tribes in earlier times, being the only one mentioned in the Homeric poems, where they are associated with the *nekyomanteion*.[22] Originally, Thesprotia seems to have extended

18 This is suggested by the exceptionally large number of ethnics attested in the inscriptions of the *koinon* of the Prasaiboi (partly traceable, as noted, to Thesprotian, Chaonian, and also Molossian groups – the latter, such as the Kyestoi, originating from the upper valley of the Thyamis). This remarkable variety of ethnics cannot be mechanically interpreted as corresponding to local sub-*ethne* settled throughout the territory of the *koinon*, but in many cases can be more properly understood as reflecting family clans established at Bouthroton and its immediate surroundings, and integrated into the *politeia* of the Prasaiboi; cf. Ceka 2001, 184; Bogdani 2022, 89. On this point, see, for instance, the case – by no means unique – of the Essyrioi, whose numerous attestations in the inscriptions of Bouthroton can all be traced back to the same family group, discussed by Cabanes 2000, 59-69.

19 Cf. Melfi, Piccinini 2012, 45.

20 *I.Bouthrôtos* no. 1, ll. 3-4: [ἱερέο]ς δὲ | Ἀσκλαπιοῦ Σαώτα Πρασαιβοῦ.

21 Cf. Cabanes, *L'Épire* 114-15; Lazari, Kanta-Kitsou 2010, 35-6.

22 For an in-depth analysis of the 'underworld tradition' of Thesprotia and of its significance in the construction of a pan-Thesprotian identity, cf. Mancini 2017, 203-41.

further eastward, encompassing the upper course of the Acheloos, Mount Tomaros, and the ancient oracle of Zeus at Dodona – a territory that was subsequently affected by the expansion of the Molossian kingdom.[23] By the mid-fourth century BC, the Thesprotians had suffered significant territorial losses, but they had also expanded at the expense of the neighbouring Chaonians to the north of the Thyamis (Kalamas) river, in south Kestrine, where the polis of Gitana was founded as the centre of a new (or reorganised) political entity of the Θεσπρωτοί.[24] The attestations of the Thesprotians as an autonomous political entity organised as a *koinon* between the mid-fourth and the second centuries BC are scarce and often problematic, allowing only a cautious reconstruction of their institutional development. In the period around 335-330/325 BC, the Thesprotians produced an autonomous coinage bearing the legend ΘΕ[ΣΠΡΩΤΩΝ], which may be seen as a temporary response to the broad geopolitical reconfiguration of the Epirote area during the fourth century BC, shaped by the expansive pressure exerted by the Aeacid monarchy.[25] For the Hellenistic period, the direct evidence for the functioning of a Thesprotian *koinon* is quite scarce, and many aspects remain debated – not least the precise role played by the Thesprotians within

23 *Nekyomanteion*: Hom. *Od*. 14.314-320; 16.425-427 (for the Homeric references to Thesprotia, cf. Domínguez 2019, 339-41); Hdt. 5.92. Dodona (cf. Domínguez 2019, 344-50): cf. Eur. *Phoen*. 982; Aesch. *PV* 829-831; Strab. 7.7.11: "In ancient times, then, Dodona was under the rule of the Thesprotians; and so was Mount Tomarus, or Tmarus (for it is called both ways), at the base of which the temple is situated. And both the tragic poets and Pindar have called Dodona 'Thesprotian Dodona'. But later on, it came under the rule of the Molossi" (transl. H.L. Jones, *Loeb Classical Library* 1917). Although the chronology of the Molossian expansion over Dodona remains uncertain, it may be assumed that the sanctuary and its surrounding territory came under Molossian control by the late fifth or early fourth century BC (Domínguez 2019, 354 and fn. 71; Chapinal-Heras 2021, 21-2). Before this point, during the fifth century, the Thesprotians appear to have been overshadowed by a Chaonian hegemony, the organisational features of which are difficult to define, but which is likely to underlie the reports of Thuc. 2.68.9 (Χάονες καὶ ἄλλοι τινὲς τῶν πλησιοχώρων βαρβάρων, 'The Chaonians and some other neighbouring barbarian peoples', as allies of the Ambraciots, cf. Hellan. *FGrH* 4 F 83) and Theopomp. *FGrH* 115 F 382 (Theopompus says that there are fourteen peoples of the Epirotes; of these the most renowned are the Chaonians and the Molossians, because they once ruled over the whole of Epirus, first the Chaonians, and later the Molossians; Author's transl.), cf. Pascual 2018, 55-7; Bogdani 2022, 94-5; Cabanes and Drini in *I.Albanie méridionale*, 23-4.

24 On the history and archaeology of Gitana, cf. Kanta-Kitsou 2008 (esp. 20-1 on the city's foundation). Cf. the *theorodokoi* list of Epidauros (*IG* IV² 1, 95, col. I, ll. 26-7), dated to 354 BC (Perlman 2000, 72-3), where the Θεσπρωτοί are mentioned among the political communities – *poleis* and *ethne* – of the region of the Ἄπειρος, together with Χαονία and Μολοσσοί (for a concise overview, with further references, on the use of the *theorodokoi* lists as evidence for the communities' status as autonomous political entities, see Hansen, Nielsen 2004, 103-6).

25 Franke 1961, 47-51. Cf. Domínguez 2019, 355. On the adoption of the Elaean type with Persephone and Cerberus in the Thesprotian coinage, cf. Mancini 2017, 208-9.

the organisational structure of the 'republican' Epirote federation (232-167 BC).[26] Yet several pieces of evidence from Gitana constitute indications for a continued political activity of the Thesprotians, beginning with the significant reference to a προστάτας Θεσπρωτῶν as eponymous magistrate in the dating formula of a manumission on a stone stele from the site.[27] The construction at Gitana, around the mid-third century BC, of the 'meeting hall' in Building E and of the theatre – the latter also interpreted as a venue used for political assemblies – suggests a growing vitality in the Thesprotian capital and may offer an argument, albeit indirectly, against Cabanes' view that the Thesprotian *koinon* was reduced to a marginal position within the overall organisation of the Epirote federation.[28] The more than three thousand seals recovered from various rooms of the *Building A* (the so-called 'Prytaneion-public archive') of Gitana attest to intense administrative activity and to a dense network of exchanges with cities and larger and smaller *koina* of Epiros, Aetolia, Illyria, and Macedonia.[29] Within this context, the presence of seals bearing the legend ΘΕΣΠΡΩΤΩΝ is particularly significant, as it provides the clearest evidence of ongoing politico-administrative activity involving the Thesprotians before the destruction carried out by Aemilius Paullus in 167 BC.[30] Nonetheless, while the hypothesis

26 As is well known, Cabanes interpreted the 'republican' Epirote state as a two-headed federation centred on the Molossian and Chaonian *koina*, with the Thesprotians relegated to a second-level community – a view that takes its starting point especially from the Delphic *theorodokoi* list (with its stops at Dodona and Phoinike) and is, in his reading, reflected in the later split of the *koinon* during the Third Macedonian War between a pro-Macedonian Molossian side and a pro-Roman Chaonian one; cf. esp. Cabanes 1976, 379-83; Cabanes in *I.Molossie*, 158-62. Against this reconstruction, and in support of a continued role of the Thesprotian *koinon* alongside those of the Molossians and Chaonians within the Epirote federation, cf. esp. Kontorini 1999, 279-80; Meyer 2013, 104-13; Pascual 2018, 86-7. More recently, Cabanes 2019, 93-119, has offered a fuller re-examination of the evidence concerning the development of the Thesprotian community throughout the Hellenistic period, adopting a more nuanced approach that, without reinstating the 'two-headed' model, nonetheless reinforces the idea of a shifting degree of Thesprotian political autonomy and of its re-emergence after the disintegration of the Epirote *koinon* in 170 BC.

27 Cabanes, *L'Épire*, 576-7, no. 49, ll. 1-5: Ἀγαθᾶι τύχαι· ἐπὶ προ[σ]τάτα Θεσπρωτῶν Ἀλε|ξάνδρου, ἱερέος δὲ Φυ|σταῖου, μηνὸς Γαμιλί|ου. Dated to the mid-fourth century (cf. esp. Kontorini 1987, 629 no. 13; Cabanes 2019, 616-17 no. 2), while Meyer 2013, 162-3 no. 28 lowers the date to 290-167 BC.

28 Theatre: Kanta-Kitsou 2008, 59-60; Lazari and Kanta-Kitsou 2010, 45-6; Rinaldi 2018a, 260. On the 'meeting hall' of *Building E* cf. Rinaldi 2021, 377-8.

29 Cf. Preka-Alexandri 1989, 171 fig. 14; Kontorini 1999, 285 fig. 1; Preka-Alexandri, Stoyas 2011, 677-81. *Building A* at Gitana, located near the theatre, is best understood not as a mere '*prytaneion*' or 'public archive', but as a centrally placed representative and governmental complex that accommodated the most important political and administrative activities of civic and federal bodies, cf. Rinaldi 2018a, 260-1 and fig. 8.

30 Polyb. 30.15.1; Liv. 45.33.8-34.9; Strab. 7.7.5.

of a systematic obliteration of the Thesprotians within a bipartite Epirote *koinon* organised around the two Molossian and Chaonian 'regional' *koina* may appear excessively mechanical – and partly rests on *argumenta ex silentio* – it remains true that the reconstruction of the political role of the Thesprotians in this phase is based on quite scant and problematic evidence. The important corpus of the *bullae* from the *Building A* of Gitana offers, above all, a view of the politico-administrative and diplomatic life of the Thesprotian polis (at least fourteen seals bear the name Γίτανα), confirming its prominent role among the federal capitals;[31] yet none of the seals, apart from the small group with the legend ΘΕΣΠΡΩΤΩΝ, can be securely connected with politico-administrative bodies or officials of a Thesprotian *koinon*.[32] Moreover, for the republican period we possess no epigraphic documents that define the position of the Thesprotians within the federal government as clearly as the public inscriptions of the Molossians and the Chaonians, whose prescripts regularly display compound dating formulas such as "στραταγοῦντος Ἀπειρωτᾶν (name) προστατοῦντος δὲ Χαόνων/Μολοσσῶν (name)". Finally, it should be noted that the only possible reference to a κοινὸν τῶν Θεσπρωτῶν is a restored passage in a fragmentary honorific inscription on a bronze plaque from Dodona, in which the Thesprotians appear to honour the *agonothetes* of the Naia together with the *Naikoi euthynoi*.[33] The proposed dates for this scant piece of evidence vary considerably and are therefore problematic to use as a secure indicator for tracing any evolution in the Thesprotians' political configuration. Nonetheless, Cabanes' hypothesis of a late

31 At least one meeting of the *synedrion* of the Epirotes was held at Gitana, in 171 BC, as attested by Livy (42.38). Cf. the sealings from Gitana bearing the legends ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ (thunderbolt within oak-wreath) and ΣΥΝΕΔΡΩΝ (head of Zeus), which are connected with the politico-administrative activity of the federal government of the Epirotes (see above, fn. 29).

32 In this respect, particular consideration should be given to the group of sealings bearing the legend ΒΟΥΛΑΣ (female head): the absence of any specification of this *boula* – contrast, for instance, the bull-butting sealings with the legend ΒΟΥΛΑΣ ΧΑ(ΟΝΩΝ) – makes it impossible to determine whether this body belonged to the *koinon* of the Epirotes (cf. Kontorini 1999, 279), to that of the Thesprotians, or, not least, to the city of Gitana itself.

33 *I.Molossie*, no. 113: - - -]ν ἀγωνοθέ[ταν] | [Ἀν]δρομάχου [- -] | [τὸ κοινὸν τ]ῶν Θεσπρωτ[ῶν] | [καὶ] τοὶ ναϊκοὶ εὔ[θυνοι] | [- - - - - ἔν]εκα. On the chronology of the inscription (post-167 BC), cf. Cabanes 2019, 613 and 627 no. 13. For a discussion of the various dates proposed, cf. also Meyer 2013, 108-10, who places the text "sometime between 232 and 167 BC", but rightly stresses that the surviving portion of l. 1 cannot be interpreted as a dating formula, as erroneously argued by Cabanes. In my view, the edition of the inscription rests on an incorrect division of the surviving lines: the dedication most likely began already in l. 1 with the accusative of the honourand [τὸ]ν ἀγωνοθέ[ταν, while Ἀν]δρομάχου should be taken as a patronymic, which implies that there was originally space between the surviving text of l. 1 and that of l. 2 for the personal name of the *agonothetes* in the accusative.

chronology, after 167 BC, still deserves some consideration; the phase of political redefinition in the aftermath of Pydna – following the disruption of the Epirote federation and the devastation of its pro-Macedonian components, predominantly Molossian,[34] and the same phase that saw the emergence of the *koinon* of the Prasaiboi – might offer a plausible context for this renewed visibility of the Thesprotians, through the honorific initiative attested in the inscription, within the sanctuary of Dodona.[35]

The only traceable connection involving the Prasaiboi prior to the foundation of the homonymous political entity is their association with the Hellenistic *koinon* of the Chaonians, of which Bouthroton was a part, subordinate to the Chaonian capital Phoinike. That said – and leaving aside the elusive developments in Thesprotian political organisation around Gitana – a placement of the Prasaiboi among the *ethne* of the Thesprotian group remains feasible, not only because of the internal dynamics of aggregation within the *koinon* of the Prasaiboi, which, as noted above, point to a heterogeneous ethnic composition. Attention should also be drawn in this respect to the status of Kestrine, which was an important part of the territory associated with the new political formation. This region was characterised by its position as a borderland between Thesprotia and Chaonia, and was historically marked by complex dynamics of territorial redefinition between the two relevant *ethne*.[36] The inscriptions of the *koinon* of the Prasaiboi document presence of both the ethnic Kestr(e)inos and Kammanos, this last in the compound form Kammanos Bouthrotios.[37] According to a lemma in Stephanus of Byzantium, Kammania was originally a region of Thesprotia, which was also called Kestrine, deriving its name from the founding hero Kestrinos, son of the Priamid Helenos.[38] As Julian Bogdani has recently highlighted, the multiple Trojan associations displayed by this area can be seen as the outcome of early Chaonian claims over

34 Strab. 7.7.5.

35 Cabanes 2019, 627-30, also assigns to the period following the dissolution of the Epirote unity in 170 BC a recently discovered bronze plaque from Gitana, recording a dedication by a grandmother consecrating her young grandson to Themis. The dating formula refers to a local *prostatas* (ἐπὶ πρ(οστάτα) Λυσανία τοῦ Μενεφύλου Καμμανοῦ, ll. 1-2), who belonged to the Thesprotian *ethnos* of the Kammanoi (on this inscription, see below, Section 4), and should be understood, according to Cabanes, as *prostatas* of the *koinon* of the Thesprotians.

36 Cf. Bogdani 2022, 87-102.

37 Kestr(e)inos: *I.Bouthrôtos* 16, 25, 31, 68; Kestrinos Barrhios: *I.Bouthrôtos* 41; Kestreinos Asantos: *Bouthrôtos* 91. Kammanos Bouthrotios: *I.Bouthrôtos* 60.

38 St. Byz. *Ethn.*, κ-49 *s.v.* Καμμανία, quoted in fn. 60).

this Thesprotian territory,[39] a tradition that, precisely because of its resonance with Roman ideology – where the myth of Trojan ancestry held powerful legitimising value and symbolic appeal – became a potentially significant ideological resource in forging relations with Rome, an aspect that seems to emerge particularly in the political fragmentation of Epirus following 170 BC, within the context of the Third Macedonian War and the pro-Roman politics of the κοινὸν τῶν Ἠπειρωτῶν τῶν περὶ Φοινίκην under Charops the Younger.[40]

If in this context Kestrine appears to have been associated with Chaonia – also through the ideological use of unifying traditions – the subsequent period nevertheless witnesses a renewed and expanded attribution of the region to the Thesprotian sphere. In the second century AD, Claudius Ptolemy, reflecting in many respects the human geography of late Hellenistic mainland Greece, assigns the Thesprotians the entire coastal strip from Cape Poseidon (Akra Skala), northwest of the colony of Bouthroton, down to Nikopolis and the mouth of the Acheloos, with Cape Poseidon and the Corcyraean Strait, marked by the harbour of Kassiope (Κασσιόπη λιμήν), serving as the dividing line with Chaonian territory to the north.[41]

Leaving aside these latter aspects for the moment, there exists an additional meaning of Θεσπρωτικός that we need to consider, one that partly overlaps with the previous sense and is also attested in

39 Cf. also St. Byz. *Ethn.*, τ-205 *s.v.* Τροία: ἔστι καὶ πόλις ἐν Κεστρίᾳ τῆς Χαονίας. At the end of the fifth century BC, according to Thuc. 1.46.6, the river Thyamis marked the boundary between Thesprotia and Kestrine, the latter evidently not being considered part of the former at that time. This situation appears to have changed in the following century, as indicated by Ps.-Scyl. 29: Ἐπιβάλλει δὲ Κόρκυρα καὶ ἐπὶ τὴν Θεσπρωτίαν πλεῖον ἢ ἐπὶ τὴν Χαονίαν (Corcyra extends more towards Thesprotia than towards Chaonia). Cf. also *Schol. in Ar. Pax* 925: Ἐν δὲ τῇ Χαονίᾳ φασὶ τοιούτους εἶναι βοῦς, οὓς καὶ Κεστρινοὺς καλοῦσιν (In Chaonia, they say, there are cattle of such a kind, which they also call Kestrinoi).

40 Bogdani 2022, 98-101, esp. 101: "Once again, after many years, the connections of Kestrine with Chaonia seem to prevail over those with Thesprotia. It is plausible that the architect of this policy, Charops the Younger, who originated from the region north of the Thyamis and had spent some years of his youth in Rome, also grounded his *realpolitik* in the Trojan origins shared with the new masters" (Author's transl.). Individuals bearing the ethnic Opatos/Opatas are frequently attested in the inscriptions from Bouthroton. They formed a Thesprotian sub-*ethnos*, as confirmed by a dedication to Zeus and Diona from Dodona by Χάροψ Μαχάτα Θεσπρωτὸς Ὀπατός, who is to be identified with Charops the Elder (active between 219 and 191 BC), grandfather of the Epirote leader Charops the Younger. Most probably, the Opatai are to be located in the Thesprotian area north of the Thyamis River (cf. Dakaris 1968, 51-3; Cabanes 1994, 175-8).

41 Ptol. *Geog.* 3.14.2-4: Χαονίας: Ὠρικόν […], ἡ ἀκρώρεια τῶν Ἀκροκεραυνίων ὀρέων […], Πάνορμος λιμήν […], Ὄγχησμὸς λιμήν […], Κασσιόπη λιμήν […]. Ἡ δ' ἀπὸ μεσημβρίας πλευρὰ τῷ ἐντεῦθεν μέχρι τοῦ Ἀχελῴου ποταμοῦ Ἀδριατικῷ πελάγει κατὰ περιγραφὴν τῆς παραλίου τοιαύτην: Θεσπρωτῶν: Ποσείδιον ἄκρον […], Βουθρωτὸν κολωνία […], Πηλώδης λιμήν […], Θύαμις ἄκρα […], Θυάμιος ποταμοῦ ἐκβολαί […], Τορώνη […], Σύβοτα λιμήν […], Ἀχέροντος ποταμοῦ ἐκβολαί […], Ἐλαίας λιμήν […]. Cf. Roller 2023, 91.

Stephanus of Byzantium. In this context, Θεσπρωτικός functions as a general designation for the most ancient tribes of the Epirus region. Apart from the 'western' Perrhaiboi mentioned in the Iliad – to whom I shall return – the prosperous Thesprotians are the only ones among the historically attested Epirote *ethne* to appear in Homer, as noted above.[42] Regarding the ethnic groups of Epirus, Stephanus seems to rely on literary traditions that merge Homeric representations of the archaic Thesprotians with the historical human geography of Epirus. In several entries concerning Thesprotian *ethne*, Stephanus draws on Rhianus' *Thessalika*, in which the qualification of Θεσπρωτικός is used for tribes that had long been established in the Epirote mainland, but whose reach extended to include the territories of Thessaly. As Dakaris has observed, when we speak of 'Thesprotians' in western Thessaly, we should not interpret this as a reflection of political expansion of this *ethnos*, but rather as the echo of an ancient tradition – endorsed by the authority of Herodotus – according to which the Thessalians originally came to Thessaly from the land of the Thesprotians.[43]

The lemma on the Prasaiboi in the *Ethnika* is extremely concise and provides no additional information or literary references – in particular, it contains no explicit mention of Rhianus, unlike other entries on 'Thesprotian' communities.[44] However, this does not completely preclude the possibility that the qualification Θεσπρωτικός is used here in the same sense attested in other entries derived from Rhianus – not as an indication of human geography in a strict sense, but perhaps as a reflection of a local historical tradition crystallised

42 Cf. Hom. *Od*. 17.526, 19.271: Θεσπρωτῶν ἀνδρῶν ἐν πίονι δήμῳ. Cf. Paus. 1.17.5: γῆς δὲ τῆς Θεσπρωτίδος ἔστι μέν που καὶ ἄλλα θέας ἄξια, ἱερόν τε Διὸς ἐν Δωδώνῃ καὶ ἱερὰ τοῦ θεοῦ φηγός· πρὸς δὲ τῇ Κιχύρῳ λίμνη τέ ἐστιν Ἀχερουσία καλουμένη καὶ ποταμὸς Ἀχέρων, ῥεῖ δὲ καὶ Κωκυτὸς ὕδωρ ἀτερπέστατον. Ὅμηρός τέ μοι δοκεῖ ταῦτα ἑωρακὼς ἔς τε τὴν ἄλλην ποίησιν ἀποτολμῆσαι τῶν ἐν Ἅιδου καὶ δὴ καὶ τὰ ὀνόματα τοῖς ποταμοῖς ἀπὸ τῶν ἐν Θεσπρωτίδι θέσθαι (Among the sights of Thesprotia are a sanctuary of Zeus at Dodona and an oak sacred to the god. Near Cichyrus is a lake called Acherusia, and a river called Acheron. There is also Cocytus, a most unlovely stream. I believe it was because Homer had seen these places that he made bold to describe in his poems the regions of Hades, and gave to the rivers there the names of those in Thesprotia; transl. W.H.S. Jones, *Loeb Classical Library* 1919). See above, fn. 23.

43 Hdt. 7.176.4: ἔδειμαν δὲ Φωκέες τὸ τεῖχος δείσαντες, ἐπεὶ Θεσσαλοὶ ἦλθον ἐκ Θεσπρωτῶν οἰκήσοντες γῆν τὴν Αἰολίδα τήν νῦν ἐκτέαται (The Phocians built the wall for fear, as the Thessalians had come from the land of the Thesprotians to settle in the Aeolian land which they now inhabit; Author's transl). Dakaris 1957, 107-8; cf. also Spanakis 2020, 246: "Rhianus inserted archaic allusions to fragments of more recent historical periods and mixed the archaic notion of Thesprotia, which was derived from the Homeric tradition, with the more recent Epirus". On Rhianus's *Thessalika* as the primary source – and most likely also the source for entries where he is not explicitly cited – for the description of the communities of western Thessaly and the Pindus range in Stephanus of Byzantium's *Ethnika*, cf. Rönnlund 2023, 38, 42.

44 Cf., for instance, St. Byz. *Ethn*. κ-153: Κέλαιθοι· ἔθνος Θεσπρωτικὸν προσεχὲς τῇ Θετταλίᾳ. Ῥιανὸς δ΄. λέγονται καὶ Κελαιθεῖς.

in the Hellenistic period as a narrative of identity construction, emphasising the deep antiquity of the Prasaiboi and conveying their perceived distinctiveness with respect to other ethnic groups in the area. This arguably represents the underlying framework discernible behind Stephanus's entry, with the later inclusion of the colony of Bouthroton within the sphere of the Θεσπρωτοί, as reported by Ptolemy, emerging as a later manifestation of an earlier process of identity redefinition in the area formerly under the authority of the Prasaibian *koinon*.[45]

3 *Prasaiboi* from *ethnos* to *koinon*

The earliest attestation of the Prasaiboi as an *ethnos* appears in a manumission inscription dating to the period of the 'republican' *koinon* of the Epirotes, at a time when Bouthroton and a number of *ethne* orbiting around it belonged to the *koinon* of the Chaones. In this inscription, the prescript records a certain Saotas Prasaibos as priest of the local cult of Asklepios, listed in a subordinate position after the federal *strategos*, the Molossian Eualkos, and the *prostatas* of the Chaonian *koinon*, in an order reflecting the organisational levels of the Epirote *koinon* according to a customary epigraphic pattern.[46] This document confirms an earlier connection between the group of the Prasaiboi and the city of Bouthroton through the official role of Saotas. Beyond this, no further inference can be drawn from the inscription, except that the religious office here held by the Prasaiboi might indicate that they belonged to a group of 'amphictyonic *ethne*' traditionally aggregated around the local Asklepieion.

M. Melfi has emphasised the role played by this sanctuary both in the development of Bouthroton during the Hellenistic period and in its later establishment as the centre of the new political entity of the Prasaiboi, within a new regional system that functioned as an alternative to Phoinike.[47] The presence of a Πρασαιβός as priest of Asklepios prior to the formation of the *koinon* is noteworthy for

45 In this respect, it is worth confronting the testimony of Pausanias (5.22.2-4) concerning the region south of Apollonia in Illyria. Pausanias outlines the *donarium* of the Apolloniatai at Olympia, dedicated from the spoils of war at Thronion, and he then turns to the early population of Abantis – explicitly locating it within Thesprotia (cf. Zizza 2006, 224-8 no. 20). According to the tradition he reports, Abantis was originally inhabited by Lokrians from Thronion and Abantes from Euboea, who found themselves resettled there in the aftermath of the Trojan War.

46 *I.Bouthrôtos* no. 1, ll. 1-4: ἀγαθᾶι τύχαι· στραταγο[ῦ]ν[τος Ἀ]πειρωτᾶν | Εὐάλκου Μολοσσοῦ, προστα[τοῦντ]ος | δὲ Χαόνων Λυκίδα Ἐλιννοῦ, [ἱερέο]ς δὲ | Ἀσκλαπιοῦ Σαώτα Πρασαιβοῦ. See also above, fn. 14.

47 Melfi 2012, 23-30.

the reasons we recalled above, but it seems not sufficient *per se* to explain the subsequent prominence of the Prasaiboi in connection with the urban cult of Asklepios. Indeed, there are other inscriptions issued under the *koinon* of the Epirotes mentioning priests of Asklepios belonging to different *ethne* for which any connection or belonging to the Prasaiboi cannot be inferred. Specifically, we find a *hiereus* qualified by the ethnic Καρτωνός in the manumission record *I.Bouthrôtos* no. 6, and another by the ethnic Μυωνός in *I.Bouthrôtos* no. 7. An individual bearing the ethnic Myonos – whose name is lost – also appears as *prostatas* of the Chaones in other inscriptions from Bouthroton.[48] Further attestations of the Kartonoi, by contrast, belong to the period of the *koinon* of the Prasaiboi, through the presence of two individuals, father and son (Philippos and Nikadas), who held the offices of *strategos* of the Prasaiboi and priest of Asklepios.[49] These few data might suggest that, in the geopolitical reconfiguration of the area after Pydna, these two groups followed different trajectories: the first being represented at the leadership level of the Chaonian *koinon* but no longer attested thereafter, the second remaining well integrated within the new organisation of the Prasaiboi.

As far as the *ethnos* of the Prasaiboi is concerned, it is worth noting that their original connection with the sanctuary of Asklepios stands out as a significant element, perhaps to be understood as an important component of their identity that influenced their later transformation into a political entity. This connection, nonetheless, was not exclusive; for instance, we may still ask in what way the Prasaiboi differed from the Kartonoi, who were likewise associated with the sanctuary during the time of the Epirote *koinon* and had representatives holding leading positions in the subsequent *koinon* of the Prasaiboi. It could also be noted that, in comparison with the two sub-*ethne* just considered, the evolution of the Prasaiboi appears to follow a peculiar path. Although the plural Πρασαιβοί is regularly used in public documents to denote the new political entity – e.g. τὸ κοινὸν τῶν Πρασαιβῶν; ἔδοξε τᾶι βουλᾶι καὶ τᾶι ἐκκλησίαι τῶν Πρασαιβῶν – the ethnic Πρασαιβός never accompanies the names of the *koinon*'s officials, but occurs only in three manumission records, where it qualifies groups of witnesses and a group of manumissors consisting of three men and one woman.[50] As already noted, this

48 *I.Bouthrôtos* nos 2, 3, 4.

49 Philippos Kartonos, *strategos* of the Prasaiboi: *I.Bouthrôtos* nos 66-67; *hiereus* of Asklepios: *I.Bouthrôtos* nos 75-77 (without ethnic, patronymic τοῦ Νικάδα). Nikadas Kartonos: *hiereus* of Asklepios: *I.Bouthrôtos* nos 79-87; *martyr* (Νικάδας Φιλίππου Καρτωνός): *I.Bouthrôtos* no. 144 (manumission to Zeus Soter).

50 Witnesses: *I.Boutrôtos* nos 56 and 92; manumissors: *I.Boutrôtos* no. 60.

leaves open two possibilities. The first, and more straightforward, is that the ethnic Πρασαιβός is used here with the same meaning and scope as in the case of the *hiereus* Saotas; the second – appealing, yet difficult to ascertain – is that the designation Πρασαιβός applied to the individuals concerned indicated naturalised persons, granted a (otherwise unattested) Prasaibian *politeia* by the *koinon*.[51] In any case, the evidence concerning the roles played by the Prasaiboi in public inscriptions, both before and after the formation of their *koinon*, provides no clear justification for the eponymous status of this sub-*ethnos* within the new political entity.

A different perspective from which to explore the evolution of the Prasaiboi from a local sub-*ethnos* into a micro-regional political entity is offered by their association with the territory known as Πρασαιβία, attested in three proxeny decrees issued by the Prasaiboi: *I.Bouthrôtos* no. 8, in honour of an individual from Knossos and his descendants; *I.Bouthrôtos* no. 9, in honour of an individual from Teos, appointed as an additional *epistates* by a certain Antipatros for his abilities, and *I.Bouthrôtos* no. 10, where proxeny and other privileges are granted to a family group from Corcyra – husband, wife, and son. All three inscriptions confer the same set of honours and privileges, ensuring the integration of the recipients into the community of the Prasaiboi: in addition to recognising them as *proxenoi* and benefactors of the *koinon* – that is, as welcomed guests and friends, rather than diplomatic agents abroad – they grant *ateleia* (exemption from public burdens) and *enktesis* (the right to own property). In the cases of the Cretan and the Teian, the decrees also include *enteleia* (fiscal equality with citizens) and *asphaleia* (security in peace and war).[52] These decrees are not merely honorary; they grant concrete privileges facilitating the beneficiaries' mobility, settlement, and integration into the Prasaiboi community, particularly in terms of taxation and residence. This is particularly evident in the case of the Corcyraean family. The formula for granting *proxenia* is notably distinctive: Nikandros, *prostatas* of the Prasaiboi, addressed the *boule*

51 See above, Section 1.

52 *I.Bouthrôtos* no. 8, ll. 5-12: ἔδοξε τᾶι βουλᾶι καὶ τᾶι ἐ[κ]|κλησίαι τῶν Πρασαιβῶν εἶμεν πρόξενον Λασθένη Εὐνόμου | καὶ αὐτὸν καὶ ἐκγόνους, ὑπάρχειν τε αὐτῶι καὶ ἐκ<γό>νοις | καὶ γᾶς καὶ οἰκίας ἔγκτασιν ἐμ Πρασαιβίαι, καὶ ἀτέ|λειαν καὶ ἐντέλειαν καὶ ἀσφάλειαν καὶ αὐτοῖς καὶ | χρήμασιν, καὶ πολέμου καὶ εἰράνας, καὶ τὰ λοι[πὰ] | τίμια πάντα ὅσα καὶ τοῖς ἄλλοις προξένοις καὶ | εὐεργέταις γέγραπται (It was resolved by the council and the assembly | of the Prasaiboi that Lasthenes son of Eunomos | shall be *proxenos*, both himself and his descendants, and that there shall belong to him and his descendants | both the right to acquire land and a house in Prasaibia, and exemption | from taxes and fiscal equality and security, both for themselves and | for their property, both in war and in peace, and all the other | honours as have been inscribed for the other *proxenoi* and | benefactors; Author's transl.). Cf. *I.Bouthrôtos* no. 9, ll. 10-17; no. 10, ll. 10-15.

and *ekklesia* of the Prasaiboi, proposing that *proxenia* be granted to Moschidas, his wife, and his son, with the approval of Lykiskos, son of Lykos, Oporrhonios.[53] The same individual is also attested as *strategos* of the Prasaiboi in another manumission record;[54] however, this office cannot be taken as implicitly indicated in the wording of the present decree, which – like other decrees issued by the political communities from these regions – reflects a somewhat personalistic and less formalised style of decision-making.[55] Therefore, it remains unclear whether Lykiskos' approval was connected to an institutional role or – more plausibly, in my view – whether he joined Nikandros in submitting the proposal to grant proxeny. Notably, both Lykiskos and Nikandros belonged to the same group of the Oporrhonioi, and were likely linked by personal ties to the honourees.[56]

Beyond this aspect – which nonetheless offers insights into the internal organisation of the Prasaiboi as a political community – there lies the question of Prasaibia itself: the territory within which the honoured individuals were granted *enktesis* for house and land. The three proxeny decrees cited are the only sources in the epigraphic corpus of Bouthroton that mention the toponym Prasaibia. No other epigraphic or literary source refers to it: it is neither associated with the ethnic name Prasaiboi in Stephanus of Byzantium or elsewhere, nor linked to the city of Bouthroton, otherwise well attested in literary tradition. Nevertheless, the indication ἐμ Πρασαιβίαι in these decrees is perfectly consistent. Broadly speaking, the emergence of this toponym appears to coincide with the existence and political agency of the Prasaiboi as a political union. The granting of *enktesis*, in particular, points to the exercise of territorial jurisdiction by the *koinon* over a land named after them. This formula closely resembles that found in the proxeny decree issued by the Epirote *koinon* in honour of Gaios Polphennios of Brundisium, who was granted the right

53 *I.Bouthrôtos* 10, ll. 4-9: ἀπολογιζομένου Νικά[νδρ]ου τοῦ [προ]στάτα | τῶν Πρασαιβῶν τᾶι β[ου]λᾶι καὶ τᾶι ἐ[κ]λησίαι τῶν | Πρασαιβῶν περὶ προξενίας Μοσχί[δαι] Ε[ὐ]νίσκου Κορκυ|ραίωι καὶ τᾶι γυναικὶ αὐτοῦ Λυσ̣ῖ κα[ὶ τῖι] ὑῖ̈ι Ἀρίστωνι καὶ | οἰομένου δεῖ[ν] δοθῆμεν αὐτο[ῖς] π[ροξενίαν] σ[υνεπ]αι[νή]|σαντος Λυκίσκου τοῦ Λύκου Ὀπορρ[ωνίο]υ, κτλ. (Nikandros son of [...], *prostatas* | of the Prasaiboi, having rendered an account to the council and the assembly of the | Prasaiboi concerning the grant of proxeny to Moschidas son of Euniskos, a Corcyraean, | and to his wife Lyso and to his son Ariston, and | being of the opinion that *proxenia* ought to be granted to them, with the co-approval of Lykiskos son of Lykos of the Oporrhonios, etc.; Author's transl.).

54 *I.Bouthrôtos* no. 132, where Lykiskos Oporrhonios is recorded in association with a different *prostatas*, Admatos son of Nikaios.

55 For a comparison in this respect, see the honorific decree issued by the South Illyrian *koinon* of the Balaieitai, discussed in Lasagni 2019, 68-74, and especially in Lasagni 2025, 294, with regard to the peculiar wording of the decree.

56 Nikandros is recorded as *prostatas* of the Prasaiboi, bearing the ethnic Oporrhonios, in *I.Bouthrôtos* no. 100 (and as *strategos* in *I.Bouthrôtos* nos 89, 114, 115, 151*bis*).

to acquire land and a house "in Epirus", that is, across the federal territory as a whole.[57] In parallel with this formulation – and with the semantic shift of Ἄπειρος from a designation used to refer to the opposite mainland as seen by the Ionian islanders, to that of a defined political entity[58] – Πρασαιβία should likewise be understood not as a mere geographical label, but as the name of the political territory governed by the Prasaiboi. As in the case of Ἄπειρος, it cannot be excluded that a region identified by the toponym Πρασαιβία may have pre-existed – albeit with a more limited geographical scope – prior to the establishment of the Hellenistic *koinon* as the *ethnos*-territory in which the Prasaiboi were settled. This may suggest that, regardless of the extent and precise location of an earlier Prasaibia, the formation of the Hellenistic *koinon* may have involved a toponymic redefinition of the region after the Prasaiboi – without necessarily implying, as is often the case elsewhere, a 'territorial expansion' beyond their original area of settlement or a leadership role for its members that can be clearly identified in the epigraphic record from Bouthroton.

Despite the caution required by the limited and often inconclusive nature of our sources – which prevent us from gaining a sufficiently clear picture of the formative stages of this political community, including the very date of the *koinon*'s establishment – it can nonetheless be seen as a potentially revealing aspect that a territory named Πρασαιβία emerges in the sources solely as an administrative, and apparently 'artificial', element: a toponym with no attested use in earlier periods and, more significantly, leaving no trace in later ones, following the dissolution of the *koinon* and the transformation of Bouthroton into a Roman colony (44 BC). Continuous changes in ethnic and 'federal' affiliations, alongside shifting territorial identities, represent a persistent dynamic in Epirote history. These processes emerge with particular turbulence within the fluid political and territorial landscape that followed the Third Macedonian War, marked by the disintegration of the Epirote federation and the rise of new local balances of power and autonomous political formations.[59] Such processes of territorial identity redefinition across this borderland region – at the intersection of Chaonian, Molossian, and Thesprotian territories – find a particularly significant illustration in the case of the 'Thesprotian' district of Καμμανία, which also bore

57 *I.Molossie* no. 81 (ca. 175-170 BC), ll. 12-13: γᾶς καὶ οἰκίας ἔγκτασιν ἐν Ἀπείροι.

58 Cf. Piccinini 2015, 173, with further references; on 'Epirus' as a political concept, cf. Raynor 2017, 246-7.

59 Cf. Cabanes 1986, 75-99, esp. 85 ff.

the name Κεστρινία, likely in connection with the Chaonian *koinon*'s claims over the area, as previously recalled.[60]

4 Framing the 'Thesprotian' Kammania as a Parallel Case

It is worth exploring more thoroughly the case of the Kammanoi, as it offers an additional perspective on the territorial dynamics of the region – before returning to the issue of the Prasaiboi in their evolution from local *ethnos* to the eponyms of a *koinon*. A population named the Kammanoi is mentioned in a fragment pertaining to the 31st book of Polybius's *Histories*. This group – previously located by modern scholars in various regions, from Sardinia to Asia Minor – was convincingly connected by Pierre Cabanes to the Epirote Kammanoi attested by Stephanus of Byzantium, thanks in particular to the connection provided by the manumission record *I.Bouthrôtos* no. 60, which provides decisive evidence for the presence of the Kammanoi at Bouthroton.[61] In relatively recent times, the publication of a bronze plaque inscription found in the *Small Temple* at Gitana has provided a further attestation of the ethnic Καμμανός outside Bouthroton.[62] In the text, a grandmother consecrates her grandson to Parthenos Themis ἐν Γιτάνοις. Whatever the motives behind this consecration may have been, the document is not primarily cultic in nature; rather, it served to formalise the act, as confirmed by the presence of *martyres* (ll. 6ff.) and by the mention of the local eponymous magistrate: ἐπὶ πρ(οστάτα) Λυσανία τοῦ Μενεφύλου Καμμανοῦ (ll. 1-2).

Returning to the passage of Polybius, the historian reports an intervention by Tiberius Sempronius Gracchus the Elder in 163 BC – during his second consulship – among the Kammanoi, whom he allegedly brought into submission to Rome "partly by force and partly by deception".[63] The identification of Polybius's Kammanoi as an Epirote population lends support to the hypothesis that Tiberius Gracchus

60 St. Byz. *Ethn*. κ-49 *s.v.* Καμμανία: μοῖρα Θεσπρωτίας. μετωνομάσθη δὲ Κεστρινία. ἐξ ἧς †Κάδμος† ὁ ποταμός. Κεστρίνη δὲ κτίσμα Κεστρίνου τοῦ υἱοῦ Ἑλένου τοῦ Πριαμίδου. οἱ οἰκήτορες Καμμανοί, ὡς τῆς Καμπανίας Καμπανοί (Kammania: a part of Thesprotia. It was renamed Kestrinia. From it flows the river †Kadmos†. Kestrine is a foundation of Kestrinos, son of Helenos son of Priamos. The inhabitants are called Kammanoi, as those of Kampania are called Kampanoi; Author's transl.).

61 Cabanes 1987, 49-56.

62 Photo published in Kanta-Kitsou 2008, 17; first epigraphic edition in Cabanes 2013, 309-15.

63 Polyb. 31.1, frg. 1: Ὅτι Τεβέριος τοὺς Καμμανοὺς τὰ μὲν βιασάμενος, τὰ δὲ παραλογισάμενος ὑπηκόους ἐποίησε Ῥωμαίοις (Tiberius made the Kammanoi subject to Rome, partly by force and partly by deception; Author's transl.).

the Elder was present in Greece in this year – an interpretation endorsed by Pierre Cabanes, who emphasises how coherently it aligns with the sequence of events narrated by the historian at that point. Cabanes attributes particular significance to this passage, seeing in it a well-defined historical context for the emergence of the *koinon* of the Prasaiboi. The despotic rule of the pro-Roman Charops the Younger – who as late as 170 BC still controlled Bouthroton through the *koinon* of the Epirotes based in Phoinike – appears to have provoked unrest among the local populations. The suppression of this uprising, possibly reflected in Polybius's report of Gracchus's intervention that ended with the subjugation of the Kammanoi, together with Rome's growing withdrawal of support for Charops, may have laid the groundwork for the establishment of the new political union of the Prasaiboi under Roman aegis.

As noticed above, the inscriptions from Bouthroton attest to the coexistence of both the ethnic Καμμανός (in the compound form Καμμανὸς Βουθρώτιος) and Κεστρ(ε)ῖνος. The impression, therefore, is that the change of place name to which Stephanus refers in the lemma Καμμανία may have been not the simple substitution of an original toponym with a new one, but maybe the expanded attribution to a larger territory – including also the region previously indicated as Kammania – of the attribution to the Chaonian Kestrine.

If one considers Polybius's account of Tiberius Gracchus's intervention, one may wonder about the real weight of this operation in the broader context of Epirus's instability under Charops – and the actual relevance of the 'Kammanoi' in it. The mention of the event in Polybius, and the (at least chronologically) subsequent emergence of a new political entity in the region, would seem to suggest that the subjugation of the Kammanoi by Roman authority was a strategically significant operation – one implying that the Kammanoi were not a negligible element, but rather a source of unrest substantial enough to warrant direct intervention. Despite the fact that the epigraphic evidence for the Kammanoi in the region is limited to only two occurrences – the Καμμανοὶ Βουθρώτιοι at Bouthroton and the *prostatas* Καμμανός at Gitana – these testimonies might be taken to hint at a picture consistent with the observations made above. When the Kammanoi do appear in the documentation, they surface only in a late context, after the reshaping of the area under Roman control, and they appear in two instances that may reflect an internal split: at Bouthroton, where the Καμμανοὶ Βουθρωτιοί are attested as a group established within the Prasaiboi *koinon*, and at Gitana, where a Kammanos held a leading public office – quite plausibly within the Thesprotian *koinon*, in the broader framework of the reconstituted Epirote *koinon*.[64]

64 Cf. Cabanes 2013, 310-11.

Despite their scant epigraphic attestations, a certain relevance of the Kammanoi may nonetheless be suggested by echoes of possible Kammanian genealogical narratives in literary sources – traditions in which their legacy appears to surface in the association of the toponym 'Campania' with Epirus and Chaonia, hinting at a contested space shared with Chaonia and Kestrinia. These traditions can be seen as a product of territorial identity claims within an internally fluid border zone. As for the association between Kammania and Kampania, we may note in this respect, first of all, that the entry Καμμανία in Stephanus of Byzantium also refers to the pair Καμπανία-Καμπανοί, recalling a connection whose inclusion may not be due solely to orthographic similarity. A set of traditions concerning the toponym 'Campania' as an ancient name for Epirus, and its renaming as 'Chaonia' in honour of the Trojan hero Chaon, is preserved in two *scholia* by Servius on verses 334 and 335 of Book III of Vergil's *Aeneid*, within the well-known episode of Aeneas's landing at Bouthroton.[65] These references are particularly intriguing when considered alongside the enigmatic appearance of the Kammanoi in the sources previously discussed, as well as the lemma of Stephanus of Byzantium describing the renaming of Kammania as Kestrinia. Servius writes: "*Chaonios cognomine campos*: That Epirus has no 'plains' is evident to all; however, it is said that once there was a king named *Campus*, whose descendants were called the *Campylidae*, and that Epirus was known as 'Campania', as reported by Alexarchus, a Greek historian, and Aristonicus. Varro mentions a daughter of *Campus* named *Campa*, from whom the region is said to have taken its name. Later on, as has been said, the region was renamed *Chaonia* by Helenus, who had killed his brother *Chaon* – or, as others say, his companion – while hunting. Others say that *Cestria*, the daughter of *Campus*, was taken as wife by Helenus, who named the *Campi* after his father-in-law and the *Chaones* after *Chaon*".[66]

Servius preserves a composite body of traditions concerning the renaming of the Epirus/mainland from an original name *Campania*,

65 Cf. Verg. *Aen*. 3.333-336: *Morte Neoptolemi regnorum reddita cessit | pars Heleno, qui Chaonios cognomine campos | Chaoniamque omnem Troiano a Chaone dixit, | Pergamaque Iliacamque iugis hanc addidit arcem*. (By the death of Neoptolemus a portion of the realm passed as his due to Helenus, who called the plains Chaonian and the whole land Chaonia from Chaon of Troy, and placed on the heights a Pergamus, this Ilian citadel; transl. H. Rushton Fairclough, *Loeb Classical Library* 1916).

66 Autor's transl. Serv. *Aen*. 3.334: *Epirum campos non habere omnibus notum est, sed constat ibi olim regem nomine Campum fuisse eiusque posteros Campylidas dictos et Epirum Campaniam vocatam, sicut Alexarchus, historicus Graecus, et Aristonicus referunt. Varro filiam Campi Campam dictam, unde provinciae nomen; post vero, sicut dictum est, Chaoniam ab Heleno appellatam, qui fratrem suum Chaonem, vel ut alii dicunt comitem, dum venaretur occiderat. alii filiam Campi Cestriam ab Heleno ductam uxorem, et <eum> de nomine soceri Campos, de nomine Chaone Chaonas dixisse*.

after the eponymous king *Campus* and his daughter *Campa*, to *Chaonia*, a toponym bestowed by Helenus in honour of the Trojan hero *Chaon*. Of particular interest, as the possible echo of a mythological aetiology of a territorial redefinition and merging under Chaonian hegemony, is the alternative tradition that names *Cestria* (eponym of Kestrinia) as the daughter of *Campus*, in place of *Campa* (eponym of *Campania*). *Cestria* is said to have been taken as wife by Helenus, who is also portrayed as the agent of an *ethnos*-making operation – one stemming from their union and expressed in the dual naming of the *Chaones* and the *Campi*, after Helenus's brother, the Trojan hero *Chaon*, and his father-in-law *Campus*, respectively. This act of naming, understood as a constitutive act of *ethnos* and spatial identity formation, is further underlined by Servius in his commentary on *Aeneid* 3.335, where he explains that the verb *dixit* (cf. Verg. *Aen*. 3.334-335: [*scil*. Helenus] *Chaonios cognomine campos* | *Chaoniamque omnem Troiano a Chaone dixit*) must be understood as precisely denoting the imposition of a name upon a place or a people: *ut "fluvium cognomine Thybrim diximus" et "Italiam dixisse ducis de nomine gentem"*.

Although the available evidence is difficult to integrate into a coherent reconstruction, it seems reasonable to suggest that a single 'dossier' on the Kammanoi/Kampanoi – and on their dialectical relationship with Kestrine and Chaonia – may be constructed by bringing together the late testimonies of Servius and Stephanus of Byzantium with the late Hellenistic evidence from Polybius and the epigraphic corpus of Bouthroton. In the latter, we find attestations not only of individuals bearing the ethnic designation Kammanoi Bouthrotioi, but also of the ethnic Kammeos, which is not attested outside the *koinon* of the Prasaiboi and may represent a variant or a subgroup derived from the same identity matrix as the Kammanoi.[67]

What seems to emerge from this ensemble is the existence of aetiological myths concerning the ethnic and territorial identity of the Kammanoi, circulating at least in the late Hellenistic period.[68] These

67 Καμμηός: *I.Bouthrotos* no. 90 (*martyr*); feminine Καμμηίς: *I.Bouthrôtos* nos 118-119, with Lhôte 2013, 54 (manumittress). According to Lhôte 2013, 53-4, the two groups – the Kammanoi and the Kammeis – would both be connected to a heroic name *Καμμεύς and interpreted, respectively, as "la tribu de Kammeus, le héros qui ne ménage pas sa peine au combat" and "les descendants de Kammeus, celui qui ne ménage pas sa peine au combat". For the reasons outlined above concerning the interpretation of the Kammanoi Bouthrotioi, although I obviously accept that Kammanoi and Kammeis represent two distinct groupings, I do not fully agree with the rigid taxonomic distinction that Lhôte (following Fraser) adopts when defining the difference between them ("les témoins de l'affranchissement sont Πρασαιβοὶ (ethnique), Καμμανοὶ (phylétique), Βουθρώτιοι (clanique ou microethnique ou nom de famille) […] Καμμανοί est à proprement parler un phylétique, qui se présente dans l'inscription avec le clanique Βουθρώτιοι, tandis que Καμμηός/Καμμηίς n'est qu'un clanique").

68 The traditions reported by Servius concerning a king Campus and the original designation of Epirus as Campania are, unfortunately, difficult to date and contextualize.

myths may have played a role in the claims made by the Kammanoi with whom Tiberius Gracchus came into contact – namely, a group of insurgents seeking autonomy from Phoinike and from Charops, and likely doing so by invoking the great antiquity of their territorial identity and a form of opposition to the government of Phoinike. It is therefore not surprising, especially in light of what has already been observed, to find the Kammanoi listed among the 'Thesprotian' tribes in Stephanus of Byzantium.

In both the episode recorded by Polybius and the epigraphic evidence from Bouthroton and Gitana, the declaration of affiliation with the 'Kammanoi' should not necessarily be understood as a neutral piece of information (that is, as a simple statement of membership in a contemporaneously existing community) but might instead have been connected, at least to some extent, with claims shaped by identity myths. This may offer a plausible explanation for the appearance of the double ethnic designation Kammanoi Bouthrotioi in *I.Bouthrôtos* no. 60. Cabanes' statement that the Bouthrotioi may have constituted a subgroup of the larger Kammanoi appears to me overly mechanical.[69] Given the complex circumstances surrounding the formation of the *koinon* of the Prasaiboi, it may instead be more appropriate to think of a group that, alongside their formal affiliation with the residential community of Bouthroton in the framework of the Prasaibian *koinon*, asserted their ethnic identity as 'Kammanoi' – that is, as the most ancient inhabitants of this part of Epirus prior to its 'transformation' into Chaonia.

Many of the details escape us, but the scattered tesserae assembled here seem to coalesce into a coherent picture – one that may also shed light on the dynamics of identity formation that involved the Prasaiboi themselves. Therefore, it is worth returning briefly to the land designated as Prasaibia, in light of the preceding discussion on the Kammanoi. The most straightforward interpretation remains that Prasaibia denoted the entire territory under the authority of the *koinon* of the Prasaiboi, functioning as a broad institutional label encompassing their political domain as a whole. Given the lack of data about the internal territorial organisation of the Prasaiboi, and in light of the comparison with the formulas employed in other second-century BC proxeny decrees from Epirus, there is no basis

In addition to citing unnamed sources (*sicut dictum est…*, *ut alii dicunt…*), Servius refers to a lost work by Varro, whose scholarly activity provides the only secure *terminus ante quem* for the circulation of such myths. He also mentions a Greek historian named Alexarchus, plausibly to be identified with the author of an *Italika* in four books (*FGrH* 829), and an equally obscure figure named Aristonicus, likely to correspond to the mythographer Aristonicus of Tarentum (*FGrH* 57); both these Greek authors are difficult to date and are known solely through extremely scanty *testimonia*.

69 Cf. the commentary to *I.Bouthrôtos* no. 60.

for an alternative hypothesis suggesting that Prasaibia referred to a specific district within the *koinon*, within which the right of *enktesis* may have been exercised by the honoured individuals. Nonetheless, while the available sources only allow us to interpret Prasaibia in the frame of the Prasaibian *koinon* as referring to its jurisdiction, its use may nonetheless carry deeper connotations, echoing earlier identity narratives or territorial claims embedded in the name itself. In parallel with what has been observed in the case of the Kammanoi – also described by Stephanus of Byzantium as a Thesprotian *ethnos*, like the Prasaiboi – it may be hypothesised that the emergence of the Prasaiboi as a political subject in the region was accompanied by similar processes of territorial reassertion and identity reconstruction. These processes may have been articulated through territorial claims grounded in aetiological narratives that emphasised the Prasaiboi's distinctiveness from the Chaonian sphere, within which they had been previously incorporated.

It is worth drawing attention to the manumission record *I.Bouthrôtos* no. 60, which – albeit an isolated and certainly elusive piece of evidence – may prove relevant to the issues discussed here. This inscription is particularly notable for bringing together, within a single document, both one of the rare attestations of the *Prasaiboi* as a local *ethnos* – used here to designate the group of manumissors – and the only instance of the ethnic Καμμανός in the epigraphic corpus of Bouthroton, identifying the group of *martyres* (ll. 5-7). The latter is distinguished by a twofold peculiarity: the use of the compound ethnic form Καμμανοί Βουθρώτιοι, and the unique specification πάντες, which may have served to emphasise that this (unusual?) dual affiliation applied equally to all individuals listed as witnesses. The presence of these two distinct ethnic labels suggests that the formulation adopted in this document – rather than merely reflecting minor or localised identities of the individuals involved, as is typically the case – was intended to articulate major group affiliations, likely corresponding to the fundamental constituencies involved in the formation of the *koinon* of the Prasaiboi. These designations may thus display the outcome of a politically negotiated process of integration involving multiple territorial and ethnic identities.

Yet the question remains as to why the Prasaiboi assumed such a central role in this historical context, becoming the eponymous group of the new *koinon*.

5 'Perrhaibian' Prasaiboi?

Given the irregularity with which ethnic adjectives appear in inscriptions from Bouthroton – and the frequent occurrence of obscure ethnic names in private manumissions – it is difficult to assess the

actual 'size' or demographic weight of the Prasaiboi. It cannot be ruled out that their *ethnos* may have encompassed some of the numerous lesser-known groups attested epigraphically. However, there is no evidence to suggest that the Prasaiboi constituted the largest or most comprehensive *ethnos*, aggregating a wide range of tribal clans. What can be stated with confidence is that the Prasaiboi were already present prior to the formation of the *koinon* that bore their name, as one among a small number of sub-*ethne* associated with the Asklepieion of Bouthroton – attested, in particular, by the mention of a *hiereus* Prasaibos in the frame of the Chaonian *koinon*.[70]

In attempting to fill the gaps left by the sources, the formation of the *koinon* of the Prasaiboi under Roman aegis has been interpreted as part of an ideological and cultural operation especially related to the distinct identity of the Prasaiboi. I refer in particular to the analysis proposed by M. Melfi (already recalled above) which focuses on the role of the Asklepieion of Bouthroton in redefining the city as a regional centre and focal point of the new political entity of the Prasaiboi. This interpretation builds on the association between the Epirote Prasaiboi and the 'western' Perrhaiboi (known from Homer and later sources),[71] as well as with the Perrhaiboi more broadly, proposing a parallel

70 See above, Section 3.

71 Hom. *Il*. 2.748-752: Γουνεὺς δ' ἐκ Κύφου ἦγε δύω καὶ εἴκοσι νῆας· | τῷ δ' Ἐνιῆνες ἔποντο μενεπτόλεμοί τε Περαιβοὶ | οἵ περὶ Δωδώνην δυσχείμερον οἰκί' ἔθεντο, | οἵ τ' ἀμφ' ἱμερτὸν Τιταρησσὸν ἔργα νέμοντο | ὅς ῥ' ἐς Πηνειὸν προΐει καλλίρροον ὕδωρ (the 'warlike Perhaiboi' – led by Guneus together with the Aenianes – are depicted in these verses as divided into two groups dwelling on opposite slopes of the Pindus range: one settled in the harsher region around wintry Dodona, the other cultivating the lands along the 'desirable' Titaresios, a tributary of the Peneios river flowing from the slopes of Mount Olympus); cf. Strab. 9.5.20; Tzetz. *Ad Lycophr*. 906 (Γόνος, ἡ λεγομένη Γονοῦσα, ἐστὶ καὶ πόλις Περραιβίας. Οἱ δὲ Περραιβοὶ, ἔθνος Ἠπειρωτικόν). Cf. also Aesch. *Suppl*. 254-258 (the reign of Pelasgus includes "the land of the Perrhaiboi and the regions beyond the Pindus, by the Paeonians and the mounts of Dodona", cf. Hom. *Il*. 16.233: Zeus 'Dodonaean, Pelasgian' ruling over the wintry Dodona); Plin. *HN* 4.2: *Epiros in universum appellata a Cerauniis incipit montibus. In ea primi Chaones, a quibus Chaonia, dein Thesproti, Antigonenses, locus Aornos et pestifera avibus exhalatio, Cestrini, Perrhaebi, quorum mons Pindus* (Epirus, called by this name as a whole, begins at the Ceraunian mountains; in it, first come the Chaonians, from whom Chaonia takes its name, then the Thesprotians, the Antigoneis, the place named Aornon with exhalations noxious to birds, the Kestrinoi, the Perrhaiboi, whose mountain is Pindus; Author's transl.). 'Western Perrhaiboi' dwelling in the region of Mount Lakmos, along the upper course of the Acheloos (Inachos), are also attested in Soph., frg. 271 Radt; cf. Cassio 1994, 105; Fantasia 2017, 36-7 and esp. fn. 100.

between the formation of the *koinon* of the Perrhaiboi[72] – also under Roman sponsorship – and that of the Prasaiboi.[73]

The connection between the Prasaiboi and the Perrhaiboi had already been suggested by James H. Oliver and Nicholas Hammond, through a line of reasoning based essentially on linguistic arguments. In 1947, James H. Oliver,[74] in a review of Luigi Maria Ugolini's book *L'Acropoli di Butrinto* (1942), first proposed identifying the Prasaiboi with the 'western' Perrhaiboi, located west of the Pindus range according to Strabo and Pliny;[75] with the Perrhaiboi listed among the Illyrian *ethne* – alongside the Taulantioi, Encheleis, and others – by Appian;[76] and, finally, with the Homeric Περαιβοί belonging to Guneus' contingent, partly dwelling "around the wintry Dodona".[77] Oliver's linguistic explanation for a possible connection between the Prasaiboi and the Perrhaiboi remains somewhat tenuous. Just as the Corinthian-derived month name Κάρνειος appears in Prasaiboi inscriptions in the metathesised form Κράνειος, Oliver suggests that a similar phonetic shift may have affected the ethnonym as well. A hypothetical original form Παρσαιβοί could have yielded both the attested Παρσαιβοί, through metathesis, and Περραιβοί, through vocalic modification (*e*-vocalism) combined with consonantal

72 The Thessalian Perrhaiboi, formerly part of the Macedonian domains since the time of Philip II, formed an autonomous political entity under the Roman aegis after Flamininus's declaration of freedom for Greeks in 196 BC (Polyb. 18.46.5, 47.6), cf. Graninger 2011, 33; their organisation as a 'federal' community (*koinon*) is scarcely known, based exclusively on inscriptions; the supreme magistrate of the Perrhaiboi, the *strategos*, is recorded, in each case, in association with the locally serving priest of Asklepios (i.e. decree of Gonnoi: Helly *Gonnoi* II, no. 40; decree of Olosson: *SEG* 29.544), who held eponymous functions, as in many other cases in *poleis* of the Macedonian sphere, cf. Melfi 2007, 239.

73 Melfi 2012, 23-30.

74 Oliver 1947, 103.

75 Strab. 9.5.12: the Perrhaiboi are described by Strabo as 'migrant men' (μετανάσται ἄνθρωποι) who settled on the western slopes of Mount Pindus, after arriving from elsewhere, cf. Strab. 9.5.19.

76 App. *Ill.* 1.2 (a hero Perrhaibos is here listed among the sons of Illyros, as the eponymous ancestor of the Perrhaiboi *ethnos*).

77 See above, fn. 71. The question of Guneus' contingent is actually highly puzzling and has been the subject of much scholarly discussion, nourished by a broader ancient tradition connecting Thessaly to the shrine of Dodona: St. Byz. *Ethn.* δ-146 *s.v.* Δωδώνη, cf. Piccinini 2017, 111-22; Aston 2024, 336-41. Even if one interprets the Homeric mention of the regions "around Dodona" and "along the Titaresios" as referring not jointly to the Perrhaebians but respectively to the Ainianes (Dodona) and the Perrhaiboi (Titaresios), the peculiar composition of the contingent led by Guneus remains – geographically split across the two sides of the Pindus range, an anomaly that could be 'historically' explained by considering the seasonal mobility and transhumant character of the mountain populations in the area, whose territorial cohesion could have been sustained through transit routes through the Pindus range (cf. Chapinal-Heras 2021, 141-2), which connected inland Epirus with upper Thessaly: cf. Aston 2024, 336-7, with references.

assimilation. However, this derivation does not adequately account for the Homeric form Περαιβοί.

On the other hand, Hammond highlighted the shared component -αιβοι in the names Prasaiboi and Perrhaiboi, tracing it back to the river Aoos by way of the alternative hydronym Αἴας, attested in Hecataeus.[78] Perrhaiboi and Prasaiboi might thus be interpreted as variants for populations located 'beyond the Aoos'.[79] This observation appears undoubtedly more appealing than the previous one. Beyond the shared termination – which appears to be exceptional and unproductive, likely connected to archaic substratal elements – and the hypothesis of a topographic link to the river Aoos, the two names clearly convey a common descriptive notion of 'transit, passage', and position 'beyond, across'. They both reflect the shared root **per-*, which underlies the epic verb πράσσω, in the sense of 'to pass through, to travel', as well as the adverb πέρα, 'beyond, across'.[80]

A very different explanatory hypothesis is offered by Lhôte, who interprets Πρασαιβοί and Περραιβοί as two distinct evolutions of an originally identical ethnonym, both ultimately meaning "the killers of cattle, that is, those who perform hecatombs".[81] Starting from the verb πέρθω ('to destroy, kill'), as in Athena περσε-πόλις, and the element βοϝ- ('cattle'), he reconstructs an early compound *Περσεβοί ('cattle-slayers'). A diminutive form *Περσαῖοι (comparable to the heroic name Περσεύς) may have coexisted with *Περσεβοί, and their convergence would have yielded a new compound *Περσαι-βοῖ; through the regular intervocalic assimilation *-rs-* → *-rr-*, this would account for the Thessalian Περραιβοί. The Epirote Πρασαιβοί, in turn, would reflect a secondary development produced by the contamination of the sigmatic aorist ἔπερσα with the thematic aorist ἔπραθον, yielding a form *ἔπρασα, from which variants such as *Πρασεβοί and *Πρασαῖοι could arise; their combination would explain the attested ethnonym Πρασαιβοί.

These explanations, however, are not entirely satisfactory, insofar as they do not in themselves clarify the nature of any possible relationship between the historical Prasaiboi and the Perrhaiboi. While linguistic reconstruction can suggest a formal connection between the two ethnonyms, such proposals offer limited guidance when one turns to historical traditions and to the evidence concerning the Prasaiboi as they appear in our sources. It is worth underscoring that the ancient evidence contains no explicit reference to a link between the two groups – a silence that, although it cannot be

78 Hecat. *FGrH* 1A F 102a-c.

79 Hammond 1967, 373-4, 703.

80 Cf. Beekes 2010, ss.vv. πράσσω (1229-30), πέρα (1175).

81 Lhôte 2013, 91-2.

taken as proof in either direction, remains noteworthy in light of the well-attested patterns of interaction and population movements between the Thessalian and Epirote sides of the Pindus range. The Prasaiboi – whose identity can scarcely have been confined to a purely local memory, given their role as the eponymous group of the Hellenistic *koinon* of Bouthroton – are known in the sources merely as 'Thesprotian' *ethnos*. Were any traditional connection with the prominent Perrhaiboi known or culturally meaningful, it might be expected to leave at least some trace in the surviving evidence.

For the moment, therefore, without dismissing the linguistic possibilities outlined by Lhôte, it seems to me that Hammond's hypothesis remains the more promising avenue of interpretation. If one follows his approach, two points may tentatively be retained: first, that the ethnonym Πρασαιβοί may preserve traces of an ancient toponymic substratum; and second, that it conveys a notion of spatial positioning or movement 'beyond' a reference point. Yet this 'beyond' need not imply any direct connection with the human geography of the Pindus or with the Perrhaiboi. Rather, as seems more plausible to me, this notion of being 'beyond' may have originated within the area around Bouthroton itself – specifically, in the territory that would later come under the authority of the Prasaiboi and form part of their Hellenistic *koinon* – in reference to populations who were somehow located 'beyond' something, whether this meant being part of Corcyra's *perea*, or situated 'beyond' Bouthroton across the Vivar channel, or referring to transhumant groups living beyond the course of the Pavllë river or the passes of Mount Mile.[82] No firm conclusion can be drawn.

The observations and critical remarks expressed above can also be extended to the enigmatic 'sons of the Pyraiboi' mentioned in the well-known and much-discussed elegy from the *polyandrion* of Ambracia (*SEG* 41.540a).[83] The linguistic plausibility of identifying the Πυραιβοί with a group of 'western Perrhaiboi' – specifically with the Homeric μενεπτόλεμοι Περαιβοί – has been demonstrated by Cassio.[84] This explanation, however, does not help us move towards a historical reconstruction of the event – namely, the massacre of a Corinthian-Ambraciote delegation ambushed by an Epirote population during its journey – nor does it help to connect it to the known human geography of the region. The hypothesis – once more widely accepted in scholarship – of an ambush along the road between the coastal landing

82 On the *chora* of Bouthroton in the Pavllë river valley and its development, cf. Hernandez, Hodges 2020, 292-309.

83 For updated references to editions and bibliography, cf. Gonfloni, *CEGS* no. 142a (https://ceg-supplementum.uniroma2.it/ceg-142a-epigramma-funerario-per-i-caduti-di-ambracia/).

84 Cassio 1994, 105.

point of Ambrakos and Ambracia is now less compelling. Likewise, as Fantasia rightly points out, while the transhumant nature of the Pindus populations certainly provides a valid framework for understanding the phenomenon of the western Perrhaiboi,[85] it does not in itself suffice to explain a raid by such a population deep into the region of Ambracia. A more convincing alternative hypothesis, put forward by Fantasia, is that the attack may have taken place much farther north, in a region outside Ambracia's control, along inland routes taken by the delegation as it travelled from the Arachthos valley towards the Corinthian colony of Apollonia, by way of the Aoos and the Drinos valley.[86] Fantasia's reconstruction has the merit of placing the episode and its actors within a more plausible geographical framework.[87] However, it emphasises less a crucial aspect of the issue – namely, the possibility that the reference to the 'sons of the Pyraiboi' in the *polyandrion* is best understood as a poetic projection on the part of the Corinthian side. Rather than pointing to a historically defined and unambiguously identifiable population, the name may have functioned as a symbolically charged and generalised ethnic label, chosen for its cultural resonance in evoking Epirote groups whose contours were likely vague and who, as previously noted, were associated with lands perceived as lying 'beyond'.

In a recent commentary on the *polyandrion* inscription, Ephraim Lytle observes that "the otherwise enigmatic 'sons of the Pyraiboi' does not denote real, pastoral Pyraiboi, but is rather a carefully chosen and highly poetic allusion".[88] Lytle locates the massacre of the Ambraciote-Corinthian delegation along the road to Dodona, thus interpreting the poetic reference to the 'sons of the Pyraiboi' as an evocation of a mythical geography of Homeric resonance – one capable of suggesting the placement of an undefined Epirote group responsible for the attack within the sacred territory surrounding the sanctuary. His interpretation is, in my view, more convincing, as it avoids relying on any presumed connection with the 'historical'

85 So, Randone 2013, 33-52, esp. 39-41 (maintaining that the ambush took place in the territory of Ambracia).

86 Fantasia 2017, 32-9, esp. 38-9, where he recalls that the existence of an inland route connecting Corinth and Apollonia, sheltered from potential attacks by Corcyra, is further supported by the information provided in Thuc. 1.26.2 and by the Apolloniatai's *donarium* at Olympia (*I.Apollonia Illyrie* T 303; cf. Paus. 5.22.2-4).

87 Cf. Fantasia 2017, 39: "The idea that, at a date to be placed in the second half of the sixth century, a joint mission of Corinthians and Ambraciots heading for Apollonia was attacked by the Perrhaebians while travelling along the inland road along the Pindus, and that the fallen were commemorated in an imposing memorial at Ambracia, is more plausible than the reconstruction hitherto taken for granted, which leaves unexplained the mention of an *ethnos* whose historically attested territory lies at some distance from Ambracia to the north" (Author's transl.).

88 Lytle 2022, 77-95 (quotation on page 87).

Perrhaiboi and instead offers a more fitting 'colonial' perspective on the identity of the "sons of the Pyraiboi". One can notice how the interpretive framework that emerges here shows strong affinities with the case of the Prasaiboi, who can be considered a deeply archaic *ethnos*, whose identity may have been shaped through an external perspective, as a population belonging to a space 'beyond'. Crucially, none of this requires forcing the sources to establish any historical or territorial connection between the Πρασαιβοί and the Πυραιβοί, Περαιβοί or Περραιβοί.

In light of the foregoing considerations, Melfi's hypothesis of a connection between the formation of the *koinon* of the Prasaiboi of Bouthroton and that of the Thessalian Perrhaiboi – established a generation earlier, after 196 BC – appears quite difficult to substantiate.[89] The idea that both of these political entities, created under Roman auspices, were similarly characterised by having placed themselves under the protection of Asklepios as part of a cultural policy engineered by Rome proves problematic when examined against the epigraphic evidence, which suggests that the two contexts are far less comparable than the hypothesis implies. In particular, the presence of a priest of Asklepios as the eponymous official of the Perrhaebian *koinon* is best explained as an application of an institutional model of Macedonian origin.[90] By contrast, the documents produced by the Prasaiboi make it clear that the priest of Asklepios did not constitute a structural element of their civic institutions, but rather represented an 'adjunct eponymy' tied to the local sanctuary. A series of manumission records from the Tower of the Inscriptions attests, alongside the priest of Asklepios, the alternating presence of a priest of Zeus Soter, suggesting that the mention of such priesthoods was linked to their respective sanctuary contexts – particularly those involving the consecration of manumitted slaves – rather than to the internal political organisation of the *koinon*. Finally, the absence of any priest in the prescripts of the public decrees issued by the *koinon* further confirms that this political formation was never placed under the institutional authority or symbolic patronage of Asklepios.[91] Beyond this, the idea that the political formation of the Prasaiboi in Epirus consciously drew on a Thessalian identity framework – emphasising their association with Asklepios and foregrounding their ethnic identity in deliberate

89 Melfi 2012, 23-30, esp. 25-6.

90 The priest of Asklepios as an eponymous official is frequently attested elsewhere in Thessaly, outside Gonnoi (e.g. *AEph* 1916, 272 no. 18: Phalanna, early third century BC), thus following an institution widely attested in Macedonian cities – see in particular Amphipolis, Kalindoia, Pella, Beroia, Antigoneia, and others – as a result of the reforms of Philip II (Hatzopoulos 1996, 153-6, 384).

91 Cf. the proxeny decrees *I.Bouthrôtos* nos 8, 9, 10 (see above, fns 52-3).

reference to a Perrhaebian model – remains unconvincing. While Melfi's interpretation is undoubtedly much more nuanced and well-substantiated than these brief remarks may suggest, the broader argument nonetheless rests on a fragile premise: the assumed identification of the Prasaiboi with the Perrhaiboi, whether of Thessalian or Epirote tradition. Had such a reference carried genuine ideological or symbolic weight, we would expect it to have left more explicit traces in our sources. It is worth stressing, moreover, that the Prasaiboi already appear rooted in the area around the sanctuary of Asklepios prior to the foundation of their eponymous *koinon*. From this perspective, it becomes increasingly difficult to see how such a deeply localised configuration could have drawn institutional or conceptual inspiration from a distant Thessalian model, even under Roman influence.

6 Ancient Prasaiboi in the New Epirus

Therefore, we are best advised to return to the only ancient source that explicitly mentions the Prasaiboi – brief though it may be. The definition of them as a Thesprotian *ethnos* transmitted by Stephanus of Byzantium at least allows us to situate their role in the newly reconstituted, pro-Roman Epirus (following the devastation wrought by Aemilius Paullus) in continuity with the ancient and original Epirus inhabited by the 'Homeric' Thesprotoi. The 'Thesproticity' of the Prasaiboi may have been ideologically valorised precisely as a contrast to the pro-Macedonian Molossians and to the *koinon* of the Epirotes based at Phoinike, emerging from the dissolution of the Epirote federation and led by the ruthless Charops the Younger. The mechanisms through which the *ethnos* of the Prasaiboi achieved the prominence necessary for the emergence of a koinon cannot yet be fully charted on the basis of the surviving evidence, but several factors may be cautiously considered. Personal ties between local elites and Roman authorities may have played a role, as may the strategic or symbolic importance of specific territories – yet the details remain elusive. Ultimately, if we are to grasp the political and cultural meaning of the Prasaiboi as a construct, our most reliable point of departure remains the terse but revealing note in Stephanus of Byzantium. That single line may well preserve a local discursive elaboration of the *koinon* of the Prasaiboi – an identity framed as Thesprotian, and thereby conceived as a bridge between the Epirus of tradition and the new Epirus reshaped by Roman intervention.

Bibliography

Aston, E. (2024). *Blessed Thessaly: The Identities of a Place and its People from the Archaic Period to the Hellenistic*. Liverpool.

Beekes, R. (2010). *Etymological Dictionary of Greek*. 2 vols. Leiden; Boston.

Bogdani, J. (2022). "ΚΕΣΤΡΙΑ ΤΗΣ ΧΑΟΝΙΑΣ: appunti sulla geografia e storia di una regione di frontiera". *Hesperìa*, 40 (n.s. 4), 87-103. https://doi.org/10.48255/2283-7531.HESP.40.2022.

Cabanes, P. (1976). *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine (272-167)*. Paris.

Cabanes, P. (1986). "Les modifications territoriales et politiques en Illyrie méridionale et en Épire au IIIe siècle et dans la première moitié du IIe siècle av. n. ère / Ndryshimet territoriale politike në Ilirinë e Jugut dhe në Epir në shek. III dhe në gjysmën e parë të shek. II p. e. sonë". *Iliria*, 16(1), 75-99.

Cabanes, P. (1987). "À propos des Kammanoi". *RPh* 61(1), 49-56.

Cabanes, P. (1989). "Le *Koinon* des Prasaiboi: institutions et société d'après les inscriptions de Bouthrôtos". Fernández Nieto, F.J. (Hrsg.), *Symposion 1982. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte* (Santander, 1.–4. September 1982). Köln, 147-83.

Cabanes, P. (1994). "Charops l'ancien, princeps epirotarum". Φηγος. Τιμητικός τόμος για τον καθηγητή Σωτήρη Δάκαρη. Ioannina, 175-87.

Cabanes, P. (1998). "La Communauté des Prasaiboi (163-44 a.C.) à travers les inscriptions de Buthrôtos". Paci, G. (a cura di), *Epigrafia romana in area adriatica = Actes de la IXe rencontre franco-italienne sur l'épigraphie du monde romain. Organizzata sotto il patrocinio dell'AIEGL e del Ministero degli Affari Esteri* (Macerata, 10-11 novembre). Pisa, 17-37.

Cabanes, P. (2000). "Une famille épirote à travers les inscriptions de Bouthrôtos, IIe siècle avant J.C". Μύρτος: μνήμη Ιουλίας Βοκοτοπούλου. Thessalonike, 59-69.

Cabanes, P. (2013). "Une grand-mère consacre son petit-fils à Parthénos Thémis au pays des Kammanoi". Debiasi, A.; Bassani, M.; Pastorino, E. (a cura di), *L'indagine e la rima: scritti per Lorenzo Braccesi.* Roma, 309-15. *Hesperìa*. Studi sulla Grecità di Occidente 30.

Cabanes, P. (2019). "La communauté des Thesprôtes et ses rapports avec le *koinon* des Molosses, au sein du royaume éacide et après". Chouliaras, I.; Pliakou, G. (eds), Θεσπρωτία *I. 1st International Conference on the Archaeology and History of Thesprotia* (Igoumenitsa, 8-11 December 2016). Ioannina, 93-119.

Cassio, A.C. (1994). "I distici del *polyandrion* di Ambracia e l'«Io anonimo» nell'epigramma Greco". *SMEA* 33, 101-17.

Ceka, N. (2001). "Die Umwandlung Butrints von einem Koinonzentrum zu einer römischen Kolonie". Isager, J. (ed.), *Foundation and Destruction: Nikopolis and Northwestern Greece. The Archaeological Evidence for the City Destructions, the Foundation of Nikopolis and the Synoecism*. Oxford, 181-7. MoDIA 3.

Chapinal-Heras, D. (2021). *Experiencing Dodona. The Development of the Epirote Sanctuary from Archaic to Hellenistic Times*. Berlin; Boston.

Dakaris, S. (1957). "Συμβολὴ εἰς τὴν τοπογραφίαν τῆς ἀρχαίας Ἠπείρου". *AE*, 88-113.

Dakaris, S. (1968). "Δωδώνη". *Ergon* [1969], 21-53.

Davies, J.K. (2000). "A Wholly Non-Aristotelian Universe: The Molossians as Ethnos, State, and Monarchy". Brock, R.; Hodkinson, S. (eds), *Alternatives to Athens: Varieties of Political Organization and Community in Ancient Greece*. Oxford, 234-58.

Domínguez, A.J. (2019). "The *ethnos* of the Thesprotians: Internal Organization and External Relations". Beck, H.; Buraselis, K.; McAuley, A. (eds), *Ethnos and Koinon. Studies in Ancient Greek Ethnicity and Federalism*. Stuttgart, 338-61.

Drini, F. (1987). "À propos de la chronologie et des limites du *koinon* autonome des Prasaiboi à la lumière des données des nouvelles inscriptions". Cabanes, P. (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité = Actes du colloque international de Clermont-Ferrand* (22-25 octobre 1984). Clermont-Ferrand, 151-8.

Fantasia, U. (2017). *Ambracia dai Cipselidi ad Augusto. Contributo alla storia della Grecia nord-occidentale fino alla prima età imperiale*. Pisa.

Filos, P. (2018). "Linguistic Aspects of Epirote Ethnics". Domínguez, A.J. (ed.), *Politics, Territory and Identity in Ancient Epirus*. Pisa, 283-301.

Franke, P.R. (1961). *Die antiken Münzen von Epirus, I: Poleis, Stämme und epirotischer Bund bis 27 v. Chr. Katalog und Untersuchungen*, Wiesbaden.

Fraser, P.M. (2009). *Greek Ethnic Terminology*. Oxford; New York.

Gabrielsen, V. (1994). "The Status of *Rhodioi* in Hellenistic Rhodes". *C&M* 43, 43-69.

Graninger, D. (2011). *Cult and* Koinon *in Hellenistic Thessaly*. Leiden; Boston.

Hammond, N.G.L. (1967). *Epirus. The Geography, the Ancient Remains, the History, and the Topography of Ancient Epirus and Adjacent Areas*. Oxford.

Hansen, M.H.; Nielsen, T.H. (2004). *An Inventory of Archaic and Classical Poleis. An Investigation Conducted by The Copenhagen Polis Centre for the Danish National Research Foundation*. Oxford.

Hatzopoulos, M. (1996). *Macedonian Institutions under the Kings*. Vol. 1, *A Historical and Epigraphic Study*. Athens. ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ 22.

Hernandez, D.; Hodges, R. (2020). "Beyond Butrint: Dominion, Territory, Environment and the Corrupting Sea". Hernandez, D.; Hodges, R. (eds), *Butrint* 7. Oxford; Philadelphia, 292-309.

Kanta-Kitsou, E. (2008). *Gitana Thesprotia. Archaeological Guide*. Athens.

Kontorini, V. (1987). "Δημοσιευμένες ἑλληνικὲς ἐπιγραφὲς τοῦ μουσείου Ἰωαννίνων". ΔΩΔΩΝΗ 16, 611-43.

Kontorini, V. (1999). "Recherches épigraphiques sur l'Épire antique découvertes récentes et programmes". *XI Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina. Roma, 18-24 settembre 1997*. Vol. 1. Roma, 275-85.

Lasagni, C. (2019). *Le realtà locali nel mondo greco. Ricerche su* poleis *ed* ethne *della Grecia occidentale*. Alessandria.

Lasagni, C. (2025). "Institutional Isomorphism, 'Hellenization', and the Southern Illyrian Communities as a Case Study". Barbato, M.; Canevaro, M.; Esu, A. (eds), *Rediscovering Greek Institutions: New Institutionalist Approaches to Greek History*. Edinburgh, 273-98.

Lasagni, C., forthcoming. "Between *Polis* and *Koinon*: Forms and Patterns of Interaction between Political Communities in Northern Epirus and Southern Illyria". Franchi, E.; Giangiulio, M. (eds), *Neighbourhood in the Ancient Greek Federal State: Cooperation, Competition and Local-Regional Tension*.

Lazari, K.; Kanta-Kitsou, E. (2010). "Thesprotia During the Late Classic and Hellenistic Periods. The Formation and Evolution of the Cities". Antonetti, C. (a cura di), *Lo spazio ionico e le comunità della Grecia Nord-Occidentale. Territorio, società, istituzioni. Atti del Convegno Internazionale* (Verona, 7-9 gennaio 2010). Pisa, 35-60.

Lhôte, E. (2011). "Les ethniques de Buthrote: étude linguistique". Lamboley, J.-L.; Castiglioni, M.P. (éds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du Ve colloque international de Grenoble* (8-11 octobre 2008), vol. 2. Paris, 105-12.

Lhôte, E. (2013). *Les Ethniques épirotes*. Paris. https://dodonaonline.com/wp-content/uploads/2019/06/lhote_ethniques_epire_ee_2013.pdf.

Lytle, E. (2022). "Myth, Memory and a Massacre on the Road to Dodona: Reinterpreting an Elegiac Lament from Archaic Ambracia (*SEG* 41.540A)". Christopoulos,

M.; Papachrysostomou, A.; Antonopoulos, A.P. (eds), *Myth and History: Close Encounters*. Berlin; Boston, 77-95.

Mancini, L. (2017). "ΘΕΣΠΡΩΤΙΚΑ ΙΕΡΑ. Il contributo del paesaggio sacro alla conoscenza di un *ethnos* epirota". *ASAA* 95, 203-41.

Melfi, M. (2007). *I santuari di Asclepio in Grecia*. Roma.

Melfi, M. (2012). "Butrinto: da santuario di Asclepio a centro federale". de Marinis, G.; Fabrini, G.M.; Paci, G.; Perna, R.; Silvestrini, M. (a cura di), *I processi formativi ed evolutivi della città in area adriatica*. Oxford, 23-30. BAR International Series 2419.

Melfi, M.; Piccinini, J. (2012). "Geografia storica del territorio di Hadrianopolis nella valle del Drino (V sec. a.C. - 44 a.C.)". Perna, R.; Çondi, D. (eds), *Hadrianopolis* II. Bari, 37-50.

Meyer, E.A. (2013). *The Inscriptions of Dodona and a New History of Molossia*. Stuttgart.

Oliver, J.H. (1947). "Review of *L'Acropoli di Butrinto*, by Ugolini L.M.". *AJPh* 68, 101-5.

Pascual, J. (2018). "From the Fifth Century to 167 BC: Reconstructing the History of Ancient Epirus". Domínguez, A.J. (ed.), *Politics, Territory and Identity in Ancient Epirus*. Pisa, 43-99.

Perlman, P.J. (2000). *City and Sanctuary in Ancient Greece: The Theorodokia in the Peloponnese*. Göttingen. Hypomnemata 121.

Piccinini, J. (2015). "Past and Present Scholarship on the *Politeia* of the Epirotes and a New Book on the History of Molossia". *AntClass* 84, 227-35. https://doi.org/10.3406/antiq.2015.3873.

Piccinini, J. (2017). *The Shrine of Dodona in the Archaic and Classical Ages. A History*. Macerata.

Preka-Alexandri, K. (1989). "Seal Impressions from Gitani, a Hellenistic Metropolis of Thesprotia". *PACT* 23, 163-72.

Preka-Alexandri, K.; Stoyas, Y. (2011). "Economic and Socio-Political Glimpses from Gitana in Thesprotia: The Testimony of Stamped Amphora Handles, Coins and Clay Sealings". Lamboley, J.-L.; Castiglioni, M.P. (eds), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, V. Actes du Ve colloque international de Grenoble* (8-11 octobre 2008). Vol. 2. Paris, 663-83.

Randone, G.F. (2013). "I distici del *polyandrion* di Ambracia: un dibattito interrotto". *Acme* 66, 33-52.

Raynor, B. (2017). "Alexander I of Molossia and the Creation of Apeiros". *Chiron* 47, 243-70. https://doi.org/10.34780/2264-cgct.

Rinaldi, E. (2018). "*Instrumenta publica* dai contesti urbani epiroti di età ellenistica". *ASAA* 96, 93-117.

Rinaldi, E. (2018a). "I luoghi della vita pubblica e amministrativa nelle città dell'Epiro". Domínguez, A.J. (ed.), *Politics, Territory and Identity in Ancient Epirus*. Pisa, 249-82.

Rinaldi, E. (2021). "The Meeting Halls of Hellenistic Epirus". *Thiasos* 10(1), 371-400.

Roller, D.W. (2023). *The Geographical Guide of Ptolemy of Alexandria. An Analysis*. London.

Rönnlund, R. (2023). *The Cities of Plain. Urbanism in Ancient Western Thessaly*. Oxford.

Spanakis, M. (2020). "Thessalian Landscapes and Ethnicity in Hellenistic Poetry: The Ethnic Catalogue of Rhianus' *Thessalica* (frr. 26-38 Powell)". Cristilli, A.; Gonfloni, A.; Stok, F. (eds), *Experiencing the Landscape in Antiquity. I Convegno Internazionale di Antichità – Università degli Studi di Roma 'Tor Vergata'*. Oxford, 245-50. *BAR International Series* 3015.

Walbank, F.W. (1957). *A Historical Commentary on Polybius.* Vol. 1, *Commentary on Books I–VI*. Oxford.

Zizza, C. (2006). *Le iscrizioni nella Periegesi di Pausania. Commento ai testi epigrafici*. Pisa.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Koinon, *ethnos* et *eparcheia*. Emprise territoriale, rôle politique et discours identitaire du *koinon* des Macédoniens à l'époque impériale

Olga Boubounelle
Université Paris Nanterre, France

Abstract Although the role of the *koinon* of the Macedonians in the celebration of imperial power is well known, its territorial boundaries and its relationship to the province of Macedonia remain much debated. While the geographical distribution of inscriptions relating to the *koinon* leaves no doubt as to its regional influence, the discourse they convey reflects the political and identity claims of this ancestral institution. The deliberate confusion of the terms *ethnos* and *eparcheia* enabled the *koinon* – through its representatives – to assert its provincial vocation and defend the primacy of the Macedonian *ethnos* within a composite province.

Keywords Macedonia. Roman province. Koinon. Eparcheia. Ethnos.

Sommaire 1 Introduction. – 2 L'emprise régionale du *koinon*. – 3 La confusion des termes *ethnos* et *eparcheia*. – 4 La Macédoine, subdivision administrative de la province du même nom ? – 5 Les prétentions provinciales du *koinon* des Macédoniens. – 6 Conclusion.

Edizioni Ca'Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-04-29 | Accepted 2026-02-06 | Published 2026-10-20
© 2026 Boubounelle | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/008

1 Introduction

L'intégration du monde grec à l'Empire romain entraîna-t-elle l'unification et la simplification des structures territoriales de celui-ci ? C'est ce que l'on pourrait penser de prime abord. Il faut toutefois nuancer ce point de vue en considérant le cas particulièrement complexe des *koina* d'époque impériale, dont l'emprise territoriale et l'articulation avec les structures administratives et politiques romaines demeurent largement débattues.[1] À l'époque impériale, en effet, la plupart des provinces de l'Empire étaient dotées d'institutions appelées *concilia* dans l'Occident romain et *koina* dans l'Orient grec. Structurées autour d'un conseil représentatif rassemblant des délégués des diverses cités et communautés membres, et présidées par un magistrat en chef, flamine, grand-prêtre ou koinarque,[2] ces confédérations avaient pour vocation de célébrer le culte des empereurs à une échelle supra-civique et de manifester la loyauté de la population provinciale au pouvoir impérial, mais aussi de transmettre des requêtes et de défendre les intérêts de ses membres auprès des autorités romaines.[3]

Les historiens y ont longtemps vu des institutions organisées selon le cadre administratif et géographique romain de la province.[4] Dans son étude de 1965, J. Deininger recourait ainsi au terme de *Provinziallandtag*, c'est-à-dire d'assemblée provinciale, pour qualifier les *koina* ou les *concilia* portant des noms de province, à l'est comme à l'ouest de l'Empire.[5] De fait, dans la plupart des provinces occidentales, il existait une réelle adéquation entre *concilia* et territoires provinciaux. Ces *concilia*, conçus d'emblée comme des institutions provinciales, regroupaient les territoires sous la juridiction d'un ou de plusieurs gouverneurs et portaient le nom explicite de *concilia provinciae* ou *concilia provinciarum*.[6] Tel est par exemple le cas du *concilium provinciae Mauretaniae Caesariensis* représentant la Maurétanie Césarienne ou du *concilium Galliarum* fédérant les provinces gauloises.

1 Je remercie G. Biard et Chr. Müller pour leurs conseils et leurs relectures. Cet article est issu d'une communication donnée le 18 juin 2024 dans le cadre du colloque *Territoires multiples : Discours politiques, discours identitaires* organisé par le groupe TEMAES à l'université Haute-Alsace à Mulhouse.

2 Sur l'identité entre grand-prêtre fédéral et koinarque dans certains *koina*, voir Edelmann-Singer 2015, 161-74.

3 Price 1984, 64-73 ; Kolb, Vitale 2016, 1-7.

4 Par exemple Marquardt 1881, 516 ; Kornemann 1900, 805 ; 1924, 929-41.

5 Deininger 1965, 1-6.

6 Sur les *concilia* des provinces occidentales, voir Fishwick 2004 ; Edelmann-Singer 2015, 105-29.

Dans l'Orient hellénophone, en revanche, les différences observables entre le cadre administratif romain des provinces et celui des *koina* ont rapidement conduit à mettre en question l'emploi du terme de *Provinziallandtag*, jugé trop réducteur.[7] Ainsi, bon nombre d'historiens, tels que Chr. Marek, B. Burrell ou B. Edelmann-Singer estiment, dans leurs études respectives,[8] que les *koina*, qui pour certains existaient déjà à l'époque hellénistique, auraient été organisés sur une base ethnique. Ils auraient constitué des institutions autonomes, distinctes des structures provinciales, tant du point de vue du territoire que du statut juridique, et soumises à la seule autorité de l'empereur. Récemment encore, F. Lozano a rappelé dans un article le peu de pertinence de la notion de *koinon* provincial dans l'Orient hellénophone.[9] Selon lui, la plupart des *koina* n'avaient ni la légitimité ni la prétention de représenter toute la province, mais fédéraient seulement leurs cités-membres, souvent issues d'une même région ou d'un même *ethnos*. Sous le Principat auraient donc coexisté dans cette partie de l'Empire deux systèmes d'organisation territoriale répondant à des logiques différentes, le système romain de la province, dont la vocation était essentiellement administrative et fiscale, et le système grec du *koinon*, constituant en quelque sorte le conservatoire d'anciennes traditions fédérales et ethniques.

Qu'en était-il dans la province de Macédoine ? À l'époque impériale, il existait de fait un *koinon* des Macédoniens chargé de la célébration du culte impérial et d'autres attributions mineures. Il était présidé par un grand-prêtre des Augustes, endossant également, dès la fin du IIe s., le titre de macédoniarque,[10] et regroupait en un *synedrion* les représentants des différentes cités et communautés membres. Les premières attestations de cette institution remontent au règne de Claude, mais il est possible qu'elle ait été instaurée sous Auguste,

7 Dès 1887, Gustave Fougères affirmait d'ailleurs dans l'entrée « *concilium* » du Daremberg et Saglio (1887, 844-5) : « En fait, les Romains ne se sont pas astreints, dans cette organisation, à suivre un statut uniforme. Ils se sont gardés de toute conception absolue et ont su adapter le régime nouveau aux institutions antérieures. […] D'une manière générale, en Orient, presque chaque *ethnos* conserve son *koinon* de sorte que le bon fonctionnement du culte impérial ne se trouve pas atteint par les remaniements si fréquents des territoires provinciaux ».

8 Marek 1993 ; 2016, 361-3 ; Burrell 2004, 2 ; Edelmann-Singer 2015, 302. L'auteur conserve néanmoins, en dépit de ces observations, la dénomination de *Provinziallandtag* pour désigner les *koina* comme les *concilia*.

9 Lozano 2017, 149-51.

10 À l'instar de ce que l'on observe dans le *koinon* d'Asie, la macédoniarchie et la grande-prêtrise constituaient deux titres distincts détenus par un seul et même magistrat : celui de grand-prêtre faisait référence aux fonctions religieuses, tandis que celui de macédoniarque renvoyait à la dimension politique et administrative de la magistrature en chef du *koinon* des Macédoniens. Voir Boubounelle, à paraître.

à l'instar d'autres *koina* des provinces hellénophones.[11] Tandis que l'histoire du *koinon* à l'époque impériale est relativement bien connue, ses limites territoriales et ses relations avec la province de Macédoine demeurent largement discutées. Le *koinon* était-il chargé de fédérer l'ensemble de la population provinciale ou n'avait-il au contraire qu'une vocation régionale ?

Afin de dépasser les apories liées au territoire réel du *koinon*, c'est-à-dire à l'espace géographique qu'il fédérait effectivement, cet article propose de s'interroger sur ce que l'on pourrait appeler son territoire symbolique. En effet, si le *koinon* des Macédoniens détenait, en pratique, une emprise territoriale fondamentalement régionale, bien différente de celle de la province romaine de Macédoine, son discours épigraphique révèle des aspirations politiques et identitaires bien plus larges. Tout au long de l'époque impériale, cette institution s'efforça de revendiquer symboliquement son contrôle sur l'ensemble du territoire provincial afin de gagner en visibilité et en légitimité.

2 L'emprise régionale du *koinon*

À la suite de J. Deininger qui, dans sa monographie sur les assemblées provinciales, catégorisait le *koinon* des Macédoniens comme un « regulär Provinziallandtag »,[12] bon nombre d'historiens considèrent encore que ce *koinon* aurait constitué une véritable institution provinciale. Au contraire de l'Achaïe, où plusieurs confédérations régionales coexistaient, la Macédoine aurait selon eux disposé d'un seul et unique *koinon*, fédérant toute la province autour d'un culte commun des empereurs, et ce, en dépit du caractère profondément composite de cette dernière.[13] De fait, la province de Macédoine, première province romaine de l'Orient hellénophone, connut de nombreuses modifications territoriales **[fig. 1]**. Si, après la conquête romaine, en 167 av. J.-C., le protectorat proclamé par Paul-Émile fut réduit à la Macédoine proprement dite, à laquelle étaient adjointes la Péonie, la Thrace occidentale jusqu'à l'Hèbre et l'Atintanie, après la création de la province en 148 av. J.-C., l'Illyrie méridionale, puis tous les nouveaux territoires conquis par Rome dans les Balkans, furent placés sous l'autorité du gouverneur de Macédoine. La réorganisation provinciale de 27 av. J.-C. modifia ses frontières méridionales, puisque la Thessalie et l'Épire furent rattachées à la province d'Achaïe ; en

11 Sur l'histoire du *koinon* des Macédoniens à l'époque impériale, voir Boubounelle, à paraître.

12 Deininger 1965, 91.

13 Vitale 2016 ; Lozano (2017, 153) estime que l'on peut parler de culte impérial provincial en Macédoine jusqu'à l'annexion de la Thessalie.

46 apr. J.-C., la Thrace égéenne fut dissociée de la Macédoine et intégrée à la nouvelle province de Thrace, tandis qu'au cours du Ier ou du IIe s. apr. J.-C., la Thessalie fut à nouveau rattachée à la province de Macédoine.

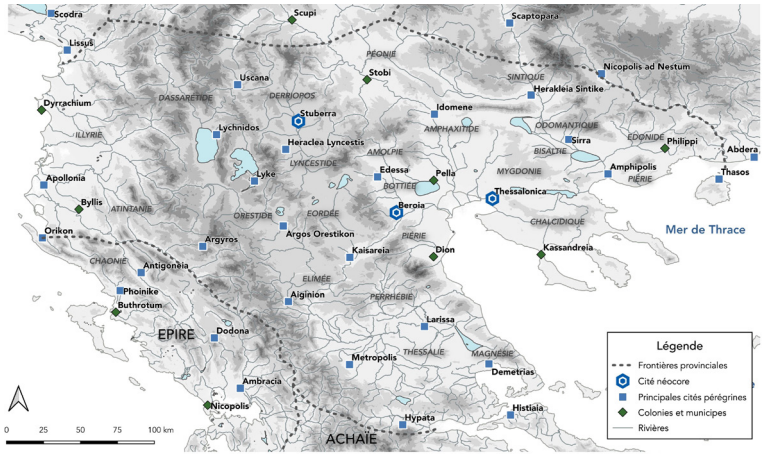


Figure 1 La province de Macédoine au iie s. apr. J.-C. (© Boubounelle 2024)

Quoique largement répandue, l'idée d'un *koinon* provincial se heurte d'emblée à une difficulté majeure puisque la documentation épigraphique relative à cette institution s'avère complètement absente des régions non macédoniennes de la province, telles que la Thessalie, l'Illyrie méridionale ou la Thrace égéenne **[fig. 2]**. En outre, aucun document épigraphique ne fait état de manière certaine de la participation au *koinon* des Macédoniens de ces régions. L'emprise territoriale réelle du *koinon* des Macédoniens était donc, durant tout le Haut-Empire, bien plus restreinte que celle de la province.[14]

14 Papazoglou 1998, 134 et plus largement 133-9.

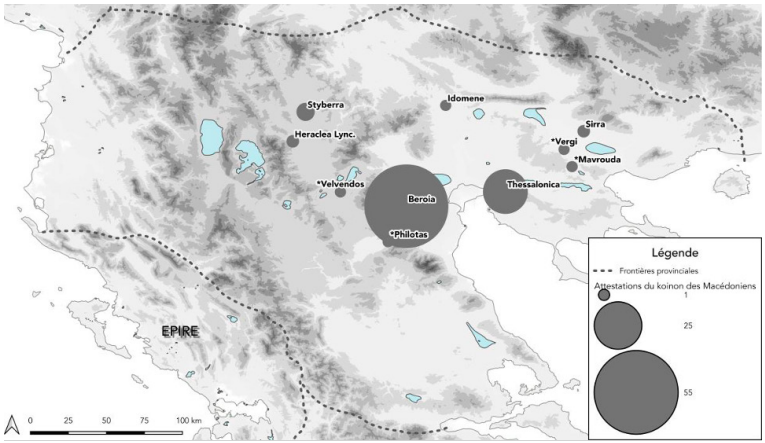


Figure 2 Les attestations épigraphiques du *koinon* des Macédoniens (© Boubounelle 2024)

Ce constat a conduit F. Papazoglou,[15] tout comme M.B. Hatzopoulos à sa suite, à défendre l'idée que le *koinon* aurait eu pour frontières les limites historiques du territoire macédonien tel qu'il fut délimité en 167 av. J.-C. après l'abolition du royaume antigonide. Selon ce dernier, « le *koinon* macédonien, même à l'époque impériale, n'était pas l'organe de la province romaine de Macédoine tout entière, ni ne suivait les péripéties des modifications de ses frontières. Il fut toujours l'expression de l'*ethnos* macédonien dans les limites pratiquement immuables des quatre mérides ».[16] Fonctionnant de manière pleinement indépendante du gouvernement provincial, le *koinon* des Macédoniens aurait constitué une institution non seulement régionale mais également ethnique, dans la continuité de l'ancienne confédération d'époque monarchique. Deux inscriptions de Béroia datant respectivement du règne de Vespasien et de celui de Trajan attestent ainsi l'existence au sein du *koinon* de représentants des quatre mérides macédoniennes, ces subdivisions territoriales établies sous les derniers Antigonides.[17] De fait, l'institution

15 Papazoglou 1998, 133-9. Kanatsoulis (1953, 36) défendait déjà l'idée que le *koinon* aurait eu une emprise fondamentale régionale et ethnique, arguant du fait que son nom ne renvoyait qu'au seul *ethnos* des Macédoniens et non aux divers peuples thrace, illyrien, ou encore thessalien qu'englobait la province.

16 *BE* 1996, 242. Voir également Hatzopoulos 1996, 84.

17 *I.Beroia* 61 : [Αὐτοκράτορα Καίσαρα Οὐεσπασιανὸν(?) Σεβαστὸν Μ]ακεδόνων τὸ κοινὸν καὶ | [Βεροιαίων ἡ μητρόπολις καὶ νεωκόρος, διέποντος τ]ὴν ἐπαρχείαν ~ Λ(ευκίου) ~ Βαιβίου Ὀνωράτου | [ἀγωνοθετοῦντος καὶ γυμνασιαρχοῦντος τοῦ δεῖνος] τοῦ Ἀμύντα ἐκ τῶν ἰδίων,

d'époque impériale tirait ses racines d'un *koinon* plus ancien, attesté épigraphiquement dès le règne de Philippe V, mais dont les origines remontaient à l'époque téménide. Cette communauté, regroupant l'ensemble des sujets macédoniens du royaume, s'exprimait à travers une Assemblée populaire et participait pleinement à la vie politique aux côtés des souverains.[18] Selon ces deux historiens, le *koinon* d'époque impériale, quoique remanié à plusieurs reprises par le pouvoir romain, aurait donc conservé sa composante ethnique d'origine et n'aurait pas intégré les nouveaux peuples de la province.

De nombreux textes épigraphiques établissent en effet une correspondance entre le *koinon* et l'*ethnos* des Macédoniens. Celle-ci est par exemple visible dans les titres honorifiques accordés par l'institution. Deux des magistrats du *koinon*, T. Flavius Paramonus et Iulius Ingenuus, reçurent ainsi le titre prestigieux de « premier de l'*ethnos* » (πρώτος τοῦ ἔθνους).[19] Cette correspondance entre *koinon* et *ethnos* est également visible dans une inscription honorifique du IIe s. apr. J.-C., récompensant le grand-prêtre et agonothète du *koinon* des Macédoniens, T. Flavius Cassander du double titre honorifique de « fils des Macédoniens et de la patrie », en remerciement pour son dévouement à l'égard de l'*ethnos* et de la patrie, c'est-à-dire de sa cité d'origine, Béroia.[20] En octroyant ces différents titres, le *koinon* aurait

ἱερω|[μένου τοῦ δεῖνος τοῦ δεῖνος, ἀρχόντων(?) τοῦ] συνεδρίου· πρώτης μερίδος Ἀπελ|[λᾶ τοῦ δεῖνος, δευτέρας τοῦ δεῖνος τοῦ δεῖνος, τρίτης Σωτ]αίρου τοῦ Κλέωνος, τετάρτης Ἀλε|[ξάνδρου τοῦ δεῖνος] (« Le *koinon* des Macédoniens et la métropole et cité néocore des Béroiens (honorent) l'empereur César Vespasien Auguste, untel fils d'Amyntas étant agonothète et gymnasiarque sur ses fonds propres, untel fils d'untel étant prêtre ; Apellas fils d'untel pour la première méride, untel fils d'untel pour la deuxième, Sôtairos fils de Kléôn pour la troisième et Alexandros fils d'untel pour la quatrième étant magistrats du *synedrion* », trad. de l'auteur) ; *I.Beroia* 64 : [Αὐτοκράτορι Καίσαρι Νέρουᾳ Τραϊαν]ῷ Σεβαστῷ Γερ[μανικῷ, Δακικῷ — — —] | [— — — Μακεδόνων τὸ κοινὸν — — — —]CTΩN Φουλκιν[ίου τοῦ δεῖνος πρώτης] | [μερίδος, δεῖνος δε]υτέρας, ν Εἰσιδώρ[ου τοῦ δεῖνος τρίτης] | [τοῦ δεῖνος τετάρτης, τα]μίου τῶν συνέ[δρων — — — — — —] (« À l'empereur César Nerva Trajan Auguste Germanicus Dacicus […] le *koinon* des Macédoniens (a consacré cette statue), Fulcinius fils d'untel pour la première méride, untel pour la deuxième, Isidôros fils d'untel pour la troisième et untel pour la quatrième et étant trésorier des synèdres […] », trad. de l'auteur).

18 Hatzopoulos 1996, *passim* ; 2015, 319-40. Cette Assemblée populaire fut transformée après la conquête romaine en un *synedrion* représentatif, composé de synèdres nommés par chacune des communautés membres du *koinon*. Voir (Boubounelle à paraître).

19 Titus Flavius Paramonus (*EKM* I, 7, 119, Béroia, deuxième quart du IIe s. apr. J.-C.) ; Iulius Ingenuus (*I.Bas-Strymon* 8, Vergi, fin du IIe ou début du IIIe s. apr. J.-C.).

20 *EKM* I, 106 : Βεροιαίων ἡ βουλὴ καὶ ὁ | δῆμος Τ(ίτον) Φλάουιον Κάσ|σανδρον τὸν ἀρχιερέα καὶ | ἀγωνοθέτην τοῦ κοινοῦ | Μακεδόνων, υἱὸν Μακε|δόνων καὶ τῆς πατρίδος, | πρῶτον τῶν ἀπ' αἰῶνος τού|τῳ τειμηθέντα τῷ ὀνόμα|τι, φιλοκαίσαρα καὶ φιλόπα|τριν, πάσῃ προνοίᾳ καὶ πρά|ξει συνπαθῶς καὶ συμφε|ρόντως ὑπὲρ τοῦ ἔθνους | κ<α>ὶ τῆς πατρίδος ἐν παντὶ καιρῷ ἄριστα πολειτευσάμενον, ἐπι|μεληθέντος Δέκμου Ποπλικίου | Φιλώτου (« Le Conseil et le Peuple des Béroiens (ont honoré) Titus Flavius Cassander, grand-prêtre et agonothète du *koinon* des Macédoniens, fils des Macédoniens et de la patrie, le premier de tous les temps à avoir été honoré de ce titre, ami des Césars et ami de la patrie, qui a, avec une constante prévoyance dans l'ensemble de son action, exercé en toutes circonstances ses fonctions

souligné la prééminence de certains de ses magistrats sur le reste de la population du territoire macédonien qu'il était chargé de représenter.

3 La confusion des termes *ethnos* et *eparcheia*

Or, si l'on admet que le *koinon* des Macédoniens constituait une institution ethnique et régionale, sans lien avec le cadre administratif provincial, comment expliquer, comme le relevait déjà avec étonnement F. Papazoglou,[21] que de nombreux documents épigraphiques relatifs au *koinon* fassent mention du terme d'*eparcheia*, et ce, dès la fin du Ier s. apr. J.-C. ?

En effet, le titre honorifique de « premier de l'*ethnos* » ne fut pas le seul à être décerné par le *koinon* ; celui-ci attribua également, à la même période, le titre de « premier de l'*eparcheia* » (πρῶτος τῆς ἐπαρχείας) à deux de ses magistrats, le grand-prêtre et agonothète Ti. Claudius Pierion à la fin du Ier s. et le macédoniarque Septimius Silvanus Nicolaus à la fin du IIe ou au début du IIIe s.[22] Il accorda de même à l'un de ses synèdres, Iulius Nicopolianus, le titre plus original de « premier des Hellènes de l'*eparcheia* ».[23]

Ce même terme d'*eparcheia* figure également à deux reprises dans un décret honorifique érigé en 98 apr. J.-C. à Béroia pour le grand-prêtre à vie et agonothète du *koinon* des Macédoniens Q. Popillius Python. Celui-ci est remercié par l'institution pour avoir « pendant la durée de sa grande-prêtrise, payé la capitation pour l'ensemble de l'*eparcheia* »[24] et pour avoir également « pendant tout le temps de sa grande-prêtrise, reçu, à chaque réunion, la population de l'*eparcheia* avec des distributions générales ».[25] L'interprétation de ces évergésies fait débat : pour certains, le paiement de la

publiques de manière excellente, dans une communauté de sentiments et d'intérêts à l'égard de l'*ethnos* et de la patrie, par les soins de Decimus Publicius Philotas », trad. de l'auteur).

21 Papazoglou 1998, 139.

22 Ti. Claudius Pierion iunior (*EKM* I, 115, Béroia, fin du Ier s. apr. J.-C.) ; Septimius Silvanus Nicolaus (*IG* X, 2, 1, 172 ; *IG* X, 2, 2, 333 ; *SEG* 34, 678 ; *SEG* 59, 701, Styberra, premier quart du IIIe s. apr. J.-C.)

23 *I.Amphaxitis* 262 (Mavrouda, 2e quart du IIIe s. apr. J.-C.) : [Ἰού]λιον Νικοπολιανὸν | τὸν σύνεδρον καὶ πρῶ|τον Ἑλλήνων τῆς ἐπ|αρχείου vv Ζώσιμος δοῦ|λος πραγματευτὴς | τὸν ἴδιον δεσπότην |εὐνοίας ἕνεκεν (« Zosimos, esclave et régisseur, (a honoré) Iulius Nicopolianus, synèdre et premier des Hellènes de la province, son maître, en raison de sa bienveillance », trad. de l'auteur). Sur ce titre et le titre similaire de « premier des Grecs » attesté dans quelques inscriptions d'Asie Mineure, voir Heller 2007 ; Nigdelis, Lioutas 2009.

24 *I.Beroia* 117, ll. 8-10 : δόντα ἐν τῷ | τῆς ἀρχιερωσύνης χρόνῳ τὸ ἐπικε|φάλιον ὑπὲρ τῆς ἐπαρχίας.

25 *I.Beroia* 117, ll. 19-21 : διαδόμασιν παρ' ὅλον τὸν τῆς ἀρχιαιρω|σύνης χρόνον πανδήμοις κατὰ πᾶσαν σύ|νοδον ὑποδεξάμενον τὴν ἐπαρχείαν. Le même texte doit être restitué dans l'inscription fragmentaire *EKM* I, 118.

capitation pour l'ensemble de la province aurait constitué l'une des responsabilités du *koinon* des Macédoniens, et son avance aurait donc fait partie des obligations de ses magistrats en chef.[26] Cependant, comme on l'a vu, la non-participation de bon nombre de cités de la province au *koinon* fragilise cette interprétation. Pour d'autres, il s'agirait ici d'une évergésie volontaire de Popillius Python.[27] Si ce dernier devait incontestablement jouir d'une grande fortune, il paraît toutefois difficilement concevable qu'il ait pu payer la capitation pour l'ensemble de la population provinciale. Il est de même peu probable qu'il ait été en mesure de gratifier de distributions l'ensemble de la population de la province à chaque réunion annuelle du *synedrion*, puisque, on l'a vu, seule une dizaine de cités de Macédoine participaient dans les faits à la vie du *koinon*. Dans cette inscription, l'*eparcheia* semble donc renvoyer, comme l'ont souligné plusieurs historiens, non à l'ensemble du territoire provincial mais aux communautés de l'*ethnos* des Macédoniens.[28]

On retrouve un usage similaire du terme d'*eparcheia* dans la dédicace d'un autel honorifique érigé par le macédoniarque Domitius Eurydicus pour le célèbre juriste romain Licinius Rufinus, vers 240 apr. J.-C. Celui-ci est remercié pour avoir plaidé la cause de l'*eparcheia* concernant la participation (*synteleia*) des Thessaliens :

> ἀγαθῆι τύχηι. | <κατὰ τὸ δόξαν τῷ> | <λαμπροτάτῳ συνε>|δρίῳ Λικίνιον | Ῥουφεῖνον, τὸν ὑ|πατικόν, συναγο|ρεύσαντα τῇ ἐπαρ|χείᾳ περὶ τῆς συντε|λείας τῶν Θετταλῶν | Δομίτιος Εὐρύδικος | ὁ μακεδονιάρχης | ἐκ τῶν ἑαυτοῦ.[29]
>
> À la bonne Fortune. Conformément à la décision du très illustre Conseil, (statue de) Licinius Rufinus, de rang consulaire, pour avoir plaidé la cause de l'*eparcheia* concernant la contribution des Thessaliens. Le macédoniarque Domitius Eurydicus (l'a fait ériger) sur ses fonds propres.[30]

Selon F. Millar, suivi par R. Bouchon, cette inscription serait la preuve que les Thessaliens auraient été contraints de verser une contribution financière au *koinon* de la province à laquelle ils avaient été rattachés, pour la célébration du culte impérial provincial.[31] De fait, une lettre de Gallien et Valérien qui dispense la cité de Philadelphie de Lydie de

26 Larsen 1938, 454 ; Kanatsoulis 1953, 44-5.

27 Deininger 1965, 94-5 ; Wörrle 1975, 292.

28 Hatzopoulos 1996, 349-50 ; Papazoglou 1998, 138.

29 *I.Beroia* 101.

30 Trad. de l'auteur.

31 Millar 1999, 94-5 ; Bouchon 2016, 303-4.

la contribution financière à fournir à sa métropole pour la célébration du culte impérial provincial emploie ce même terme de *synteleia*.[32] Néanmoins, loin de se référer exclusivement au financement du culte impérial, le verbe συντελεῖν ou le substantif συντέλεια sont également utilisés dans les inscriptions grecques d'époque impériale à propos de l'acquittement d'impôts ou d'autres obligations vis-à-vis du gouvernement provincial ou impérial.[33] On peut donc également estimer qu'ici, le *koinon* des Macédoniens serait intervenu auprès de l'influent juriste afin que celui-ci plaide, auprès du gouverneur ou même de l'empereur, la cause de la partie macédonienne de la province – désignée par le terme *eparcheia* – contre les Thessaliens dans une affaire concernant le montant ou les modalités de versement d'une contribution – sans doute pécuniaire – due au pouvoir romain ; la contestation par les Thessaliens du montant de leur contribution aurait en effet risqué de nuire aux intérêts financiers de l'*ethnos* des Macédoniens dont le *koinon* était le représentant. Par ailleurs, aucun autre document ne prouve que les Thessaliens aient pris part au *koinon* des Macédoniens.[34] C'est sans doute de la même manière qu'il faut interpréter une inscription érigée par le *koinon* pour l'orateur M. Ulpius Isodemus « en raison de son mérite et de son dévouement envers l'*eparcheia* » au tournant du IIe et du IIIe s. apr. J.-C.[35]

On retrouve enfin la même équivalence dans la dédicace d'un autel honorifique érigé par un Thessalonicien au gouverneur M. Aurelius Attinas, au milieu du IIIe s. apr. J.-C. :

> Α ❦ ὁ αἰδέσιος ❦| ἀγαθῆι ν τύχηι. | Μ(ᾶρκον) Αὐρ(ήλιον) Ἀττίναν | τὸν λαμπρ(ότατον) σε|μνῶς καὶ ἀδια|βλήτως ἡγεμο|νεύσαντα καὶ | μαρτυρηθέν|τα ὑπὸ τῆς ἐ|παρχείας ❦| Αὐρ(ήλιος) Πόντιος |Νεικίας ὁ κρ(άτιστος) | συνκλητικὸς | τὸν ἴδιον εὐ|εργέτην καὶ ἀληθῆ φίλον.

32 *TAM* V, 3, 1421. Un passage de Dion de Pruse emploie de même le verbe συντελεῖν pour évoquer les cités dépendant de leur capitale, dans le cadre d'un *conuentus* (Dio Chrys. *Or.* 40.10).

33 Dans un sens financier, on le retrouve par exemple dans la pétition à l'empereur Gordien du *uicus* de Scaptopara, en Thrace pour renvoyer à des contributions (*IGBulg* IV, 2236, l. 30) ; dans une lettre de Septime Sévère et Caracalla à Nicopolis d'Istrum, datant de 198 apr. J.-C., pour désigner le versement de l'or coronaire à la suite de la victoire des empereurs (*IGBulg* II, 659, l. 32). Une inscription d'Apateira, dans la vallée du Caystre, du IIIe s., l'emploie également pour évoquer la contribution à la levée de recrues (*IGR* IV, 1763).

34 Sur la non-participation de la Thessalie au *koinon* des Macédoniens, voir Boubounelle, à paraître.

35 *I.Beroia* 89 : τὸ λαμπρότατον | συνέδριον • Μ(ᾶρκον) • Οὔλ|πιον Ἰσόδημον | τὸν δοκιμώτατον | τῶν ῥητόρων ἀρε|τῆς ἕνεκα καὶ εὐνοί|ας τῆς εἰς τὴν ἐπαρ|χείαν ἀναστησά|σης τὸν ἀνδριάντα | τῆς γυναικὸς αὐτοῦ | Αἰλί<α>ς Ἰουλίας (« Le très illustre Conseil (a honoré) M. Ulpius Isodemus, le plus sage des orateurs, en raison de son mérite et de son dévouement envers l'*eparcheia*. Son épouse Aelia Iulia a fait ériger la statue », trad. de l'auteur).

| εὐτυχῶς. Β Ἀττίνα • τίς σε | ἄνστησε; ❦ Μα|κηδόνες · ἀν|θ' ὅτου φράζαι· | ἀνθ' ὑγιοῦς γνώ|μης ❦ ν καὶ χερὸς | ν ἀγνοτάτης. ❦[36]

> Le vénérable. À la bonne fortune ! Le très illustre Marcus Aurelius Attinas, qui a exercé la charge de gouverneur de manière noble et irréprochable et a reçu le témoignage de l'*eparcheia*, l'excellent Aurelius Pontius Nicias, de rang sénatorial (a honoré) son évergète et son véritable ami. – Attinas, qui t'a consacré ? – Les Macédoniens. – Pour quelle raison ? Explique-le. – Pour mon jugement sensé et ma main incorruptible.[37]

Selon le texte de la dédicace, le gouverneur aurait reçu de l'*eparcheia* un témoignage (*martyria*), c'est-à-dire un document officiel reconnaissant ses qualités. Si le terme désignait ici la province dans son ensemble, on voit mal quelle instance aurait pu être en charge de décerner ce brevet d'excellence. La brève épigramme placée à la suite de l'inscription honorifique apporte un autre élément de réponse. Celle-ci présente les Macédoniens (Μακηδόνες) – terme très fréquemment employé pour renvoyer au *koinon* depuis l'époque hellénistique[38] – comme l'instance responsable de l'érection d'un monument au gouverneur, pour son équité et sa mesure. Ainsi, il apparaît probable que l'*eparcheia* à l'origine du témoignage corresponde à l'*ethnos* des Macédoniens, représenté par son *koinon*. Cette forme d'équivalence entre le terme d'*eparcheia* et celui d'*ethnos* conduisait F. Papazoglou à se demander avec perplexité, dans son article de 1998 : « Comment se fait-il que le même vocable désigne deux ensembles territoriaux et administratifs différents ? ».[39]

4 La Macédoine, subdivision administrative de la province du même nom ?

Une piste pourrait être fournie par les récents travaux de M. Vitale qui a défendu l'idée que, dans certaines régions du monde grec, l'emprise des *koina* ne correspondait pas à celle des provinces mais à celle de sous-ensembles provinciaux, portant également en grec le nom d'*eparcheiai*.[40] Le même terme d'ἐπαρχεία, qui servait à traduire le latin *prouincia*, aurait pu selon les contextes renvoyer

36 *IG* X, 2, 1, 148.

37 Trad. de l'auteur.

38 Hatzopoulos 1996, 217-8.

39 Papazoglou 1998, 133-9.

40 Vitale 2014 ; 2016, 105 : « At least according to inscriptions referring to Asia minor and Syria, the sphere of responsibility of a governor, that is a gubernatorial provincia/

tantôt à la province, c'est-à-dire à l'ensemble du territoire à la charge d'un gouverneur, tantôt à l'une de ses subdivisions territoriales et administratives, correspondant parfois aux domaines de compétence des procurateurs équestres.[41] Tel serait notamment le cas dans certaines provinces doubles : la Bithynie-Pont, par exemple, aurait été composée de deux ensembles territoriaux distincts, l'éparchie de Bithynie et l'éparchie du Pont, disposant chacun de leur *koinon* respectif. Il en aurait été de même dans la province de Crète-Cyrénaïque, selon les recherches récentes de Fr. Chevrollier.[42] Mais ce fonctionnement serait aussi valable pour d'autres provinces unitaires : dans la province de Galatie par exemple, existait, selon M. Vitale, un *koinon* de Galatie mais aussi un *koinon* de Paphlagonie, dont l'emprise correspondait aux territoires paphlagoniens annexés à la province.[43] Il en serait allé de même en Syrie, où les diverses entités généralement interprétées comme des régions ou des peuples distincts (Phénicie, Commagène, Judée, Dékapolis, etc.) auraient en réalité constitué de réelles entités administratives désignées en grec sous le terme d'*eparcheiai*.[44]

Loin de traduire une appartenance ethnique, les *koina* auraient coïncidé avec des éparchies, et c'est ce qui expliquerait, selon M. Vitale, l'équivalence sémantique entre les termes d'*ethnos* et d'*eparcheia* que l'on observe dans la documentation d'époque impériale : dans la mesure où ces termes renvoyaient à la même réalité territoriale, ils auraient été progressivement utilisés l'un pour l'autre.[45] La correspondance entre les *ethnè* et les *eparcheiai* se refléterait ainsi dans la désignation du gouverneur comme *hègemôn tou ethnous* sur certaines inscriptions civiques mais aussi impériales, comme un édit d'Hadrien à Éphèse datant de 129 apr. J.-C.[46] On la retrouverait en Galatie où, comme en Macédoine, était indifféremment attribué par le *koinon* le titre de « premier de l'*ethnos* »[47] et de « premier de l'*eparcheia* »,[48] ou encore en Bithynie, où le bithyniarque Ti. Claudius

ἐπαρχεία, appears as subdivided into several administrative districts/sub-provinces that were also called provinciae/ἐπαρχείαι ».

41 Vitale 2012, 13-27 et 38-40.

42 Chevrollier 2024, 151-5.

43 Vitale 2012, 205-29.

44 Vitale 2013. Voir déjà Sartre 2004, 167-86.

45 Vitale (2016, 101) cite divers extraits du *Digeste* attestant une équivalence entre *ethnos* et *eparcheia* dans la dénomination des grands-prêtres des *koina*.

46 *I.Eph*. 1487.

47 Par exemple C. Aelius Flavianus Sulpicius, premier de l'*ethnos* et deux fois galatarque (*I.Ancyra* I, 103, Ancyre, seconde moitié du IIe s. apr. J.-C.).

48 Par exemple Claudia Balbina, *basilissa* par tradition ancestrale et première de l'*eparcheia* (*I.Ancyra* I, 80, Ancyre, vers 115-130 apr. J.-C.) ou Caecilius Hermianus, galatarque et premier de l'*eparcheia* (*I.Ancyra* I, 116, vers 254-260 apr. J.-C.).

Piso est par exemple honoré comme « premier de l'*eparcheia* par décision du conseil du *koinon* » au début du IIIe s. apr. J.-C.[49]

Peut-on supposer que la province de Macédoine ait été de la sorte subdivisée en plusieurs *eparcheiai* dont l'une d'elles aurait correspondu au *koinon* des Macédoniens ? C'est ce que pourrait suggérer la traduction grecque de la loi sur les provinces prétoriennes, découverte à Cnide et datant sans doute de 100 av. J.-C. Celle-ci spécifie en effet que la Chersonèse et la Caénique conquises par T. Didius devaient constituer une seule et même *eparcheia* qui serait confiée au magistrat détenteur de l'*eparcheia* de Macédoine.[50] Il serait certes erroné de donner ici au terme d'*eparcheia* la signification territoriale qu'il fut amené à revêtir par la suite : à l'époque républicaine, la *prouincia* et son équivalent grec d'*eparcheia* désignent avant tout une mission, un ensemble de tâches confiées à un (pro)magistrat.[51] Il n'en demeure pas moins que l'administration des différents territoires conquis par Rome au cours de l'époque républicaine apparaît strictement distincte de celle du territoire macédonien. Ces nouvelles *prouinciae* étaient placées selon différentes modalités sous l'autorité du gouverneur en charge de la Macédoine mais ne formaient pas avec cette dernière un seul et même territoire unifié.[52] Ces régions n'étaient du reste pas régies exactement par les mêmes lois. On se souvient de fait qu'après la chute du royaume d'Illyrie, ce ne fut pas Paul-Émile mais Anicius, accompagné de cinq légats, qui réorganisa la région et lui donna ses lois, avant qu'elle ne soit rattachée en 148 à la Macédoine.[53] Dès le milieu du IIe s. av. J.-C., le noyau originel de la province, la Macédoine proprement dite, serait donc resté distinct des autres territoires placés plus tardivement sous l'autorité du même gouverneur, tels que la Chersonèse, la Caénique, l'Illyrie ou encore, bien plus tardivement, la Thessalie. Selon J.-L. Ferrary, c'est ce qui expliquerait qu'ils n'aient pas été intégrés au *koinon*.[54]

L'hypothèse de l'existence de plusieurs éparchies au sein de la province de Macédoine à l'époque impériale s'avère néanmoins fragilisée par l'absence totale de mentions épigraphiques du terme d'*eparcheia* pour désigner les autres régions incorporées à la province. On s'attendrait, si la Macédoine était divisée en plusieurs éparchies,

49 *I.Prusias* 47, l. 2-3 : [πρῶτο]ν ἐπ̣αρχείας δόγματι | [κοιν]οβουλίου.

50 Crawford 1996, n° 12, ll. 5-20.

51 Hurlet, Müller 2020, 51-7 avec la bibliographie antérieure.

52 À partir de 146 et jusqu'en 46 av. J.-C., le magistrat romain envoyé en Macédoine intervenait ainsi en Grèce pour rendre la justice en cas de litige, mais ne se rendait pas sur place de façon régulière, contrairement aux dispositions prévues pour la Chersonèse et la Caénique. Voir Hurlet, Müller 2020, 82-4.

53 Liv. 45.17-18 et Liv. 45.26.11-15.

54 Ferrary 2018, 127-9 (= Ferrary 2017, 305-8).

à trouver des mentions de cette réalité administrative dans les différentes régions de la province et à avoir des attestations, aux côtés de l'*eparcheia* de Macédoine, d'une *eparcheia* thessalienne ou d'une *eparcheia* illyrienne. Or il n'en est rien ; on ne connaît en outre aucune mention du terme d'*eparcheia* au pluriel dans la province. En effet, pour certaines provinces micrasiatiques comme la Galatie ou la Cappadoce, la titulature des magistrats romains énumère parfois plusieurs éparchies distinctes[55] : selon M. Vitale, l'énumération complète de toutes les éparchies représenterait la désignation officielle de la province, alors que la mention de la seule Galatie ou Cappadoce, les éparchies les plus importantes de leurs provinces respectives, constituerait une sorte d'abréviation, de mention *pars pro toto*.[56] Pour la Macédoine en revanche, la titulature des magistrats, quels qu'ils soient, ne mentionne que la *provincia Macedoniae*/*eparcheia Makedonias* et ne fait jamais mention des autres territoires englobés dans la province, tels que l'Illyrie ou encore la Thessalie.[57]

Ce constat se trouve renforcé par d'autres témoignages tels que les milliaires érigés le long de la *via Egnatia* sous Trajan et qui commémorent la réfection de la route qui traversait la province de Macédoine depuis son extrémité occidentale, Dyrrachium, jusqu'à sa limite orientale, Acontisma ou Néapolis : quoique la route traverse successivement les régions illyrienne et macédonienne, la province est bien désignée au singulier, ce qui semble confirmer sa nature unitaire.[58] L'unité de la province semble confirmée par une épigramme d'époque impériale provenant de Dyrrachium et présentant cette dernière ville comme partie intégrante de la « terre de Macédoine », cette dernière renvoyant sans doute au territoire provincial.[59] Ainsi, pour la province de Macédoine, rien ne permet

55 Par exemple pour la Cappadoce *AE* 1925, 126 (= *AE* 1997, 1482) où L. Antistius Rusticus est désigné comme *leg(atus) Imp(eratoris) Caes(aris) [[Domitiani]] Aug(usti) pro pr(aetore) provinciarum Capp(adociae) Galat(iae) Ponti Pisid(iae) Paphl(agoniae) Arm(eniae) Min(oris) Lyca(oniae)* ou *CIL* III, 312 où le légat L. Caesennius Gallus est dit avoir pavé les routes de plusieurs éparchies (*… vias provinciarum / Galatiae Cappadociae / Ponti Pisidiae Paphlagoniae / Lycaoniae Armeniae Minoris / stravit*). Pour la Lycie-Pamphylie, *TAM* II, 571 où un anonyme est désigné comme proconsul de Lycie et Pamphylie (l. 1-4 : ἀντιστρά][τηγον Αὐτοκράτορος] | Τρα[ια]νοῦ [Κ]αίσαρος | Σεβ[α]στοῦ Γερμανικοῦ | Δακ[ικ]οῦ ἐπαρχειῶν | Λυκ[ία]ς καὶ Παμφυλίας).

56 Vitale 2012, 247.

57 Par exemple *SEG* 54, 601 (Apollonia de Mygdonie, règne d'Hadrien), l. 2-5 : ἐπί|τροπον Σεβαστοῦ ἐπαρ|χειῶν Βρετανίας, Μακε|δονίας ; *TAM* II, 1201 (Phaselis, 145/6 apr. J.-C.), l. 10-12 : ταμίαν καὶ ἀν|τιστράτηγον ἐπαρχείας Μακε|δονίας ; *I.Bouthrôtos* 12 (Butrint, fin IIe-début IIIe s. apr. J.-C.), l. 4-5 : ἀνθύπατ[ον] | Μακεδονίας.

58 I.*Philippi*[2] 414 (Philippes, 112 apr. J.-C.), l. 5-8 : *[ui]am a Dyrrachi(o) usq(ue) Acontisma per* | *prouinciam Macedoniam* | *longa intermissione negledam* | *restitue[nd]am curauit*. Voir aussi *IG* X, 2, 1, 1012 (Thessalonique, 112 apr. J.-C.), l. 6-12.

59 I.Epidamne 58 (= *SEG* 41, 544), l. 1-6 : ἔνθα με τὸν Μάρκοιο | Προυμ<ν>ασσέα Ζωτικὸν υἷα | γῆ κατέχει Μακεδὼν | κλώσμασι μοιριδίοις· | γεννητὸν Φρυγίῃ, τέλος |

vraiment d'établir avec certitude l'existence de plusieurs *eparcheiai*, du moins pour l'époque impériale.

Cela est d'autant plus incertain que l'on ne peut établir d'équivalence claire entre ces supposées subdivisions provinciales et des *koina* censés les représenter. Aucun *koinon* régional n'est ainsi attesté en Illyrie méridionale, région pourtant dotée de lois différentes de la partie macédonienne de la province.[60] De même, la Thessalie, qui pourrait être considérée comme une *eparcheia* distincte en vertu de son rattachement tardif à la province, abritait deux *koina* différents, le *koinon* des Thessaliens et celui des Magnètes.[61] À l'inverse, le territoire de l'ancien royaume macédonien conquis par Rome en 168 av. J.-C., qui aurait dû constituer une seule et même *eparcheia*, ne correspond pas exactement à la zone effectivement représentée par le *koinon* des Macédoniens. Seule une dizaine de cités participait à la vie du *koinon*, alors même que la province de Macédoine comptait, selon le témoignage de Pline, cent-cinquante communautés[62] et la seule région de Macédoine entre quatre-vingt et cent communautés, selon les estimations de F. Papazoglou.[63] Cette inadéquation s'explique en partie par le fait que les cités libres et les colonies – souvent pourvues d'un vaste territoire – ne prenaient généralement pas part à l'institution.[64] Du fait de leur statut privilégié, celles-ci n'avaient en effet nul besoin d'un intermédiaire auprès des autorités provinciales et impériales et pouvaient se dispenser des dépenses qu'engendrait la participation au *koinon*, telles que le financement du temple ou des festivités du culte impérial. Mais il n'en demeure pas moins que certaines régions peuplées principalement de cités pérégrines, telles que l'Élimée, la Mygdonie, la Chalcidique ou encore la Sintique semblent être demeurées à l'écart du *koinon* des Macédoniens, alors même qu'elles faisaient partie intégrante du royaume antigonide à la veille de la conquête romaine.[65] Ce constat amène à nuancer l'idée défendue par F. Papazoglou et M.B. Hatzopoulos selon laquelle la participation au *koinon* se serait uniquement fondée sur des critères ethniques, d'autant que ces derniers ne devaient plus jouer, à l'époque

ἔλλαχε Δυρρακέη χθών (« Ici, moi, Zôtikos de Prymnessos, fils de Markos, la terre de Macédoine me retient par les arrêts du destin. Né en Phrygie, le sort a voulu que je finisse mes jours sur le sol de Dyrrachion », trad. de l'auteur). Voir Papazoglou 1998, 139.

60 Sur l'organisation du culte impérial dans la partie illyrienne de la province, voir Boubounelle, à paraître.

61 Bouchon 2016, 285-308.

62 Plin. *HN* 4.33.

63 Papazoglou 1988, 439-40.

64 La participation de la cité libre de Thessalonique au *koinon* n'est attestée que tardivement, à partir du début du IIIe s. apr. J.-C., et s'explique sans doute par sa rivalité avec la métropole de Béroia.

65 Sur ces régions, voir Papazoglou 1988, *passim*.

impériale, un rôle aussi prépondérant qu'à l'époque monarchique. Le statut juridique des communautés et leur besoin de représentation auprès des autorités romaines devaient constituer un facteur tout aussi important, si ce n'est plus.

5 Les prétentions provinciales du *koinon* des Macédoniens

La confusion que l'on observe entre les termes de *koinon*, d'*ethnos* et d'*eparcheia* ne peut donc pas s'expliquer par une forme d'adéquation entre le cadre territorial et administratif romain et celui du *koinon*. On pourrait plutôt y voir, comme l'ont proposé certains, une preuve de la souplesse d'emploi de ces différents termes en grec, couramment utilisés les uns pour les autres.[66] Le terme d'*eparcheia* aurait été utilisé pour traduire le latin *prouincia*, mais aurait aussi été employé dans un sens moins strict, comme un équivalent d'*ethnos*. Sans être fausse, il me semble cependant que cette explication tend à minimiser la portée symbolique d'un tel choix lexical, car le fait que ces termes aient parfois été remplacés l'un par l'autre ne signifie pas nécessairement qu'ils étaient parfaitement interchangeables. Sans les employer toujours de manière rigoureuse, les communautés grecques et leurs élites n'en étaient pas moins conscientes du fait que certains termes servaient à traduire des réalités juridiques romaines.[67]

Ainsi, l'interversion des termes d'*ethnos* et d'*eparcheia* relève à mon sens d'un discours conscient, développé par le *koinon* afin de manifester ses prétentions à représenter l'ensemble de la province. Dépossédé de son rôle politique depuis la conquête romaine, et jouissant d'une emprise territoriale bien moindre que celle de la province, le *koinon* des Macédoniens s'appropria progressivement le vocabulaire politique romain afin de redéfinir son identité collective en fonction du nouveau cadre administratif et territorial provincial, imitant sans doute en cela des régions voisines, où existait une véritable équivalence entre *koinon* et structures provinciales ou infra-provinciales.[68] En faisant correspondre l'*ethnos* qu'elle avait

66 Par exemple Nigdelis, Souris 2005, 35 ; Ando 2010, 31-40.

67 Il en va ainsi des termes grecs de *lamprotatos* et de *kratistos* qui servait à traduire respectivement les titres romains de *clarissimus* et d'*egregiu*s. Ceux-ci pouvaient être attribués, de façon plus souple qu'en latin, à des individus ne faisant pas partie de l'ordre sénatorial ou équestre ; mais il est probable que dans bien des cas, l'objectif était précisément de jouer sur cette ambiguïté pour suggérer la supériorité sociale des honorés, quand bien même ces derniers ne faisaient pas partie des *primi ordines*. Voir Demougin 2015, 65-72.

68 Il n'est ainsi pas à exclure que le *koinon* des Macédoniens ait subi en la matière l'influence du *koinon* de Thrace ou de certains *koina* micrasiatiques, de la même

vocation à incarner à la province tout entière, l'institution espérait sans doute gagner en visibilité et en légitimité.[69]

Il est à ce titre révélateur que cette confusion lexicale n'apparaisse que dans des inscriptions émanant du *koinon*, de ses représentants ou de ses communautés membres. Ainsi, le fait que des représentants du *koinon* se voient octroyer le titre de « premier de l'*eparcheia* » reflète les prétentions des élites fédérales, qui aspiraient à se hisser symboliquement au sommet de l'ensemble de la province et non seulement de leur région d'origine. La présence du terme d'*eparcheia* dans la désignation officielle des magistrats romains de la province pourrait avoir encouragé son usage plus officieux au sein du *koinon*, notamment pour faire l'éloge de ses magistrats en chef. Grands-prêtres et macédoniarques pouvaient de la sorte se targuer de n'être pas si différents, tout compte fait, de ceux qui étaient réellement à la tête de la province.

Cette volonté d'identification au cadre provincial est également visible dans l'inscription en l'honneur de Ti. Claudius Pierion iunior, qui est dit avoir reçu le titre de « premier de l'*eparcheia* par décision des synèdres de Macédoine ».[70] Il s'agit en réalité d'une formulation unique puisque la désignation habituelle des synèdres comme « synèdres des Macédoniens » met d'ordinaire en exergue leur rôle de représentants de l'*ethnos*. Le choix du terme *Makedonia* paraît ici délibéré : mis en vis-à-vis du terme d'*eparcheia*, il ménage une forme d'ambiguïté entre la région de Macédoine proprement dite et la province du même nom. La formule permet ainsi de suggérer la vocation provinciale du *koinon*.[71]

Ce même parallélisme lexical s'observe de manière inversée sur certaines inscriptions qui emploient une titulature peu habituelle pour désigner le gouverneur. Deux inscriptions de Leukopétra font ainsi mention du « proconsul de l'*eparcheia* des Macédoniens » (ἀνθύπατος τῆς τῶν Μακεδόνων ἐπαρχείας) Tertullianus Akylas,[72] tandis que sur un autel funéraire érigé sur l'agora de Thessalonique vers le milieu du IIIe s. apr. J.-C. pour la fille du gouverneur M. Ulpius Iulianus, ce dernier est désigné comme « gouverneur de l'*eparcheia* des Macédoniens » (ἡγεμών τῆς Μακεδόνων ἐπαρχείας) :

manière que pour la mise en place des prêtrises et des magistratures fédérales. Sur ces circulations, voir Boubounelle, à paraître.

69 Pour d'autres exemples de ce phénomène en Asie Mineure, voir Ando 2010, 38-9.

70 *I.Beroia* 115 (fin du Ier s. apr. J.-C.) : δόγματι συνέδρων | Μακεδονίας καὶ πρῶτον τῆς ἐπαρχείας (« et aussi, par décision des synèdres de Macédoine, premier de l'*eparcheia* », trad. de l'auteur). Sur la syntaxe de cette inscription et les diverses interprétations qui en ont découlé, voir Nigdelis 1995, 179-80.

71 Contrairement par exemple à la province voisine de Thrace où le *koinon* porte officiellement le nom de *koinon* de l'*eparcheia*. Voir Sharankov 2007.

72 *I.Leukopetra* 83 (233/4 apr. J.-C.), 105 (252/3 apr. J.-C. ?).

> Οὐλπίαν | Ἰουλιανὴν | τὴν λαμπρο|τάτην θυγατέ|ρα Μ(άρκου) Οὐλπίου | Ἰουλιανοῦ τοῦ | διασημοτάτ[ο]υ | καὶ ἀγνοτ[άτου] | ἡγεμόνος τῆ[ς] | Μακεδόνων ἐ|παρ[[[χε]ί]]ας τὸ λαμ|πρότατον Μακε|δόνων συνέδρι|ον μνήμης χάριν.[73]
>
> Ulpia Iuliana, l'illustre fille de Marcus Ulpius Iulianus, très éminent et très irréprochable gouverneur de l'*eparcheia* des Macédoniens. L'illustre Conseil des Macédoniens (l'a érigé) en sa mémoire.[74]

Le net parallèle qui est ménagé dans cette dernière inscription entre l'ἐπαρχεία Μακεδόνων et le συνέδριον Μακεδόνων paraît être une façon de réduire la distance, de faire correspondre autant que possible le cadre provincial à l'*ethnos* des Macédoniens.[75]

Ce discours symbolique véhiculé par les inscriptions du *koinon* visait sans doute à affirmer l'importance de l'*ethnos* des Macédoniens, voire à défendre sa primauté au sein d'une province composite, sans cesse reconfigurée par Rome.[76] Ainsi, le fait que l'inscription en l'honneur de Licinius Rufinus évoque la défense de l'*eparcheia* (et non de l'*ethnos* des Macédoniens) concernant la contribution des Thessaliens pourrait refléter, si l'interprétation que j'en propose est correcte, la prétention du *koinon* à incarner à travers les intérêts des Macédoniens, ceux de toute la province. Face à l'intégration au sein de l'espace provincial d'autres régions telles que l'Illyrie méridionale, la Thrace égéenne ou la Thessalie, il s'agissait peut-être pour le *koinon* d'assurer par ce discours symbolique la visibilité des communautés macédoniennes qu'il représentait et de promouvoir l'identité macédonienne comme la principale identité provinciale, et ce, au détriment des autres identités ethniques et régionales présentes dans la province. Ainsi, il n'est pas anodin que le *koinon* accorde à l'un de ses synèdres, Iulius Nicopolianus, le titre de « premier des Hellènes de l'*eparcheia* », comme on l'a déjà vu. Si le titre est bien sûr inspiré de la titulature des *koina* d'Asie et de Bithynie (κοινὸν τῶν ἀπὸ τῆς Ἀσίας Ἑλλήνων et κοινὸν τῶν ἐν Βιθυνίᾳ

73 *IG* X, 2, 1 Suppl. 1070.

74 Trad. de l'auteur.

75 Les éditeurs *principes* de l'inscription, Adam-Veleni, Sverkos (2009, 19-23), défendent l'idée que le *koinon* aurait englobé l'ensemble du territoire de la province de Macédoine. Voir cependant les critiques de M.B. Hatzopoulos (*BE* 2011, 416).

76 Camia (2012, 354-6) défend une position similaire à propos du *koinon* achéen. Celui-ci, sans avoir constitué un véritable *koinon* provincial, aurait eu, au moins à certaines périodes, une fonction de représentation en matière de culte impérial qui aurait dépassé les seules frontières du Péloponnèse.

Ἑλλήνων),[77] il dénote néanmoins la prétention du *koinon* à incarner l'identité hellénique au sein de la province.

6 Conclusion

Le cas macédonien s'avère particulièrement révélateur des difficultés inhérentes à la définition du rapport qu'entretenait le territoire des *koina* avec celui des provinces romaines. La répartition géographique des inscriptions relatives au *koinon* des Macédoniens montre clairement que cette institution, contrairement à ce que pourrait suggérer son nom, ne fédérait pas dans la pratique l'ensemble du territoire provincial, mais seulement un nombre restreint de communautés pérégrines de Macédoine proprement dite. En dépit de son emprise territoriale régionale, celui-ci se revendiquait néanmoins comme une institution à vocation provinciale, notamment grâce à la confusion délibérée des termes d'*ethnos* et d'*eparcheia* qu'elle entretenait dans son discours épigraphique. Cette équivalence lexicale lui permettait aussi de défendre la primauté de l'*ethnos* des Macédoniens au sein d'une province composite, sans cesse reconfigurée par Rome. En minimisant par son discours l'écart qui le séparait du cadre administratif et territorial de la province, le *koinon* s'efforçait de se poser comme le représentant d'un territoire plus vaste que celui qu'il fédérait effectivement et de façonner à son image l'identité de la province.

Bibliographie

Adam-Veleni, P. ; Sverkos, H. (2009). « Μ. Ούλπιος Ιουλιανός, ηγεμών της Μακεδόνων επαρχείας ». Β΄ πανελλήνιο συνέδριο επιγραφικής : πρακτικά, Θεσσαλονίκη 24-25 Νοεμβρίου 2001 : στην μνήμη της Φανούλας Παπάζογλου, 20-23.

Ando, C. (2010). « Imperial Identities ». Whitmarsh, T. (ed.), *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*. Cambridge, 17-45. Greek Culture in the Roman World.

Boubounelle, O. (à paraître). *La célébration du pouvoir impérial dans la province romaine de Macédoine (i^er^ s. av. - iv^e^ s. apr. J.-C.)*. Athènes. Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.

Bouchon, R. (2016). « Les Thessaliens et le culte des empereurs de Rome : Tradition, intégration, polycentrisme et jeu d'échelles ». Kolb, A. ; Vitale, M. (Hrsgg), *Kaiserkult in den Provinzen des Römischen Reiches : Organisation, Kommunikation und Repräsentation*. Berlin, 285-308.

Burrell, B. (2004). *Neokoroi : Greek Cities and Roman Emperors*. Leiden. Cincinnati Classical Studies 9.

77 Nigdelis, Lioutas 2009, 108-12.

Camia, F. (2012). « Un culto imperiale “provinciale” in Achaia ? Riflessioni intorno a F. Lozano Gómez, *Un dios entre los hombres. La adoración a los emperadores romanos en Grecia, Barcelona 2010* ». *ASAA*, 90, 351-8.

Chevrollier, F. (2024). *Histoire de la province romaine de Crète-Cyrénaïque, de Pompée à Dioclétien*. Louvain. Orient & Méditerranée 45.

Crawford, M.H. (1996). *Roman Statutes*. London. Bulletin of the Institute of Classical Studies 64.

Deininger, J. (1965). *Die Provinziallandtage der römischen Kaiserzeit : von Augustus bis zum Ende des dritten Jahrhunderts n. Chr.* München. Vestigia 6.

Demougin, S. (2015). « Titres Officiels, Titres Officieux ». Kuhn, A. (ed.), *Social Status and Prestige in the Graeco-Roman World*. Stuttgart, 63-85.

Edelmann-Singer, B. (2015). *Koina und Concilia : Genese, Organisation und sozioökonomische Funktion der Provinziallandtage im römischen Reich*. Stuttgart. Heidelberger althistorische Beiträge und epigraphische Studien 57.

Ferrary, J.-L. (2017). *Rome et le monde grec. Choix d'écrits*. Paris. Epigraphica 9.

Ferrary, J.-L. (2018). « Le passage de la Macédoine et des régions adjacentes sous la domination romaine (168-88 av. J.-C.) ». Antonetti, C. ; Guimier-Sorbets, A.-M. ; Kalaitzi, M. ; Paschidis, P. (eds), Βορειοελλαδικά *: tales from the lands of the ethne : essays in honour of Miltiades B. Hatzopoulos : proceedings of the International Conference held in Athens* (February 2015). Athens, 299-308. Μελετήματα 78.

Fishwick, D. (2004). *The Imperial Cult in the Latin West. Studies in the Ruler Cult of the Western Provinces of the Roman Empire*. Vol. 3, *Provincial Cult*. Part 3, *The Provincial Centre*. Leiden. Religions in the Graeco-Roman World 147.

Fougères, G. (1887). s.v. « Concilium ». *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines de Daremberg et Saglio*.

Hatzopoulos, M.B. (1996). *Macedonian Institutions Under the Kings, I, a Historical and Epigraphic Study*. Athens. Μελετήματα 22.

Hatzopoulos, M.B. (2015). « Federal Macedonia ». Beck, H. ; Funke, P. (eds), *Federalism in Greek Antiquity*. Cambridge, 319-40.

Heller, A. (2007). « Hellénisme et primauté : remarques sur les *koina* d'Asie et de Bithynie sous l'Empire ». Brun, P. (ed.), *Scripta anatolica : Hommages à Pierre Debord*. Bordeaux, 215-36.

Hurlet, F. ; Müller, C. (2020). « L'Achaïe à l'époque républicaine (146-27 av. J.-C.) : une province introuvable ? ». *Chiron*, 50, 49-100.

Kanatsoulis, D. (1953). « Το κοινὸν τῶν Μακεδόνων ». Μακεδονικά, 3, 27-102.

Kolb, A. ; Vitale, M. (2016). « Provinzen und ihre Kaiserkulte – Quellen, Probleme und Ergebnisse ». Kolb, A. ; Vitale, M. (Hrsgg), *Kaiserkult in den Provinzen des Römischen Reiches : Organisation, Kommunikation und Repräsentation*. Berlin, 1-20.

Kornemann, E. (1900). s.v. « Concilium ». *RE* vol. 4, 1.

Kornemann, E. (1924). s.v. « κοινόν ». *RE*, suppl. 4.

Larsen J.A.O. (1938). « Roman Greece ». Frank, T. (ed.), *An economic survey of ancient Rome, IV*. Baltimore, 259-498.

Lozano, F. (2017). « Emperor Worship and Greek Leagues : The Organization of Supra-Civic Imperial Cult in the Roman East ». Muñiz Grijalvo, E. ; Cortés Copete, J.M. ; Lozano, F. (eds), *Empire and Religion : Religious Change in Greek Cities under Roman Rule*. Leiden, 149-76, Impact of Empire 25.

Marek, C. (1993). *Stadt, Ära und Territorium in Pontus-Bithynia und Nord-Galatia*. Tübingen, Istanbuler Forschungen 39.

Marek, C. (2016). *In the Land of a Thousand Gods : A History of Asia Minor In the Ancient World*. Princeton.

Marquardt, J. (1881). *Römische Staatsverwaltung 1*. Darmstadt.

Millar, F. (1999). « The Greek East and Roman Law : The Dossier of M. Cn. Licinius Rufinus ». *JRS*, 89, 90-108.

Nigdelis, P.M. (1995). « Oberpriester und Gymnasiarchen im Provinziallandtag Makedoniens : eine neue Ehreninschrift aus Beroia ». *Klio*, 77, 170-83.

Nigdelis, P.M. ; Souris, G. (2005). Ανθύπατος λέγει. Ένα διάταγμα των αυτοκρατορικών χρόνων για το Γυμνάσιο της Βέροιας. Thessaloniki. Τεκμήρια suppl. 1.

Nigdelis, P.M. ; Lioutas, A. (2009). « 'First of the Hellenes in the Province'. A New Inscription from Mygdonia ». *GRBS*, 49, 101-12.

Papazoglou, F. (1988). *Les villes de Macédoine à l'époque romaine*. Athènes, BCH suppl. 16.

Papazoglou, F. (1998). « Le Koinon macédonien et la province de Macédoine ». *Thracia*, 12. Studia in honorem Christo Danov, 133-9.

Price, S.R.F. (1984). *Rituals and Power. The Roman Imperial Cult in Asia Minor*. Cambridge.

Sartre, M. (2001). « Les manifestations du culte impérial dans les provinces syriennes et en Arabie ». Evers, C. ; Tsingarida, A. (éds), *Rome et ses provinces : genèse et diffusion d'une image du pouvoir. Hommages à Jean-Charles Balty*. Bruxelles, 167-86. Lucernae Novantiquae 1.

Sharankov, N. (2007). « The Thracian κοινόν : New Epigraphic Evidence ». Iakovidou, A. (ed.). *Thrace in the Graeco-Roman World. Proceeding of the 10th International Congress of Thracology* (Komotini - Alexandroupolis, 18-23 October 2005). Athens, 518-38.

Vitale, M. (2012). *Eparchie und Koinon in Kleinasien von der ausgehenden Republik bis ins 3. Jh. n. Chr.* Bonn.

Vitale, M. (2013). *Koinon Syrias : Priester, Gymnasiarchen und Metropoleis der Eparchien im kaiserzeitlichen Syrien*. Berlin.

Vitale, M. (2014). « Il sommo sacerdozio federale del culto imperiale nell'Oriente romano : un riesame generale della documentazione epigrafica e numismatica ». *MediterrAnt*, 17(1), 287-308.

Vitale, M. (2016). « 'Priest', 'Eparchy-Arch', 'Speaker of the Ethnos' : The Areas of Responsability of the Highest Officials of the Eastern Provincial Imperial Cult ». *Mnemosyne*, 69(1), 82-112.

Wörrle, M. (1975). « Zwei neue Inschriften aus Myra zur Verwaltung Lykiens in der Kaiserzeit ». Borchardt, J. (Hrsg.), *Myra. Eine lykische Metropole in antiker und byzantinischer Zeit*. Berlin, 255-300.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Aménagements de la ville et de la *chôra* : les territoires de l'agentivité en Carie, IVe-Ier s. av. J.-C.

Gabrièle Larguinat-Turbatte
Université Bordeaux Montaigne, France

Abstract Dans cet article, nous proposons d'appliquer la théorie anthropologique du réseau de l'art élaborée par A. Gell aux édifices et aux aménagements de la ville et du territoire réalisés en Carie entre le IVe et le Ier s. av. J.-C. Les interactions entre les acteurs impliqués dans la construction d'un édifice apparaissent comme l'un des éléments des processus de territorialisation des communautés locales et des pouvoirs dominants. Dégager les différentes dimensions de leur agentivité conduit à une meilleure compréhension des rapports de pouvoir et de domination et montre comment s'opère la spatialisation de l'identité.

Keywords Agentivité. Carie. Territoire. Cité. Ville.

Sommaire 1 Introduction. – 2 La théorie anthropologique de l'art d'Alfred Gell appliquée aux aménagements de la ville et du territoire dans la Carie antique. – 3 Relations entre communautés locales et régionales et territoires de l'agentivité. – 3.1 Dans les territoires sous influence rhodienne. – 3.2 Agentivité et territorialisation des Milésiens et des Pidaséens. – 4 Agentivités croisées des communautés locales et des souverains (IVe-Ier s.). – 4.1 Les Hécatomnides, la *syngénéia* de Pelekos et la monumentalisation du sanctuaire de Sinuri. – 4.2 L'agentivité fluctuante des aménagements urbains dans les fondations dynastiques ou royales. – 4.3 La palestre de Théangéla dans le dialogue entre la cité et le roi. – 5 L'agentivité des cités et du pouvoir romain de la République à l'Empire. – 5.1 Des rôles d'agent et de patient changeants à Alabanda. – 5.2 L'agentivité impériale directe et indirecte à Tralles. – 6 Bilan et perspectives de recherches.

Edizioni Ca'Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-04-30 | Accepted 2025-09-24 | Published 2026-10-20
© 2026 Larguinat-Turbatte | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/009

1 Introduction

Les aménagements réalisés dans la ville et dans la *chôra* des cités sont des éléments de définition du territoire. Dans la Carie de Mausole à celle d'Auguste, on s'intéressera principalement aux édifices publics, aux sanctuaires et aux infrastructures aménagés par les communautés locales ou les pouvoirs dominants. Dans ces territoires aux limites changeantes, les constructions seront considérées comme des termes d'un dialogue entre les différents acteurs grâce à l'identification de l'agentivité de chacun.[1] Les réseaux d'agentivités qui pourront être mis en évidence contribueront à la compréhension de la territorialisation à l'œuvre en Carie entre le IVe et le Ier s.[2] Telle qu'elle est définie par les géographes, la territorialisation est un processus par lequel un individu ou un groupe s'approprie un espace qui devient territoire.[3] Ce processus fait émerger le territoire, le fait exister ou se maintenir.[4] Le territoire et sa formation ont une composante identitaire forte.[5] Pour la géographie sociale et culturelle en effet, le territoire est « une portion d'espace clairement identifiée, ressource et produit à la fois d'un processus d'identification et parfois d'appropriation plus ou moins exclusive » (Debarbieux 2009, 20).[6] L'inscription de l'identité dans l'espace est l'une des composantes de la territorialisation.[7]

En l'inscrivant dans l'espace, la notion d'agentivité[8] nous a parue pertinente pour percevoir cette territorialisation et ainsi révéler certaines dynamiques du pouvoir en Carie. Nous proposons d'appliquer aux édifices et aux aménagements de la ville et du territoire la théorie anthropologique du réseau de l'art (*Art Nexus*)

1 J'adresse mes remerciements à A. Esposito, A. Pollini et Cl. Weber-Pallez pour leur invitation à présenter mes travaux à la journée d'études *Territoires multiples des cités grecques* tenue à l'École Française d'Athènes en juin 2021 ; pour les informations partagées à A. Esposito, H. Bulut et aux relecteurs anonymes de cette contribution.

2 Sauf mention contraire, toutes les dates s'entendent avant notre ère.

3 Voir Debarbieux 1995, 107. Dans la France actuelle, dans le cadre de la politique de décentralisation et d'aménagement du territoire, la territorialisation désigne une autre réalité : la prise de décision à l'échelle régionale au plus près des « territoires » et non par l'État seul, voir Faure, Négrier 2019. Sur la place du territoire dans les études historiques, voir Borello, Pollini 2019.

4 Voir UMR PACTE 2009, 12.

5 Voir Ripoll, Veschambre 2006, 300.

6 Sur la place du territoire dans les études historiques, voir Borello, Pollini 2019.

7 Sur l'identité carienne, voir par exemple Hellström 2009 ; Prost 2013 ; Henry 2013 ; 2021 ; Delrieux 2021. Dans l'Asie Mineure du IIIe s., voir Capdetrey 2022, 390-404. La question de l'hellénisation et des contacts culturels ne sera pas abordée ici. Voir Debord 2005 (pour la Carie) ; Dan, Queyrel 2014 (sur ces concepts).

8 Présentation synthétique de l'utilisation du mot et du concept d'*agency* ou agentivité dans les sciences sociales dans Brouillet, Buccheri 2019, 7-9.

élaborée par A. Gell et qui sera exposée plus loin. Dans *L'art et ses agents. Une théorie anthropologique,* il attribue aux œuvres d'art une agentivité propre, révélatrice d'un réseau de relations entre acteurs humains et non humains.[9] Plus généralement l'agentivité suppose l'existence d'une relation, d'un dialogue et partant, d'une forme de langage.[10] Cette étude mobilisera ainsi des concepts issus de l'anthropologie et de la géographie pour affiner la compréhension du dialogue entre les acteurs au travers d'édifices ou d'aménagements.

Le cadre régional de la Carie, avec ses organisations territoriales diverses et son histoire complexe, permettra de mettre en évidence une grande variété de situations. Entre le IVe et le Ier s.,[11] les organisations politiques communautaires que sont les *koina* continuent d'exister à côté des cités de modèle grec **[fig. 1]**.[12] Les établissements de Carie sont confrontés à des pouvoirs dominants plus au moins lointains et actifs sur leur territoire. La domination achéménide du IVe s. est relayée par les Hécatomnides[13] qui sont remplacés par les souverains et les dynastes macédoniens.[14] Ces derniers ont généralement favorisé l'expansion du modèle de la *polis* tout en s'appuyant sur les *koina*. Rhodes a quant à elle entamé son expansion vers la Carie méridionale dès le IVe s. : elle y étend peu à peu sa domination sur des cités et *koina* dont certains sont intégrés à sa Pérée sous forme de dèmes. Enfin, Rome s'implante progressivement après 188, mais les interventions du pouvoir romain dans le territoire des établissements cariens demeurent marginales, y compris sous Auguste.

Les aménagements réalisés durant cette période sont principalement connus grâce aux vestiges archéologiques et aux décrets et dédicaces émanant des acteurs locaux. Rares sont les faits attestés à la fois par les sources écrites et archéologiques : le plus souvent les premières ne peuvent être associées aux édifices concernés tandis que le secondes permettent rarement des datations précises. Néanmoins plusieurs exemples significatifs permettent

9 Voir Gell [1998] 2009. Présentation détaillée, voir *infra*.

10 La dimension relationnelle de l'agentivité est rappelée par Fornel (2013, 10). Sur les liens entre agentivité et langage, voir en premier lieu Vernant 1975 et la présentation synthétique par Brouillet, Buccheri (2019, 18, avec références).

11 Sur l'histoire de la Carie hellénistique, voir Bresson 2020.

12 Voir Wehrli 1968 ; Debord 2003a. Sur les *koina*, voir *infra*.

13 Voir Carstens 2009 ; Henry 2017, 550 ; 2021, 72.

14 Alexandre ne paraît pas avoir eu de rôle majeur dans les aménagements réalisés en Carie. Plusieurs de ses initiatives ont été mises en œuvre ou achevées par les Diadoques ou durant l'époque hellénistique (Antigoneia devenue Alexandrie de Troade, voir Strab. 13.1.26 et 13.1.33 ; Wehrli 1968, 86 ; Smyrne, voir Paus. 7.5.2 et Strab. 14.1.37). Peu d'édifices peuvent être attribués avec certitude à Alexandre. L'un d'eux est le temple d'Athéna Polias à Priène, achevé à l'époque augustéenne (voir *IPriene²* 149 ; Koenigs 2015).

de mieux comprendre l'agentivité déployée dans les villes et les campagnes de Carie.

Nous exposerons dans un premier temps la théorie anthropologique de l'art d'A. Gell telle qu'elle peut être appliquée aux aménagements de la ville et du territoire. Seront ensuite explorées les relations entre les communautés locales et régionales pour identifier les territoires de l'agentivité perceptibles au travers des constructions entreprises par ces communautés. Puis la réalisation d'aménagements dans les territoires dominés par des dynastes et des souverains pourra être considérée comme l'expression de l'agentivité de ces derniers et des communautés locales, ces édifices ayant eux-mêmes une certaine capacité d'agir. Enfin, l'étude de l'agentivité des cités et du pouvoir romain au travers des constructions permettra de mettre en évidence des rôles d'agent et de patients changeants au fil du temps.



Figure 1 Carte de la Carie (G. Larguinat-Turbatte)

2 La théorie anthropologique de l'art d'Alfred Gell appliquée aux aménagements de la ville et du territoire dans la Carie antique

La réflexion qui suit s'inspire des relations proposées par Alfred Gell dans sa théorie anthropologique de l'art.[15] Pour mettre en évidence l'agentivité des individus et des objets, il distingue l'agent (celui qui agit)[16] et le patient (celui qui « subit ») et dégage différentes catégories d'agents et différents niveaux d'agentivité.[17] Il propose une représentation graphique pour donner à voir les relations entre l'agent et le patient qui peut être simplifiée ainsi :

agent (A) ➡ patient (P)

Il existe une grande variété de relations entre agents et patients. A. Gell précise en outre qu'il existe des agents et des patients primaires et secondaires dans le cadre de « transactions médiatisées par l'art » (Gell [1998] 2009, 48). Les relations ou transactions entre agents et patients primaires peuvent se déployer « par l'intermédiaire d'agents et de patients secondaires ou dérivés, à savoir les indices qui sont des objectivations d'agentivité » (Gell [1998] 2009, 27). A. Gell représente ces relations ainsi :

agent primaire ➡ (patient secondaire → agent secondaire) ➡ patient primaire[18]

Les relations hiérarchiques plus complexes entre agent et patient peuvent être schématisées comme suit :

[[agent 1-A] → agent 2-A] → indice-A] ➡ destinataire-P[19]

La théorie du réseau de l'art d'A. Gell « est une théorie des relations sociales axée autour des œuvres d'art, ou des indices » (Gell [1998] 2009, 33). Appliquée à l'étude des aménagements, elle permet de

15 Voir Gell [1998] 2009.

16 « On appelle agent celui qui a la capacité d'initier des événements causaux dans son entourage, et dont la cause ne peut être attribuée à un certain état de l'univers physique, mais seulement à une certaine catégorie d'états mentaux, à savoir les intentions » (Gell [1998] 2009, 24).

17 Gell ([1998] 2009, 26) distingue les « agents primaires » que sont les êtres intentionnels des « agents secondaires » que sont les objets ou artefacts.

18 48. La flèche grasse (➡) désigne « la relation entre l'indice-agent et le patient primaire » et la flèche fine (→) « les relations agent/patient subordonnées » (63).

19 63. Ici l'indice « sert de médiation à d'autres types d'agentivité qui s'exercent sur le patient/destinataire ».

mieux rendre compte des relations entre les différents acteurs et de décomposer les rôles de chacun, l'édifice constituant un média ou un indice[20] de l'agentivité des acteurs que sont les individus, groupes, communautés locales ou pouvoirs dominants. Dans le cadre de la présente étude, elle permet de mettre en évidence les réseaux d'acteurs[21] et les agentivités multiples[22] concourant à la réalisation d'un aménagement ou à la construction d'un édifice, ces derniers étant eux-mêmes porteurs d'une forme d'agentivité. En effet, par le phénomène de l'abduction de l'agentivité décrit par A. Gell, l'indice porte en lui l'agentivité du ou des agents impliqués dans son existence.[23] L'indice, ici l'édifice ou l'aménagement, est lui-même un véritable agent dit secondaire, car il a une réelle capacité d'agir même si celle-ci n'est possible que parce qu'il existe des agents primaires (ici le plus souvent le commanditaire). L'agentivité des édifices et des aménagements est toutefois difficile à percevoir au travers des sources disponibles. Ainsi, s'il nous semble que l'identification des différents acteurs et de leur agentivité permet d'apporter un éclairage nouveau sur le dialogue entre les pouvoirs, cette étude demeure une esquisse visant à explorer l'intérêt de l'application de la théorie du réseau de l'art à notre objet d'étude.[24] Bien qu'elle ouvre un certain nombre de perspectives, elle ne peut être pleinement déployée, notamment en raison des spécificités de l'histoire ancienne et de ses sources.

On l'a dit, les édifices et les aménagements urbains ou du territoire, considérés comme les éléments d'un dialogue entre les différents acteurs, sont très rarement perceptibles à la fois par les sources écrites et archéologiques. L'enjeu est notamment de pouvoir identifier le commanditaire (qui n'est pas nécessairement l'agent primaire). C'est l'une des limites de cette approche qui ne donne qu'une image partielle des faits.[25] En présence d'inscriptions mentionnant un dynaste ou un souverain, le risque peut être d'exagérer une vision centralisatrice du pouvoir par rapport à l'agentivité locale.

20 29, 83.

21 La théorie de l'acteur-réseau (*actor-network-theory*) est développée par B. Latour dans une approche sociologique (2005 ; au sujet des objets capables d'action, voir 63-86) (présentation synthétique dans Brouillet, Buccheri 2019, 16).

22 20.

23 Voir Gell [1998] 2009, 17-20.

24 De nombreuses thématiques restent à explorer comme les bâtiments considérés comme des éléments d'un langage ou sur l'importance des cadres sociaux, politiques ou culturels.

25 Sans trace du processus de décision il est difficile de distinguer les différentes agentivités et l'appréciation du rôle de certains agents peut être biaisée. À Théangéla par exemple, seules des hypothèses peuvent être émises à partir de la dédicace de la palestre (voir *infra*). Sur l'élaboration des décrets dans la Carie hellénistique, voir Bernini 2023, 23-129.

Les sources écrites révèlent en réalité que la construction d'édifices et d'aménagements relève le plus souvent des communautés civiques. Les aménagements urbains dont on conserve la trace et attribuables sans doute possible à la cité concernent principalement le centre de la ville (au sens géographique d'espace qui concentre les activités, les lieux de décision et de rencontre). Les décisions de la cité portent sur l'aménagement de sanctuaires urbains ou d'infrastructures urbaines (rues, escaliers, installations hydrauliques). Les aménagements réalisés dans la *chôra* paraissent plus rares : soit il y a effectivement moins d'aménagements dans le territoire, soit la cité ne les fait pas connaître par l'épigraphie. Les deux phénomènes peuvent coexister et les *chôrai* demeurant peu étudiées, l'archéologie a livré peu d'aménagements susceptibles d'être attribués aux cités. Par ailleurs dans les territoires civiques micrasiatiques qui ont fait l'objet de prospections hors de Carie, ce sont principalement des établissements agricoles qui ont été identifiés et datés. [26] Les sources font rarement état de l'implication directe des dynastes, souverains ou empereurs.[27] Quand le commanditaire n'est pas identifié de manière certaine, les attributions peuvent être abusives et doivent rester hypothétiques, raison pour laquelle de nombreux sites d'un intérêt certain ont été écartés de cette étude.[28] De plus, les périodes de domination étant parfois courtes, en l'absence de sources écrites il est le plus souvent difficile d'attribuer des aménagements à un commanditaire précis.[29]

3 Relations entre communautés locales et régionales et territoires de l'agentivité

Pour explorer les territoires de l'agentivité en Carie nous partirons de l'échelle locale et régionale afin d'examiner les relations entre les communautés cariennes telles qu'elles peuvent être perçues au travers d'édifices et d'aménagements. *Poleis*, dèmes et *koina* et leurs habitants déploient leur action dans les centres urbains, les sanctuaires et certains lieux de leur territoire. Leur degré d'indépendance conditionne leur liberté d'action et dans tous les cas les acteurs conservent un réel pouvoir de décision. L'époque

26 Par exemple dans la *chôra* de Pergame, voir Zimmermann, Güler, Matthaei 2015.

27 Voir *infra*, note 117.

28 C'est notamment le cas de sites récemment fouillés ou en cours d'étude des *chôrai* civiques comme les petits établissements de Belentepe (au nord de Kéramos, voir Savran 2019, avec références antérieures) ou de Karapınar (entre la vallée du Marsyas et de l'Harpasos, voir Henry 2012).

29 Les attributions sur critères architecturaux doivent rester prudentes et mesurées (sur les fortifications hécatomnides, voir Pimouguet-Pédarros 2013 ; propositions de Cavalier, Des Courtils (2021) concernant l'évergétisme lagide).

hellénistique étant le temps de l'expansion de cités puissantes aux dépens de leurs voisines moins dynamiques,[30] cette approche peut contribuer à déterminer différents degrés d'autonomie ou de sujétion.

3.1 Dans les territoires sous influence rhodienne

L'extension et la nature de la domination rhodienne varient au cours du temps entre le IVe et le Ier s. Les territoires continentaux sous influence rhodienne comprennent des communautés de statut varié avec une grande amplitude d'autonomie : la Pérée rhodienne (Pérée intégrée et Pérée sujette) et les cités détenues par Rhodes (Caunos et Stratonicée).[31] On s'intéressera ici aux dèmes de la Pérée intégrée, aux *koina* sous influence rhodienne et aux communautés de la Pérée sujette. L'examen des constructions et aménagements décidés par Rhodes ou par les communautés locales révèle des territoires clairement délimités dans lesquels la capacité d'agir des différents acteurs se trouve circonscrite.

3.1.1 Les décisions des dèmes de la Pérée rhodienne intégrée

Dans la Chersonèse de Carie [fig. 1], les dèmes de la Pérée rhodienne intégrée connaissent un certain degré d'autonomie. Leurs citoyens peuvent voter des décrets et des souscriptions comme le font ceux des cités, mais la mention du prêtre d'Hélios rappelle aux démotes leur soumission à Rhodes. Toutefois les décisions de construire des édifices portent uniquement sur le sanctuaire du dème. Cette spécificité peut être liée au hasard des sources ; elle peut aussi montrer que les dèmes ne conservent leur capacité d'action qu'en matière d'aménagements religieux. Ils ne seraient pleinement maîtres de leur territoire que dans ce domaine, les autres lieux de la vie locale relevant peut-être de l'autorité rhodienne. Les textes conservés datent du IIIe s. À Thyssanonte, une souscription publique est lancée pour construire le sanctuaire d'Athéna.[32] À Syrna, le dème recourt au même mode de financement pour construire le sanctuaire d'Asclépios et peut-être une stoa.[33] Enfin à Phoinix, probable centre

30 Voir Gauthier 2011a.

31 Sur la Pérée rhodienne, voir Fraser, Bean 1954 ; Reger 1999 ; Gabrielsen 2000 ; Carusi 2003 ; Bremen 2008. Les sources font défaut pour les cités de Caunos et de Stratonicée de Carie pour les domaines concernés par notre étude.

32 Il s'agit peut-être de la déesse rhodienne Athéna Lindia, voir Bresson 1991, 122 (ca. 300-201).

33 58-9 (entre ca. 250 et 101).

du dème des *Tlôiois*, une souscription publique mentionne le don d'un terrain et des dons d'argent destinés à financer la construction du temple de Dionysos, peut-être à l'occasion de l'institution d'un culte public du dieu.[34] La souscription fait suite à un décret du dème de construire le temple durant une période de prospérité qui commence au IIIe s. et qui voit la population augmenter fortement.[35]

3.1.2 Les décisions des *koina* sous influence rhodienne

Les *koina* de Carie sont tantôt des organisations supra-civiques rassemblant plusieurs cités, tantôt des organisations communautaires constituées par un ou plusieurs établissements n'ayant pas le statut de cité ou l'ayant perdu.[36] Ce dernier type est caractéristique de la Carie, dans le contexte de la domination rhodienne particulièrement. Au nord du Golfe céramique [fig. 1], les *koina* cariens sous influence rhodienne (et à certains moments de leur histoire inclus dans la Pérée sujette) paraissent avoir conservé une certaine autonomie. Contrairement aux dèmes de la Pérée intégrée, leurs décisions portent sur différents types d'aménagements apparemment répartis sur l'ensemble du territoire du *koinon* : la territorialisation y est plus libre et plus active. Le site de Yeşilyurt, centre de la communauté de Pisyè, a livré une souscription publique des *Pisyètai* et *Pladaseis* unis aux *Pisyètai* pour la construction de *néôria* (loges à bateaux) datée par la paléographie de 275-226 :

[ο]ΐ̈δ̣ε [- -]
ἐπαγγειλάμενοι τ[ῶ]ι δ̣ή̣μ̣ωι [-εἰς τὴν]
[τῶ]ι̣ νεωρίων κατασκευὴν Δ[- - - - - - καὶ βουλόμενοι φανερὰν]
4 Ποιεῖν ἣν ἔχο̣υ̣σιν αἵρεσιν εἰς ++[- - - - - - - - - - - - - - - - - - -καὶ τὸ πλῆ]-
θ̣ος τὸ Πισυητῶν καὶ Πλαδασέ[ων τῶν μετὰ Πισυητῶν ἔδωκαν]
χ̣ρήματα δωρεάν· *vacat*
[suit la liste des donateurs][37]

34 149 (ca. 255-226). L'inscription est gravée sur une stèle taillée dans le rocher. Son emplacement pourrait correspondre à celui du sanctuaire qui pourrait être situé sur l'une des terrasses orientales de l'acropole, voir Yaman 2022, 106, dont l'équipe a revu la stèle. Sur l'histoire de Phoinix, voir Hiller von Gaertringen 1902 ; Yaman et al. 2022, 188-90.

35 189. Cette prospérité est notamment visible sur le territoire du dème qui se couvre d'un réseau d'établissements agricoles et artisanaux (2022 ; 2023, 189-90).

36 Sur ce type d'organisation, voir Debord 2003a ; Parker 2018, 31-5.

37 Debord, Varinlioğlu 2001, n° 1, l.4 : 2 lettres non identifiées notées ++. Les *néôria* n'ont pas été retrouvés.

> Ceux dont les noms suivent, qui --- ont fait la promesse au peuple --- pour la construction des *néôria* --- [et qui veulent rendre manifeste] quelle est leur règle de conduite envers --- et envers la population des *Pisyètai* et des *Pladaseis* [unis aux *Pisyètai*, ont versé] en don les sommes de[38]

Ces *néôria* devaient vraisemblablement être construits dans la baie d'Akbük[39] qui constitue un abri naturel sur la rive nord du golfe Céramique. Environ 2 talents sont versés par une soixantaine de donateurs sur une somme totale ayant pu atteindre 6 à 10 talents.[40] Il devait s'agir de *néôria* de taille modeste correspondant aux moyens et aux besoins du *koinon*. Cette décision repose sur des motivations économiques et militaires : en aménageant le port du *koinon*, ses membres se dotent d'infrastructures favorisant les échanges commerciaux et protégeant les *Pisyètai* et les *Pladaseis* des dangers venant de la mer. Cette entreprise a aussi une dimension politique : elle contribue à renforcer la cohésion à l'intérieur du *koinon* tout en étant une manifestation de cette cohésion, mise en évidence par le processus de décision. Il s'agit en effet d'un décret et d'une *épidosis* rassemblant plus de 60 contributeurs issus des communautés constituant le *koinon*.[41] Néanmoins cette souscription est organisée dans le contexte de la domination rhodienne ou d'une domination royale.[42] Le pouvoir dominant trouve aussi intérêt à la construction de *néôria* qu'il pourra utiliser en cas de besoin. Au IIe s. où la domination rhodienne est assurée, les navires rhodiens ont pu vraisemblablement utiliser les *néôria* construits au IIIe s.[43]

38 Voir Bresson *in* Debord, Varinlioğlu 2001, 97.

39 Voir Debord, Varinlioğlu 2001103.

40 104.

41 99. Neuf communautés sont connues grâce à l'« ethnique » des donateurs : les *Pistianoi*, les *Kelimareis*, les *Kemèseis*, les *Tomosimpteis*, les *Lôndokômètai*, les *Leukoideis*, les *Kolôneis*, les *Pladaseus* et les *Hytarmeus*.

42 102. Le début de la domination rhodienne sur la région de Pisyè et de Pladasa n'est pas précisément daté (peut-être dès le milieu du IIIe s. : [103]).

43 104.

3.1.3 Les aménagements réalisés par le pouvoir rhodien à Loryma et Idyma

Dans les cités de Loryma et Idyma, plusieurs aménagements – principalement défensifs – paraissent pouvoir être attribués à Rhodes. Loryma est située dans la Pérée sujette, au sud de la Chersonèse de Carie. Elle constitue un point stratégique pour la défense de Rhodes qui la domine à partir du milieu ou de la fin du IVe s.,[44] par l'intermédiaire d'un épistate (attesté au IIIe s.).[45] Au plus tard dans la deuxième moitié du iiie s., les Rhodiens construisent une forteresse à l'entrée de la baie de Loryma et à un peu plus d'1 km de la ville préexistante. Elle protège leur base navale et leurs *néôria* probablement datables du début du IIIe s.[46] Le processus de territorialisation des Rhodiens à Loryma revêt en premier lieu une dimension militaire avec la construction des *néôria* et de la forteresse. Elle est indissociable de l'intérêt premier que trouvent les Rhodiens dans la domination de Loryma : le renforcement de leur réseau défensif associé à des préoccupations commerciales. L'appropriation du territoire par les Rhodiens est aussi plus individuelle, par la pratique religieuse. Les soldats de la garnison rhodienne établissent en effet des cultes à l'intérieur de la forteresse dont les remparts sont gravés de plusieurs dédicaces.[47]

Au nord de la Chersonèse de Carie, à Idyma, une dédicace du Ier s. relate qu'un stratège rhodien a fait réaliser des travaux dans le territoire de la petite cité du fond du golfe Céramique :

[----------].ένωγο[ς-------]
[στραταγ]ήσας ἐκ πάντων κατὰ χώ[ραν]
ν. καὶ *ν.*
4 [θ?]ε̣ματοποήσας τὰς γεφύρας καὶ
κατασκευάξας τὰς ὁδούς·

44 Voir Blümel 1991, 1-20 (milieu IVe s.) ; Held, Berger, Herda 1999, 164 (fin IVe s.).

45 Voir Held 2003, n° 2A, 3 ; Blackman 2010, 387.

46 Voir Held, Berger, Herda 1999, 165-77, 181-90. Les six *néôria* aménagés au sud de la ville sont connus grâce aux mortaises servant à l'encastrement des poutres de la toiture visibles dans la paroi rocheuse. Des analyses géomagnétiques ont permis de déterminer leur implantation. Ils pouvaient accueillir 12 navires, voir Held 2006, 191-4 ; 2009, 126-9 ; Blackman 2010, 388-91.

47 Voir Bresson 1991, n° 178, 185, 186, 187 ; Held 2003, n° 1-4 ; 2010 : Zeus *Atabyrios*, Artémis, Dionysos et Cybèle dans la forteresse, *Soteira Bakchia* près des *néôria*. Le culte des *Théoi Pantes*, d'Adonis et d'Artémis *Pergaia* attesté dans la ville relève aussi probablement d'une influence rhodienne. L'association de cultes à la défense est fréquente en territoire rhodien.

ἐπιστατοῦντος ἐν Ἰδύμῳ
Θαργηλίου v Κύρνιος.
vacat[48]

[---] fils de [---énôn, qui a été stratège du territoire élu sans tenir compte de l'ordre tribal, et qui a fait renforcer (?) les ponts et construire les routes, alors qu'était épistate à Idyma Thargèlios fils de Kyrnis.[49]

La région d'Idyma est humide et marécageuse. L'aménagement de routes carrossables et de ponts s'avérait donc indispensable.[50] Rhodes pouvait ainsi mieux contrôler cet espace et les habitants d'Idyma circuler plus aisément dans leur territoire. En s'inspirant des représentations graphiques proposées par A. Gell, l'agentivité rhodienne peut être décomposée ainsi :[51]

[[Rhodes-A] → stratège-A] → ponts, routes-A] ➡ population locale-P

Rhodes, représentée par son stratège, est à l'origine des aménagements réalisés dans la *chôra* d'Idyma. Ceux-ci sont la manifestation concrète de la domination rhodienne et entrent dans le processus de territorialisation rhodien : la puissante cité a le pouvoir de réaliser des travaux sur un espace dont elle a pris possession politiquement et militairement. Sur ce territoire qui est à la fois celui des Idyméens et des Rhodiens, elle se montre capable de mobiliser les moyens financiers et techniques nécessaires, légitimant ainsi sa domination aux yeux de la population locale qui, en utilisant les ponts et les routes au quotidien, peut avoir une perception positive de cette domination. Ces aménagements favorisent aussi les échanges commerciaux dont bénéficient directement les habitants tout en servant les intérêts rhodiens.[52]

48 Voir Debord, Varinlioğlu 2001, n° 69. *Ed. pr. IK*, 38-Peraia, 601: l.2 : κατὰ χ[------] (W Blümel). Restitution prudemment proposée par A. Bresson (Debord, Varinlioğlu 2001, 196)

49 Voir Bresson *in* Debord, Varinlioğlu 2001, 195.

50 Voir Debord, Varinlioğlu 2001, 197-8.

51 Cette formule s'inspire de celle présentée par Gell ([1998] 2009, 63). Le terme de population locale désigne l'ensemble des habitants d'Idyma (citoyens et non citoyens).

52 Bresson 2003, 188-91 : notamment acheminement du bois nécessaire à la construction de la flotte rhodienne.

3.2 Agentivité et territorialisation des Milésiens et des Pidaséens

En 187 ou 186,[53] Pidasa, petite cité du mont Grion, au sud-est d'Héraclée du Latmos, s'unit à Milet par une sympolitie. À cette époque, Milet est une cité attractive et l'initiative vient de Pidasa.[54] Le traité de sympolitie contient deux décisions en matière d'aménagements :

ll. 15-18 :

15 πέμπειν δὲ Μιλησίους εἰς Πίδασα τὸν λαχόντα τῶν πολιτῶν
φρούραρχον καὶ φρουρούς, ὅσους ἂν ἱκανοὺς εἶναι φαίνηται, καὶ
προνοεῖν, ὅπως τὰ τείχη ἐπισκευάζηται καὶ κατὰ χώραν μένηι, καὶ τῆς
φυλακῆς ἐπιμε-
18 λεῖσθαι, καθότι ἂν κρίνωσι συμφέρειν. κτλ.[55]

ll. 44-45 : κατασκευάσαι δὲ Μιλησίους
ὁδὸν ἐκ τῆς Πιδασίδος ζυγίοις πορευτὴν εἰς Ἰωνίαν πόλιν. κτλ.

ll. 15-18 : Que les Milésiens envoient à Pidasa le phrourarque tiré au sort parmi les citoyens et les gardes autant qu'il paraîtra suffisant. Qu'ils veillent à ce que les remparts soient restaurés et demeurent en état à travers toute la *chôra*, et qu'ils prennent soin de la garnison de la manière qu'ils jugeront avantageuse.

ll. 44-45 : que les Milésiens construisent une route praticable pour les attelages de la Pidaside à Ioniapolis.[56]

La restauration des remparts de Pidasa et de son territoire aux frais des Milésiens et supervisée par leur phrourarque permet à Milet de mieux contrôler Pidasa et son territoire et d'en assurer plus efficacement la défense. Les Pidaséens y trouvent eux aussi intérêt car ils sont mieux protégés de leur menaçante voisine Héraclée du Latmos avec laquelle Milet est aussi en conflit.[57] La route doit être construite entre la région de Pidasa et le port de Ioniapolis situé sur la côte sud du Golfe latmique, dans le territoire milésien. En facilitant l'accès à Pidasa depuis Milet, cette route a une dimension

53 *IMilet* 149 (*Milet* 6, 1). Voir le commentaire de Gauthier 2001.

54 Voir Gauthier 2001, 121-2.

55 *IMilet* 149.

56 Sartre 2003, 185-6.

57 Ces conflits sont causés par des revendications territoriales, voir Gauthier 2001, 122-4.

militaire. Elle révèle aussi des motivations économiques en favorisant l'ouverture commerciale de Pidasa. Située à l'intérieur des terres, celle-ci tire l'essentiel de ses ressources agricoles de son territoire montagneux et de domaines situés dans la plaine de l'Eurômide et gagne ainsi un débouché maritime.[58]

Ces aménagements sont réalisés dans le contexte de l'expansion milésienne et constituent la traduction matérielle de la prise de possession du territoire de Pidasa par Milet. Ils entrent dans le processus de territorialisation milésien dans un espace jusqu'ici exclusivement Pidaséen. Les agentivités milésienne et pidaséenne peuvent être représentées ainsi :

[[Pidasa-A] → Milet-A] → route, fortifications-A] ➡ Pidasa-P

La sympolitie avec Milet est souhaitée par Pidasa. La route et les remparts marquent l'appropriation du territoire de Pidasa par Milet et manifestent la suprématie milésienne qui dispose des ressources financières et matérielles et de la maîtrise technique nécessaires. Aux yeux des Pidaséens qui profitent de ces aménagements, ces travaux rendent concrète leur incorporation à la cité de Milet et justifient leur initiative : ils bénéficient de la protection et de la puissance de leur voisine.

Cette sympolitie favorise aussi l'appropriation de leur nouveau territoire par les Pidaséens :

25 δοῦναι δὲ
τὸν δῆμον τὸν Μιλησίων Πιδασεῦσιν τοῖς κατωικηκόσιν καὶ ἐνμεμε-
νηκόσιν μέχρι τοῦ νῦν χρόνου ἐμ Πιδάσοις ἢ τῆι χώραι τῆι Πιδασέων
28 οἰκ<ή>σεις εἰς κλινῶν λόγον τριακοσίων καὶ ἐνενήκοντα.
κτλ.[59]

> Que le peuple des Milésiens donne aux Pidaséens qui ont résidé et qui sont restés jusqu'à maintenant à Pidasa et dans le territoire de Pidasa des logements jusqu'au nombre de 390 lits.[60]

Les maisons octroyées par les Milésiens aux Pidaséens permettent à ces derniers de s'établir durablement à Milet[61] et d'accentuer un processus de territorialisation qui a déjà commencé car certains

58 *IMilet* 149, ll. 18-25 et 39-44. Voir Migeotte 2001, 131-2 ; Chandezon 2003, n° 57.

59 *IMilet* 149.

60 Sartre 2003, 185-6.

61 Voir Saba 2007, 131.

d'entre eux vivent à Milet lors du vote du traité de sympolitie.[62] Ainsi les deux parties trouvent un intérêt économique et défensif. Pour Milet, la sympolitie lui permet d'étendre son territoire et de renforcer sa défense, tout en augmentant sa population et en accroissant ses revenus.[63] Les Pidaséens y trouvent eux aussi leur intérêt : la ville et le territoire sont mieux défendus par des remparts restaurés et une garnison efficace face à leurs voisins et ennemis : les Héracléotes.[64] Ils trouvent plus facilement des débouchés pour leurs productions agricoles et y gagnent aussi un meilleur approvisionnement de la cité.[65] La nouvelle route a également un rôle dans le processus de territorialisation à l'œuvre chez les Pidaséens : en établissant des liens nouveaux avec Ioniapolis, ils peuvent s'approprier cette nouvelle partie de leur territoire.

4 Agentivités croisées des communautés locales et des souverains (IVe – Ier s.)

A côté d'agentivités locales ou régionales, édifices et aménagements sont aussi au cœur d'enjeux dynastiques et royaux. Malgré la présence d'un pouvoir dominant plus ou moins proche, les communautés conservent une capacité d'agir qui a par ailleurs été bien démontrée dans d'autres domaines.[66] Trois types d'espaces permettront de mettre en évidence des agentivités multiples et changeantes : le sanctuaire de Sinuri, les fondations nouvelles d'Héraclée du Latmos et Stratonicée de Carie et la ville de Théangéla.

62 *IMilet* 149, ll. 25-8, sous-entend que des Pidaséens résident déjà à Milet.

63 Clauses sur les taxes et impôts que doivent verser les Pidaséens : *IMilet* 149, ll. 28-5, ll. 39-44.

64 Voir Gauthier 2001, 122-4.

65 Sur l'intérêt des synœcismes et sympolities pour les petites cités (qui peuvent ainsi continuer d'exister avec un certain degré d'autonomie), voir Freitag 2015 ; Schuler, Walser 2015.

66 Voir par exemple Ma 2004 ; Capdetrey 2022.

4.1 Les Hécatomnides, la *syngénéia* de Pelekos et la monumentalisation du sanctuaire de Sinuri

Le sanctuaire de Sinuri,[67] où les recherches archéologiques ont récemment repris,[68] comprend de nombreux indices de l'agentivité des satrapes de Carie et de la communauté qui le contrôle durant le IVe s., la *syngénéia* de Pelekos.[69] Dans ce sanctuaire reculé situé à 2h30 à 3h de marche de Mylasa, une inscription fragmentaire mentionne le don d'une table d'autel par Hékatomnôs fils d'Hyssaldômos et peut-être d'une porte (mais elle pourrait avoir pour origine un financement local).[70] Quelques décennies plus tard, d'importants travaux de terrassement sont réalisés. Ils s'accompagnent d'un allongement du mur de *téménos* permettant d'agrandir le sanctuaire et de la construction d'un édifice à colonnade (stoa ?).[71] Les commanditaires de ces travaux sont inconnus mais leur ampleur laisse penser qu'il doit s'agir des Hécatomnides.[72] Le nivellement du site a pour effet de faire disparaître la plupart des structures d'époque archaïque qui paraissent avoir été partiellement ruinées au moment de leur enfouissement.[73] Le hiatus documentaire entre l'époque archaïque et le IVe s. pourrait indiquer que le culte du dieu Sinuri était tombé en désuétude durant ces décennies. Il est possible que les transformations du sanctuaire accompagnent un renouveau du culte peut-être souhaité par la *syngénéia* et soutenu par les Hécatomnides.[74] Ce pourrait être aussi une initiative des satrapes.

67 Voir Devambez, Haspels 1959 ; Robert 1945 ; Pedersen 1991, 103 ; Williamson 2016 ; Ateşlier 2020.

68 Les fouilles entreprises par H. Bulut et son équipe sur l'« acropole » surplombant le sanctuaire ont révélé des structures qui pourraient avoir été occupées par la *syngénéia* contrôlant le sanctuaire (communication personnelle de H. Bulut ; publication à venir dans les actes du colloque *Karia from the late 4th century BCE to the imperial period. New data, new finds, new approaches* tenu à Istanbul en 2024).

69 Sur les entités nommées *syngénéiai*, voir Bresson, Debord 1985 ; Parker 2018, 38-41. À cette époque en Carie, la *syngénéia* est un groupe local dont la cohésion repose sur la parentèle, voir Bresson, Debord 1985, 204. Par la suite le terme désigne une subdivision de la *polis* (208-11).

70 *I.Sinuri* 76, ll. 6-9 (avant 377-376). Voir Robert 1945, 99 ; Williamson 2016, 81. L. Robert propose d'y voir la porte du temple de Sinuri mais jusqu'ici les fouilles n'ont pas mis au jour des vestiges attribuables à un temple.

71 Voir Devambez, Haspels 1959, 27-30, Williamson 2016, 82-3 ; 2021, 192-4.

72 À cette époque les ressources locales paraissent trop minces pour envisager une attribution à la *syngénéia* contrôlant le sanctuaire (sur ces ressources, voir Devambez, Haspels 1959, 5-6 ; Williamson 2021, 221-6). Parmi les travaux entrepris certains ont pu être financés par Mausole ou Idrieus et Ada (*I.Sinuri* 73 et 74).

73 Voir Devambez, Haspels 1959, 27. L'autel rupestre archaïque seul reste vraisemblablement visible à l'issue de ces transformations.

74 Les fêtes qui se tiennent dans le sanctuaire sont probablement presque exclusivement fréquentées par la population locale, voir Laumonier 1958, 179 ; Ateşlier

La représentation des relations entre les acteurs diffère selon que l'on retient l'hypothèse d'une initiative locale ou dynastique :

1) initiative locale :
[[[*syngénéia* de Pelekos-A] → Hécatomnides-A] → constructions-A] ➡ population locale-P

2) initiative dynastique :
[[Hécatomnides-A] → constructions-A] ➡ *syngénéia* de Pelekos et population locale-P

Quel que soit l'agent primaire, la *syngénéia* de Pelekos s'appuie sur les Hécatomnides pour monumentaliser le sanctuaire, accroître le prestige du dieu et la fréquentation du sanctuaire. Cela contribue à asseoir une forme de domination locale exercée par la *syngénéia* dont le centre est vraisemblablement situé sur l'« acropole » dominant le sanctuaire. Parallèlement, en construisant ces édifices, les Hécatomnides matérialisent leur bienveillance et s'approprient de manière visible le territoire de leur satrapie au moment même où leur caractère dynastique commence à s'établir. Ils s'appuient sur l'identité carienne dans toute sa complexité[75] et en favorisent l'expression dans ce sanctuaire. Ils réussissent ainsi à la spatialiser, ce qui en fait un puissant relais de leur pouvoir.[76] La capacité de la communauté locale à bénéficier du soutien des satrapes est tout autant une manifestation de sa puissance face au pouvoir dominant bien qu'elle y soit pourtant largement soumise. En effet, si les inscriptions donnent l'apparence d'une certaine autonomie,[77] le sanctuaire est aussi l'un des espaces où peut s'exprimer la sujétion aux Hécatomnides.

Les constructions se poursuivent dans le sanctuaire de Sinuri à l'époque hellénistique.[78] Bien qu'ayant une fréquentation probablement exclusivement locale, son évolution est similaire à celle de plus grands sanctuaires cariens et révèle sa pleine intégration aux réseaux des pouvoirs dominants qui se sont succédé en Carie.[79]

2020, 117 ; Williamson 2021, 207-11. Il est impossible de savoir si le renouveau du culte est dû à un mouvement spontané des populations locales fréquentant plus massivement le sanctuaire où à l'initiative de la *syngénéia* de Pelekos ou des Hécatomnides.

75 La divinité vénérée dans ce sanctuaire pourrait avoir une origine louvite, voir Ateşlier 2020, 122 tandis que des éléments culturels grecs et orientaux cohabitent, voir Henry 2021, 85-6.

76 Sur la spatialisation de l'identité, voir Di Méo 2004, 360.

77 Voir Robert 1945, 101-2 ; Williamson 2021, 229.

78 Construction d'une stoa par la *syngénéia* de Pormounos : *I. Sinuri* 9 et 10. Le plein épanouissement du sanctuaire date des IIe – Ier s., voir Williamson 2021, 218.

79 À Amyzon, l'essentiel du sanctuaire est construit dans la seconde moitié du IVe s. sous l'impulsion des Hécatomnides (voir Robert, Robert 1983, 86, 90 ; Pedersen 1991,

Points d'appui de la dynastie hécatomnide en Carie, ces sanctuaires conservent ce rôle au temps de la domination macédonienne, en particulier sous les Séleucides : Antiochos III leur accorde des privilèges[80] au cours de sa reconquête de la partie anatolienne du royaume séleucide au début du IIe s.[81]

4.2 L'agentivité fluctuante des aménagements urbains dans les fondations dynastiques ou royales

Après la mort d'Alexandre, la Carie est convoitée par les souverains macédoniens et connaît de fréquents changements politiques entre le IVe et le Ier s. Au IVe s. et au début du IIIe s., dans les cités, ces changements ont pu s'accompagner de fondations urbaines généralement entreprises lorsque les rois ou les dynastes prennent le contrôle d'un espace. Ils semblent également entreprendre de fortifier systématiquement les centres urbains qui seraient dépourvus d'enceinte.[82] Si le phénomène n'est pas propre à la Carie, les fréquents changements de maître que connaît la région rendent difficile l'identification du commanditaire des fortifications. Quoi qu'il en soit, en s'inscrivant dans la continuité de la politique de fortification de leur satrapie par les Hécatomnides,[83] rois et dynastes hellénistiques s'appuient sur la construction de fortifications pour légitimer leur pouvoir et s'approprier leur territoire.[84] Le phénomène peut être assez bien mis en évidence à Héraclée du Latmos. En 323, la ville de Latmos passe aux mains du satrape de Carie Asandros qui entreprend un synœcisme initié par un traité de sympolitie avec la

100-1 ; Hellström 2009, 273-8). Sur le sanctuaire, voir Robert 1953, 408-9 ; Robert, Robert 1983, 90 ; Herda 2020. À Labraunda, le sanctuaire est totalement façonné par les satrapes, dès Hécatomnos et principalement par Mausole et Idrieus, voir notamment Gunter 1985 ; Pedersen 1991, 101-2 et en dernier lieu Henry 2017 ; 2020. Sur les liens entre les aménagements du sanctuaire et le culte dynastique, voir Strootmann, Williamson 2020, 107-14. Sur l'action des Hécatomnides dans ces sanctuaires, voir Robert 1953, 411-412 ; Hornblower 1982, 274-95 ; 2009.

80 Lettre d'Antiochos III concernant le sanctuaire de Sinuri, voir Piejko 1990, 153-4, n° 2 et Virgilio 2010. Lettre d'Antiochos III à Labraunda : *I.Labraunda* 46. Inscription d'Amyzon associant le roi Antiochos III et son fils à l'asylie du sanctuaire, voir Robert, Robert 1983 n° 12. Voir aussi Ma 2004, 105 ; Williamson 2016, 89-90.

81 Sur les relations entre Antiochos III et les cités d'Asie Mineure, voir Ma 2004.

82 La plupart des villes cariennes sont pourvues d'une enceinte au IVe s. comme Alinda (2e quart du IVe s., voir Pimouguet-Pédarros 2010 ; Konecny, Ruggendorfer 2014) ou Bargasa, voir Debord, Varinlioğlu 2010, 137-44. Sur les enceintes urbaines au IIIe s., voir Vergnaud 2021.

83 Voir Pimouguet-Pédarros 2013.

84 Sur la continuité avec le pouvoir hécatomnide voulue par Asandros, voir Kızıl et al. 2015, 394.

cité voisine de Pidasa.[85] Le déplacement de la ville sur les bords du golfe Latmique a probablement lieu à cette époque.[86] Il s'accompagne de la construction de l'enceinte urbaine dans les années 320-290 par Asandros seul ou par Pleistarchos à partir des années 310, ou par une action successive des deux dynastes.[87] C'est un ouvrage considérable de type *Geländemauer* de 6,5 km de longueur accroché aux pentes du mont Latmos et comprenant 65 tours, 16 portes et poternes et un *diateichisma* plus tardif qui coupe l'espace fortifié en deux secteurs inégaux **[fig. 2]**.[88] La défense de la ville est complétée par un ensemble de forts érigés dans les environs immédiats.[89]



Figure 2 Héraclée du Latmos, porte à arc clavé de l'enceinte urbaine (G. Larguinat-Turbatte)

Lors de leur construction, les remparts expriment la domination du fondateur qui fortifie la nouvelle ville pour en assurer la défense

85 Voir Wörrle 2003.

86 Sur cette question, voir *infra*.

87 Voir Brun 1994, 202 ; Peschlow-Bindokat 1996, 30 ; 2000, 367. Débat sur l'attribution des fortifications rappelé dans Hüden 2021.

88 Un *Geländemauer* est une enceinte englobant les hauteurs proches de la ville et protégeant un très vaste espace. Un *diateichisma* est un rempart édifié à l'intérieur d'une enceinte destiné à diviser l'espace fortifié. Voir Hellmann 2010, 323.

89 Voir Krischen 1922 ; Adam 1982, 235-8 ; Mc Nicoll 1997, 75-81 ; Pimouguet-Pédarros 2000, 358-68.

et renforcer son contrôle du golfe Latmique et de l'accès à la Carie intérieure.[90] Par la suite, grâce à un processus d'appropriation de l'enceinte par les habitants reposant notamment sur l'organisation de la défense civique et l'entretien du rempart, l'enceinte a dû devenir un élément de l'identité des Héracléotes et contribuer à leur territorialisation dans un site nouveau.[91] Ainsi l'agentivité d'un aménagement peut être multiple au cours de son histoire : d'abord expression d'une domination extérieure, l'enceinte urbaine contribue à la spatialisation de l'identité de la population locale.

A côté des enceintes urbaines, il est difficile d'attribuer d'autres aménagements aux souverains mais dans les fondations royales, l'établissement d'une trame urbaine orthogonale dès les premiers temps de la ville est probable, comme à Stratonicée de Carie.[92] Lors de la fondation de la cité par les Séleucides au IIIe s.,[93] les nouveaux habitants (colons macédoniens et population d'origine locale)[94] ont pu découvrir la vie dans une ville organisée selon une trame orthogonale et par rapport aux éléments défensifs qui font partie des premiers aménagements urbains.[95] Tout cela contribue à l'appropriation par la population de son territoire partiellement transformé par de nouveaux cadres politiques et sociaux.[96] Les édifices érigés au fil du temps par les souverains[97] donnent aussi à la ville un paysage

90 Voir Kızıl et al. 2015, 395.

91 L'organisation de la défense civique et la structuration de l'espace urbain reposent largement sur l'enceinte urbaine comme à Stratonicée de Carie (*IStratonikeia* 1003, 1004, 1531, 1532, 1505 ; Bremen 2020a, 35-40 ; Aydaş 2023 ; Özdemir 2024, 178-81). Sur l'enceinte urbaine comme symbole de la ville et de la cité, voir Garlan 1999, 138. L'entretien du rempart incombe à la cité, par exemple à Tralles aux IIe-Ier s. (*ITralleis* 153, *ITralleis* 154).

92 Voir *infra*. Strab. 14.2.25 (C 660) ; Robert 1937, 193, note 1, 523, 534-5.

93 Antiochos Ier est l'hypothèse la plus largement retenue, voir notamment Robert 1955, 563, notes 1-2 ; Debord 1994, 120 ; Bremen 2000, 389. R. van Bremen propose plus précisément entre 268 et 261 (2020b, 8).

94 Voir Debord 2001, 157.

95 Robert 1955, 554 ; Mert 2008, 198. Sur l'organisation de la défense, voir *supra*, note 91. Sur l'enceinte urbaine, voir surtout Özdemir 2023 ; 2024. Voir aussi Bremen 2020a, 31-5.

96 Les éléments antérieurs sont largement conservés dans la nouvelle *polis* stratonicéenne, voir Bremen 2000.

97 Strab. 14.2.25 ; voir Robert 1937, 193, note 1, 523, 534-5. Les bâtiments qui ornent la ville évoqués par Strabon sont sans doute érigés au fil des années, probablement plutôt par les Séleucides après qu'ils ont fondé la cité, peut-être aussi par les Lagides qui ont pu dominer un temps Stratonicée, et enfin par Antiochos III qui tient la ville pendant une dizaine d'années. Sur l'urbanisme stratonicéen, voir Debord 2001, 158-62. Sur les différentes composantes urbaines, voir Söğüt 2023. Parmi les édifices publiés de manière synthétique dans Söğüt 2024a, voir surtout Özdemir 2024 (fortifications) ; Söğüt 2024b (*bouleutérion*) ; Durnagölü, Özdemir Candur 2024 (gymnase) ; Sezgin 2024 (théâtre). Sur le *bouleutérion,* voir aussi Bernini, Rivault 2020 ; Bernini 2023, 223.

urbain grec et contribuent à spatialiser l'identité des Stratonicéens, devenant alors autant de relais du pouvoir royal.[98]

4.3 La palestre de Théangéla dans le dialogue entre la cité et le roi

Dans les cités plus anciennes, l'agentivité royale s'exprime autrement que dans les fondations ou refondations. Dans la petite cité de Théangéla, un fragment de l'architrave d'une palestre porte la dédicace du *démos* à un roi anonyme :

1 ὁ δῆμος βασιλ[εῖ ---]
τὴν παλαίστρ[αν ---][99]

Le peuple [a consacré] la palestre [---] au roi [---]

Il s'agit là de l'une des deux seules dédicaces d'édifices émanant du *démos* et adressées à un souverain dans la Carie hellénistique. En effet dans la plupart des cas c'est à un dieu, quelquefois associé au *démos*, que sont adressées les dédicaces que portent édifices et petits monuments.[100] Le seul autre exemple attesté à ce jour est la dédicace du *démos* d'Halicarnasse d'une stoa « à Apollon et au roi [Ptolémée] » qui est vraisemblablement celle qui est érigée par la cité entre 279/278-222/221 (dont l'une des antes portait le décret de la cité fixant les modalités de financement de la construction).[101] Telle qu'elle y apparaît, l'origine des fonds est civique (emprunt public et vente de matériaux provenant d'une ancienne stoa) et même si la participation du souverain lagide est envisageable rien ne permet de l'affirmer.[102] Comme Halicarnasse, la cité de Théangéla a dû au

98 Sur la spatialisation de l'identité, voir *supra*.

99 Voir Robert 1936, 65 (inscription datée de l'époque hellénistique). Le bloc a seulement été vu par Fr. Winter et W. Judeich, voir Judeich 1887, et le bâtiment n'est pas identifié avec certitude, voir Laumonier 1933, 51-2 ; Delorme 1960, 197.

100 Par exemple dédicace d'Aristodèmos de l'architrave du *proskènion* du théâtre d'Hyllarima à Dionysos et au démos (IIe ou début du Ier s.), voir Debord, Varinlioğlu 2018, n° 22 ; dédicace de Boulakratès d'une fontaine au démos, voir Bruns-Özgan 2013, 221-3.

101 Isager 2004, n° 4a ; voir Migeotte 1984, n° 103. Le roi pourrait être Ptolémée II ou Ptolémée III, voir Isager 2004, 143.

102 L' implication royale dans la construction de gymnases est rarement certaine (Bringmann, Steuben (1995) présentent beaucoup d'attributions comme douteuses voire contestables). Parmi les bienfaits royaux en faveur du gymnase attestés en Carie : Philippe Arrhidée donne un terrain en lien avec l'érection d'une palestre à Mylasa ca. 317 (*IMylasa* 21 ; Bringmann, Steuben 1995, n° 298 E ; Capdetrey 2006, 373-5),

moins en partie financer la palestre. Dans tous les cas, par cette décision civique, les Théangéliens exercent leur agentivité vis-à-vis du souverain par l'intermédiaire de la palestre :

[[cité-A] → palestre-A] ➡ roi-P

Le sens de la dédicace diffère selon la situation de la cité au moment de la gravure. Le plus probable est qu'étant sous domination royale, c'est un moyen d'exprimer la fidélité de la cité au roi et d'obtenir ou conserver sa bienveillance, voire d'éventuels bienfaits, peut-être aussi de le remercier.

Il est possible (mais non certain) d'envisager une décision et des motifs similaires à celle de Téos dans un décret honorifique pour Antiochos III et Laodice :

ἵνα δὲ καὶ τῇ ἀδελφῇ τοῦ βασιλέως βασιλίσσῃ Λαοδίκῃ πρὸς [ταῖς]
ἄλλαις ταῖς δεδομέναις τιμαῖς ὑπάρχωσιν ἄλλαι μὴ μόνον χ[άριν]
ἔχουσαι τὴμ παραυτίκα ἀλλὰ καὶ μνήμην ποιοῦσαι τὴν εἰς τὸ[ν ἅ]-
παντα χρόνον καὶ τοῖς εἰς τὴμ πόλιν ἀφικνουμένοις τῶν ξένων [παρά]-
68 δειγμα πᾶσιν ὑπάρχον ἐμ μέσωι φαίνηται τῆς εὐχαριστίας το[ῦ δή]-
μου καὶ προσηκούσας ἑκάστοις φαινώμεθα τὰς τιμὰς φηφιζόμ[ενοι],
κατασκευάσαι τὴγ κρήνην τὴν ἐν τῇ ἀγορᾶι καὶ ἐπιμεληθῆνα[ι ὅ]-
πως εἰς αὐτὴν τὸ ὕδωρ ἀχθῇ καὶ ἀναθεῖναι τὴγ κρήνην τῇ ἀδελ[φῇ]
72 τοῦ βασιλέως Ἀντιόχου βασιλίσσῃ Λαοδίκῃ καὶ εἶναι αὐτὴν ἐπώνυμ[ον]
Λαοδίκης, κτλ.[103]

ll. 64-73 : Afin que soient également octroyés pour la sœur du Roi, la Reine Laodice, en plus des honneurs existants, d'autres honneurs qui ne rendent pas seulement grâce pour le présent, mais constituent pour toujours un mémorial, et que, pour les étrangers qui viennent dans la cité, un exemple de la gratitude du peuple soit exposé publiquement, et qu'il apparaisse que nous décrétons pour chacun les honneurs qui conviennent, que l'on fasse construire la fontaine sur l'Agora, et que l'on veille à ce que l'eau y soit amenée et que l'on dédie cette fontaine à la sœur du Roi, la Reine Laodice, qu'elle soit appelée « (fontaine) de Laodice »[104]

Ainsi à Téos, la fontaine portant le nom de Laodice érigée par la cité est un véritable « monument de l'*eucharistia* » (reconnaissance)

Antiochos III fournit de l'huile et finance une canalisation à Héraclée du Latmos entre 196 et193 (*SEG* 37, 859, bloc I).

103 *SEG* 41, 1003 (décret 2). Sur ce dossier et les relations entre Antiochos III et Téos, voir notamment Herrmann 1965 ; Giovannini 1983 ; Ma 2004, 308-21 ; Adak 2021, 253-5.

104 Traduction par J. Ouhlen *in* Debord 2003b, 306-8.

(Ma 2004, 169) de la cité suite aux bienfaits de la reine séleucide et d'Antiochos III.[105] Ce décret fait suite à un autre gravé sur le même monument honorifique[106] énonçant : « certains bienfaits grâce auxquels notre cité est parvenue au bonheur, il (Antiochos III) les accomplit, quant aux autres, il les accomplira » (*SEG* 41, 1003 (décret 1), ll. 28-9). Les Théangéliens ont pu faire de même. L'histoire mouvementée de Théangéla comprend de nombreuses occasions au cours desquelles un souverain aurait pu intervenir favorablement.[107] Il faut en tout cas voir dans cette dédicace une forme d'expression de la soumission au roi. Cité peu puissante, il est en effet peu probable qu'elle ait pu entretenir des relations d'amitié avec un roi ne la dominant pas directement comme Milet peut le faire avec les Séleucides alors qu'elle est dans la sphère de pouvoir antigonide.[108]

Parallèlement, Théangéla exerce aussi son agentivité vis-à-vis de l'ensemble de la communauté :

[[cité-A] → palestre-A] ➡ population locale-P

Elle manifeste sa capacité décisionnelle et financière à ériger la palestre et affirme une certaine liberté vis-à-vis de sa population comme du roi ou de ses représentants,[109] et ce avec éclat car c'est l'un des rares édifices de la ville à ne pas être bâti en schiste local.[110] Théangéla ayant été incorporée à Halicarnasse à deux reprises,[111]

105 Sur cette notion exprimée dans plusieurs décrets, voir Ma 2004, 138. Les dispositions pour la construction figurent dans le même texte (*SEG* 41, 1003 (décret 2), ll. 83-90).

106 Le décret est gravé sur un monument honorifique placé dans le sanctuaire de Dionysos et non sur le temple lui-même (voir Kadioğlu 2021a, 230), contrairement à la clause de gravure indiquant que le décret doit être gravé sur la parastade du *naos* de Dionysos (*SEG* 41, 1003, bloc C/D II (décret 2) ll. 105-6).

107 Sur l'histoire de la cité, voir Karla 2002 ; Robert 1936, 98-101 ; Boulay, Pont 2014, 49-54. Outre les vicissitudes de la domination dynastique ou royale, elle est touchée par un important séisme en 199/198 suite auquel elle bénéficie du soutien d'un officier royal séleucide (49).

108 Le sanctuaire d'Apollon Didyméen est le principal média des bonnes relations entretenues entre Milet et les Séleucides alors que la cité est dominée par Démétrios Poliorcète, voir Haussoulier 1900 ; Haussoulier 1902, 26 ; Müller 1976, 13-14 pour la question de la domination royale. Celles-ci s'expriment aussi au cœur de la ville par le don d'une stoa par Antiochos fils de Séleucos Ier qui porte une dédicace à Apollon de Didymes (*IMilet*, 193a, voir Schaaf 1992, 33-6 ; Bringmann, Steuben 1995, n° 281 E3). Les décrets honorifiques relatifs à cette stoa sont placés dans le sanctuaire de Didymes (*IDidyma* 479 : décret honorifique pour Antiochos ; *IDidyma* 480 : décret honorifique pour la reine séleucide Apamè).

109 Le discours des cités (dans les décrets honorifiques) est l'un des moyens d'exprimer leur autonomie et un certain degré de liberté (voir Ma 2004, 173), de même que l'octroi d'honneurs cultuels, voir Capdetrey 2022, 327.

110 Le bloc est vraisemblablement en marbre gris ou en calcaire.

111 Voir Varinlioğlu et al. 1992, 162-3 ; Descat 1997, 412 ; Gauthier in *BÉ* 2002, 392.

elle doit être particulièrement soucieuse d'affirmer son statut de *polis* à part entière. Par l'érection de cet édifice dorique, elle s'intègre pleinement dans la *koinè* architecturale hellénistique à une époque où les cités cariennes s'équipent en édifices gymniques nécessaires à l'exercice de la *paideia* grecque.[112] Initiative de la cité elle-même, celle-ci peut toutefois mieux se comprendre en considérant l'agentivité exercée par le pouvoir dominant car par cette dédicace, les Théangéliens inscrivent dans la pierre le nom du roi et rappellent à l'ensemble des habitants que la cité lui est subordonnée. C'est en effet parce qu'il y a domination royale que la cité dédie au roi cette palestre qui l'installe dans l'espace quotidien des habitants de Théangéla et qui contribue à la territorialisation de son pouvoir.

Les relations complexes entre les acteurs sont médiatisées par l'édifice. La palestre peut ainsi être considérée comme un indice (au sens donné à ce terme par A. Gell) de la domination royale. Du point de vue de l'agentivité royale, le processus peut être représenté ainsi :

[[roi-A] → cité-A] → palestre-A] ➡ population locale-P

La dédicace traduit aussi la place centrale du gymnase (ici de la palestre) dans les relations entre la cité et le souverain. Lieu d'entraînement et de formation des jeunes gens indispensable à toute cité grecque et élément de la défense civique,[113] il est de plus en plus au cœur du dialogue entre les communautés locales et le pouvoir dominant.[114] Ainsi, l'agentivité du souverain – plus rarement de Rome –[115] s'exprime de manière indirecte au travers du bâtiment qui apparaît comme un « indice » de la domination royale.[116] C'est un des aspects que peut prendre la représentation de la figure du pouvoir

112 Sur la construction de gymnase et de palestres dans la Carie hellénistique, voir Larguinat-Turbatte 2020b, 24-7.

113 Sur les gymnases et l'éphébie hellénistiques, voir notamment Gauthier, Hatzopoulos 1993 ; Gauthier 1995 ; Kah, Scholz 2004 ; Chankowski 2011. Ce sont des lieux où s'expriment les valeurs de l'hellénisme, voir Gauthier 1995, 9.

114 Sur l'évolution de la place du gymnase dans la ville et la cité à l'époque hellénistique tardive, voir Robert 1960b, 298, note 3. Ce sont des hauts lieux du culte royal, voir 1960a, 124-5 ; Delorme 1960, 345. À Stratonicée de Carie, l'architrave de l'une des pièces du gymnase porte une dédicace à la déesse Rome, voir Mert 2008, 156-7, IIe–Ier s., sans doute après 166. Sur le gymnase de Tralles financé par Auguste, voir *infra*.

115 Sur l'agentivité romaine, voir *infra*.

116 Plusieurs édifices de l'époque hellénistique portent une dédicace à un souverain ou reçoivent le nom d'un roi alors qu'ils n'ont pas nécessairement été érigés par lui. Les rois semblent avoir réalisé peu d'aménagements, du moins en leur nom. Ils paraissent souvent agir au travers de prête-noms ou d'intermédiaires, le phénomène se poursuivant plus tard à l'époque augustéenne, voir Richard 2017, 289 (au sujet des installations hydrauliques) ; Chaisemartin 2017, 342 ; Capdetrey 2022, 240-80. La rareté des dédicaces royales est soulignée par Cavalier, Des Courtils (2021, 104).

s'ajoutant à ceux identifiés par L. Capdetrey et qui contribue à la double légitimation du roi et de la cité,[117] dans le cadre d'un dialogue dans lequel les parties échangent honneurs et bienfaits.[118] Qu'elle s'exerce directement ou indirectement, l'agentivité des pouvoirs dominants repose donc en partie sur la réalisation d'aménagements dans les territoires dominés. Toutefois les communautés locales conservent une capacité d'action certaine. Les édifices sont des « objectivations » (Gell [1998] 2009, 48) de leur agentivité en donnant à voir les relations entre agents et patients.

5 L'agentivité des cités et du pouvoir romain de la République à l'Empire

5.1 Des rôles d'agent et de patient changeants à Alabanda

L'incorporation de la Carie au territoire romain est très progressive. Dès les années 190 et surtout après 188, l'agentivité romaine s'exprime à différents moments qui correspondent à autant d'étapes de l'établissement de la domination romaine dans la région. La prise de position de Rome en Carie se fait d'abord de manière indirecte par l'instauration d'un culte de Rome et la construction d'un sanctuaire par les cités.[119] Cette entrée par le religieux constitue le début de la territorialisation de Rome en Asie Mineure en matière de constructions urbaines.[120] À côté des monuments honorifiques et des inscriptions,[121] les sanctuaires sont les premières manifestations architecturales de l'expansion romaine (mais les vestiges n'ont pas été retrouvés). Ils servent par la suite aux cités pour faire valoir leurs revendications auprès de Rome et c'est généralement à cette occasion que les auteurs anciens les mentionnent. Tite-Live rapporte ainsi qu'en 170, au cours de la guerre entre Rome et Persée, les Alabandiens envoient une

117 Au sujet de l'instauration d'un culte royal, voir Capdetrey 2022, 319,. La « projection du roi dans la communauté » peut se faire par l'intermédiaire de noms de tribus, *téménoi*, statues, gravure de décisions royales, stéphanéphories (327-334).

118 Voir Ma 2004, 151-5.

119 Le phénomène est caractéristique des premiers temps de l'influence romaine dans le monde égéen, voir Mellor 1975, 42. Le culte de Rome apparaît dès 195 à Smyrne (Tac. *Ann.* 4.56).

120 Sur les relations entre Rome et l'Asie Mineure à l'époque hellénistique, voir Magie 1950 ; Ferrary 2001.

121 Par exemple à Caunos, voir Marek 2006, n° 103-4 : monument de Murena (ca. 83/2).

ambassade à Rome et rappellent au Sénat qu'ils ont édifié un temple de la ville de Rome et instauré la fête des *Rhômaia* :[122]

> Alabandenses templum Vrbis Romae se fecisse commemorauere ludosque anniuersarios ei diuae instituisse ;
>
> Les habitants d'Alabanda rappelèrent qu'ils avaient élevé un temple à la Ville de Rome, qu'ils avaient instauré des jeux annuels en l'honneur de cette déesse ;[123]

Au cours de ce processus, l'agentivité évolue, agent et patient changeant de rôle au gré des circonstances :

1) [[Rome-A] → Alabanda-A] → temple-A] ➡ population locale-P

Au départ, c'est probablement pour remercier Rome qu'Alabanda décide de lui ériger un temple qui montre à la population locale ce que la cité doit au peuple de Rome.[124] Dans un second temps, l'agent primaire, Rome, devient patient :

2) [[Alabanda-A] → temple-A] ➡ Rome-P

La cité d'Alabanda exerce son agentivité par l'intermédiaire du temple afin de prouver à Rome l'ancienneté de sa fidélité.[125] Bien que les Sénateurs ne voient pas le temple, l'édifice témoigne de l'ancienneté des relations avec Alabanda et les invite à conserver une attitude bienveillante à l'égard de la cité.[126] Ainsi, l'implantation romaine en Carie par l'intermédiaire de bâtiments dès l'époque républicaine

122 Liv. 43.6.5. Le culte de Rome est probablement instauré en 189 ou 188, voir Mellor 1975, 42-3 ; Errington 1987, 101.

123 Traduction par P. Jal dans son édition du livre 43 de l'*Histoire-Romaine* de Tite-Live (Éd. Belles Lettres, 1976).

124 Soit la restitution d'une de ses forteresses par Manlius Vulso en 189, soit lorsque Rome assure Alabanda qu'elle n'entrera pas sous domination rhodienne en 188, voir Rehm *in* Knackfuss 1924, 296 ; Mellor 1975, 42-3. La date de la construction du temple ne peut être précisée (entre 189 et 170, voir Errington 1987, 101).

125 128. Elle apporte aussi à Rome des offrandes : une couronne d'or et 300 boucliers pour la cavalerie romaine (Liv. 43.6.6).

126 Rome répond favorablement à la demande des Alabandiens de placer leur offrande sur l'autel de Jupiter dans le Capitole et par la suite la cité se trouve favorisée par le pouvoir romain (elle semble jouir d'une certaine indépendance dans les années qui suivent (Liv. 45.25.13, voir Mc Nicoll 1997, 33) puis devient siège de *conventus* au Ier s., voir Robert, Robert 1983, 17, Delrieux 2010, 512, note 42.

amorce la territorialisation du pouvoir romain dans la région alors que la province n'existe pas encore.[127]

5.2 L'agentivité impériale directe et indirecte à Tralles

Plus de 200 ans plus tard, au début du règne d'Auguste, la Carie fait pleinement partie du territoire romain devenu impérial. Le dossier de la reconstruction de Tralles suite au séisme qui frappe l'ouest de l'Asie Mineure en 27 permet de mettre en évidence la diversité des acteurs impliqués et leurs motivations. Dans cette importante cité de la rive droite du Méandre, Strabon rapporte qu'Auguste finance la reconstruction du gymnase et d'autres bâtiments détruits par le tremblement de terre.[128] C'est là l'une des rares interventions directes de l'empereur dans l'aménagement urbain.[129] L'historien byzantin Agathias de Myrina relate l'ambassade que le Trallien Chairémôn entreprend jusqu'en Espagne pour solliciter l'aide de l'empereur qui décide d'apporter son soutien financier et d'envoyer sept anciens consuls pour superviser la reconstruction.[130] Les relations entre agents et patient impliqués dans cette entreprise de relèvement peuvent être représentées ainsi :[131]

[[Chairémôn-A] → Auguste-A] → gymnase et autres bâtiments-A]
➡ population locale-P

127 Elle est créée en 129, voir Ferrary 2002. L'agentivité romaine s'exprime différemment après les guerres civiles, voir Laignoux 2017. En concédant d'importantes remises de dettes, Rome permet aux cités de retrouver leurs capacités financières, voir Chaisemartin 2017, 341-2. Elles peuvent alors réaliser de nouveaux aménagements urbains qui se multiplient dans la deuxième moitié du Ier s. Les édifices construits à Nysa, ville qui semble dépourvue de parure monumentale avant le milieu du Ier s. (les bâtiments antérieurs peuvent avoir été détruits lors de la construction des édifices du Ier et du IIe s. apr. J.-C. : théâtre, *gérontikon*, bibliothèque), peuvent être considérés par les habitants comme le signe de la prospérité retrouvée grâce à Rome. Certains des édifices cités par Strabon ne sont pas datés précisément : gymnase, stade, pont (Strab. 14.1.43, voir Larguinat-Turbatte 2020a, 139-40, avec références).

128 Strab. 12.8.18 ; Suet. *Aug*. 17.1-2 ; *Res Gestae,* App. 4 ; Suet. *Tib*. 7.1. Inscriptions citées, voir *infra*. Sur le séisme, voir Guidoboni 1994 n° 72.

129 Sur l'aide apportée par les empereurs aux cités, voir Winter 1996, 67-93 ; Pont 2010, 470-7.

130 Son ambassade en Espagne date de 26-25 (Agath. 2.17), voir Thély 2016, 19-22. Le passage comprend le récit des événements et une épigramme (*ITralleis* 70, voir Merkelbach 1998, 02/02/02). Sur l'aide impériale après une catastrophe naturelle, voir Winter 1996, 94-108.

131 L'implication des anciens consuls n'est pas représentée dans ce schéma.

Une dédicace de la gérousia à Auguste et sa Tychè relate l'octroi du titre de *ktistès* à l'empereur.[132] Elle est gravée sur une stèle de marbre blanc probablement placée dans le centre urbain.[133] D'autre part, une inscription émanant du *koinon* des *Sidèreioi* décrit l'action de Chairemôn et comprend l'épigramme transcrite par Agathias. Elle est gravée sur une base de statue remployée dans une église byzantine située à 35 km de Tralles.[134] Pour leur action en faveur de la cité, Auguste et Chairémôn, se voient ainsi octroyer le titre de *ktistès*[135] par des acteurs différents, chacun choisissant de graver dans la pierre cette marque de reconnaissance dans son propre territoire d'action. L'empereur est nommé *ktistès* par la gérousia tandis que ce sont les membres de la *syngénéia*[136] de Chairémôn qui lui confèrent ce titre et lui érigent une statue. Ainsi le même honneur, s'il a bien pour origine la contribution au redressement de la cité, n'a pas la même portée puisque pour l'ambassadeur c'est une initiative locale. La stèle portant la dédicace de la gérousia est érigée dans la ville et la statue dans la *chôra*, dans un établissement relevant du *koinon* des *Sidèreioi*.[137] La *syngénéia* de Chairémôn s'affirme ici comme l'une des composantes essentielles de la cité disposant de liens avec l'empereur par l'intermédiaire de l'un de ses membres. Dans ce contexte, l'espace urbain apparaît comme un espace d'expression d'agentivités multiples combinées pour parvenir à la reconstruction de la ville et la survie de la *polis*. La cité, par l'intermédiaire de Chairémôn qui aurait agi spontanément, se révèle ainsi capable de mobiliser des ressources exceptionnelles pour relever ses ruines.[138] L'ambassadeur est manifestement pleinement inséré dans les réseaux du pouvoir impérial au point de pouvoir approcher l'empereur au cours d'une campagne en Cantabrie et d'obtenir de lui une participation directe au financement des travaux.[139]

De son côté, Auguste saisit cette opportunité pour initier le processus de territorialisation de la figure impériale en s'inscrivant dans la continuité des relations anciennes entre Rome et la cité.[140]

132 *ITralles* 35.

133 La pierre remployée dans une maison est indiquée par l'inventeur comme provenant de Tralles, voir Pappakonstantinou 1895, n° 58.

134 Voir Jones 2011. Inscription découverte en 1978 à Karacaseki Mezarlığı.

135 Sur ce titre dans ce contexte, voir Winter 1996, 139-47.

136 L'épigramme mentionne les συγγενές de Chairémôn (l. 4, voir Jones 2011, 114). Sur les *syngénéiai*, voir *supra*, note 69.

137 Voir Jones 2011, 111. Le nom antique du site demeure inconnu.

138 *Res Gestae*, App. 4.

139 Sur le déroulement de l'ambassade, voir Chaudon 2015, 223-5. Généralement l'empereur ne contribue pas lui-même à la reconstruction d'une ville, voir Pont 2007, 540.

140 Sur ces relations, voir Dinç 2003, 4-5 ; Kirbilher 2017, 135-44.

Des Italiens sont en effet présents à Tralles dès le tout début du Ier s.[141] Il se place aussi dans les pas de César dont la statue est placée dans le temple de Nikè avant 48.[142] L'agentivité d'Auguste se manifeste donc matériellement par des constructions ou reconstructions qui doivent être de très grande ampleur. Elle revêt aussi une importante dimension symbolique, jusqu'à être considérée comme une nouvelle fondation de la cité qui change de nom pour devenir *Kaisarea*.[143] Autre manifestation de la territorialisation, cette métonomasie contribue à légitimer le pouvoir impérial. Nouveau *ktistès*,[144] Auguste se place en outre dans la continuité des souverains hellénistiques et plus particulièrement des Séleucides qui avaient renommé la cité Séleucie.[145] Le titre de *ktistès* montre aussi que pour les Tralliens, le relèvement de la ville empêche l'effondrement de la cité.[146] L'enjeu pour l'empereur est en effet, outre de favoriser l'attachement de la population à la figure impériale, de conserver l'un des indispensables relais de son pouvoir dans la vallée du Méandre.[147] La mention du gymnase par Strabon parmi d'autres édifices anonymes révèle aussi l'importance du lieu comme espace d'expression des relations entre la cité et l'empereur, dans la continuité d'une évolution amorcée à la fin de l'époque hellénistique.[148] Au total, ces travaux de grande ampleur ne sont pas seulement des indices de l'agentivité impériale dans l'espace urbain mais aussi de celle d'une cité suffisamment puissante pour obtenir les largesses de l'empereur.

141 Val. Max. 4.1.13 au sujet de Métellus Numidicus (entre 100 et 98). La même anecdote est aussi rapportée par le Pseudo Aurélius Victor qui la situe à Smyrne ([Aur. Vict] *De vir. ill.* 62.2-3), mais il semble qu'il faille préférer la version de Valère Maxime, voir C. Saliou, commentaire de son édition du livre 5 de Vitruve (Éd. Belles Lettres, 2009), 294. En 88, des Italiens sont massacrés au temple d'Homonoia (App. *Mith*. 23.90). Après les représailles imposées par Rome à Tralles après les guerres mithridatiques, la cité retrouve la faveur des *imperatores* grâce à l'un des proches des triumvirs, Pythodoros de Nysa, qui réside à Tralles, voir Dinç 2003, 4 ; Dana 2016, 273-4.

142 Caes. *B.Gall.* 105 ; Val. Max. 1.6.12 ; Plin. *HN*. 17.244 ; Plut. *Caes*. 47.1-2 ; Diod. 41.61.4. La statue de César pourrait avoir été érigée en remerciement d'un important bienfait de César dans les années 70, voir Kirbilher 2017, 141.

143 Elle le conserve jusqu'à l'époque de Néron, voir Cohen 1995, 266. Kirbilher (2017, 138-41) propose avec prudence des hypothèses alternatives : une métonomasie du temps de César ou juste après Actium.

144 Voir Pont 2007, 541 ; Kirbilher 2017, 139.

145 Plin. *HN* 5.108. Voir Robert 1946, 513-4 ; Tscherikower 1973, 28 ; Cohen 1995, 266.

146 Sur cette question liée au titre de *ktistès*, voir Pont 2007, 549.

147 Plusieurs Tralliens ont été Asiarques (Strab. 14.1.41). La cité semble toutefois perdre son statut de chef-lieu de c*onventus* après le séisme, voir Heller 2006, 125-6. Sur le rôle des « agoras-gymnases » dans l'affirmation du pouvoir impérial, voir Gros 2005/2, 114-18.

148 Sur l'époque hellénistique tardive, voir *supra*, note 114. À l'époque impériale, les liens avec les empereurs sont étroits mais l'intervention de ces derniers dans la construction de gymnases n'est pas clairement attestée. Voir Pont 2010, 461, 484-5.

6 Bilan et perspectives de recherches

L'étude de l'agentivité et de la territorialisation en Carie du IVe au Ier s. a mis en évidence la diversité des aménagements et des acteurs. Les cités qui exercent une domination sur d'autres interviennent sur leur territoire propre ou sur celui des cités qu'elles dominent. Les communautés dépendantes semblent ne pas avoir de capacité d'action sur autre chose que les espaces religieux, le politique et le militaire étant en quelque sorte confisqués par la cité dominante. La situation est différente en cas de domination royale, peut-être parce qu'elle est plus distante. Les cités concernées paraissent disposer de davantage de liberté, mais il semble qu'en réalité les satrapes, les dynastes, les rois puis Rome agissent souvent indirectement sur le territoire qu'ils dominent.

Édifices et aménagements sont des moyens ou des indices qui conduisent à une spatialisation du pouvoir et de l'identité. En s'inscrivant dans l'espace, la domination est plus facile à faire accepter par la population. En s'associant à un bâtiment, un souverain contribue à ancrer une certaine identité dans l'espace afin de renforcer son pouvoir et de le légitimer. Pour autant, même soumises à un pouvoir dominant, les communautés locales conservent une réelle capacité d'agir et paraissent le plus souvent à l'origine de la décision préalable à la construction. Les édifices sont ainsi au centre d'un réseau d'agentivités parfois changeantes, tantôt indices de l'agentivité de la communauté locale, tantôt de celle du pouvoir dominant.

Dégager les différentes temporalités de l'agentivité permet aussi de mieux comprendre les rapports de force et la place des monuments dans ces rapports de pouvoir et de domination. Les schémas inspirés des travaux d'A. Gell montrent plus précisément les interactions entre les différents acteurs impliqués dans la construction d'un édifice considéré comme indice servant de médiation à des agentivités multiples.[149]

Bien des perspectives demeurent pour aborder les territoires sous l'angle de l'agentivité en Carie, notamment en orientant la réflexion vers la question de l'identité dans ses rapports à l'espace. Les contacts culturels perceptibles au travers des aménagements évoqués dans ces pages demeurent à explorer plus avant afin de dégager la part des traditions architecturales et plus largement culturelles des peuples et des pouvoirs qui se sont rencontrés en Carie.[150]

149 Voir Gell [1998] 2009, 63.

150 C'est le plus souvent l'influence gréco-macédonienne qui est au cœur de la réflexion, voir par exemple Larguinat-Turbatte 2020b. La part de l'influence achéménide demeure peu étudiée, voir par exemple sur les stoas : Martin 1974, 150-1. Les traditions architecturales cariennes sont difficiles à mettre en évidence en l'absence d'étude d'ensemble des techniques de construction, voir par exemple Laroche et Alemdar *in*

Bibliographie

Adak, M. (2021). « Teos und die hellenistischen Könige von Alexander bis Antiochos III ». Brun, Capdetrey, Fröhlich 2020, 231-57.

Adam, J.-P. (1982). *L'architecture militaire grecque*. Paris.

Ascani, K. ; Gabrielsen, V. ; Kvist, K. ; Rasmussen, A.H. (eds) (2002). *Ancient History Matters. Studies Presented to Jens Erik Skydsgaard on His Seventieth Birthday*. Rome.

Ateşlier, S. (2020). « Sinuri ». Henry, Belgin-Henry 2020, 116-23.

Aufrère, S.H. ; Mazoyer, M. (éds) (2010). *Remparts et fortifications. Du temple d'Edfou au mur de Berlin*. Paris. KUBABA.

Aydaş, M. (2023). « Epigraphical Investigation of the Defensive Layout of Stratonikeia ». *Libri*, 9, 81-8. https://doi.org/10.5281/zenodo.10352898.

Bernini, J. ; Rivault, J. (2020). « Le Bouleutèreion de Stratonicée, réflexions sur les fonctions de l'édifice à l'époque impériale ». *REA*, 122(1), 137-64. https://doi.org/10.3406/rea.2020.6945.

Bernini, J. (2023). *"Plaise au peuple". Pratiques et lieux de la décision démocratique en Ionie et en Carie hellénistiques*. Bordeaux. Scripta Antiqua 173. https://doi.org/10.4000/15zfb.

Blackman, D.J. (2010). « The Rhodian Fleet and the Karian Coast ». Bremen, Carbon 2010, 379-92. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.2810.

Blümel, W. (1991). *Die Inschriften der rhodischen Peraia*. Bonn. IK 38.

Borello, C. ; Pollini, A. (2019). « Les territoires au croisement du temps et de l'espace. Mobilités, identités et paysages. Introduction. La question des territoires en histoire ». Borello, Pollini 2019, 13-21.

Borello, C. ; Pollini, A. (éds) (2019). *Les territoires au croisement du temps et de l'espace. Mobilités, identités et paysages*. Mulhouse. Hors série des actes du Cresat, 1.

Boulay, T. ; Pont, A.-V. (2014). *Chalkètôr en Carie*. Paris. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres 48.

Bremen, R. v. (2000). « The Demes and Phylai of Stratonikeia in Karia ». *Chiron*, 30, 389-401.

Bremen, R. v. (2008). « Networks of Rhodians in Karia ». *Mediterranean Historical Review*, 22. https://doi.org/10.4324/9781315876580-8.

Bremen, R. v. (2020a). « A Hellenistic Stratēgoi Dedication from Stratonikeia in Karia and the Defence of the City ». *EA*, 53, 21-44.

Bremen, R. v. (2020b). « Mylasa in 261 BC ». *EA*, 53, 1-20.

Bremen, R. v. ; Carbon, J.-M. (eds) (2010). *Hellenistic Karia. Proceedings of the First International Conference on Hellenistic Karia* (Oxford, 29 June- 2 July 2006). Bordeaux. Études 28. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.2654.

Bresson, A. ; Debord, P. (1985). « Syngeneia ». *REA*, 87, 1-2, 191-211. https://doi.org/10.3406/rea.1985.4202

Bresson, A. (1991). *Inscriptions de la Pérée rhodienne (Pérée intégrée)*. Paris. Annales Littéraires de l'Université de Besançon 445. Centre de Recherches d'Histoire Ancienne 105. https://doi.org/10.3406/ista.1991.2640.

Bresson, A. (2020). « Caria in the Hellenistic Period ». Henry, Belgin-Henry 2020, 50-5.

Bresson, A. (2003). « Les intérêts rhodiens en Carie à l'époque hellénistique, jusqu'en 167 av. J.-C. ». Prost 2003, 169-92. https://doi.org/10.4000/books.pur.19450.

Kızıl et al. 2017, 177. La dimension culturelle perse est mise en évidence à Labraunda par Henry (2021, 85-6).

Bresson, A. ; Descat, R. (2001). *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe s. a.C*. Bordeaux. Études 8.

Bringmann, K. ; Steuben, H. v. (Hrsgg) (1995). *Schenkungen hellenistischer Herrscher an griechische Städte und Heiligtümer. Teil I. Zeugnisse und Kommentare*. Berlin.

Brouillet, M. ; Buccheri, A. (2019). « Agents, intentionnalités et modes d'agir dans l'Antiquité ». *Cahiers « Mondes anciens »*[en ligne], 12. https://doi.org/10.4000/mondesanciens.2441.

Brun, P. (1994). « Les fortifications d'Hyllarima, Philon de Byzance et Pleistarchos ». Debord, Descat 1994, 193-204. https://doi.org/10.3406/rea.1994.4571.

Brun, P. ; Cavalier, L. ; Konuk, K. ; Prost, F. (éds) (2013). *Euploia. La Lycie et la Carie antiques*. Bordeaux. Mémoires 34.

Brun, P. ; Capdetrey, L. ; Fröhlich, P (éds) (2021). *L'Asie mineure occidentale au IIIe siècle A.C.* Bordeaux. Mémoires 60.

Bruns-Özgan, C. (2013). *Knidos Ergebnisse der Ausgrabungen von 1996-2006*. Istanbul. Knidos Studien 4.

Bussi, S. ; Foraboschi, D. (a cura di) (2010). *Roma e l'eredità ellenistica = Atti del convegno internazionale* (Milano, Università statale, 14-16 gennaio 2009). Pisa ; Roma. Studi ellenistici XXIII.

Caneva, S.G. (ed.) (2020). *The Materiality of Hellenistic Ruler Cults*. Liège. https://doi.org/10.4000/books.pulg.15740.

Capdetrey, L. (2006). « Économie royale et communautés locales dans le royaume séleucide. Entre négociation et imposition ». *Rencontres sur l'économie antique* 2006, 359-86.

Capdetrey, L. (2022). *L'Asie Mineure après Alexandre (vers 323-vers 270 av. J.-C.). L'invention du monde hellénistique*. Rennes. https://doi.org/10.4000/books.pur.160444.

Carusi, C. (2003). *Isole e peree in Asia Minore. Contributi allo studio dei rapporti tra poleis insulari e territori continentali dipendenti*. Pisa.

Carstens, A.-M. (2009). *Karia and the Hekatomnids : The Creation of a Dynasty*. Oxford. BAR International Series 1943. https://doi.org/10.30861/9781407304236.

Cavalier, L. ; Des Courtils, J. (2021). « Les dédicaces de bâtiments au IIIe siècle et la propagande lagide ». Brun, Capdetrey, Fröhlich 2021, 103-13.

Cavalier, L. ; Ferries, M.-C. ; Delrieux, F. (éds) (2017). *Auguste et l'Asie Mineure*. Bordeaux. Scripta Antiqua 97.

Chaisemartin, N. de (2017). « Octavien/Auguste et Aphrodisias : certitudes et perplexités ». Cavalier, Ferries, Delrieux 2017, 331-43.

Chandezon, C. (2003). *L'élevage en Grèce (fin Ve-fin Ier s. a.C.). L'apport des sources épigraphiques*. Bordeaux. Scripta Antiqua 5. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.7766.

Chankowski, A.S. (2011). *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*. Paris.

Chaudon, J.-F. (2015). *Les ambassades des cités grecques d'Asie Mineure auprès des autorités romaines. de la libération des Grecs à la fin du Haut-Empire (196 av. J.-C. - 235 apr. J.-C.)*. Thèse. Paris. EPHE. https://doi.org/10.70675/c107f960zd127z4bedz96d3zd6de61865627.

Cohen, G.M. (1995). *The Hellenistic Settlements in Europe, the Islands, and Asia Minor*. Berkeley ; Los Angeles ; Oxford.

Dan, A. ; Queyrel, F. (2014). « Les concepts en sciences de l'antiquité : mode d'emploi. Chronique 2014 - Les transferts culturels ». *DHA*, 40, 1, 239-305. https://doi.org/10.3917/dha.401.0239.

Dana, M. (2016). « Nysa et ses hommes célèbres. Le destin culturel d'une cité d'Asie Mineure ». *REG*, 129, 267-304. https://doi.org/10.3406/reg.2016.8417.
D'Andria, F. ; Romeo, I. (ed.) (2011). *Roman Sculpture in Asia Minor*. Portsmouth. JRA Suppl. Series 80.
Debarbieux, B. (1995). « Le lieu, le territoire et trois figures de la rhétorique ». *L'espace géographique*, 24, 2, 97-112. https://doi.org/10.3406/spgeo.1995.3363.
Debarbieux, B. (2009). « Territoire-Territorialité-Territorialisation : aujourd'hui encore, et bien moins que demain ». Vanier 2009, 19-30.
Debord, P. (1994). « Essai sur la géographie historique de la région de Stratonicée ». Mactoux, Geny 1994, 107-21.
Debord, P. (2001). « Questions stratonicéennes ». Bresson, Descat 2001, 157-72. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.7227.
Debord, P. (2003a). « Cité grecque-village carien. Des usages du mot koinon ». *Studi Ellenistici*, 15.
Debord, P. (2003b). « Le culte royal chez les Séleucides ». Prost 2003, 281-308. https://doi.org/10.4000/books.pur.19460.
Debord, P. (2005). « Côte / intérieur : les acculturations de la Carie ». *PP*, 341-45, 357-78.
Debord, P. ; Varinlioğlu, E. (2001). *Les hautes terres de Carie*. Bordeaux. Mémoires 4.
Debord, P. ; Varinlioğlu, E. (2010). *Cités de Carie*. Rennes.
Debord, P. ; Varinlioğlu, E. (2018). *Hyllarima de Carie, état de la question*. Bordeaux.
Delorme, J. (1960). *Gymnasion. Étude sur les monuments consacrés à l'éducation en Grèce (des origines à l'Empire romain)*. Paris. BEFAR 196.
Delrieux, F. (2010). « La crise financière des cités grecques d'Asie Mineure au Ier siècle a.C. et la lettre de Cicéron à Q. Minucius Thermus (Fam. 13.56) ». Bremen, Carbon 2010, 505-26. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.2849.
Delrieux, F. (2021). « Etre Carien à la fin de l'époque hellénistique. Hellénisation et particularismes locaux dans le sud-suest de l'Asie Mineure ». Locatelli, Piguet, Podesta 2021, 41-67.
Descat, R. (1997). « À propos d'un citoyen de Philippes à Théangéla ». *REA*, 99, 411-13. https://doi.org/10.3406/rea.1997.4698.
Devambez, P. ; Haspels, E. (1959). *Le sanctuaire de Sinuri près de Mylasa. Deuxième partie. Architecture et céramique*. Paris.
Di Méo, G. (2004). « Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités ». *Ann. Géo.*, 113, 638-39, 339-62. https://doi.org/10.3406/geo.2004.21628.
Dinç, R. (2003). *Tralleis Guide*. Istanbul.
Durnagölü, N. ; Özdemir Candur, E. (2024). « The *gymnasion* ». Söğüt 2024, 190-200.
Errington, R.M. (1987). « Θεὰ Ῥώμη und römischer Einfluß südlich des Mäanders im 2. Jh. v. Chr. ». *Chiron*, 17, 97-118.
Faure, A. ; Négrier, E. (2019). *Dictionnaire des politiques publiques, s.v.* Territoire. https://doi.org/10.3917/scpo.bouss.2010.01.0667.
Ferrary, J.-L. (2001). « Rome et les cités grecques d'Asie Mineure au IIe s. ». Bresson, Descat 2001, 93-106. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.7200.
Ferrary, J.-L. (2002). « La création de la province d'Asie et la présence italienne en Asie Mineure ». Müller, Hasenohr 2002, 133-46.
Fornel, M. de (2013). « Pour une approche contextuelle et dynamique de l'agentivité », *Ateliers d'anthropologie* [en ligne], 39. https://doi.org/10.4000/ateliers.9505.
Fraser, P.M. ; Bean, G.E. (1954). *The Rhodian Perea and islands*. Oxford.
Freitag, K. (2015). « Poleis in Koina. Untersuchungen zu den Auswirkungen von bundesstaatlichen Organisationsformen auf Strukturen in griechischen Poleis

der hellenistischen Zeit unter besonderer Berücksichtigung der Polis Megara ». Matthaei, Zimmermann 2015, 56-67.
Gabrielsen, V. (ed.) (1999). *Hellenistic Rhodes. Politics, Culture, and Society*. Aarhus.
Gabrielsen, V. (2000). « The Rhodian Peraia in the Third and Second Centuries BC ». *C&M*, 51, 129-83.
Garlan, Y. (1999). *Guerre et économie en Grèce ancienne*. Paris.
Gauthier, P. (1995). « Notes sur le rôle du gymnase dans les cités hellénistiques ». Wörrle, Zanker 1995, 1-11 (= Gauthier 2011b, 531-50).
Gauthier, P. (2001). « Les Pidaséens entrent en sympolitie avec les Milésiens : la procédure et les modalités institutionnelles ». Bresson, Descat 2001, 117-35. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.7215.
Gauthier, P. (2011a). « Grandes et petites cités : hégémonie et autarcie ». Gauthier 2011, 295-313.
Gauthier, P. (2011b). *Études d'histoire et d'institutions grecques. Choix d'écrits*. Genève. Hautes Études du Monde gréco-romain 47.
Gauthier, P. ; Hatzopoulos, M.B. (1993). *La loi gymnasiarchique de Béroia*. Athènes. MELETHMATA 16.
Gell, A. [1998] (2009). *L'art et ses agents. Une théorie anthropologique*. Traduit de l'anglais par S. et O. Renaut, (*Art and Agency. An Anthropological Theory*. Oxford, 1998). Dijon.
Giovannini, A. (1983). « Téos, Antiochos III et Attale Ier ». *MH*, 40, 178-84.
Grégoire H. (éd.) (1955). *Mélanges Isidore Lévy*. Bruxelles. Annuaire de l'Institut de Philologie et d'histoire orientales et slaves 13.
Gros, P. (2005/2). « La polyvalence fonctionnelle comme facteur d'intégration. L'exemple des 'agoras-gymnases' d'Asie Mineure à l'époque impériale ». *Histoire urbaine*, 13, 101-20. https://doi.org/10.3917/rhu.013.0101.
Guidoboni, E. (1994). *Catalogue of Ancient Earthquakes in the Mediterranean Area Up to the 10th Century*. Rome.
Gunter (1985). « Looking at Hecatomnid Patronage from Labraunda ». *REA*, 87, 1-2, 113-24. https://doi.org/10.3406/rea.1985.4197.
Haussoulier, B. (1900). « Les Séleucides et le temple d'Apollon Didyméen ». *RPh*, 24, 243-71.
Haussoulier, B. (1902). *Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion*. Paris.
Held, W. (2003). « Neue und revidierte Inschriften aus Loryma und der Karischen Chersones ». *EA*, 36, 55-86.
Held, W. (2006). « Loryma ». Radt 2006, 187-98.
Held, W. (2009). « Die Karer und die rhodische Peraia ». Rumscheid 2009, 121-34.
Held, W. (2010). « Die Heiligtümer und Kulte von Loryma ». Bremen, Carbon 2010, 355-377. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.2804.
Held, W. ; A. Berger ; Herda, A. (1999). « Loryma in Karien. Vorbericht über die Kampagnen 1995 und 1998 ». *MDAI (I)*, 49, 159-96.
Heller, A. (2006). *Les bêtises des Grecs. Conflits et rivalités entre les cités d'Asie et de Bithynie à l'époque romaine (129 av. J.-C. - 235 apr. J.-C.)*. Bordeaux. Scripta Antiqua 17. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.3368.
Hellmann, M.-C. (2010). *L'architecture grecque, 3 : Habitat, urbanisme et fortifications*, Paris.
Hellström, P. (2009). « Sacred Architecture and Karian Identity ». Rumscheid 2009.
Henry, O. (2012). « Buildings in the Mountain, the Isolated Settlement of Karapınar in Karia ». Söğüt 2012, 289-302.
Henry, O. (ed.) (2013). *4th Century Karia. Defining a Karian Identity Under the Hekatomnids*. Paris. Varia Anatolica 28.

Henry, O. (2017). « Sanctuaire et pouvoir : nouvelles pistes de réflexion à partir des recherches archéologiques récentes sur le site de Labraunda en Carie (Turquie) ». *CRAI*, 545-79. https://doi.org/10.3406/crai.2017.96422.

Henry, O. (2021). « Les Hékatomnides et la création d'une identité culturelle hybride au contact des mondes grecs et orientaux ». Mercuri, Pittia, Richer 2021, 71-97.

Henry, O. ; Belgin-Henry, A. (eds) (2020). *Karialılar. Denizcilerden kent kuruculara = The Carians, from Seafarers to City Builders*. Istanbul.

Herda, A. (2020). « The Temple of Zeus Akraios and Thea Akre at Amyzon-at-the-rock (bağarcık Kale) ». Henry, Belgin-Henry 2020, 156-73.

Hornblower, S. (1982). *Mausolus*. Oxford.

Hoz, M.P. de ; Sanchez Hernandez, J.P. ; Valero, C.M. (eds) (2016). *Between Tarhuntas and Zeus Polieus : Cultural Crossroads in the Temples and Cults of Graeco-Roman Anatolia*. Louvain ; Paris ; Bristol. Colloquia Antiqua 17.

Herrmann, P. (1965). « Antiochos der Große und Teos ». *Anadolu*, 9, 29-159.

Hiller von Gaertringen, F. (1902). « Anhang über die Tloer ». *Hermes*, 37, 143-46. https://doi.org/10.1515/9783112323625-005.

Hüden, O. (2021). « Herakleia am Latmos. Von lokalen 'Dynastensiedlung' zur frühellenistichen Herrscherresidentz ». Brun, Capdetrey, Fröhlich 2021, 381-93.

Isager, S. (2004). « Halikarnassos and the Ptolemies I - Inscriptions on Public Buildings ». Isager, Pedersen 2004, 133-44.

Isager, S. ; Pedersen, P. (eds) (2004). *The Salmakis Inscription and Hellenistic Halikarnassos*. Odense. Halicarnassian Studies 4.

Jones, C.P. (2011). « An Inscription Seen by Agathias ». *ZPE*, 179, 107-15.

Judeich, W. (1887). « Pedasa ». *MDAI (A)*, 12, 331-46.

Kadioğlu, M. (2021a). « The Sanctuary of Dionysus ». Kadioğlu 2021b, 188-241.

Kadioğlu, M. (ed.) (2021b). *Teos : Inscriptions, Cults, and Urban Fabric*. Istanbul.

Kah, D. ; Scholz, P. (2004). *Das hellenistische Gymnasion*. Berlin.

Karla, G. (2002). *Der Neue Pauly, 12, 1, s.v.* Theangela, 252-53. https://doi.org/10.1163/1574-9347_dnp_e1206820.

Kavoulaki, A. (ed.) (2018). Πλειών. Papers in Memory of Christiane Sourvinou-Inwood. Rethymnon. Αριάδνη. Παράρτημα 1.

Kirbihler, F. (2017). « Les problèmes d'une mission publique entre République et Empire : P. Vedius Pollio en Asie ». Cavalier, Ferries, Delrieux 2017, 129-52.

Kızıl, A. ; Brun, P. ; Capdetrey, L. ; Descat, R. ; Fröhlich, P. ; Konuk, K. (2015). « Pidasa et Asandros : une nouvelle inscription (321/0) ». *REA*, 117, 371-409. https://doi.org/10.3406/rea.2015.5933.

Kızıl, A. ; Konuk, K. ; Alemdar, S. ; Capdetrey, L. ; Descat, R. ; Laroche, D. ; Le Quéré, E. ; Prost, F. ; Vergnaud, B. (2017). « Eurômos : rapport préliminaire sur les travaux réalisés en 2016 ». *Anatolia Antiqua*, 25, 161-85. https://doi.org/10.4000/anatoliaantiqua.463.

Knackfuss, H. (1924). *Der Südmarkt und die benachbarten Bauanlagen*. Berlin. Milet 1, 7.

Koenigs, W. (2015). *Der Athenatempel von Priene*. Wiesbaden. Priene 3.

Konecny, A.L. ; Ruggendorfer, P. (2014). « The Fortifications ». *Hesperia*, 83, 709-46. https://doi.org/10.2972/hesperia.83.4.0709.

Krischen, F. (1922). Die Befestigungen von Herakleia am Latmos. Berlin. Milet 3, 2.

Kristeva, J. ; Milner, J.-C. ; Ruwet, N. (éds) (1975). *Langue discours société. Pour Émile Benveniste*, Paris.

Laignoux, R. (2017). « Reconnaître Octavien et ses concurrents en Anatolie : les allégeances asiatiques durant les guerres civiles de la fin de la République ». Cavalier, Ferries, Delrieux 2017, 211-39.

Larguinat-Turbatte, G. (2020a). « La place de l'architecture dans la description de l'Asie Mineure de Strabon ». *DHA*, 46/1, 127-71. https://doi.org/10.3917/dha.461.0127.

Larguinat-Turbatte, G. (2020b). « Constitution d'un paysage urbain et diffusion du modèle de la cité grecque en Carie à l'époque hellénistique ». *Gaia* [en ligne], 22-3. https://doi.org/10.4000/gaia.1376.

Latour, B. (2005). *Reassembling the Social. An Introduction to Actor-Network-Theory. Oxford*. https://doi.org/10.1093/oso/9780199256044.001.0001.

Laumonier, A. (1933). « Notes sur un voyage en Carie ». *RA*, 2, 31-55.

Laumonier A. (1958). *Cultes indigènes en Carie*. Paris.

Locatelli, L. ; Piguet, E. ; Podesta S. (éds) (2021). *Constructions identitaires en Asie Mineure (VIIIe siècle avant J.-C.-IIIe siècle après J.-C.). Colloque international de Besançon, 18-19 octobre 2019*. Besançon.

Ma, J. (2004). *Antiochos III et les cités de l'Asie mineure occidentale*. Paris.

Mactoux, M.-M. ; Geny, E. (éds) (1994). *Mélanges Pierre Lévêque*, 8. Paris.

Magie, D. (1950). *Roman Rule in Asia Minor. To the End of the Third Century After Christ*. Princeton.

Marek, C. (2006). *Die Inschriften von Kaunos*. München.

Martin, R. (1974). *L'urbanisme dans la Grèce antique*. Paris.

Matthaei, A. ; Zimmermann, M. (Hrsgg) (2015): *Urbane Strukturen und bürgerliche Identität im Hellenismus*. Frankfurt am Main. Die hellenistische Polis als Lebensform. Urbane Strukturen und bürgerliche Identität zwischen Tradition und Wandel.

Mc Nicoll, A.W. (1997). *Hellenistic Fortifications from the Aegean to the Euphrates, Oxford Monographs on Classical Archaeology*. Oxford.

Mellor, R. (1975). ΘΕΑ ΡΩΜΗ : *The Worship of the Goddess Roma in the Greek World*. Göttingen. Hypomnemata 42.

Merkelbach R. (1998). *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*. Bd 1, *Die Westkuste Kleinasiens von Knidos bis Ilion*. Stuttgart.

Mercuri, L. ; Pittia, S. ; Richer, N. (éds) (2021). *Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère*. Toulouse. Pallas, Hors-Série 03.

Mert, I.H. (2008). *Untersuchungen zur hellenistischen und kaiserzeitlichen Bauornamentik von Stratonikeia*. Thübingen. Istanbuler Forschungen 50.

Meyer, M. (Hrsg.) (2007). *Neue Zeiten - Neue Sitten. Zu Rezeption und Integration römischen und italischen Kulturguts in Kleinasien*. Wien. Wiener Forschungen zur Archäologie 12.

Migeotte, L. (1984). *L'emprunt public dans les cités grecques. Recueil des documents et analyse critique*. Québec ; Paris.

Migeotte, L. (2001). « Le traité entre Milet et Pidasa (Delphinion 149). Les clauses financières ». Bresson, Descat 2001, 129-35. https://doi.org/10.4000/books.ausonius.7221.

Migeotte, L. (2010). *Economie et finances publiques des cités grecques*, vol. 1. Lyon.

Müller, C. ; Hasenohr, C. (éds) (2002). *Les Italiens dans le monde grec. IIe siècle av. J-C. - Ier siècle ap. J.-C*. Paris. BCH supplément 41.

Özdemir, M.T. (2023). *Stratonikeia Savunma Sistemi*. Istanbul. Stratonikeia çalışmaları 8.

Özdemir, T. (2024). « The Hexagonal Tower in the Defensive System of Stratonikeia ». Söğüt 2024, 170-87.

Pappakonstantinou, M. (1895). Αι Τράλλεις. Ήτοι συλλογή Τραλλιανών Επιγραφών μετά των επ' αυτών ιστορικών και επιστημονικών σημειώσεων των εν Αθήναις αρχαιολογικών Σχολών Γαλλίας, Γερμανίας και Αμερικής, συνοδευομένων υπό

συνοπτικής ιστορίας των Τράλλεων από των αρχαιοτάτων μέχρι των καθ' ημάς χρόνων. Athènes.
Parker, R. (2018). « Caria and Polis Religion ». *Kavoulaki* 2018, 31-55.
Pedersen, P. (1991). *The Maussolleion Terrace and Accessory Structures*. Aarhus. The Maussolleion at Halikarnassos. Reports of the Danish Archaeological Expedition to Bodrum. 3:1 Text and appendices.
Peschlow-Bindokat, A. (1996). *Der Latmos. Eine unbekannte Gebirgslandschaft an der türkischen Westküste*. Mainz am Rhein. Antike Welt.
Piejko, F. (1990). « To the Inscriptions of Labraunda ». *OAth*, 18, 9, 133-56.
Pimouguet-Pédarros, I. (2000). *Archéologie de la défense. Histoire des fortifications antiques de Carie (époques classique et hellénistique)*. Besançon.
Pimouguet-Pédarros, I. (2010). « Les fortifications d'Alinda en Carie ». Aufrère, Mazoyer 2010, 91-110.
Pimouguet-Pédarros, I. (2013). « Existe-t-il un style de construction hécatomnide ? Recherche à travers l'étude des fortifications du sud-ouest de l'Asie Mineure ». Brun, Cavalier, Konuk, Prost 2013, 153-74.
Pirson, F. (Hrsg.) (2012). *Manifestationen von Macht und Hierarchien in Stadtraum und Landschaft. Wissenschaftlisches Netzwerk der Abteilung Istanbul im Rahmen des Forschungsclusters 3 « Politische Räume » des Deutschen Archäologischen Instituts*. Istanbul. Byzas 13.
Pont, A.-V. (2007). L'empereur « fondateur » : enquête sur les motifs de la reconnaissance civique ». *REG*, 120, 526-52. https://doi.org/10.3406/reg.2007.7875.
Pont, A.-V. (2010). *Orner la cité. Enjeux culturels et politiques du paysage urbain dans l'Asie gréco-romaine*. Bordeaux. Scripta Antiqua 24.
Prost, F. (2013). « Retour au Mausolée et au Monument des Néréïdes. Identités ethniques et frontières culturelles en Lycie et en Carie ». Brun, Cavalier, Konuk, Prost 2013, 175-86.
Prost, F. (éd.) (2003). *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée. Cités et royaumes à l'époque hellénistique*. Rennes ; Toulouse. Pallas 62. https://doi.org/10.4000/books.pur.19432.
Radt, W. (Hrsg.) (2006). *Stadtgrabungen und Stadtforschung im westlichen Kleinasien. Geplantes und Erreichtes. Internationales Symposion 6./7. August 2004 in Bergama (Türkei)*. Istanbul. Byzas 3.
Reger, G.L. (1999). « The Relations Between Rhodes and Karia from 246 to 167 BC ». Gabrielsen 1999.
Rencontres sur l'économie antique (éds) (2006). *Approches de l'économie hellénistique. Communications présentées lors des 4e rencontres d'économie antique, Saint-Bertrand-de-Comminges, 6-7 mai 2004*. Saint-Bertrand-de-Comminges. Entretiens d'archéologie et d'histoire 7.
Richard, J. (2017). « Aquae Augustae in Asia Minori ? Ruptures et continuités dans les eaux urbaines de l'Asie Mineure augustéenne ». Cavalier, Ferries, Delrieux 2017, 279-90.
Ripoll, F. ; Veschambre, V. (2006). « L'appropriation de l'espace : une problématique centrale pour la géographie sociale ». Séchet, Veschambre 2006, 295-304. https://doi.org/10.4000/books.pur.1923.
Robert, J. ; Robert, L. (1953). « Ephèse ». *BÉ*, 178. https://doi.org/10.3406/reg.1953.3311.
Robert, J. ; Robert, L. (1955). « Deux inscriptions de Carie ». Grégoire 1955, 553-72.
Robert, J. ; Robert, L. (1983). *Fouilles d'Amyzon en Carie. Tome 1 : Exploration, histoire, monnaies et inscriptions*. Paris.
Robert, L. (1936). *Collection Froehner*. Paris.

Robert, L. (1937). *Études anatoliennes. Recherches sur les inscriptions grecques de l'Asie mineure*. Amsterdam.
Robert, L. (1945). *Le sanctuaire de Sinuri près de Mylasa. Première partie : les inscriptions grecques*. Paris.
Robert, L. (1946). « Villes de Carie et d'Ionie dans la liste des théorodoques de Delphes ». *BCH*, 70, 506-23. https://doi.org/10.3406/bch.1946.2599.
Robert, L. (1960a). « Décret d'Andros ». *Hellenica*, 11-12, 116-25.
Robert, L. (1960b). « Recherches épigraphiques. V. Inscription de Lesbos ». *REA*, 62, 285-315 (OMS II 801-31). https://doi.org/10.3406/rea.1960.3649.
Saba, S. (2007). « Temporary and Permanent Housing for New Citizens ». *EA*, 40, 125-34.
Sartre, M. (2003). *L'Anatolie hellénistique de l'Egée au Caucase (334-31 av. J.-C.)*. Paris. https://doi.org/10.14375/np.9782200268329.
Savran, G. (2019). « Muğla İli, Milas İlçesi YKEÜTAŞ Kurtarma Kazıları 2016 Yılı Çalışmaları ». *Müze*, 27, 149-70.
Schaaf, H. (1992). *Untersuchungen zu Gebäudestiftungen in hellenistischer Zeit*. Köln ; Weimar ; Wien.
Schuler, C. ; Walser, A.V. (2015). « Sympolitien und Synoikismen. Gesellschaftliche und urbanistische Implikationen von Konzentrationsprozessen in hellenistischer Zeit ». Matthaei, Zimmermann 2015, 350-9.
Séchet, R. ; Veschambre, V. (éds) (2006). *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*. Rennes. https://doi.org/10.4000/books.pur.362.
Sezgin, T. (2024). « The Theatre ». Söğüt 2024b, 216-32.
Söğüt, B. (2023). *Stratonikeia (Eskihisar) ve kutsal alanlari*. Istanbul. Stratonikeia çalışmaları 5.
Söğüt, B. (2024a). « The *bouleuterion* ». Söğüt 2024b, 202-15.
Söğüt, B. (ed.) (2024b). *Stratonikeia from Antiquity to Modern Times*. Istanbul.
Strootmann, R. ; Williamson, C.G. (2020). « Creating a Royal Landscape : Hekatomnid Use of Urban and Rural Sacred Sites in Fourth-Century Karia ». Caneva 2020.
Thély, L. (2016). *Les Grecs face aux catastrophes naturelles*. Athènes. BEFAR 375. https://doi.org/10.4000/books.efa.1536.
Tscherikower, V. (1973). *Die hellenistischen Städtegründungen von Alexander dem Grossen bis auf die Römerzeit*. New York.
Varinliğlu, E. ; Bresson, A. ; Brun, P. ; Debord, P. ; Descat, R. (1992). « Ouranion en Carie ». *REA*, 94, 155-74. https://doi.org/10.3406/rea.1992.4489.
Vergnaud, B. (2021). « Le paysage défensif de la Carie au IIIe s. a.C. ». Brun, Capdetrey, Fröhlich 2021, 337-56.
Vernant, J.-P. (1975). « Catégories de l'agent et de l'action en Grèce ancienne ». Kristeva, Milner, Ruwet, 1975, 365-73.
UMR PACTE (2009). « Invitation aux premiers Entretiens de la Cité des Territoires ». Vanier 2009, 11-15.
Vanier, M. (éd.) (2009). *Territoires, territorialité, territorialisation. Controverses et perspectives. Espace et territoires*. Rennes.
Virgilio, B. (2010). « L'epistola reale dal santuario di Sinuri presso Mylasa in Caria, sulla base dei calchi del Fonds Louis Robert della Académie des Inscriptions et Belles Lettres ». Bussi, Foraboschi 2010, 55-108.
Wehrli, C. (1968). *Antigone et Démétrios*. Genève.
Williamson, C. (2016). « A Carian Shrine in a Hellenising World : The Sanctuary of Sinuri, Near Mylasa ». Hoz, Sanchez Hernandez, Valero 2016, 75-99.

Williamson, C. (2021). *Urban Rituals in Sacred Landscapes in Hellenistic Asia Minor*. Leiden ; Boston. Religions in the Graeco-Roman World 196. https://doi.org/10.1163/9789004461277.

Winter, E. (1996). *Staatliche Baupolitik und Baufürsorge in den römischen Provinzen des kaiserzeitlichen Kleinasien*. Bonn. Asia Minor Studien 20.

Wörrle, M. (2003). « Inschriften von Herakleia am Latmos III. Der Synoikismos der Latmoi mit den Pidaseis ». *Chiron*, 33, 121-43.

Wörrle, M. ; Zanker, P. (Hrsgg) (1995). *Stadtbild und Bürgerbild im Hellenismus. Kolloquium* (München, 24. bis 26. Juni 1993). München.

Yaman, A. (2022). « Fieldwork at Phoenix 2021 ». *AST*, 38, 1, 105-25.

Yaman, A. ; Konuk, K. ; Doğan, Ü.T. ; Sitz, A.M. ; Yeşil, M. ; Alikaya, İ. ; Taki, D. ; Güçlü, A. ; Dinç, A. ; Okyay, Z. ; Özaydın, A. ; Konuk, T. ; Aydemir, M.S. (2022). « Preliminary Report on the 2021 Fieldwork at Phoenix ». *Anatolia Antiqua*, 22, 187-203. https://doi.org/10.4000/12dcx.

Yaman, A. ; Konuk, K. ; Sitz, A.M. ; Alikaya, İ. ; Taki, D. ; Çakan, R. ; Aydemir, M.S. (2023). « Fieldwork at Phoenix 2022 ». *AST*, 39, 1, 185-98.

Zimmermann, K. ; A. Güler ; Matthaei, A. (2015). « Die Chora von Pergamon : Forschungen im Kaikostal und in der antiken Stadt Atarneus ». Matthaei, Zimmermann 2015, 193-236.

Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Microstorie: *Himera* e i suoi comprensori

Aurelio Burgio
Università degli Studi di Palermo, Italia

Abstract The aim of this paper is to investigate aspects of the settlement organization of the territory of Himera (Northern Sicily) in the Archaic and Classical periods. The archaeological surveys and excavations carried out in a wide area around Himera, alongside Northern Imera, Torto and S. Leonardo rivers, allow us to sketch an analytical knowledge of the territory. The focus is to analyze the distinctive features of its constituent districts: morphological characters, sacred areas, ancient paths, intervisibility between villages and small sites contribute to defining the boundaries of the territory, and to understand the interconnections with other Greek colonies and indigenous villages.

Keywords Sicily. Himera. Archaic and Classical periods. Ancient landscape. Sacred areas.

Sommario 1 Introduzione. – 2 Il territorio di *Himera*. – 2.1 L'immediato entroterra: Rasolocollo e Burgitabis. – 2.2 Il più lontano entroterra: tra Imera settentrionale, meridionale e Platani. – 2.3 Il versante sud-occidentale: tra *Himera, Akragas* e il mondo sicano. – 3 Il paesaggio sacro. – 4 Considerazioni finali.

Edizioni Ca'Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-09-15 | Accepted 2026-01-14 | Published 2026-10-20
© 2026 Burgio | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/010

1 Introduzione

Obiettivo di questo contributo è sia indagare aspetti relativi alla struttura insediativa del territorio della *polis* calcidese di *Himera* in età arcaica e classica, evidenziando le peculiarità dei comprensori che lo compongono, sia provare a definirne i confini con comprensori pertinenti ad altri centri, villaggi e/o aggregazioni etniche (Sicani e Siculi), i cui puntuali contorni nella Sicilia centro-settentrionale sono (e probabilmente saranno) sfuggenti. Va subito precisato che i dati sui quali si fondano le mie riflessioni provengono sia da ricerche di superficie sia da contesti di scavo, sicché non hanno tutti la medesima profondità cronologica e a volte il dato cronologico sembra schiacciarsi tra la fine del VI e il V secolo a.C.; fa da contraltare a questo limite l'ampia profondità geografica, e l'analitica conoscenza del territorio, che insieme concorrono a costruire un tessuto informativo che ha pochi eguali in Sicilia e Magna Grecia.

Come illustra il titolo, la prospettiva di indagine sarà sub-regionale: si condurranno osservazioni sui confini, o meglio le 'frontiere' tra *Himera* e le *poleis* siceliote (*Akragas*, Gela e le città della Sicilia orientale), con il vicino cartaginese (e le sue aree di influenza), con i vicini epicori (i Sicani, ma anche i 'Siculi tirrenici', secondo la felice definizione di Antonino Facella, da riferire a un contesto territoriale i cui connotati sono tutt'altro che chiari, ai confini delle aree di influenza delle *poleis* della Sicilia centrale). Una prospettiva, questa del *cross bordering*, che trova la sua ragion d'essere nella difficoltà di tracciare 'confini' e 'territori' di pertinenza delle singole città, e nella permeabilità delle frontiere, tanto più rilevante se si pensa che tradizionalmente l'asse rappresentato dai due fiumi Imera settentrionale e meridionale è stato (ed è) considerato limite tra due settori della Sicilia, confine tra Sicani e Siculi.[1] Non senza ragione, considerato che i due fiumi hanno origine nello stesso distretto montuoso della Sicilia settentrionale, le Madonie, ma certo inadeguato ad esprimere la complessità delle relazioni e interazioni tra genti e culture.

Dunque, tornando a *Himera*, il grado di conoscenza del territorio, che si fonda tanto su osservazioni di carattere topografico acquisite tramite la prospezione archeologica intensiva e sistematica,[2] quanto sulla conseguente approfondita conoscenza della documentazione ceramica, permette di spingere l'esame del contesto insediativo verso una prospettiva comprensoriale focalizzata su porzioni limitate di territorio, enucleando il potenziale ruolo di alcuni centri minori (o

1 Lo schema ricorre in numerosi contributi, naturalmente nella consapevolezza che si tratta di una suddivisione di comodo.

2 Alliata et al. 1988; Belvedere et al. 2002; Burgio 2002; Lauro 2009; Bordonaro 2011; Forgia 2019.

tali solo in apparenza) e mettendo in evidenza specifiche differenze nei paesaggi storici.

Non si tratta di riflessioni del tutto nuove, già da altri (Oscar Belvedere, Rosa Maria Cucco, Daniela Lauro, Valeria Tardo) e da me illustrate in altre sedi. Il mio sforzo qui sarà quello di precisare ulteriormente la prospettiva comprensoriale, delineando alcuni dei principali contesti topografici pertinenti l'intero territorio riferibile alla città antica.[3]

Per perseguire l'obiettivo occorre anzitutto definire alcuni dei comprensori del più vasto territorio imerese, sui quali focalizzare l'attenzione **[fig. 1]**: la prospezione intrapresa agli inizi degli anni Ottanta da Oscar Belvedere nell'immediato entroterra della colonia calcidese[4] si è via via ampliata verso altri orizzonti, sia storici (con una declinazione dalla preistoria all'alto medioevo) che geografici, interessando la fascia costiera ad oriente del fiume Imera settentrionale,[5] il più lontano entroterra lungo il bacino di questo fiume,[6] e verso occidente i bacini dei fiumi Torto[7] e San Leonardo.[8] Un ulteriore e più recente ampliamento, con una prospettiva – metodologica e culturale, orientata verso un ancor più ampio orizzonte cronologico – che guarda all'insediamento e ai sistemi di comunicazione in aree montane, è stato intrapreso da Vincenza Forgia sulle Madonie occidentali (progetto HUMAnS: *Human Upland Mobility in Ancient Sicily*),[9] e in questa stessa prospettiva si pongono altre ricerche finalizzate condotte nel bacino imerese,[10] cui si affiancano i dati degli scavi di Polizzi Generosa, certamente uno dei centri egemoni del comprensorio data la sua posizione strategica sull'alto bacino del fiume Imera.[11]

3 Per un'ampia illustrazione delle tematiche, e per la bibliografia, si rinvia a Belvedere 2015; Burgio 2017; Belvedere, Burgio 2022.

4 Alliata et al. 1988.

5 Belvedere et al. 2002, 231-375.

6 Belvedere et al. 2002; Burgio 2002.

7 Cucco 2012; 2015; 2017.

8 Lauro 2009.

9 Forgia 2019; Forgia, Ollè, Verges 2023.

10 Canale 2020. Va ricordato che Giulio Schmiedt (1970, 42) aveva posto già il tema delle relazioni con l'area delle Madonie, e con i Siculi che abitavano quel comprensorio.

11 Belvedere et al. 2002, 188-90. Per i più recenti rinvenimenti di età arcaico-classica nell'area della Chiesa Madre, cf. Vassallo et al. 2016, nota 17.

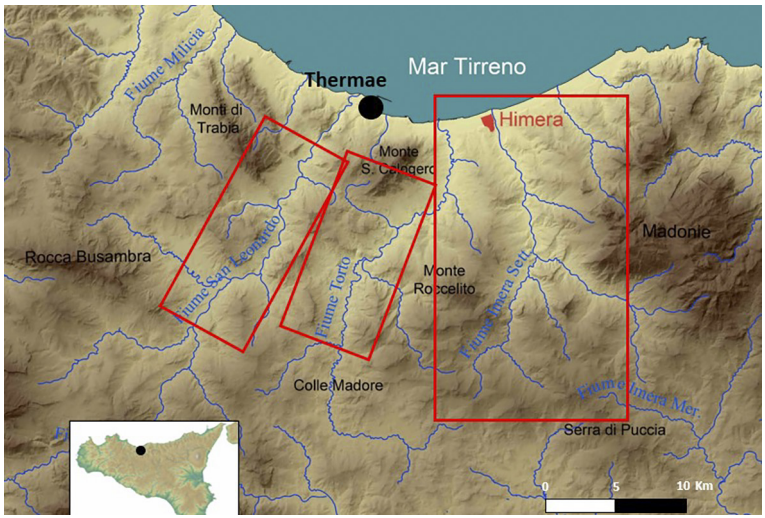


Figura 1 Il territorio imerese. Nei riquadri i comprensori indagati

A contorno del territorio imerese si pongono altre ricerche di superficie e scavi, che hanno interessato in particolare la frontiera meridionale, cioè la zona di spartiacque tra l'Imera meridionale e il Platani, che ha i suoi perni nei villaggi d'altura, dalle cui cime (intorno ai 900/1.000 di quota) lo sguardo spazia largamente in ogni direzione: Terravecchia di Cuti, Cozzo Mususino (o Tutusino) e Monte Chibbò[12] sono senz'altro gli insediamenti più rilevanti, e più a sud/ovest Monte Castellazzo di Marianopoli[13] e il santuario di Polizzello[14] (in territorio di Mussomeli); ancora più ad ovest, sullo spartiacque tra Platani e Torto, il centro di Colle Madore,[15] presso l'odierna Lercara Friddi, il cui comprensorio è stato oggetto di prospezione.[16] Ancora oltre, verso nord/ovest, nell'entroterra di Solunto emergono i complessi di Baucina e della Montagnola di Marineo (antica *Makella*),[17] da cui ci si raccorda all'entroterra di Palermo. Degni di nota anche i risultati delle aree ad oriente del bacino imerese, tra le Madonie e i monti Erei, dove sono altri insediamenti d'altura (anche in questo caso intorno

12 Vassallo 1990. Si aggiunga lo scavo, di cui si dirà dopo, del santuario extraurbano di contrada Cuti.

13 Panvini 2000.

14 Palermo 2009; Palermo et al. 2009.

15 Vassallo 1999.

16 Giordano, Valentino 2004.

17 Spatafora 2001.

e oltre i 1.000 m), quali Monte Alburchia[18] (presso Gangi), Polizzello e Serre del Vento,[19] i cui comprensori sarebbe opportuno indagare per una più approfondita conoscenza delle dinamiche insediative.

2 Il territorio di *Himera*

Sulle linee fondamentali del territorio imerese, limiti geografici e assetto geo-morfologico, si era già soffermato Giulio Schmiedt[20] attraverso l'esame di cartografie e fotografie aeree, e più in generale dell'orografia e del sistema insediativo allora noto, tracciando un quadrilatero che inglobava tutto il golfo di Termini Imerese, fino a Cefalù, proiettandosi verso sud attraverso la catena montuosa delle Madonie per giungere all'ampia fascia di spartiacque tra i due Imera e il Platani; verso ovest, il territorio avrebbe inglobato lo spartiacque tra Platani, Torto ed Eleuterio, fino all'area di Baucina. Ma si trattava di un primo passo – come evidenziava il titolo stesso del contributo – cui doveva seguire una più accurata definizione, che indagasse in modo concreto, cioè sul terreno, sia i comprensori geografici rappresentati dai due bacini fluviali, Imera settentrionale e Torto, tra le cui foci si trova la città antica, sia un terzo comprensorio, più a occidente, il bacino del S. Leonardo.

Distante da *Himera*, il S. Leonardo sfocia oltre il massiccio del Monte S. Calogero (che chiude ad ovest l'orizzonte geografico della città), e se il suo tratto finale è difficile da percorrere perché caratterizzato da profonde forre, doveva essere strategico il controllo della foce, presso la quale sono le sorgenti calde dove gli Imeresi eressero un santuario verosimilmente di confine.[21] Il S. Leonardo è comunque strettamente connesso alla città, facilmente raggiungibile dal medio ed alto corso del Torto aggirando da SO il S. Calogero, e rappresenta un contesto privilegiato per l'esame del tema della frontiera, collegandosi all'area di interesse cartaginese (entroterra di Solunto *in primis*) e a quella in cui insistono importanti insediamenti epicori (*Makella*, Monte Iato); non a caso su questa direttrice trasversale[22] **[fig. 2]** si trovano i centri abitati di età arcaica e classica di Monte Falcone/Monte Carrozza di Baucina;[23] poco più ad ovest, a Casachedda, sul bacino dell'Eleuterio, è stato trovato un tesoretto di

18 Vassallo et al. 2016, 30-1.

19 Vassallo 1996.

20 Schmiedt 1970, 35-48, fig. 5.

21 Alliata et al. 1988, 199-200.

22 Sono i Monti della Traversa, che si sviluppano tra i fiumi S. Leonardo, Milicia ed Eleuterio.

23 Bordonaro 2011.

dracme imeresi[24] databili al 525 ca., segno dell'esistenza di relazioni che mettevano in contatto l'area imerese con l'alto corso dei fiumi Eleuterio, Oreto e Belice, nella direzione di Panormo e Monte Iato. Relazioni che tra occidente ed oriente che si leggono anche nei Decreti di Entella[25] e nell'identificazione di *Makella*[26] sul sito della Montagnola di Marineo, la cui posizione chiave tra Eleuterio e Belice favoriva i contatti con l'area di interesse selinuntino.

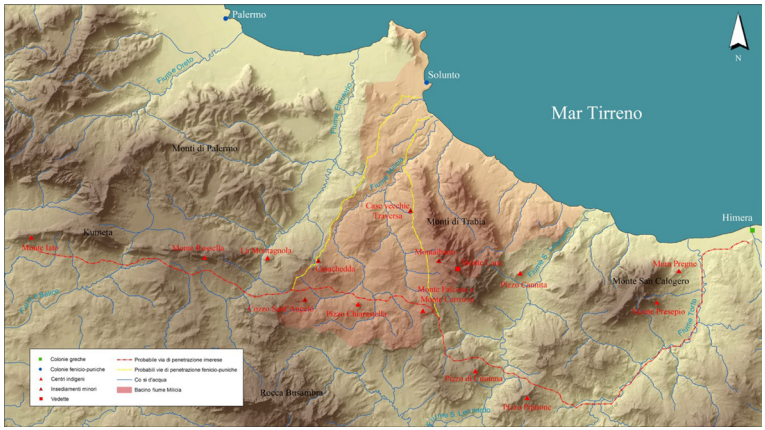


Figura 2 Il territorio ad ovest di Himera (elaborazione G. Bordonaro)

Ai limiti meridionali di questo vasto comprensorio già lo Schmiedt sottolineava il ruolo di Terravecchia di Cuti, perno del controllo esercitato verso nord da Gela ed *Akragas*, cogliendo quanto pochi anni dopo dimostrò la documentazione prodotta dal rinvenimento della stipe votiva del santuario extraurbano di Cuti[27] **[fig. 3]**. Né ancora si conosceva nulla dell'insediamento di Colle Madore, in posizione chiave dal punto di vista strategico e delle connessioni viarie, alla testata del Torto. Qui gli scavi diretti da Stefano Vassallo sul finire del secolo scorso hanno portato all'identificazione di un santuario indigeno e di un altro, verosimilmente dedicato ad Eracle; i materiali, tra cui un'antefissa a palmetta pendula, palesano lo stretto legame con *Himera*,[28] in un arco cronologico compreso tra la metà del VI e gli inizi del V secolo a.C., quando il sito fu distrutto.

24 Tusa Cutroni 1971, 71-81.

25 Ampolo 2001.

26 Schmiedt 1970, 41-2. Per l'identificazione del sito con *Makella*, cf. Spatafora 2001.

27 Schmiedt 1970, 41. Per il santuario: Epifanio Vanni, Vassallo 1984-85.

28 Vassallo 1999; Epifanio Vanni 1997. Sulla circolazione di prodotti dell'artigianato artistico, e il movimento degli artigiani, anche Vassallo 2015, 158-60.



Figura 3 Terravecchia di Cuti, santuario: statua di grande modulo

I limiti della *chora* imerese erano dunque già delineati, e con essi anche i principali percorsi di attraversamento, direttrici obbligate connesse sia alla localizzazione di siti allora per lo più ancora ignoti alla ricerca scientifica,[29] sia alla morfologia fluviale, sia alle 'Portelle' (così sono denominati nella cartografia molti passi, segnati dal transito di importanti percorsi viarii) e alle caratteristiche dei suoli. Considerazioni corroborate oggi, in molti casi, dai risultati delle sistematiche prospezioni archeologiche, che fanno dell'agro imerese uno dei contesti più noti della Sicilia e della Magna Grecia.

In questo contesto di informazioni e suggestioni si inserisce la prospettiva di ricerca che ha animato dall'inizio degli anni Ottanta l'interesse verso una prospezione a carattere sistematico che indagasse, prioritariamente, l'immediato entroterra di *Himera*, tra i fiumi Torto e Imera settentrionale e la serie di colline culminanti a sud con Cozzo

29 Schmiedt 1970, 43-8.

Rasolocollo **[fig. 4]**. Diretta conseguenza di questo processo è stato l'ampliamento dell'area di ricerca alla media e alta valle dell'Imera settentrionale e alla fascia costiera ad est del fiume (2002), e al bacino del Torto subito dopo, cui è seguito il medio corso del S. Leonardo (2009) e la citata direttrice trasversale verso l'entroterra di Solunto e Palermo, nel comprensorio di Baucina (2012). Parallelamente, anche l'orizzonte verso est e sud/est è stato indagato, sia sullo spartiacque tra Imera meridionale e Platani (2002), zona di frontiera con l'area di interesse akragantino (e forse anche delle *poleis* della Sicilia orientale) e l'entroterra siculo, sia sul versante occidentale del massiccio montuoso delle Madonie (2019). Prospettive di ricerca che hanno sempre affiancato l'interesse per le fasi di vita di *Himera* a quello per periodi anteriori e posteriori, anche in ragione della consapevolezza che costanti territoriali (ma non deterministiche) possono motivare nel tempo la reiterata selezione di uno stesso luogo per l'insediamento stabile.

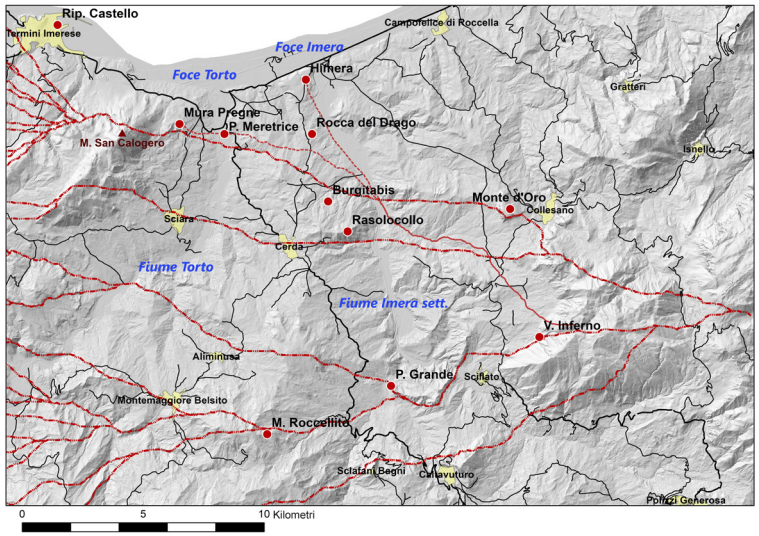


Figura 4 Il comprensorio di *Himera*. Principali insediamenti e percorrenze (elaborazione V. Forgia)

2.1 L'immediato entroterra: Rasolocollo e Burgitabis

Partiamo dunque dal comprensorio a più diretto contatto con la colonia **[fig. 4]**, ragionevolmente principale area produttiva – è bene ricordare però che sfugge la piena conoscenza della fascia costiera, e delle sue risorse, tenuto conto che i livelli di calpestio di età antica si trovano alcuni metri sotto l'attuale piano di campagna – e perno del sistema di controllo e difesa del territorio, che ha il vertice sul

Cozzo Rasolocollo, il più alto rilievo che chiude a sud l'orizzonte della dorsale collinare alle spalle della città.

A Rasolocollo è stato identificato un piccolo insediamento fortificato di età arcaica e classica, dotato di cinta muraria[30] (un *phrourion*, termine che sappiamo però essere in uso da età ellenistica), alle cui pendici settentrionali si trova il vasto sito pluristratificato di Burgitabis[31] **[fig. 5]**, dove la ceramica raccolta documenta l'occupazione da età arcaica[32] e classica ai secoli XI-XIII, forse con una cesura in età alto medievale. A questo luogo, o al vicino Cozzo S. Nicola, potrebbero riferirsi i documenti che attestano la presenza di un casale a *Burgidebus* alla fine del XII secolo, e nel 1215 a Burgitabis esisteva un convento benedettino (S. Maria di Burgitabis) ancora attivo nel 1743. Il luogo è particolarmente significativo, per la sua posizione che guarda verso *Himera* e la valle del fiume e per la prossimità a percorsi viarii diretti a sud e sud/est, ben visibili anche nella cartografia del XVIII secolo **[fig. 6]**[33] nonché per la ricchezza di acqua.[34] I materiali raccolti non autorizzano a formulare specifiche ipotesi per il periodo arcaico e classico, qui in esame, sicché è veramente difficile dire se un santuario (di confine?) occupasse davvero questo luogo,[35] senza dubbio in posizione rilevante, anche in considerazione delle importanti risorse rappresentate da acqua e bosco.



Figura 5 Burgitabis. L'edificio moderno, probabilmente sui resti del convento benedettino. Veduta da sud-est

30 Alliata et al. 1988, 177-85.

31 Alliata et al. 1988, 166-74.

32 In verità, un solo frammento è riferito con certezza a questa fase: Alliata et al. 1988, 197.

33 Alliata et al. 1988, 205-6; Dufour 1995, tab. 11.

34 Alliata et al. 1988, 204 nota 98.

35 Alliata et al. 1988, 171.



Figura 6 Entroterra di Himera (stralcio da Dufour 1995, tav. 11)

Inoltre, altri due insediamenti di età arcaica e classica, Catena e Giancheria,[36] vicini a Burgitabis (rispettivamente ad ovest ed est) insieme a Rasolocollo contribuiscono a chiudere l'orizzonte meridionale dell'entroterra imerese e insistono sulle medesime

36 Alliata et al. 1988, UT 46 e 52.

direttrici viarie, rappresentando un segno «della volontà degli Imeresi di appropriarsi della *chora* e di fissarne i precisi confini».[37]

Tornando a Burgitabis, la lunga continuità di vita deve avere un significato connesso alle risorse e alla posizione: senza ripercorrere quanto illustrato nell'edizione del survey, sembra probabile che il casale normanno di *Burgidebus* fosse ubicato nella vicina località di Cozzo S. Nicola, probabilmente abbandonata nel XIII secolo, e che il toponimo sia rimasto in vita solo per indicare la contrada, su un'area geograficamente più limitata, almeno secondo la cartografia attuale. Occorre però aggiungere che oggi il toponimo viene riferito da pastori e contadini ad una zona molto più ampia, che si estende fino alle pendici di S. Nicola e Rasolocollo, e che nella Carta della Sicilia di Samuel von Schmettau[38] del 1720-21 **[fig. 6]** il solo toponimo che figura in quest'area è *Mungitabuso*, riferito ad un agglomerato rurale; in questa Carta una strada taglia le pendici a nord del sito, collegando Termini Imerese a Collesano all'incirca sulla direttrice ovest-est in cui insistono in sequenza i citati i insediamenti Catena, Burgitabis e Giancheria. Indicativi sono in questo settore i principali insediamenti identificati tra le Madonie e *Himera*/Termini Imerese e il loro rapporto con le direttrici viarie, ricostruite anche con l'ausilio del GIS **[fig. 4]**, sfruttando le possibilità offerte da percorsi minimi, percorsi di fondovalle e di crinale, che restituiscono un quadro assai articolato della potenziale gestione delle risorse nel comprensorio.

Burgitabis e il suo comprensorio rappresentano dunque un contesto significativo nella gestione delle risorse (nel senso più lato possibile del termine) di un territorio: l'area fino a circa un secolo fa era occupata da un querceto, dove erano certamente presenti cinghiali (resti ossei sono frequenti nelle case di *Himera*), e la distruzione del bosco (oggi assente anche sul versante opposto del fiume, dove rimane il toponimo parlante Suvarello, derivato dalla *quercus suber*) potrebbe essere stata favorita in età medievale dalle attività di lavorazione della canna da zucchero, che esigeva grandi quantità di legna da ardere ed era largamente praticata nella Sicilia settentrionale; significativo il fatto che un trappeto sia ubicato a *Himera* proprio sui resti del Tempio della Vittoria.[39]

Aggiungo che la documentazione di età medievale e moderna suggerisce anche un ruolo importante, strategico, per la viabilità, sia sulla direttrice trasversale est-ovest sopra richiamata, sia sull'asse tra costa ed entroterra, considerata la presenza di una portella subito a sud (presso S. Nicola), poco oltre l'agglomerato di Fondaco Nova (oggi Cerda, forse nel XIII secolo il casale *Calcusa*) nella citata Carta

37 Alliata et al. 1988, 199.

38 Dufour 1995, tav. 11.

39 Allegro et al. 1976, 640.

di von Schmettau. Ancora più a sud, sia sul medio bacino dell'Imera settentrionale che nella zona di spartiacque tra Platani e Imera meridionale, sono note ulteriori attestazioni di età romana lungo la direttrice ripresa in età moderna dalla viabilità: la via (della quale potevano esistere percorsi alternativi) che collegava *Thermae* a Catania,[40] tangibilmente documentata presso Caltavuturo[41] e ripresa nel tratto iniziale dalla 'via Palermo-Messina per le Montagne', che giungeva a Fiumefreddo, sul Mar Ionio, poco a sud di Naxos.

2.2 Il più lontano entroterra: tra Imera settentrionale, meridionale e Platani

Altro rilevante comprensorio – per la cui analisi di dettaglio si rinvia alle edizioni sulle prospezioni[42] – è la zona di spartiacque tra Imera settentrionale, meridionale e Platani. Si tratta di un contesto insediativo, strategico, produttivo, legato ai percorsi sia tra costa e interno che trasversali est-ovest, nel quale svettano i rilievi (tutti intorno e oltre i 1000 m) di Polizzi Generosa, Cozzo Re, Serra di Puccia, Pizzo Sampieri, che formano un arco che da nord/est a sud/ovest chiude il bacino dell'Imera settentrionale e dei suoi affluenti, raccordandosi ancora più ad ovest alla testata del fiume Torto **[fig. 7]**, nella direzione del citato insediamento di Colle Madore. Caratteristiche del sito, del contesto di scavo, varietà e qualità della documentazione, forniscono strumenti interpretativi fondamentali per la comprensione delle dinamiche territoriali, da mettere in relazione con quanto la ricerca di superficie restituisce sia sul comprensorio circostante, su cui si tornerà.

L'area in esame è rilevante in ogni tempo sia dal punto di vista del sistema viario per i collegamenti tra Sicilia centro-settentrionale, centrale e meridionale, sia riguardo al tema del controllo territoriale; basti qui ricordare i rapporti tra *Himera* ed *Akragas*, i movimenti di truppe nella fase siciliana della Guerra del Peloponneso (la via *dià Sikelon* nel settentrione della Sicilia),[43] le vicende connesse alla progressiva espansione cartaginese dopo la distruzione delle *poleis* greche alla fine del V secolo a.C. Vicende che – è noto – non interessarono in egual misura tutti i centri, poiché alcuni offrono per il IV secolo testimonianze di vita a carattere sporadico (Terravecchia di Cuti), altri invece consistenti (Cozzo Mususino, Polizzi Generosa,

40 Burgio 2000.

41 Cucco, Iannì 2022.

42 Alliata et al. 1988; Burgio 2002.

43 Bejor 1973.

Monte Castellazzo di Marianopoli),[44] a riprova del fatto che è inimmaginabile un paesaggio abbandonato, e che anzi il sistema di controllo praticato dai Cartaginesi doveva da subito servirsi di centri abitati collocati in posizione chiave.

L'esame delle relazioni di intervisibilità[45] tra villaggi, insediamenti rurali e luoghi di vedetta **[fig. 7]** ha infatti rivelato che in età arcaica e/o classica (il dato non è discriminabile con certezza) erano occupati tutti i punti eminenti di questo comprensorio: gli altopiani di Serra di Puccia-Cozzo Puccia, Monte Catuso-Monte Guercia e il rilievo di Cozzo Re sono infatti a loro volta intervisibili attraverso una rete di punti di vedetta con i più estesi centri fortificati ubicati poco più a sud e sud/est, Cozzo Mususino, Terravecchia di Cuti e, più a est, Balza di Areddula.[46]

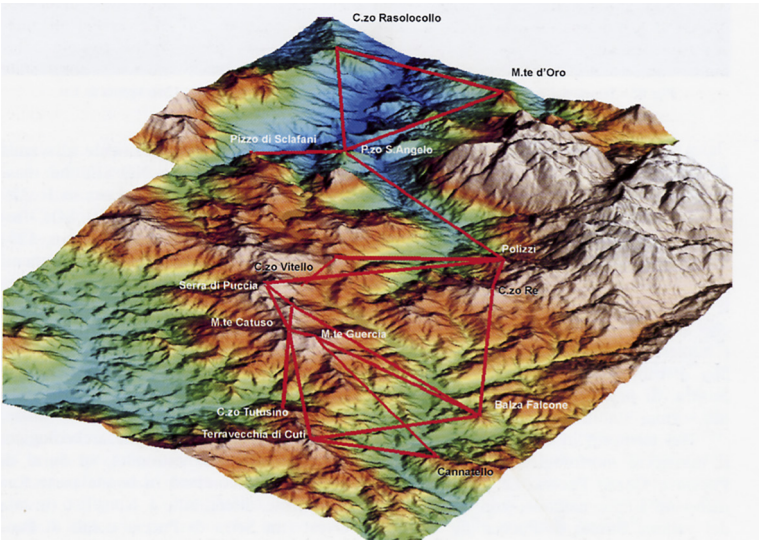


Figura 7 Spartiacque Imera-Platani. Intervisibilità tra insediamenti di età arcaica e classica

Ciò permette di asserire che in qualche caso si possa parlare di *central places*, sia tra fine VI-V secolo, e ancora nel IV secolo.

In questa categoria rientra certamente, per il V secolo, l'altopiano Serra di Puccia-Cozzo Puccia **[fig. 8]**, con il sito eminente rappresentato da Serra di Puccia, data la presenza di un muro di fortificazione sul solo versante esposto, nonché di strutture e manufatti (tra cui il

44 Panvini 2000, 65-7.

45 Belvedere et al. 2002, 164-71, fig. 84.

46 Bejor 1984.

frammento di un'antefissa con testa di sileno e *louteria*) che indiziano aree sacre, oltre che per la posizione largamente dominante, allo snodo di alcune direttrici viarie. Queste ultime incrociavano i percorsi nord-sud, verso Terravecchia di Cuti e il bacino dell'Imera meridionale, con le trasversali che collegano da nord/est a sud/ovest l'area delle Madonie (Polizzi Generosa) con le zone di contatto (Colle Madore) tra le *poleis* di *Akragas*, *Himera* e l'entroterra abitato da popolazioni epicorie.

Per il sileno da Serra di Puccia, sulla cui cronologia non è possibile formulare ipotesi convincenti, trattandosi di un frammento delle fronte, mi sembra opportuno richiamare che questi soggetti, rientranti tra le divinità protettrici della fertilità, si rinvengono fin da metà VI/metà V secolo a.C. in luoghi di culto della Magna Grecia,[47] e che l'iconografia ricorre anche in *appliques* del IV secolo a.C. attestate in Magna Grecia e Sicilia, come a Camarina.[48]

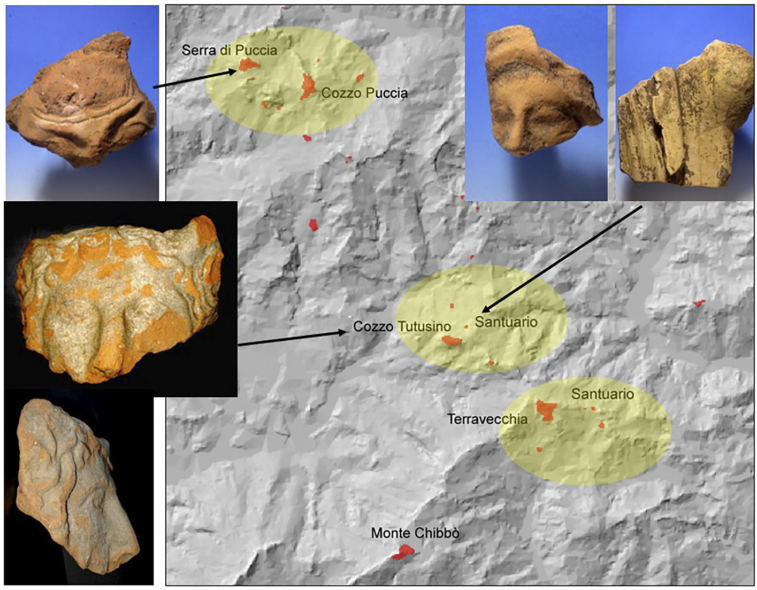


Figura 8 Manufatti dal comprensorio tra Serra di Puccia e Terravecchia di Cuti

47 Genovese 1999, 107 (Locri, Grotta Caruso), 117 (territorio di Medma), tavv. 54, fig. 1 e 76, fig. 2; Mastronuzzi 2005, 178, fig. 62.

48 Pisani 2006, 233, cat. 127.

Quanto a Terravecchia di Cuti, la doppia cinta di mura, la fortissima posizione strategica, la presenza di luoghi di culto, tra cui il santuario extraurbano di contrada Cuti,[49] la ricchissima documentazione archeologica acquisita dagli scavi delle Università di Catania e Palermo – tra i manufatti più significativi vanno certamente considerati i bronzi, cinturoni e/o elementi decorativi per corazze o altro, che accomunano Terravecchia a Sabucina e Colle Madore,[50] ma anche i pesi da telaio iscritti[51] – ne fanno senz'altro, nello stesso periodo, un altro *central place*. Probabilmente sostituito nel IV secolo dal vicino villaggio fortificato di Cozzo Mususino,[52] la cui ricchezza fa da contraltare alle limitate attestazioni di vita su Terravecchia. Anche a Mususino, nonostante non sia mai stato sottoposto a scavi regolari, i dati di superficie restituiscono informazioni preziose sia dall'abitato, tra cui un'antefissa nella quale può vedersi un'antefissa con testa della ninfa Io,[53] che dall'area immediatamente circostante, tra cui un piccolo sito interpretabile come santuario extraurbano, significativamente ubicato su una delle vie di accesso. Quanto alla testa di Io, si tratta di una tipologia comune in città della Magna Grecia, tra cui Metaponto, esempio della circolazioni ('circolazione estesa') di oggetti che avviene attraverso lo scambio di matrici e/o positivi tra officine specializzate, se non anche attraverso la circolazione di artigiani itineranti, come è stato messo in rilievo per alcuni manufatti – di matrice cultuale imerese – rinvenuti a Colle Madore.

Nell'ottica della potenziale interpretazione di questi villaggi come luoghi centrali, va esaminato anche il ruolo delle aree di culto, sia interne che esterne al villaggio, trattandosi come è noto di luoghi privilegiati per il contatto e lo scambio culturale, strumenti per approfondire la conoscenza delle comunità indigene e, se possibile, le loro identità, una volta superata la visione ellenocentrica che caratterizzava gli studi fino a non troppi decenni fa.[54]

49 Manca ancora un'edizione completa dei materiali della stipe, che andrà presentata provando a ricostruire anche le forme del culto, nonché le relazioni tra gli oggetti (sia di produzione coloniale che locale) presenti nella stipe, nel centro abitato e nelle necropoli, nonché il ruolo dell'area sacra rispetto al contesto insediativo e topografico. Sulla 'permeabilità' tra depositi votivi e necropoli, come strumento per indagare comunità e pratiche cultuali, cf. Giudice 2005, 703. Per un primo esame del contesto topografico cf. Belvedere, Burgio 2022, ove si pone l'accento anche sul tema dell'intervisibilità tra le aree sacre, e tra queste e i centri abitati di riferimento.

50 Per Terravecchia, cf. Vassallo 1990; Burgio 1993. Per un più ampio esame, Vassallo 1999, 90-111 (con bibliografia di riferimento).

51 Brugnone 1993.

52 Epifanio 1982; Gugliuzza 2006-07. Limitati i resti murari riferibili a fortificazioni, lungo il margine del Cozzo, contraddistinto da alte pareti a strapiombo e pochi e stretti accessi.

53 Gugliuzza 2006-07. Per segnalazioni della ninfa Io, cf. Tempesta 2005, 85.

54 Sul tema, sempre valido Lippolis, Parisi 2012.

Serra di Puccia, Terravecchia e Mususino si offrono dunque come siti ideali per intraprendere questo percorso. A Serra di Puccia i rinvenimenti provengono da un settore interno al villaggio, sul versante sud-orientale, che guarda verso Terravecchia e lo snodo viario sull'altopiano; negli altri due insediamenti le aree sacre, in reciproco rapporto di intervisibilità[55] **[fig. 8]**, si trovano lungo le vie di accesso, in posizione liminare e a controllo di un ampio comprensorio. Inoltre, in entrambi i villaggi altri luoghi sacri potevano esistere all'interno dell'abitato, come segnalato dagli scavi di Militello a Terravecchia e dal rinvenimento della testa di Io a Mususino, che come si è detto potrebbe avere assunto un ruolo egemone solo nel IV secolo. Quanto a Cuti, mi sembra possibile proporre ulteriori connessioni, o suggestioni, che leghino quest'area sacra con il santuario extraurbano di S. Anna[56] ad *Akragas*: è noto infatti che i tipi delle offerenti rinvenute a Cuti hanno permesso di associare questo santuario con culti praticati nella *polis* rodio-cretese, riconoscendovi un culto dedicato a divinità ctonie,[57] e che comune è l'ubicazione, fuori dall'abitato e su una via di accesso. Pur in assenza di dati probanti, che potrebbero provenire da uno studio sistematico del deposito, ancora assente, l'area sacra di Cuti potrebbe avere occupato, come si è ipotizzato per S. Anna, un luogo significativo dal punto di vista religioso per le comunità indigene, quelle stesse che vivevano a Terravecchia e in altri insediamenti del comprensorio.

In questo settore, il sistema di rapporti di intervisibilità sembra dunque articolarsi in modo diverso tra fine VI/V secolo e IV secolo, forse anche in relazione alla perdita di importanza di alcuni luoghi nel rinnovato sistema insediativo successivo alle guerre cartaginesi, quando sembra che la vita si concentri nei villaggi che insistono sulla trasversale est-ovest, tra Marianopoli e Mususino, su rilievi meno emergenti ma a più diretto contatto con i percorsi viarii.

Un paesaggio mutevole, dunque, nel quale viene meno l'esigenza di selezionare necessariamente i luoghi più alti, tanto più che nei dintorni di alcuni villaggi, per esempio Mususino, i dati di superficie (rinvenimento di alcuni manufatti, tegole in particolare) suggeriscono che l'insediamento sparso a carattere permanente alle pendici del villaggio si caratterizzi per forme comuni al mondo coloniale. Si tratta di un sistema insediativo riscontrato anche nel primo entroterra imerese, esemplificato nell'area – sopra descritta – di Cozzo Rasolocollo, distinto però da quanto restituisce il settore occidentale dell'entroterra imerese, il medio bacino del S. Leonardo – del quale si dirà tra poco – dove anche

55 Belvedere, Burgio 2022.

56 Per un'ampia rassegna sul santuario di S. Anna, e su altri di Agrigento, si rinvia ai contributi presentati in Sojc 2017; de Cesare, Portale, Sojc 2020.

57 Il tema è ripreso in Vassallo 2024, 413-14, fig. 8.

nei siti che sembrano occupati in modo stabile sono assenti le tegole, segno che gli edifici erano dotati di tetti straminei.

Manufatti e luoghi ci invitano dunque a valorizzare un approccio comprensoriale, che può aiutare a tracciare non linee di frontiera ma percorsi di permeabilità culturale, ed economica, in un'area di transito, cruciale nelle relazioni che interessavano tanto *Himera* quanto *Akragas* e altre *poleis*, Sicani e Siculi, comunità della Sicilia centrale che probabilmente avevano quella compattezza ed unità consapevolmente sfruttate alla metà del V secolo da Ducezio, e poco oltre da Arconida di Erbita. In questa prospettiva acquisiscono ancora più valore ulteriori segnalazioni e ricerche di superficie[58] eseguite ad oriente, verso le Madonie, che interessano sia le zone di altura[59] sia la fascia pedemontana meridionale e le trasversali nord-sud: in questo contesto, Balza di Areddula[60] e le citate Serre del Vento, Polizzello e Monte Alburchia, sono centri che rappresentano poli di una rete di insediamenti fortificati e di punti di vedetta che raggiunge la testata dei fiumi Pollina e Tusa, tributari del Tirreno, schiudendo un orizzonte che guarda anche ai Monti Erei e allo spartiacque con il Simeto, dunque ai contatti con Enna e la Sicilia orientale.

2.3 Il versante sud-occidentale: tra *Himera*, *Akragas* e il mondo sicano

Nel settore occidentale dell'agro imerese, a contatto con il mondo punico, si trova il bacino del S. Leonardo **[fig. 2]**. Anche in questo caso si rinvia all'edizione dei dati territoriali,[61] rilevando in questa sede alcuni passaggi chiave.

Anche in questo contesto è stato possibile individuare alcuni comprensori, gravitanti intorno ad insediamenti, quali Cozzo Sannita, Balatelli, Cozzo Pipitone, Pizzo Bosco, che si presentano però in connessione geografica diversa, aggregati in uno spazio più limitato e non nettamente distinti tra loro come invece si presentano quelli sullo spartiacque Imera/Platani, complice certamente – ma non ragione esclusiva – un diverso sviluppo orografico. Comprensori a loro volta gravitanti intorno ad un centro di rango superiore, il Pizzo di Ciminna. Si tratta di una situazione ben diversa da quella riscontrata sul versante orientale della *chora* imerese, che è stata ricondotta ad una differente evoluzione delle comunità umane dell'età del Ferro, e che in effetti sembrerebbe trovare aspetti comuni con

58 Canale 2020.
59 Forgia 2019.
60 Guarino 2013-14.
61 Lauro 2009.

i dati acquisiti dalla prospezione, e dallo scavo di un settore di necropoli, qualche chilometro più ad ovest, nella zona di Baucina.

Infatti, oltre il S. Leonardo, sullo spartiacque con il fiume Milicia, si innesta la trasversale che mette in raccordo il territorio imerese con l'entroterra di Solunto e Palermo **[fig. 2]**, dove spicca l'insediamento indigeno di Monte Falcone/Monte Carrozza,[62] articolato in due nuclei abitativi: la maggior parte dei reperti in superficie si data tra la fine del VI e il V secolo a.C. ed è probabile che l'insediamento fosse già ben strutturato nel VI secolo a.C., quando sono documentati i primi contatti con il mondo coloniale, presumibilmente con gli Imeresi. Numerosi frammenti di anfore puniche, inoltre, testimoniano rapporti commerciali proprio con le città costiere di Solunto e Panormo, in parallelo a quanto documentato nel contiguo bacino del S. Leonardo. Un punto di osservazione ideale, insomma, per studiare i rapporti tra mondo greco coloniale, mondo punico e comunità locali.

In effetti, lo scavo della necropoli sul versante meridionale di Monte Falcone aveva messo in evidenza l'importanza di un'indagine dedicata a questo insediamento di frontiera, documentando circolazione di persone, permeabilità del contesto e relazioni culturali tra le diverse comunità. Si tratta di aspetti che di norma vengono colti attraverso gli oggetti rinvenuti, in abitazioni, stipi votive o corredi tombali, come esemplificato proprio per *Himera*.[63] La necropoli di Monte Falcone attesta la compresenza di rituali peculiari di diverse tradizioni culturali, indigena (inumazione polisoma entro tomba a grotticella artificiale) e greca (sepolture monosome e incinerazione con corredo); nei corredi la ceramica di produzione greca si affianca a quella a decorazione dipinta di matrice locale; inoltre, sembra che i gruppi locali abbiano acquisito forme di seppellimento diverse da quelle tradizionali, né si può escludere l'ipotesi della presenza sul sito di coloni greci.[64] In quest'ottica si rivela di estremo interesse anche la deposizione di una moneta di bronzo (il cosiddetto obolo di Caronte, il cui uso esclusivamente greco è documentato a partire dalla seconda metà del V secolo a.C.) all'interno di una tomba a grotticella artificiale, di chiara tradizione indigena.

Ma la necropoli di Monte Falcone offre un dato ancora più significativo: il contesto di integrazione descritto sembra confermato anche da analisi paleogenetiche[65] associate a datazioni assolute (secoli VII-V a.C.): le inumazioni deposte all'interno di una grotticella (forma tipicamente 'sicana') rivelano infatti sia grande eterogeneità genetica, segno di un insieme umano non geneticamente isolato, sia aspetti

62 Bordonaro 2011; Belvedere et al. 2017.

63 Vassallo 2015, 158-60.

64 Bordonaro 2011.

65 Sineo et al. 2025.

connessi ad una familiarità diffusa; le sepolture in fossa terragna (più legate al mondo 'greco') rivelano invece solo in parte la variabilità rilevata nella grotticella, sicché i due insiemi rituali svelano una diversa composizione genetica, interpretabile proprio come espressione di una forma di convivenza e integrazione. Difficile dire se sia anche il segno di matrimoni misti, ma non c'è dubbio che il dato esprima una circolazione di persone, non altrimenti attestata e verificabile, ipotizzata di norma grazie alla documentazione materiale.[66]

Un altro tema chiave relativo al bacino del S. Leonardo riguarda la specificità dei rinvenimenti: in particolare colpisce la ridotta quantità e distribuzione di materiali per la copertura degli edifici, sicché si è ipotizzata una prevalenza di coperture straminee, nonché la ridotta quantità di ceramica di produzione coloniale destinata alla cottura dei cibi.

3 Il paesaggio sacro

Volgendo lo sguardo a sud/est del S. Leonardo ci si raccorda all'alto bacino del Torto e allo spartiacque con il Platani, dove – si è visto – emerge l'insediamento di Colle Madore. La specificità dei rinvenimenti induce a guardare all'ambito del paesaggio sacro, tema sul quale, in un contributo di qualche anno fa, con Oscar Belvedere abbiamo avviato alcune riflessioni.[67] Il punto di partenza è un luogo simbolico, il santuario di Polizzello nell'alto bacino del Platani, che occupa la cima di un rilievo largamente visibile da altre aree sacre note nella zona, e preesistente (già dalla seconda metà dell'VIII secolo a.C.) alla fondazione di *Himera* ed *Akragas*. Anche l'area sacra sulla cima di Colle Madore, dove è stata individuata una capanna-santuario anteriore alla costruzione di un sacello a pianta rettangolare di tipo coloniale,[68] occupa una simile enfatica posizione nel paesaggio, valorizzata dalle relazioni di intervisibilità tra Madore e Polizzello, e tra quest'ultimo e Terravecchia di Cuti **[fig. 9]**. Qui non si conoscono al momento strutture e livelli cronologici anteriori alla fondazione di *Himera*, ma la presenza nell'intero abitato di ceramica a decorazione impressa e incisa e di ceramica a decorazione dipinta, entrambe di produzione indigena, e l'individuazione nello scavo di strutture anteriori agli edifici del V secolo,[69] rendono plausibile una precoce

66 Esiste un'ampia letteratura circa la possibilità di riconoscere i segni, soprattutto attraverso la ceramica, di matrimoni misti: per una recente rassegna si veda Vassallo 2024, 409-11.

67 Belvedere, Burgio 2022 (con bibliografia).

68 Vassallo 1999, 24-9.

69 Burgio, Di Maggio 2020, 84.

presa di possesso del sito. Si può dunque immaginare che il paesaggio sacro di un comprensorio, nel nostro caso al confine tra le *chorai* di *Akragas* e *Himera*, possa concretizzarsi attraverso una rete di santuari costituitasi indipendentemente della relazione tra coloni e popolazioni epicorie. Una prospettiva che è stata colta anche nella valle del Belice.[70]

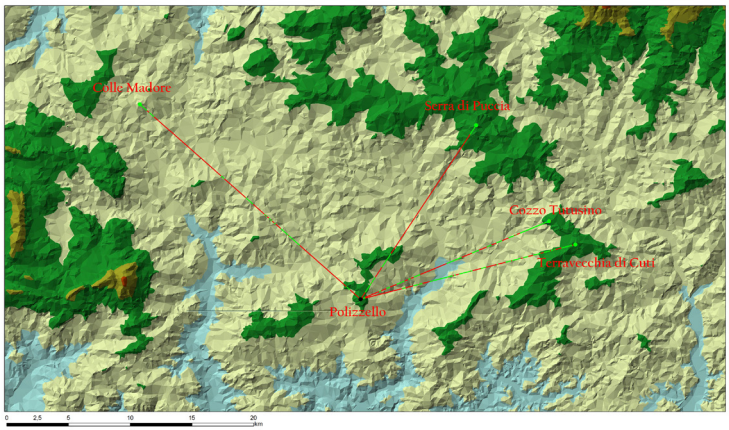


Figura 9 Intervisibilità tra Colle Madore, Terravecchia di Cuti, Polizzello

Si tratta di un tema di non semplice comprensione, sia per lo stato della documentazione, solo in pochi casi edita in modo accurato, sia perché non sempre è facile discriminare le attestazioni di età arcaica da quelle di età classica; inoltre, come si è visto, alcune aree sacre sono state ipotizzate solo da raccolte di superficie (Serra di Puccia, Mususino), o non sono state scavate integralmente con metodi scientifici (Terravecchia di Cuti).

Anche l'esame complessivo svolto da Francesca Veronese, se rappresenta un utile approccio al territorio, appare superato per qualche ingenuità interpretativa, come il ritenere che le

> zone "vuote", prive cioè di significative emergenze santuariali sono infine tutte localizzabili in corrispondenza di territori montuosi e inospitali o comunque non rilevanti sotto il profilo strategico[71]

quando attribuisce tali caratteristiche alla fascia montana tra *Himera* e Zancle e all'entroterra tra Selinunte ed Agrigento. La prima è infatti non solo un'area poco studiata, ma contraddistinta da molteplici peculiarità,

70 Spatafora 2015.

71 Veronese 2006, 629.

che non si presta affatto ad una visione unitaria: basta pensare ai centri abitati ubicati sul versante meridionale della catena Madonie-Nebrodi, da Nicosia, a Capizzi, Cerami e oltre, molti frequentati in età arcaica ma del cui territorio si conosce veramente poco. Quanto all'entroterra tra Selinunte ed *Akragas*, area di confine tra le due *poleis* e il mondo sicano, ci si giovati in anni recenti dei risultati delle prospezioni dirette da J. Bergemann sul medio bacino del Platani,[72] e di altre sull'alto bacino dello stesso fiume, tra Lercara Friddi e Prizzi.[73]

Per tornare infine al settore più prossimo ad *Himera*, i dati a nostra disposizione non concorrono a fornire interpretazioni univoche. Il versante ad oriente della città era certo parte integrante del territorio, come suggeriscono anche i dati riconducibili alla presenza di un santuario individuati verso il fiume Roccella, pochi km ad est della città. Quest'ultima, d'altra parte, si estendeva oltre il fiume Imera, come tangibilmente dimostrato dagli scavi del quartiere Cancila, forse uno dei *proasteia* della città, connesso alla sua proiezione commerciale, sempre più chiaramente dimostrata dalla ricchissima mole e varietà di rinvenimenti, soprattutto le anfore della necropoli settentrionale, che documentano una fitta trama di contatti commerciali che interessa l'intero bacino mediterraneo.

4 Considerazioni finali

Entro la cornice che qui si è presentata si è inteso tracciare alcune linee essenziali del paesaggio imerese, focalizzando l'attenzione sull'emergere di siti interpretabili come *central places*, sul ruolo delle aree sacre (alcune invero potenziali), tanto interne quanto esterne agli insediamenti, sul significato che assumono particolari manufatti ed ecofatti, che parlano il linguaggio della comunicazione tra gruppi umani, dello scambio e dell'integrazione, contribuendo alla ricostruzione di un tessuto di relazioni multiforme, che non può essere ingabbiato all'interno di concetti e processi precostituiti.

La ricerca imerese, una ricerca territoriale molto estesa (oltre 200 kmq, tra settori indagati in modo intensivo e sistematico, e altri oggetto di prospezione finalizzata), ha dunque restituito un quadro diverso rispetto a quella tradizionale: una popolazione non distribuita solo su rilievi dominanti e colline, alcune delle quali già occupate nell'età del Ferro, ma caratterizzate da settori (comprensori) che si concentrano intorno ad un insediamento principale, insediamenti minori a controllo delle vie di accesso e dei siti rurali sparsi nei centri maggiori, in un sistema di relazioni sia da e verso la *polis*, che da e

72 Bergemann 2020.

73 Giordano, Valentino 2004; Vassallo et al. 2018.

verso i principali villaggi dell'entroterra.[74] Un tessuto insomma che permette di affermare che per il territorio di *Himera* si dispone di un quadro conoscitivo tra i più ampi della Sicilia.

Bibliografia

Allegro, N.; Belvedere, O.; Bonacasa, N.; Bonacasa Carra, R.M.; Di Stefano, C.A.; Epifanio, E.; Joly, E.; Manni Piraino, M.T.; Tullio, A.; Tusa Cutroni, A. (1976). *Himera*. Vol. 2, *Campagne di scavo 1966-1973*. Roma.

Alliata, V.; Belvedere, O.; Cantoni, A.; Cusimano, G.; Marescalchi, P.; Vassallo, S. (1988). *Himera*. Vol. 3(1), *Prospezione archeologica nel territorio*. Roma.

Ampolo, C. (2001). «Per una ricostruzione dei decreti di Entella e Nakone». *Da un'antica città di Sicilia. I decreti di Entella e Nakone*. Pisa, VII-XVI.

Bejor, G. (1973). «Tucidide 7.32 e la via 'dià Sikelòn' nel settentrione della Sicilia». *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, 3(3), 741-65.

Bejor, G. (1984). s.v. «Alimena». Nenci, G.; Vallet, G. (a cura di), *Bibliografia Topografica della Colonizzazione Greca in Italia e nelle Isole Tirreniche*, vol. 3. Pisa; Roma, 184-85.

Belvedere, O.; Bertini, A.; Boschian, G.; Burgio, A.; Contino, A.; Cucco, R.M.; Lauro, D. (2002). *Himera*. Vol. 3(2), *Prospezione archeologica nella valle dell'Imera*. Roma.

Belvedere, O. (2010). «Contatto culturale e interrelazioni greci-indigeni nel territorio di Himera». Tréziny, H. (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la Mer Noire = Actes des rencontres du programme européen Ramses* 2 (2006-08). Paris, 55-62.

Belvedere, O. (2015). «Contatti culturali, identità e popolamento nel territorio imerese». *Kokalos,* 52, 51-76.

Belvedere, O.; Burgio, A.; Bordonaro, G.; Forgia, V. (2017). «Baucina (Pa) - Monte Falcone 2014. Indagini nella necropoli». *FOLD&R* 380. `https://www.fastionline.org/folder/FOLDER-it-2017-380`.

Belvedere, O.; Burgio, A. (2022). «Landscape Dynamics and Cultural Contacts in the Territory of Himera in the Archaic Period». Colombi, C.; Parisi, V.; Dally, O.; Guggisberg, M.A.; Piras, G. (a cura di), *Comparing Greek Colonies. Mobility and Settlement Consolidation from Southern Italy to the Black Sea (8th-6th Century BC) = Proceedings of the International Conference* (Rome, 7-9 November 2018). Berlin; Boston, 304-21.

Bergemann, J. (2021). *Der Agrigent-Hinterland-Survey. 3000 Jahre Siedlungsgeschichte in den Monti Sicani*. Rahden/Westf. Göttinger Studien zur Mediterranean Archäologie 11.

Bordonaro, G. (2011). *Carta Archeologica e Sistema Informativo Territoriale del Comune di Baucina*. Palermo.

Brugnone, A. (1993). «Pesi da telaio». *Di Terra in Terra, Nuove scoperte archeologiche nella provincia di Palermo*. Palermo, 53-8.

Burgio, A. (1993). «Cinturoni di bronzo da Terravecchia di Cuti». *Bollettino d'Arte* 77, 47-54.

Burgio, A. (2002). *Resuttano (IGM 260 III SO), Forma Italiae 42*. Firenze.

Burgio, A. (2017). «Cinquant'anni di ricerche e prospezioni nella chora imerese. Bilanci e prospettive». *Sicilia Antiqua* XIV, 59-68.

74 Belvedere 2010, 55-7; Belvedere 2015, 56-62.

Burgio, A. (2025). «Significati e ruoli dei 'centri minori': uno sguardo dalla Sicilia centro-occidentale». D'Alessio, G.; De Nisi, S.; Felici, C.; Gangale Risoleo, D.; Pesce, S.; Raimondo, I. (a cura di), *Landscape 4: una sintesi di elementi diacronici. Pianificazione e mondo antico: tra i dogmi del passato e le interpretazioni recenti*. Bicester, 13-27.

Canale, A. (2020). *Dinamiche di popolamento e processi di trasmissione culturale nel comprensorio madonita attraverso la ricostruzione della viabilità antica* [tesi di dottorato]. Università di Palermo.

Cucco, R.M. (2012). «L'insediamento di Monte Presepio nella Valle del Fiume Torto: un comprensorio della chora di Himera». Ampolo, C. (a cura di), *Sicilia occidentale. Studi, rassegne, ricerche = Atti delle VII Giornate Internazionali di Studi sull'Area Elima* (Erice, 12-15 ottobre 2009). Pisa, 87-93.

Cucco, R.M. (2015). «Attestazioni indigene nel territorio imerese: la valle del fiume Torto». *Kokalos* 52, 77-104.

Cucco, R.M. (2017). «Topografia storica del comprensorio tra il fiume Imera settentrionale e il fiume Torto». *Notiziario Archeologico Palermo* 21/2017. http://www.regione.sicilia.it/beniculturali/dirbenicult/NotiziarioArcheoPalermo.html.

Cucco, R.M.; Iannì, F. (2022). «La via Catina-Thermae: recente scoperta nell'agro di Caltavuturo (PA)». *Atlante Tematico di Topografia Antica* 32, 115-24.

De Cesare, M.; Portale, E.C.; Sojc, N. (2020). *The Akragas Dialogue. News Investigations on Sanctuaries in Sicily*. Berlin; Boston.

Dufour, L. (1995). *La Sicilia disegnata. La carta di Samuel von Schmettau (1720-1721)*. Palermo.

Epifanio, E. (1982). «Ricognizione archeologica a Cozzo Mususino (Petralia Sottana)». *Sicilia Archeologica* 15(48), 61-72.

Epifanio Vanni, E. (1997). «Antefisse di tipo campano ad Himera». Lulof, P.S., Moormann, E.M. (a cura di), Deliciae Fictiles *II = Atti del secondo Convegno Internazionale sulle Terrecotte architettoniche arcaiche in Italia* (Roma, 12-13 giugno 1996). Amsterdam, 81-7.

Epifanio Vanni, E.; Vassallo, S. (1984-85). «Terravecchia di Cuti. Scavi nel santuario extra-urbano in contrada Cuti». *Kokalos* XXX-XXXI, II (1), 651-53.

Forgia, V. (2019). *Archaeology of Uplands of a Mediterranean Island. The Madonie Mountain Range in Sicily*. Cham.

Forgia, V.; Ollé, A.; Vergès, J.-M. (2023). *Il riparo di Vallone Inferno (Madonie, Sicilia). Attività umana, ambiente e paesaggio negli ultimi settemila anni*. Oxford.

Genovese, G. (1999). *I santuari rurali nella Calabria greca*. Roma.

Giordano, P.; Valentino, M. (2004). *Carta archeologica del territorio comunale di Lercara Friddi*. Palermo.

Giudice, F. (2005). «Dalla stipe di Persefone di Camarina a quella della Mannella di Locri Epizefiri: spunti e riflessioni». Comella, A.; Mele, S. (a cura di), *Depositi votivi e culti dell'Italia antica, dall'età arcaica a quella tardo-repubblicana = Atti del convegno di studi* (Perugia, 1-4 giugno 2000). Bari, 703-11.

Guarino, G. (2013-14). *Prospezione archeologica sulla Balza di Areddula* [tesi di laurea triennale]. Università di Palermo.

Gugliuzza, N. (2006-07). *Nuove esplorazioni a Cozzo Tutusino (Petralia Sottana - PA)* [tesi di laurea triennale]. Università di Palermo.

Lauro, D. (2009). *Sambuchi (IGM 259 IV SO), Forma Italiae 45*. Firenze.

Lippolis, E.; Parisi, V. (2012). «La ricerca archeologica e le manifestazioni rituali tra metropoli e *apoikiai*». *Alle origini della Magna Grecia: mobilità migrazioni fondazioni = Atti del 50° Convegno di studi sulla Magna Grecia* (Taranto, 1-4 ottobre 2010). Taranto, 421-70.

Mastronuzzi, G. (2005). *Repertorio dei contesti culturali indigeni in Italia meridionale. 1. Età arcaica*. Bari.

Palermo, D. (2009). «L'acropoli di Polizzello fra l'Età del Bronzo e il VI secolo a.C. Problemi e prospettive». Panvini, R.; Guzzone, C.; Palermo, D. (a cura di), *Polizzello. Scavi del 2004 nell'area del santuario arcaico dell'acropoli*. Palermo, 297-313.

Palermo, D.; Tanasi, D.; Pappalardo, E. (2009). «Polizzello. Le origini del santuario». Congiu, M.; Miccichè, C.; Modeo, S. (a cura di), ΕΙΣ ΑΚΡΑ. *Insediamenti d'altura in Sicilia dalla Preistoria al III sec. a.C. = Atti del V Convegno di studi* (Caltanissetta, 10-11 maggio 2008). Caltanissetta, 47-78.

Panvini, R. (2000). *Marianopoli. Il museo archeologico*. Palermo.

Pisani, M. (2006). «Terrecotte della fornace Provide presso l'Ippari (V-IV secolo a.C.)». Pelagatti, P.; Di Stefano, G.; de Lachenal, L. (a cura di), *Camarina 2600 anni dopo la fondazione: nuovi studi sulla città e sul territorio = Atti del Convegno internazionale* (Ragusa, 7 dicembre 2002 / 7-9 aprile 2003). Roma, 223-51.

Schmiedt, G. (1970). «Sguardo all'antica situazione geo-topografica di Himera». Adriani, A.; Bonacasa, N.; Di Stefano, C.A.; Joly, E.; Manni Piraino, M.T.; Schmiedt, G.; Tusa Cutroni, A. *Himera*. Vol. 1, *Campagne di scavo 1963-1965*. Roma, 21-49.

Sineo, L.; Modi, A.; Caramelli, D.; Fiorentino, C.; Meli, F.; Bordonaro, G.; Forgia, V.; Belvedere, O.; Burgio, A. (2025). «Analisi paleogenetica e datazioni assolute del contesto archeologico di Baucina (Palermo), VI-V a.C.». Buttitta, I.E.; Ferrara, B.; Panvini, R. (a cura di), *Frontiera e confine. Culture a contatto nella Sicilia antica = Atti del Convegno di Studi* (Catania-Marianopoli, 19-21 gennaio 2023). Palermo, 423-35.

Sojc, N. (2017). *Akragas. Current Issues in the Archaeology of a Sicilian Polis*. Leiden.

Spatafora, F. (2001). «Un contributo per l'identificazione di una delle 'città di Sicilia' dei decreti di Entella». *Da un'antica città di Sicilia. I decreti di Entella e Nakone*. Pisa, 111-14.

Spatafora, F. (2015). «Santuari e luoghi sacri in un'area di frontiera: la valle del Belice tra elimi, sicani, punici e greci». Kistler, E.; Öhlinger, B.; Mohr, M.; Hoernes, M. (a cura di), *Sanctuaries and the Power of Consumption. Networking and the Formation of Elites in the Archaic Western Mediterranean World = Proceedings of the International Conference in Innsbruck* (20-23 March 2012). Wiesbaden, 287-301.

Tempesta, A.L. (2005). «Attestazioni del mito di Io e del culto di Dioniso a Metaponto: alcune considerazioni». Nava, M.L.; Osanna, M. (a cura di), *Lo spazio del rito. Santuari e culti in Italia meridionale tra indigeni e greci = Atti delle giornate di studio* (Matera, 28-29 giugno 2002). *Siris*, I, suppl., 83-90.

Tusa Cutroni, A. (1971). «Rinvenimenti monetali a Himera e nel suo territorio nel periodo arcaico. Loro significato». *La monetazione arcaica di Himera fino al 472 a.C. = Atti del II Convegno internazionale di Numismatica* (Napoli, 15-18 aprile 1969). Napoli, 69-83.

Vassallo, S. (1990). *S. Caterina Villarmosa. Forma Italiae 34*. Firenze.

Vassallo, S. (1999a). *Colle Madore. Un caso di ellenizzazione in terra sicana*. Palermo.

Vassallo, S. (1999b). «Metalli». Vassallo 1999a, 90-111.

Vassallo, S. (2015). «Oggetti in movimento in età arcaica e classica ad Himera, porto sicuro per uomini, merci, idee». Kistler, E.; Öhlinger, B.; Mohr, M.; Hoernes, M. (a cura di), *Sanctuaries and the Power of Consumption. Networking and the Formation of Elites in the Archaic Western Mediterranean World = Proceedings of the International Conference* (Innsbruck, 20-23 March 2012). Wiesbaden, 153-67.

Vassallo, S. (2024). «La fondazione delle colonie greche d'Occidente (Selinunte, Himera e Agrigento) e il mondo indigeno». Caminneci, V.; D'Acunto, M.; Lambrugo, C.; Parello, M.C. (a cura di), *Ktiseis. Fondazioni d'Occidente. Intrecci culturali tra*

Gela, Agrigento, Creta e Rodi = Atti delle 14 Giornate gregoriane (Agrigento, 25-27 novembre 2022). Firenze, 409-16.

Vassallo, S.; Aleo Nero, C.; Battaglia, G.; Calascibetta, G.; Chiovaro, M.; Cucco, R.M.; Sapia, R. (2016). «Attività 2015 della Sezione per i Beni Archeologici della Soprintendenza di Palermo». *Notiziario Archeologico Palermo* 9/2016. `http://www.regione.sicilia.it/beniculturali/dirbenicult/NotiziarioArcheoPalermo.html`.

Vassallo, S.; Bordonaro, G.; Di Maggio, A.; Guadagnino, G. (2018). *Carta archeologica del Comune di Prizzi*. Palermo.

Veronese, F. (2006). *Lo spazio e la dimensione del sacro: santuari greci e territorio nella Sicilia arcaica*. Padova.

Antichistica

1. Cresci Marrone, Giovannella; Solinas, Patrizia (a cura di) (2013). *Microstorie di romanizzazione. Le iscrizioni del sepolcreto rurale di Cerrione*. Storia ed epigrafia 1.

2. Tonietti, Maria Vittoria (2013). *Aspetti del sistema preposizionale dell'eblaita*. Studi orientali 1.

3. Caloi, Ilaria (2013). *Festòs protopalaziale. Il quartiere ad ovest del Piazzale I. Strutture e ritrovamenti delle terrazze mediana e superiore*. Archeologia 1.

4. De Vido, Stefania (a cura di) (2014). *Poteri e legittimità nel mondo antico. Da Nanterre a Venezia in memoria di Pierre Carlier*. Storia ed epigrafia 2.

5. Carpinato, Caterina (a cura di) (2014). *Storia e storie della lingua gre*ca. Filologia e letteratura 1.

6. Ciampini, Emanuele Marcello; Zanovello, Paola (a cura di) (2015). *Antichità egizie e Italia. Prospettive di ricerca e indagini sul campo. Atti del III Convegno Nazionale Veneto di Egittologia "Ricerche sull'antico Egitto in Italia"*. Studi orientali 2.

7. Ciampini, Emanuele Marcello; Rohr Vio, Francesca (a cura di) (2015). *La lupa sul Nilo. Gaio Cornelio Gallo tra Roma e l'Egitto*. Storia ed epigrafia 3.

8. Ermidoro, Stefania (2015). *Commensality and Ceremonial Meals in the Neo-Assyrian Period*. Studi orientali 3.

9. Viano, Maurizio (2016). *The Reception of Sumerian Literature in the Western Periphery*. Studi orientali 4.

10. Baldacci, Giorgia (2017). *L'edificio protopalaziale dell'Acropoli Mediana di Festòs (Vani CV-CVII)*. Archeologia 2.

11. Crippa, Sabina; Ciampini, Emanuele Marcello (eds) (2017). *Languages, Objects, and the Transmission of Rituals. An Interdisciplinary Analysis On Some Unsearched Ritual Practices in the Graeco-Egyptian Papyri (PGM)*. Storia ed epigrafia 4.

12. Scarpa, Erica (2017). *The City of Ebla. A Complete Bibliography of Its Archaeological and Textual Remains*. Studi orientali 5.

13. Pontani, Filippomaria (ed.) (2017). *Certissima signa. A Venice Conference on Greek and Latin Astronomical Texts*. Filologia e letteratura 2.

14. Mastandrea, Paolo (a cura di) (2017). *Strumenti digitali e collaborativi per le Scienze dell'Antichità*. Filologia e letteratura 3.

15. Caldelli, Maria Letizia; Cébeillac-Gervasoni, Mireille; Laubry, Nicolas; Manzini, Ilaria; Marchesini, Raffaella; Marini Recchia, Filippo; Zevi, Fausto (a cura di) (2018). *Epigrafia ostiense dopo il CIL. 2000 iscrizioni funerarie*. Storia ed epigrafia 5.

16. Corò, Paola (2018). *Seleucid Tablets from Uruk in the British Museum*. Studi orientali 6.

17. Marcato, Enrico (2018). *Personal Names in the Aramaic Inscriptions of Hatra*. Studi orientali 7.

18. Spinazzi-Lucchesi, Chiara (2018). *The Unwound Yarn. Birth and Development of Textile Tools Between Levant and Egypt*. Studi orientali 8.

19. Sperti, Luigi; Tirelli, Margherita; Cipriano, Silvia (a cura di) (2018). *Prima dello scavo. Il survey 2012 ad Altino*. Archeologia 3.

20. Carinci, Filippo Maria; Cavalli, Edoardo (a cura di) (2019). *Élites e cultura. Seminari del Dottorato in Storia Antica e Archeologia*. Archeologia 4.

21. Mascardi, Marta; Tirelli, Margherita (a cura di) (2019). *L'anima delle cose. Riti e corredi dalla necropoli romana di Opitergium*. Archeologia 5.

22. Valentini, Alessandra (2019). *Agrippina Maggiore. Una matrona nella politica della 'domus Augusta'*. Storia ed epigrafia 6.

23. Cresci Marrone, Giovannella; Gambacurta, Giovanna; Marinetti, Anna (a cura di) (2020). *Il dono di Altino. Scritti di Archeologia in onore di Margherita Tirelli*. Archeologia 6.

24. Calvelli, Lorenzo; Cresci Marrone, Giovannella; Buonopane, Alfredo (a cura di) (2019). *'Altera pars laboris'. Studi sulla tradizione manoscritta delle iscrizioni antiche*. Storia ed epigrafia 7.

25. Calvelli, Lorenzo (a cura di) (2019). *La falsificazione epigrafica. Questioni di metodo e casi di studio*. Storia ed epigrafia 8.

26. Maidman, Maynard P. (2020). *Life in Nuzi's Suburbs. Text Editions from Private Archives (JEN 834-881)*. Studi orientali 9.

27. 27. Maiocchi, Massimo; Visicato, Giuseppe (2020). *Administration at Girsu in Gudea's Time*. Studi orientali 10.

28. Petrantoni, Giuseppe (2021). *Corpus of Nabataean Aramaic-Greek Inscriptions*. Studi orientali 11.

29. Traviglia, Arianna; Milano, Lucio; Tonghini, Cristina; Giovanelli, Riccardo (eds) (2021). *Stolen Heritage. Multidisciplinary Perspectives on Illicit Trafficking of Cultural Heritage in the EU and the MENA Region*. Archeologia 7.

30. Del Fabbro, Roswitha; Fales, Frederick Mario; Galter, Hannes D. (2021). *Headscarf and Veiling. Glimpses from Sumer to Islam*. Studi orientali 12.

31. Prodi, Enrico Emanuele; Vecchiato, Stefano (a cura di) (2021). ΦΑΙΔΙΜΟΣ ΕΚΤΩΡ. *Studi in onore di Willy Cingano per il suo 70° compleanno*. Filologia e letteratura 4.

32. Manca, Massimo; Venuti, Martina (2021). *'Paulo maiora canamus'. Raccolta di studi per Paolo Mastandrea*. Filologia e letteratura 5.

33. Calvelli, Lorenzo; Luciani, Franco; Pistellato, Antonio; Rohr Vio, Francesca; Valentini, Alessandra (a cura di) (2022). *'Libertatis dulcedo'. Omaggio di allievi e amici a Giovannella Cresci Marrone*. Storia ed epigrafia 9.

34. Gambacurta, Giovanna; Mascardi, Marta; Vallicelli, Maria Cristina (a cura di) (2022). *Figlio del lampo, degno di un re. Un cavallo veneto e la sua bardatura. Atti della giornata di studi (Oderzo, 23 novembre 2018)*. Archeologia 7.

35. Mascardi, Marta; Tiretti, Margherita; Vallicelli, Maria Cristina (a cura di) (2023). *La necropoli di 'Opitergium' = Atti della giornata di studi intorno alla mostra "L'anima delle cose" (Oderzo, martedì 25 maggio 2021)*. Archeologia 8.

36. Viano, Maurizio; Sironi, Francesco (eds) (2024). *Wisdom Between East and West: Mesopotamia, Greece and Beyond*. Studi orientali 13.

37. De Vido, Stefania; Durvye, Cécile (éds) (2023). *Un monde partagé : la Sicile du premier siècle av. J.-C. entre Diodore et Cicéron*. Filologia e letteratura 6.

38. Iannarilli, Francesca (2024). *Il corpo spezzato. Costruire e decostruire la figura umana nella tradizione funeraria egiziana*. Studi orientali 14.

39. Farioli, Marcella (2024). *L'anomalie nécessaire. Femmes dangereuses, idéologie de la polis et gynécophobie à Athènes*. Filologia e letteratura 7.

40. Antonetti, Claudia; De Notariis, Bryan; Enrico, Marco (eds) (2024). *Wine Cultures. Gandhāra and Beyond*. Storia ed epigrafia 10.

41. Kiosak, Dmytro (2024). *Modelling the Rhythm of Neolithisation Between the Carpathians and the Dnieper River*. Archeologia 9.

42. Rozzi, Geraldina (2025). *Modelling the Rhythm of Neolithisation Between the Carpathians and the Dnieper River*. Studi orientali 15.

43. Claut, Sebastiano (2025). *L'edilizia Kura-Araxes tra IV e III millennio: uno studio regionale*. Archeologia 10.

44. Calvelli, Lorenzo; Dopico Caínzos, María Dolores (eds) (2025). *Writing and Religious Traditions in the Ancient Western Mediterranean*. Storia ed epigrafia 11.

45. Mascardi, Marta; Tirelli, Margherita; Vallicelli, Maria Cristina (a cura di) (2025). *Luoghi di culto e ritualità in Oderzo antica Atti della giornata di studi (Oderzo, 24 maggio 2024)*.

This volume, developed within the TeMAES research program (*Territoires Multiples : agentivité et environnements socio-économiques*), explores the role of political and identity discourses in the construction of ancient Greek territories. Combining approaches drawn from discourse archaeology, spatial studies, and theories of agency, the contributions examine how territories were defined, justified, and negotiated through language, representations, and social practices. Attention is paid to the interaction between political language, collective identities, and territorial appropriation across multiple scales within the Greek world.

Università
Ca'Foscari
Venezia